UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01368064 0
BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE
P. BRUNACHE
LE CENTRE
DE
L'AFRIQUE
AUTOUR DU TCHAD

RARIA EDITORA
ITE RIBEIRO
AUF
Sant.
xa do
phor
DI

Librairie F. ALCAN, [illegible] PARIS
N° [illegible]
20 [illegible]

BIBLIOTHÈQUE

# SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉM. ALGLAVE

LXXIX

# BIBLIOTHÈQUE
# SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

## DE M. ÉM. ALGLAVE

Volumes in-8, reliés en toile anglaise. — Prix : 6 fr.
En demi-reliure d'amateur, 10 fr.

---

La *Bibliothèque scientifique internationale* n'est pas une entreprise de librairie ordinaire. C'est une œuvre dirigée par les auteurs mêmes, en vue des intérêts de la science, pour la populariser sous toutes ses formes, et faire connaître immédiatement dans le monde entier les idées originales, les directions nouvelles, les découvertes importantes qui se font chaque jour dans tous les pays. Chaque savant expose les idées qu'il a introduites dans la science et condense pour ainsi dire ses doctrines les plus originales. On peut ainsi, sans quitter la France, assister et participer au mouvement des esprits en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, en Italie, etc., tout aussi bien que les savants mêmes de chacun de ces pays.

La *Bibliothèque scientifique internationale* ne comprend pas seulement des ouvrages consacrés aux sciences physiques et naturelles, elle aborde aussi les sciences morales, comme la philosophie, l'histoire, la politique et l'économie sociale, la haute législation, etc. ; mais les livres traitant des sujets de ce genre se rattachent encore aux sciences naturelles, en leur empruntant les méthodes d'observation et d'expérience qui les ont rendues si fécondes depuis deux siècles.

---

## 79 VOLUMES PUBLIÉS

**J. Tyndall.** Les glaciers et les transformations de l'eau, suivis d'une étude de M. *Helmholtz* sur le même sujet, avec 8 planches tirées à part et nombreuses figures dans le texte. 6e édition. . . 6 fr.

**Bagehot.** Lois scientifiques du développement des nations. 5e édit. 6 fr.

**J. Marey.** La machine animale, locomotion terrestre et aérienne, avec 117 figures dans le texte. 3e édition augmentée. . . . . 6 fr.

**A. Bain.** L'esprit et le corps considérés au point de vue de leurs relations, avec figures. 5e édition . . . . . 6 fr.

**Pettigrew.** La locomotion chez les animaux, avec 130 fig. 2e édit. 6 fr.

**Herbert Spencer.** Introduction a la science sociale. 11e édit. 6 fr.

**O. Schmidt.** Descendance et darwinisme, avec fig. 6e édit. . . 6 fr.

**H. Maudsley.** Le crime et la folie. 6e édition. . . . . 6 fr.

**P.-J. Van Beneden.** Les commensaux et les parasites dans le règne animal, avec 83 figures dans le texte. 3e édition. . . . . 6 fr.

**Balfour Stewart.** La conservation de l'énergie, suivie d'une étude sur La nature de la force, par *P. de Saint-Robert*. 5e édition. 6 fr.

**Draper.** Les conflits de la science et de la religion. 8e édition. 6 fr.

**Léon Dumont.** Théorie scientifique de la sensibilité. 4e édit. 6 fr.

**Schutzenberger.** Les fermentations, avec 28 figures. 5e édition. 6 fr.

**Whitney.** La vie du langage. 3e édition. . . . . 6 fr.

**Cooke et Berkeley.** Les champignons, avec 110 figures. 4e édit. 6 fr.

**Bernstein.** Les sens, avec 91 figures dans le texte. 4e édition. . 6 fr.

**Berthelot.** La synthèse chimique. 6e édition . . . . . 6 fr.

**Luys.** Le cerveau et ses fonctions, avec figures. 6e édition. . . 6 fr.

**W. Stanley Jevons.** La monnaie et le mécanisme de l'échange. 5e édition. . . . . 6 fr.

**Fuchs.** Les volcans et les tremblements de terre, avec 36 figures dans le texte et une carte en couleurs. 4e édition. . . . . 6 fr.

**Général Brialmont.** La défense des Etats et les camps retranchés, avec nombreuses figures et deux planches hors texte. 3e édit. 6 fr.

**A. de Quatrefages.** L'espèce humaine. 11e édition . . . . . 6 fr.

**Blaserna et Helmholtz.** Le son et la musique, avec 50 figures dans le texte. 4e édition . . . . . 6 fr.

**Rosenthal.** Les muscles et les nerfs, avec 75 fig. 3e édit. . . . 6 fr.

**Brucke et Helmholtz.** Principes scientifiques des beaux-arts, suivis de L'optique et la peinture, avec 39 figures. 3e édition. . . . 6 fr.

**Wurtz.** La théorie atomique, avec une planche. 7e édit. . . . 6 fr.

**Secchi.** Les étoiles. 2 vol., avec 60 figures dans le texte et 17 planches en noir et en couleurs, tirées hors texte. 2e édition. . . . . 12 fr.

**N. Joly.** L'homme avant les métaux. Avec 150 figures. 4e édition. 6 fr.

**A. Bain.** La science de l'éducation. 7e édition. . . . . 6 fr.

**Thurston.** Histoire de la machine a vapeur, revue, annotée et augmentée d'une Introduction par *J. Hirsch*, avec 140 figures dans le texte, 16 planches tirées à part et nombreux culs-de-lampe. 3e édition. 2 vol.. . . . . 12 fr.

**R. Hartmann.** Les peuples de l'Afrique, avec 91 figures et une carte des races africaines. 2e édition . . . . . 6 fr.

**Herbert Spencer.** Les bases de la morale évolutionniste. 4e édition. . . . . 6 fr

**Th.-H. Huxley.** L'écrevisse, introduction à l'étude de la zoologie, avec 82 figures. . . . . 6 fr.

**De Roberty.** La sociologie. 1 vol in-8, 3e édition. . . . . 6 fr.

**O.-N. Rood.** Théorie scientifique des couleurs et leurs applications à l'art et à l'industrie, avec 130 figures dans le texte et une planche en couleurs . . . . . 6 fr.

**G. de Saporta et Marion.** L'évolution du règne végétal. *Les cryptogames*, avec 85 figures dans le texte . . . . . 6 fr.

**Charlton Bastian.** Le cerveau, organe de la pensée chez l'homme et chez les animaux, 2 vol., avec 184 fig. dans le texte. 2e édition. 12 fr.

**James Sully.** Les illusions des sens et de l'esprit. 2e édition. 6 fr.

**Alph. de Candolle.** L'origine des plantes cultivées. 3e édition. 6 fr.

**Young.** Le soleil, avec 86 figures. . . . . 6 fr.

**J. Lubbock.** Les fourmis, les abeilles et les guêpes, 2 vol., avec 65 fig. dans le texte et 13 planches hors texte, dont 5 en couleurs . 12 fr.

**Ed. Perrier.** La philosophie zoologique avant Darwin. 2e éd. . . 6 fr.

**Stallo.** La matière et la physique moderne. 2e édition. . . . . 6 fr.

**Mantegazza.** La physionomie et l'expression des sentiments, avec 8 planches hors texte. 2e édition. . . . . 6 fr.

**De Meyer.** Les organes de la parole, avec 51 figures. . . . 6 fr.

**De Lanessan.** Introduction a la botanique. Le sapin, avec fig. 2e éd. 6 fr.

**G. de Saporta et Marion.** L'évolution du règne végétal. *Les phanérogames*. 2 vol., avec 136 figures. . . . . 12 fr.

**E. Trouessart.** Les microbes, les ferments et les moisissures, avec 107 fig. dans le texte. 2e édition. . . . . 6 fr.

**R. Hartmann.** Les singes anthropoïdes, et leur organisation comparée à celle de l'homme, avec 63 fig. dans le texte. . . . . 6 fr.

**O. Schmidt.** Les mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques, avec 51 fig. dans le texte. . . . . 6 fr.

**Binet et Féré.** Le magnétisme animal, avec figures dans le texte. 4e édition. . . . . 6 fr.

**Romanes.** L'intelligence des animaux. 2 vol. 2e édition. . . 12 fr.

**C. Dreyfus.** L'évolution des mondes et des sociétés. 2e édition. 6 fr.

**F. Lagrange.** Physiologie des exercices du corps. 6e édition. 6 fr.

**Daubrée.** Les régions invisibles du globe et des espaces célestes, avec 78 figures dans le texte. 2e édition. . . . . 6 fr.

**Sir J. Lubbock.** L'homme préhistorique. 2 vol., avec 228 fig., dans le texte, 3e édition . . . . . 12 fr.

**Ch. Richet.** La chaleur animale, avec graphiques dans le texte. 6 fr.

**Falsan.** La période glaciaire, étudiée principalement en France et en Suisse, avec 105 fig. dans le texte et 2 cartes. . . . . 6 fr.

**H. Beaunis.** Les sensations internes. . . . . 6 fr.

**Cartailhac.** La France préhistorique, d'après les sépultures et les monuments, avec 162 figures. . . . . 6 fr.

**Berthelot.** La révolution chimique, Lavoisier . . . . . 6 fr.

**Sir J. Lubbock.** Les sens, l'instinct et l'intelligence des animaux, principalement chez les insectes, avec fig. dans le texte. . . 6 fr.

**Starcke.** La famille primitive. . . . . 6 fr.

**Arloing.** Les virus, avec fig. dans le texte . . . . . 6 fr.

**Topinard.** L'homme dans la nature, avec figures. . . . . 6 fr.

**De Quatrefages.** Darwin et ses précurseurs français. 2e édition. 6 fr.

**A. Binet.** Les altérations de la personnalité, avec figures. . . 6 fr.

**A. Lefèvre.** Les races et les langues. . . . . 6 fr.

**De Quatrefages.** Les émules de Darwin, avec préfaces de MM. *E. Perrier* et *Hamy*. 2 vol. . . . . 12 fr.

---

VOLUMES SUR LE POINT DE PARAITRE :

**Dumesnil.** L'hygiène de la maison, avec gravures.
**Jaccard.** Le pétrole, le bitume et l'asphalte.
**Roché.** La culture des mers, avec gravures.
**Cornil et Vidal.** La microbiologie, avec gravures.
**Kunckel d'Herculais.** Les sauterelles, avec gravures.
**Ed. Perrier.** L'embryogénie générale, avec gravures.
**Cartailhac.** Les Gaulois, avec gravures.

---

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

# LE CENTRE

DE

# L'AFRIQUE

---

## AUTOUR DU TCHAD

PAR

**P. BRUNACHE**

Membre des missions Dybowski (1892) et Maistre (1894)
Administrateur colonial

---

Illustré de 45 gravures, d'après des dessins de l'auteur
et d'une carte hors texte

---

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1894

Tous droits réservés

LIBRARY
MAY 30 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

DT
54b
B75

## A MONSIEUR CHARLES GAUTHIOT

Secrétaire général de la Société de Géographie commerciale de Paris

*Au retour de notre voyage, à l'heure où toutes les acclamations allaient vers notre jeune chef, vous, cher monsieur Gauthiot, oubliant pour un instant les liens affectueux qui vous unissaient à Maistre, votre disciple, malgré la préférence que vous étiez en droit de lui marquer, c'est pour ses collaborateurs que vous réclamiez des éloges.*

*On dit que les voyages ont pour résultat d'entourer le cœur d'une triple cuirasse... Je ne me suis nullement aperçu, pour ma part, qu'ils aient émoussé en moi le sentiment de la reconnaissance et du souvenir...*

*Puisque* JE DÉDIE CE LIVRE A CEUX QUE J'AIME, *c'est une raison de plus pour que j'inscrive votre nom en première page.*

*PAUL BRUNACHE.*

# LE
# CENTRE DE L'AFRIQUE

---

# AUTOUR DU TCHAD

---

« Pour bien se rendre compte des
« travaux d'un voyageur il faut être
« au courant des circonstances dont
« il se trouve entouré. »

Dr Barth.

## CHAPITRE PREMIER

### DE PARIS A BRAZZAVILLE

Les missions du Comité de l'Afrique française. — Crampel et Dybowski. — La traversée. — Loango. — La route de Loango à Brazzaville : le Mayombe, Loudima, Bouenza, Comba, le Djoué, Brazzaville, le Pool. — M. Dolisie.

Dans les commencements de l'année 1890, on s'émut, en France, des efforts tentés par les Allemands, à l'est de leur colonie du Cameroun. Les expéditions des Zintgrafft, des Kunth, des Morgen et de Gravenreuth attirèrent l'attention des plus indifférents.

Les agissements de la *Royal Niger Company* dans l'Ada-

maoua et la haute Bénoué, le voyage de sir Mac-Intosch à Kouka, donnèrent sérieusement à réfléchir à ceux qui estiment que nous n'avons pas de raisons de nous désintéresser de nos colonies africaines existantes, et d'abandonner les régions sur lesquelles nous avons des droits au moment du partage du continent africain entre les nations civilisées.

La grande masse du public s'intéressa même à la question et se mit à étudier la carte d'Afrique.

En contemplant le liséré teinté qui limite le riche et vaste domaine que P.-S. de Brazza a donné à la France, en parcourant les publications, les revues, les documents officiels, il fallut bien se convaincre que la conquête de ces immenses territoires s'était faite le plus pacifiquement du monde, avec des ressources absolument insignifiantes.

La Métropole n'avait pas eu à s'imposer le moindre sacrifice d'hommes ou d'argent. Une poignée de miliciens noirs, conduits par cinq ou six hommes énergiques, ayant foi dans leur chef, voilà ce qui avait suffi à assurer le succès de semblables entreprises!

Un revirement se fit, dès lors, dans l'opinion publique.

Déjà un comité, composé des hommes les plus compétents en matières coloniales, était en voie de formation. A leur tête se trouvaient M. Étienne, alors sous-secrétaire d'État au ministère des colonies, M. le prince d'Arenberg, M. Percher, qui devaient devenir, l'un Président, l'autre Secrétaire du comité de l'Afrique française.

Grâce à l'appui moral et au concours effectif de ces défenseurs de la cause de la pénétration africaine, Paul

Crampel, qui en était l'apôtre, avait pu donner à son rêve un commencement de réalité.

Notre malheureux prédécesseur avait formé le projet grandiose d'explorer les régions fétichistes, jusque-là inconnues, situées entre l'Oubangui et le Tchad ; de faire pénétrer notre influence dans les pays musulmans du Bornou et du Baghirmi, qui, à cette époque, ne pouvaient être revendiqués par aucune puissance européenne. Il aurait relié de la sorte, par une ligne ininterrompue d'explorations et par des traités, nos colonies du Congo au Sénégal par le Soudan, et du Sénégal à l'Algérie par le Sahara, qu'il comptait également traverser.

Crampel avait quitté la France en mai 1890, accompagné de Maurice Lauzières, ingénieur de l'École centrale, d'Orsi et du Targui Ischekkad-Ag-Rali qui joua plus tard le principal rôle dans le drame d'El-Kouti.

Au Sénégal, il prit pour chef d'escorte Biscarrat, un ancien sous-officier de spahis très estimé dans la colonie, et Albert Nebout. Ce dernier n'a pas besoin d'être présenté : il a fait ses preuves. Seul survivant de la mission, au lieu de rentrer en France, c'est lui qui conduisit Dybowski à la recherche des restes de Crampel. Nous le retrouverons plus tard aux côtés de Mizon dans l'Adamaoua.

Après avoir effectué diverses pointes chez les Salangas et les N'dris, Crampel quittait en décembre Bangui, notre dernier poste au Congo, pour s'avancer dans l'inconnu.

Depuis cette époque on n'avait plus de ses nouvelles. Tout ce que l'on savait, c'est que, ne voulant pas se laisser devancer par nos rivaux, Allemands et Anglais, il avait dû faire la plus grande diligence dans l'organisation de son

départ et qu'il était à redouter que le manque presque absolu de porteurs lui occasionnât une série de difficultés nuisibles, et peut-être funestes, à la réussite de son entreprise.

Pour parer à cette éventualité, le Comité de l'Afrique française qui, quelque temps auparavant, avait commencé à agir avant que d'être définitivement constitué, décida de faire partir de France une mission nouvelle. Elle devait atteindre Crampel, dont les ressources étaient bien près d'être épuisées par tous ces retards, et, opérant sa jonction, lui apporter de nouveaux éléments de succès.

Cette mission comprenait quatre Européens : MM. Jean Dybowski, maître répétiteur à l'École d'Agriculture de Grignon;

Paul Brunache, Administrateur adjoint des communes mixtes d'Algérie;

Charles Bigrel, ancien sous-officier de l'artillerie de marine, plusieurs fois cité à l'ordre du jour dans diverses campagnes au Sénégal.

M. Dybowski s'était adjoint un jeune chef de cultures de Grignon, M. C. Chalot.

Notre départ avait été très rapidement décidé; le Comité de l'Afrique française tenait essentiellement à ce que nous nous embarquions par le paquebot du 10 mars. C'est à peine si nous pouvions disposer d'un mois pour faire nos acquisitions et, certes, elles étaient multiples!

Grâce aux importantes subventions des ministères, grâce au crédit généreusement ouvert par notre Comité, nous avions plus que le nécessaire pour nous organiser dans d'excellentes conditions. C'est à ce moment cepen-

dant que nous heurtâmes le premier écueil : quel que soit le voyage que l'on entreprenne, il est élémentaire d'avoir un matériel de campement, des vivres de malades, des instruments géodésiques, une pharmacie, etc. Mais, sachant que nous allions traverser des pays où toutes les transactions se font par voie d'échanges, il nous fallait faire un choix judicieux des marchandises susceptibles d'être échangées, sinon avec profit, du moins sans pertes trop sensibles. Il fallait surtout ne pas nous encombrer d'objets inutiles.

Les ouvrages publiés par nos devanciers, Barth, Schweinfurth, Nachtigal, donnaient bien une vague base d'appréciation; mais, comme nous nous proposions de parcourir des régions encore inexplorées, nous était-il permis de supposer que les articles demandés à ces époques déjà lointaines, dans des pays presque à demi civilisés, auraient cours parmi les populations absolument incultes que nous devions rencontrer.

Nous consultâmes alors de « vieux Africains ». C'est contre ce fléau que je tiens à mettre en garde nos jeunes successeurs. Tel qui s'est enrichi avant 1848 dans le commerce du *bois d'ébène*, nous conseillait d'adopter un uniforme : « Avec ça, nous disait-il, on est sûr d'être nourri, logé et obéi sans bourse délier. » Il ajoutait que si l'on voulait se montrer grand et généreux on pouvait, à l'aide de casques de pompiers, de manteaux de mousquetaires, bottes à chaudron et autres accessoires de carnaval, se concilier les bonnes grâces des rois et des ministres et obtenir de la sorte tous les laissez-passer désirables. Je n'invente absolument rien.

Tel autre, qui avait fait un séjour de quelques mois dans les colonies anglaises des côtes de Guinée, nous déclarait péremptoirement qu'une condition *sine qua non* de réussite était d'emporter une cargaison sérieuse d'eau-de-vie. Il ignorait, le pauvre homme, que cet excellent extrait de pommes de terre, qui contribue pour la plus grosse part à la fortune de Hambourg, mettra, heureusement, de longues années avant de pénétrer dans l'Afrique équatoriale.

Un autre enfin ne nous laissa la paix qu'après nous avoir fait emplir une caisse de fil et d'aiguilles. Je ne lui adresse pas le moindre reproche, car, grâce à lui, nous avons pu, de temps à autre, réparer ce que nous appelions nos vêtements; mais je suis obligé de déclarer que ces piquantes marchandises ne nous procurèrent ni l'ivoire promis ni la moindre des choses. Il est vrai de dire que les deux tiers des populations que nous avons visitées ne portent pour tout vêtement qu'une simple ficelle autour de la ceinture. Les « reprises » deviennent dès lors inutiles.

A travers tous ces renseignements contradictoires il résulta clairement pour nous, qu'il fallait choisir de tout un peu. Nous prîmes, en plus grandes quantités cependant, des perles blanches, désignées dans le commerce sous le nom de baïakas; *elles se fabriquent à Venise;* des étoffes en cotonnade désignées sous le nom de guinée (bleue), andrinople (rouge), algériennes (bigarrées) *de provenance anglaise.* Enfin des « manilles », ou bracelets de cuivre, *fabriquées en Allemagne.*

Si j'insiste particulièrement sur l'origine étrangère de

la plupart des marchandises que nous emportions, c'est que j'ai été frappé de ce fait qu'il nous a été impossible de nous procurer en France des produits similaires et dans les mêmes conditions.

Les producteurs français nous ont mis à même d'apprécier la supériorité incontestable de leurs fabrications, le bon goût de leurs modèles, l'excellente qualité des matières premières et la différence très peu sensible dans les prix.

Tout cela est bel et bon! Malheureusement, les noirs ne se préoccupent pas le moins du monde de ces considérations.

Ils ont depuis longtemps adopté une étoffe d'une largeur et d'une teinte déterminées; le plus beau drap du monde, de largeur double et de prix égal, ne remplacera pas pour eux la mauvaise cotonnade qui réalise à leurs yeux l'idéal de la fabrication européenne.

De même pour nos perles. On les dirait faites au tour, moulées; leur fabrication est certainement impeccable, c'est possible, mais le noir leur préférera toujours l'horrible petite perle de Venise, la baïaka d'un blanc douteux, mal venue, de formes variables, mais répondant au type rêvé.

Que faire en pareille occurrence? Il n'y a pas à hésiter... Imiter nos voisins. — Qu'importe que nos productions d'exportation soient plus ou moins artistiques, pourvu qu'elles trouvent un écoulement.

Pour le moment il ne s'agit pas de réformer, mais de satisfaire le goût de l'acheteur. Il ne faudrait pas qu'une sotte question d'amour-propre fasse perdre à notre industrie nationale les nombreux débouchés que les voyageurs

français leur ont ouverts. — Je m'aperçois que je viens de faire une digression un peu longue (ce ne sera certainement pas la dernière que mon lecteur aura à constater dans cette relation écrite un peu à bâtons rompus), mais, comme je ne la crois pas inutile, j'espère me la faire pardonner.

Notre pacotille était assez bien composée, en ballots ou en caisses de 30 kilogrammes. Malheureusement, nous étions presque certains de ne pouvoir emporter en une seule fois toutes nos charges.

En effet, de l'Équateur au 10° de latitude N., le seul moyen de transport par voie de terre, c'est l'homme. Lorsqu'on a avec soi un nombre élevé de porteurs, il est indispensable d'avoir également une quantité de marchandises suffisante pour payer leur nourriture. Or, la marchandise qui sert de monnaie d'échange est lourde et encombrante, d'où la nécessité d'augmenter dans de notables proportions le chiffre des hommes destinés à former la caravane. D'autre part, le transport du matériel de campement strictement nécessaire, des instruments de précision, pharmacie, cadeaux, etc., absorbe déjà une bonne partie des porteurs. On se trouve placé dans cette alternative : ou réduire le nombre des porteurs, et alors les moyens d'action sont très limités; on ne peut songer à emporter même des vivres indigènes pour la traversée des grands steppes déserts; ou bien alors on dispose d'un personnel considérable qui nécessite le transport d'une grande quantité de monnaie-marchandise. Par suite, il devient fort difficile, et même quelquefois impossible, de nourrir une aussi nombreuse caravane dans bien

des régions trop pauvres ou très peu peuplées. Il faut donc s'efforcer d'avoir la plus grande variété de marchandises dans un nombre relativement restreint de colis.

Vers le 1er mars, nos préparatifs étaient à peu près terminés. M. Dybowski m'envoya au Havre pour centraliser les charges et procéder à leur embarquement.

Après avoir touché à Cherbourg, où je prenais livraison des armes et des munitions, le paquebot de la Cie des Chargeurs réunis, *Ville de Marañaho*, faisait escale à Bordeaux.

MM. Dybowski et Chalot s'embarquèrent à bord de ce même paquebot le 10 mars, et le même jour à midi, nous faisions route vers Santa Cruz de Ténériffe.

Le 21 mars, nous doublons l'île de Gorée qui, au petit matin, présente un aspect des plus pittoresques; puis nous mouillons en face de Dakar.

Notre compagnon Bigrel, parti quelques semaines auparavant pour engager les Sénégalais destinés à former l'escorte, vient nous prendre à bord.

Nous sommes frappés de la propreté des nègres qui encombrent les quais au moment de notre débarquement. Leurs « boubous » (tuniques) aux couleurs éclatantes, fort élégamment drapés, donnaient une note gaie à ce tableau d'ailleurs fort intéressant.

Notre enthousiasme cessa bien vite lorsque Bigrel nous mit en présence de ses recrues.

Il y avait là une quarantaine de loqueteux : portefaix, débardeurs, cireurs de bottes, commissionnaires, de seize à vingt-deux ans, d'allure peu militaire. Un seul avait servi dans les tirailleurs sénégalais; quant aux autres, ils

avaient peut-être bien vu des fusils, mais de loin, et entre les mains des soldats, à la manœuvre.

L'un d'eux, sur sa bonne mine, sa belle prestance, et surtout grâce à ses souliers vernis, est choisi comme sergent par M. Dybowski.

Nous embarquons tout ce monde, puis, après avoir successivement touché à Grand-Lahou, où descendent deux jeunes officiers chargés de mission, MM. Quiquerez et de Segonzac, à Grand-Bassam, Kotonou, Free-Town, nous arrivons le 3 avril à Libreville.

Nous recevons de M. de Brazza l'accueil le plus sympathique. Je me demande ce qui a bien pu faire naître la légende qui représente le commissaire général comme l'adversaire-né de tous les voyageurs qui traversent la colonie du Congo français pour se rendre dans des régions inconnues. La gloire des explorateurs à venir n'a rien qui le doive inquiéter; il en a fait une moisson suffisamment ample pour son compte personnel. On s'est livré aussi à des digressions à perte de vue sur sa façon d'administrer les immenses territoires qu'il a donnés à la France.

Certes, il ne réalise pas l'idéal du parfait bureaucrate! mais je considère comme un joli tour de force, avec un budget à peine égal à celui d'une commune de la Métropole, avec quatre nègres armés d'un méchant mousqueton, d'arriver à faire vivre ses postes, à assurer la sécurité des habitants et des voyageurs isolés, et, à l'aide de ces seules ressources, de trouver encore la possibilité d'arrondir chaque jour, sans bruit, notre domaine colonial.

« Pour réussir dans un voyage en Afrique, nous dit-il

lorsque nous le quittâmes, il faut bien se pénétrer de ces deux principes : « Se hâter lentement » et ne pas perdre de vue que « plus fait douceur que violence. »

Nous quittons Libreville ayant à notre bord le capitaine Trivier, qui a effectué quelque temps auparavant la traversée de l'Afrique, suivant, de l'Ouest à l'Est, la route de Stanley.

Nous touchons au cap Lopez, poste de douaniers français, assez triste d'aspect, puis à l'île de San Thomé, une des riches et prospères colonies portugaises.

Le 13 avril au matin, nous atteignons enfin Loango, terme de notre navigation sur mer et point de départ de notre voyage pédestre.

Loango n'est pas un port à proprement parler. C'est encore moins une ville. Il ne reste aucun vestige de son ancienne splendeur à l'époque de l'occupation portugaise. Les quelques cases disséminées occupées par l'Administration, les factoreries et la mission catholique sont situées au fond d'une baie d'un aspect assez agréable, vue de la haute mer, mais peu sûre pour les navires obligés de mouiller assez loin au large.

Vu du mouillage, Loango paraît ce qu'il est en réalité : misérable et triste.

De grands bancs de sable qui se déplacent assez fréquemment forment une lagune dont l'accès est rendu assez difficile par une « barre » beaucoup moins dangereuse que celle de Kotonou et des autres points de la côte, mais assez sensible et quelquefois pénible à franchir pour les embarcations d'un faible tonnage.

Il se fait à Loango un assez fort transit. C'est là, en effet,

que les maisons de commerce françaises, hollandaises, anglaises et portugaises ont leurs entrepôts de marchandises d'échange. C'est là également que sont centralisés la gomme, l'ivoire et le caoutchouc envoyés par les factoreries de l'intérieur et destinés à être expédiés en Europe.

Loango est, par suite, le point de départ et le point d'arrivée de nombreuses caravanes : aussi un grand nombre de villages indigènes, très peuplés, sont-ils groupés aux environs des habitations européennes.

Les indigènes des villages côtiers s'adonnent à la pêche. Ils viennent échanger contre de l'eau-de-vie, des miroirs, de la bimbeloterie, les langoustes, les crevettes, les soles et autres excellents poissons qu'ils prennent en très grandes quantités.

La population proprement dite de Loango est peu intéressante. Elle a emprunté tous les défauts des anciens traitants portugais, sans en prendre les qualités.

Le Loango peut se définir ainsi :

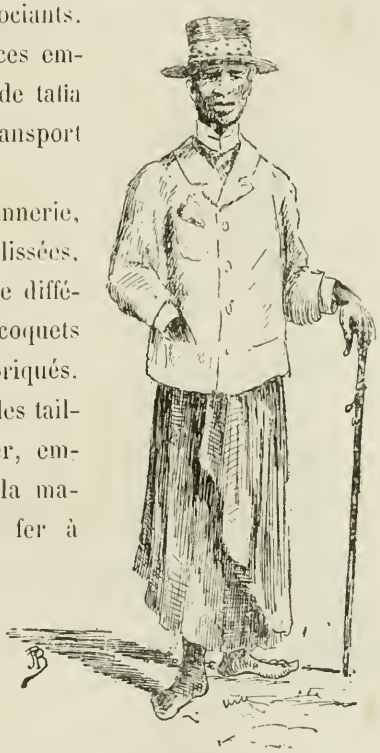
*Audax, edax, mendax en... ator, en... atusque.*

On est obligé, même en employant le meilleur latin d'Ovide, de remplacer certaines syllabes par des points pour ne pas par trop braver l'honnêteté.

Les Européens ont eu le grand tort de pousser au développement de leur penchant à l'ivrognerie : aussi la monnaie courante du pays est-elle la bouteille d' « aloughou », atroce eau-de-vie de pommes de terre que grands ou petits, hommes ou femmes, absorbent en quantités considérables.

Les Loangos sont très adroits de leurs mains. Ils

sculptent très habilement l'ivoire et choisissent généralement des sujets pornographiques. C'est grâce à cette adresse à travailler l'ivoire qu'ils fabriquent de faux cachets et arrivent à imiter à s'y méprendre la signature des fonctionnaires ou des négociants. Ils appliquent ensuite ces empreintes sur des bons de tafia ou des permis de transport d'ivoire.



Boy loango en costume de dimanche.

Leurs articles de vannerie, bonnets, bouteilles clissées, boîtes, etc., en paille de différentes couleurs sont très coquets et très patiemment fabriqués. Tous sont de très habiles tailleurs, et, détail à noter, emploient très volontiers la machine à coudre et le fer à repasser.

Il n'existe à Loango aucune industrie sérieuse.

Les petits métiers dont il a été parlé ne suffisent pas pour faire vivre ceux qui les exercent. Aussi le Loango enfant se place-t-il comme boy, domestique chez les Européens; adulte, comme porteur dans les factoreries.

Les boys loangos sont certainement d'excellents domestiques à cela près qu'ils sont, quel que soit leur âge, des

filous émérites et des ivrognes fieffés. Malheur au flacon d'eau de toilette ou d'alcool camphré oublié par mégarde hors de vos malles. L'eau la plus pure remplacera bientôt son contenu qu'un boy altéré aura absorbé sans sourciller.

La corporation des porteurs est fort curieuse à étudier, elle a fait l'objet de la part de M. Dybowski d'un travail qui a, je crois, paru dans le journal *la Nature*.

Il est en effet étrange de voir ces hommes à l'aspect efféminé, aux membres grêles, en apparence plus aptes aux travaux de couture qu'aux durs labeurs, effectuer en vingt-cinq jours le voyage de Loango à Brazzaville, près de 600 kilomètres avec une charge de 30 et quelquefois 45 kilos sur la tête par des chemins atroces et des tempêtes d'une violence inouïe. L'aller et retour, soit 1200 kilomètres, leur est payé 25 francs.

A l'expiration de leur engagement, boys et porteurs reviennent à Loango avec leurs économies. Les fatigues et les ennuis du voyage et de l'absence sont vite oubliés au milieu des danses et des chants et noyés dans des flots d'alcool. Ils dépensent en un rien de temps leur pécule si péniblement amassé. Ils le gaspillent à acheter un tas de futilités sans nom et sans valeur qu'on leur fait payer des prix exagérés.

Et lorsqu'il ne leur reste plus un centime ils reprennent leur collier de misère.

S'ils étaient moins obséquieux, les Loangos paraîtraient moins antipathiques. Leur type est plutôt agréable, leur physionomie, avant qu'ils soient complètement abrutis par la boisson, paraît fort intelligente et diffère sensiblement de celle des autres nègres. Ils sont aux autres noirs ce

que les « coughouglis » d'Alger sont aux Arabes de la campagne.

La chose n'a rien en soi que de très naturel étant donnée l'hospitalité plus qu'écossaise qu'ils ne manquent jamais d'offrir aux Européens. Leurs aïeules ont fait pendant de longues années les délices des Portugais installés à la côte et la tradition se continue de nos jours.

Porteur loango et sa moulette.

La jeune mariée, avant d'appartenir à son légitime époux, doit, d'après la coutume, partager la couche d'un blanc pendant la première nuit de noce. Il n'y a pas lieu de s'étonner, par suite, de retrouver dans les traits du Loango quelque chose qui rappelle vaguement le type européen.

Les Loangos croient à un Être suprême qu'ils nomment, je crois, « Zambi ». Celui-ci manifesterait sa colère à l'aide du tonnerre dont ils n'ont d'ailleurs aucun souci malgré leur extrême pusillanimité. « Zambi » du reste est pour eux tout à fait secondaire. Les féticheurs, les revenants, les esprits de toutes sortes les préoccupent bien davantage. Le premier est essentiellement bon, dès lors il n'est pas dangereux. Les autres, féticheurs, « Ngangas », sorciers guérisseurs, sont plus dangereux, aussi inspirent-ils plus de crainte. Ils exploitent la crédulité publique et ne

dédaignent pas de glisser dans leurs drogues la « cassa », sorte de poison très violent pour se débarrasser ou débarrasser un ami, d'un parent ou d'un voisin par trop gênant.

Si je suis entré dans des détails aussi étendus sur les Loangos, c'est d'abord parce que ce sont les seuls indigènes que l'on emploie pour former les caravanes entre Loango et Brazzaville. D'autre part c'était surtout parmi eux que nous comptions recruter notre personnel des porteurs qui devaient nous suivre pendant toute la durée de la campagne.

Par suite du peu de ressources que présente la région, nous dûmes nous mettre résolument à l'œuvre et procéder dès les premiers jours à la réfection de nos colis; il fallut tour à tour se transformer en menuisiers, ferblantiers, forgerons, enfin faire tout par nous-mêmes.

C'est d'ailleurs le sort qui est réservé à tous les voyageurs européens dans ces contrées.

Nos miliciens équipés et armés firent quelque peu de maniement d'armes et des tirs. Malheureusement Bigrel, qui ressentait déjà les premiers symptômes du mal qui devait l'enlever en cours de route, ne pouvait donner tous les soins désirables à leur instruction militaire qui était absolument nulle. Nous ne pouvions guère le seconder, étant entièrement absorbés par la confection des charges et l'organisation des départs de caravanes.

Nos charges, en effet, au nombre de 600, ne pouvaient être enlevées en une seule fois.

Ce n'est qu'à grand'peine et grâce à l'obligeance de l'administration et des maisons de commerce, notamment de MM. Beraud et Cie, de la Cie Hollandaise, que

M. Dybowski put, à la longue et par petites caravanes, faire évacuer notre matériel sur Brazzaville.

Vers le milieu de mai, tous nos préparatifs étaient terminés. Nous étions tous plus ou moins convalescents, car tous nous avions quelque peu ressenti les atteintes de la fièvre. La santé de Bigrel avait des intermittences qui nous donnaient des inquiétudes. Notre compagnon ne voulut pas néanmoins rester à Loango pour rétablir sa santé, il tint à honneur de partir avec nous.

Par une belle après-midi de mai nous quittions la côte et nous allions camper à « Boukouli M'Bouali », petit village situé à quelques kilomètres seulement de Loango. Cette courte étape avait pour but de nous entraîner et de nous permettre d'étudier l'ordre de marche que nous comptions adopter à l'avenir.

La caravane, outre nos hommes d'escorte, se composait de cinquante porteurs environ, chargés du matériel de campement, de nos caisses personnelles, instruments de précision, des conserves et des charges qui n'avaient pu être emportées par les précédentes caravanes.

Nos hommes s'en vont puiser de l'eau dans un petit ruisseau, non loin du village. Au retour quelques jeunes gens se disant fils de chefs leur réclament le paiement de cette eau. Nos Sénégalais musulmans ne peuvent comprendre pareille exigence. Ils sont indignés, il y a véritablement de quoi, car l'eau est fort abondante dans les environs. Devant leur attitude, les indigènes se replient en bon ordre. Il convient de dire qu'ils ont tous quelque peu travaillé dans les factoreries et savent que les Sénégalais ont souvent recours aux arguments contondants.

Ils se vengent sur nous en nous vendant quatre fois leur valeur deux misérables poules et quelques œufs.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous quittons ce village peu hospitalier pour aller camper non loin d'une petite rivière nommée « N'tombo ».

Une troisième journée de marche, longue et pénible, nous fait atteindre la lisière de la forêt du « Mayombe ».

Jusque-là nous étions en quelque sorte dans la banlieue de Loango et le voyage pouvait presque être considéré comme une promenade en pays agréable, tantôt sur un plateau, tantôt en pays accidenté, mais d'un accès des plus faciles, et à travers des villages offrant encore quelques ressources aux voyageurs.

Désormais, les villages devenaient plus rares, plus pauvres et la région difficile au delà de toute expression.

Je ne raconterai pas, étape par étape, notre voyage à travers la forêt du Mayombe : elle a été mainte fois décrite, mais aucune description à mon humble avis ne peut rendre l'impression poignante qui s'empare du voyageur lorsqu'il pénètre sous ce dôme épais et sombre que le soleil parvient rarement à percer.

Après mes lectures, après les récits des agents de la colonie qui ont traversé cette forêt, j'appréhendais de l'aborder, redoutant une désillusion pénible. Je suis obligé de reconnaître que les exagérations les plus méridionales (et il s'en trouve au Congo comme ailleurs) étaient de beaucoup au-dessous de la vérité.

Pendant toute la durée du voyage en forêt on est étourdi devant le kaléidoscope qui se déroule devant vous à chaque pas.

On est « abruti de grandiose », comme le disait un peu familièrement, mais fort justement, l'un de nous.

Mais hélas! tout se paie en ce bas monde, même les spectacles offerts par la nature : ce n'est, en effet, qu'au prix de difficultés sans nombre, de fatigues considérables que l'on circule dans le Mayombe.

Outre les obstacles naturels, qui agrémentent le tableau au détriment de la circulation, nous avons encore à subir les conséquences de la pluie. La terre argileuse est fortement détrempée; les malheureux porteurs enfoncent jusqu'à mi-jambes dans une boue épaisse et grasse. Ils ont toutes les peines du monde à placer un pied devant l'autre et trébuchent à chaque pas. Les chutes sont fréquentes; elles sont en outre fort dangereuses à cause de la raideur des pentes hérissées de roches aiguës et de buissons épineux.

Les porteurs, gens peu charitables même à l'égard de leurs compatriotes et de leurs compagnons de voyage, ne songent pas à rire de celui d'entre eux qui, tout penaud, remonte péniblement du fond d'un ravin où il a suivi sa caisse, bien involontairement du reste. Le pauvre homme, couvert d'une épaisse couche de boue jaunâtre, grimace outrageusement et pousse des hurlements qui seraient du plus haut comique s'il n'avait les mains et la figure couvertes de meurtrissures.

L'ascension du mont « Foungou », il faudrait dire l'escalade, est un véritable tour de force. Le malheureux Bigrel qui marche en tête de la colonne arrive longtemps avant nous sur le sommet où souffle une bise aiguë et cinglante; il est en transpiration et comme il ne possède

ni briquet ni allumettes pour faire du feu et se sécher, il reste ainsi à nous attendre grelottant sous la pluie pénétrante.

Le soir, il était torturé par une violente toux et, pendant la nuit, la fièvre se déclara plus violente que jamais. Enfin, après de nouveaux efforts, nous sortons de la forêt du Mayombe.

Les quelques villages traversés ne présentent aucune particularité bien saillante. Ils sont généralement édifiés dans des clairières, bien construits et entretenus dans un réel état de propreté, malgré la présence de porcs hideux, hauts sur pattes, à la robe d'un roux sale, d'une maigreur cadavérique, qui errent en liberté à la recherche d'une nourriture fort problématique. Les constructions sont à la fois légères, solides et élégantes, les matériaux employés se prêtent d'ailleurs à un travail coquet. La charpente, faite avec des arbres très droits que l'on croirait équarris par un habile ouvrier, est recouverte de chaume coupé très régulièrement. Les parois aux dessins variés sont faites avec les tiges d'un palmier improprement appelé « bambou » par les Européens et qui est, je crois, le palmier « élaïs ».

J'ai retenu le nom du village de « Doumanga » à cause de sa jolie situation et surtout parce que son chef est parvenu à nous dérider un peu en se présentant à nous le chef orné d'un superbe bolivar et vêtu simplement d'une courte vareuse de matelot qui lui recouvrait, de temps à autre, ce que du reste il n'avait aucunement l'intention de cacher. La coupe de sa barbe et son énorme pipe mériteraient une mention spéciale.

La descente dans la forêt du Mayombe.

A notre sortie du Mayombe, nous prenons une journée de repos bien gagnée, ma foi !

Je dois reconnaître que nous nous exagérions un peu les difficultés surmontées, les fatigues endurées; il est vrai de dire qu'elles nous paraissaient d'autant plus sensibles que nous les subissions dès le début de notre mise en route. Néanmoins nous avions eu quelques compensations. D'abord le spectacle qui, après tout, avait bien son charme, puis l'imprévu, enfin nous avions à satiété les fruits les plus délicieux, ananas, papaïes, mangues, bananes de toutes qualités, etc., sans oublier la modeste arachide qui, préparée avec des œufs et du lait, servait à la fabrication de massepains fort appréciables, surtout après une longue étape.

Enfin, chacun avait eu le loisir de s'occuper selon ses goûts et les fonctions qui lui étaient dévolues. Il avait été possible de faire quelques levés à la boussole, relever quelques points. Les botanistes avaient fait une récolte des plus abondantes, ils avaient eu également le bonheur de constater en grande quantité la présence de la vanille et de la gomme copal dans cette région où on considérait ces produits comme totalement inconnus.

Nos chasseurs noirs avaient apporté une telle quantité de pièces rares que Chalot, ne pouvant suffire à la préparation de ces magnifiques sujets, avait dû s'adjoindre deux Sénégalais, qui devinrent en peu de temps d'excellents préparateurs naturalistes.

Nous reprenons notre route, cette fois on peut bien employer ce mot, car jusqu'à Loudima à peu de chose près la piste a été à peu près aménagée par les agents de

l'Administration. Ce n'est peut-être pas le suprême du genre, mais avec les moyens dont dispose l'autorité locale, on ne peut cependant pas exiger une route nationale. Les ponts, par exemple, laissent à désirer, ils consistent en un tronc d'arbre couché en travers du cours d'eau et il faut, pour se servir de cette passerelle un peu sommaire, déployer de véritables talents d'équilibriste.

Le quatorzième jour après notre départ de Loango, nous atteignons le poste de « Loudima », situé au confluent de la rivière de ce nom et du Niari. Ce point portait il y a quelques années le nom de « Stephanieville », bien qu'il n'y existât qu'une ou deux cases délabrées. Il nous fut cédé à la suite d'une convention intervenue entre la France et l'État indépendant du Congo.

Nous traversons la Loudima sur un bac manœuvré par un noir et nous pénétrons dans la cour d'un poste, magnifiquement installé, après avoir suivi une allée, tracée au milieu de superbes plantations, et bordée de citronniers couverts de fruits.

MM. Renault et Vadon, chargés du poste, ont su tirer un parti immense des ressources de la région. Les légumes et les fruits indigènes cultivés en grand dans leurs immenses plantations alimentent leur table et remplacent avantageusement les produits d'Europe, dont l'acclimatation est toujours aléatoire.

On remarque dans les écuries de « Loudima » des ânes et un cheval en parfait état d'entretien. Doit-on en conclure qu'il sera facile d'élever les animaux de cette espèce dans la région et d'opérer, dans la suite, une véritable révolution dans les moyens de transport? Je n'oserai

pas l'affirmer. Ces animaux sont des « sujets », ils ne font absolument aucun travail, sont l'objet de soins intelligents et de tous les instants. On leur donne une nourriture abondante et spéciale; il ne serait peut-être pas aussi facile de faire suivre un pareil régime à une plus grande quantité de ces bêtes de somme qui, je le crains, ne résisteraient pas à une grande fatigue. Néanmoins l'expérience est tentée sur une trop petite échelle et dans des conditions trop spéciales pour qu'il soit permis de se prononcer en complète connaissance de cause. Cependant il y a lieu de remarquer que, pour ces animaux de même que pour certaines espèces de la race ovine, on peut, avec beaucoup de soins, obtenir des résultats fort appréciables.

L'état de Bigrel devenant de jour en jour plus alarmant, il serait imprudent de lui laisser continuer le voyage. Le pauvre garçon conserve encore sur sa santé des illusions que personne ne partage plus. Il voudrait pousser jusqu'à Brazzaville; nous ne pouvons y consentir, ce serait lui enlever les quelques rares chances de guérison qui peuvent lui rester.

MM. Renault et Vadon qui, déjà, l'entourent de soins dévoués, joignent leurs prières aux nôtres et notre malheureux compagnon consent enfin à rester à Loudima. Nous ne devions plus le revoir.

En quittant Loudima, nous pénétrons dans le pays des « Bassoundis ». Cette région est beaucoup moins boisée que celle précédemment parcourue.

Ce ne sont plus ces immenses coupures, ces pentes abruptes ni ces marais couverts de végétation et d'un fouillis inextricable de lianes ou de racines. A une

immense plaine herbeuse, succèdent une série de petits plateaux recouverts de roches ferrugineuses, puis quelques ondulations peu accentuées et enfin une succession de collines chauves, arides et d'un ton roussâtre, assez semblables à celles de certains points d'Algérie.

Le chemin dans les grandes herbes est assez énervant. Il ne faut pas songer à admirer les beautés du paysage, car les herbes qui bordent les deux côtés du sentier mesurent deux et trois mètres de hauteur. On se livre pendant de longues heures à la contemplation des épaules du porteur qui vous précède, et quand on est lassé du spectacle de cet horizon passablement borné on a la ressource de fixer la pointe de ses propres chaussures; passe-temps sinon agréable, du moins utile, car on peut ainsi éviter les nombreuses branches qui obstruent la route et font fréquemment trébucher le rêveur parti, en songe, auprès de ceux qui sont là-bas en France.

De temps à autre une éclaircie nous permet d'admirer les courbes gracieuses et les rives verdoyantes du « Niari », dont nous suivrons la rive gauche depuis Loudima jusqu'à Bouenza.

Les villages sont toujours fort propres, toujours alignés au cordeau. Contrairement à l'avis des spécialistes, j'estime que les cultures sont bien entretenues et il serait à souhaiter que les indigènes d'Algérie prissent autant de soin de leurs champs. Si les compliments d'un profane peuvent être agréables aux ménagères travailleuses qui s'occupent des travaux dans ces régions, je leur accorde les miens sans restriction.

Nous fûmes reçus au poste de « Bouenza » par M. Dol,

qui nous offrit l'hospitalité la plus cordiale. Ce poste devait être fort bien tenu quelque temps auparavant, mais le titulaire avait reçu avis que ce point allait être abandonné incessamment et il faisait ses préparatifs de départ.

Le pays « Babembé », dans lequel nous pénétrons après « Bouenza », semble plus sauvage que celui précédemment traversé. Les habitants paraissent plus lourds, plus

Village sur la route de Loango à Brazzaville.

farouches que les Bassoundis, le paysage moins agreste et plus hirsute.

Le 9, après une journée de marche forcée, nous atteignons le poste de Comba. C'est M. Raymond qui l'occupe. M. Uzac, chef de poste de Brazzaville, qui rentre en France et a quitté sa résidence depuis trois jours seulement, nous apprend le désastre de la mission envoyée par M. de Brazza dans la haute Sangha. M. Fourneau, qui la dirigeait, a dû se replier sur les postes de l'Oubangui, après le massacre de l'un de ses compagnons, M. Thiriet. M. Blom,

un autre de ses collaborateurs, grièvement blessé, retarde la retraite.

Nous nous expliquons maintenant la cause de l'agitation manifestée ce matin par nos porteurs, après que nous eûmes croisé une caravane venant de Brazzaville et avec laquelle nos hommes ont conversé pendant quelque temps.

Ils connaissent l'événement et, comme les porteurs de la mission Fourneau étaient des Loangos, il y a bien des chances pour que les nôtres refusent de nous suivre.

Le lendemain, le départ de Comba n'est marqué par aucun incident; nous faisons même une assez bonne étape, presque en bon ordre, car nous surveillons notre caravane. Nous installons notre campement auprès du chemin et contre un coteau verdoyant. Au petit matin, nous constatons la disparition de quelques-uns de nos porteurs. Pendant que nous avisons aux voies et moyens d'alléger notre caravane, afin de pouvoir atteindre au plus tôt Brazzaville, nous voyons arriver un jeune Européen accompagné d'un certain nombre de Loangos qui ne portent aucune charge.

Nous faisons connaissance : notre compatriote se nomme M. Émile Briquez. Il est depuis peu agent de la colonie et se rend également à Brazzaville. Il nous prêtera ses hommes disponibles et nous ferons route ensemble. Le malheur est momentanément évité.

Il ne fallait pas songer à atteindre nos déserteurs. — Nous quittons le campement au point du jour. Nous avions causé toute la soirée avec Briquez et nous continuons notre entretien à l'arrivée à l'étape. Au bout de peu de temps, il est facile de se convaincre que Briquez réunit toutes les conditions voulues pour collaborer utilement à

notre œuvre. C'est un garçon énergique et froid, mais aussi très doux et très juste dans ses rapports soit avec nos hommes, soit avec les indigènes. Il se montre très disposé à nous accompagner. Il est à souhaiter que ses chefs y consentent.

Le 17, après avoir franchi le Djoué, nous cheminons pendant plusieurs kilomètres sur une voie qui rappelle

Les chutes du Congo au-dessous de Brazzaville.

assez volontiers une route carrossable. Encore quelques enjambées et nous allons apercevoir Brazzaville. Tout le monde se hâte, car ainsi, d'ailleurs, que le nom permet de le supposer, chacun s'attend à voir, sur la rive française du Pool, une cité importante où il sera possible de se procurer certains objets, de compléter un équipement un peu sommaire par suite d'un départ par trop précipité.

Il n'en est pas ainsi : lorsque le dernier coude de la route est franchi, alors qu'on aperçoit d'abord le mât de pavillon du poste, puis les quelques cases de l'Administra-

tion, on est obligé de se convaincre que la grande ville rêvée atteint à peine les proportions d'un modeste village de France.

Qu'importe, d'ailleurs? la mauvaise impression est vite dissipée par l'accueil sympathique et des plus aimables qui nous est fait par M. A. Dolisie, administrateur principal de Brazzaville et dépendances, et par M. Paul Dolisie, son frère, chef de la station.

# CHAPITRE II

## DE BRAZZAVILLE A BANGUI

Séjour à Brazzaville. — Le Congo, Lirranga, l'Oubangui; anthropophages. — N'gombés, les forges, les Bondjios. — Mozzakka. — Bangui.

Pendant plus d'un mois nous fûmes les hôtes de M. Dolisie. Les missions Dybowski et Maistre doivent lui être particulièrement reconnaissantes de l'empressement qu'il a apporté à faciliter leur mise en route et du concours dévoué qu'il n'a cessé de prêter à leur œuvre de loin comme de près.

Bien qu'il soit tout jeune encore, M. Dolisie est un des plus anciens collaborateurs de Brazza. Il connaît les hommes et les choses du Congo et de l'intérieur. C'est un des premiers Français qui sont montés à Bangui, à l'époque où une expédition de ce genre était extrêmement périlleuse. M. Dolisie a beaucoup vu, sainement vu et surtout beaucoup retenu. Chose assez rare, en notre égoïste fin de siècle, il n'est heureux que lorsqu'il peut faire profiter les « jeunes » de son expérience acquise au prix de rudes souffrances, de chavirages des plus dangereux, tant sur

l'Ogooué que sur le Congo, l'Oubangui et leurs affluents, et surtout de blessures des plus sérieuses dont il n'est pas encore entièrement remis.

Nous eûmes par lui des renseignements précieux sur les régions du haut Oubangui. Enfin, c'est encore à son obligeance que nous devons d'avoir eu les porteurs qui nous étaient nécessaires, alors que tous les nôtres s'étaient enfuis, comme on le verra plus loin.

Il ne faudrait pas juger de l'importance de Brazzaville par le petit nombre d'habitations qui existent sur ce point.

Placé entre la tribu des « Batékés » et celle des « Balalis », indigènes très commerçants, sur les bords du « Stanley-Pool », immense lac formé par le Congo, ce poste est le port d'attache des nombreuses chaloupes à vapeur, appartenant aux maisons françaises et hollandaises, qui sillonnent le Congo, l'Oubangui, la Sangha et leurs affluents, pour drainer l'ivoire, le caoutchouc, la gomme, etc.

Quoi qu'on en dise, l'importance de Brazzaville ne pourra que s'accroître. La création de nouveaux postes et de factoreries dans l'intérieur, loin de lui nuire, poussera activement à son développement, aussi bien au point de vue commercial qu'administratif.

De toutes façons les maisons de commerce seront obligées de conserver là des entrepôts et des ateliers et, en raison même de l'extension des territoires, Brazzaville, par sa situation, restera toujours un important centre administratif.

Point terminus des routes de caravanes, très probablement avant longtemps d'une voie ferrée, ce poste est également le point initial de la navigation fluviale.

Dans de semblables conditions, son avenir ne paraît pas le moins du monde inquiétant.

Les « Balalis » et les « Batékés » des environs de Brazzaville font peu de culture, mais ce sont d'habiles traitants. De mœurs en apparence assez douces, ils ont la physionomie de placides commerçants. Ce sont cependant de rudes et hardis voyageurs. De même que nos « Kabyles » d'Algérie, ils partent avec leurs pacotilles de provenance européenne, seuls ou par petits groupes, souvent à pied, d'autres fois en pirogues, et se répandent dans l'intérieur. Ils restent de longs mois absents, circulant à travers des régions perdues, au milieu de populations féroces et guerrières. Ils reviennent souvent fort malmenés par celles-ci, mais toujours avec un sérieux stock d'ivoire, car c'est particulièrement ce produit qui est l'objet de leurs investigations. « Les arbres qui produisent la gomme et le caoutchouc, disent-ils, sont en abondance dans le pays, ils repoussent quand on les coupe, tandis que l'ivoire disparaîtra un jour de nos régions; il faudra aller le chercher trop loin : c'est pourquoi nous recherchons les bonnes occasions qui se font de plus en plus rares. » On ne s'en douterait pas à en juger d'après les énormes quantités exposées sur l'important marché de « M'pila », près de Brazzaville.

C'est là que s'établissent « les cours »; les Batékés, il faut le reconnaître, savent « tenir leur prix ». Il est vrai qu'il est avec les évaluations en marchandises européennes de sérieux accommodements.

Celles qui ont cours varient suivant les besoins de chacun, le goût du jour et une foule de circonstances

imprévues, qui font que tel article très recherché aujourd'hui est démodé au bout de peu de temps, et impitoyablement refusé, même à titre de cadeau. Il en est d'ailleurs de même dans toutes les régions que nous avons parcourues. C'est ce qui fait que l'on ne peut conseiller au voyageur de prendre telle marchandise de préférence à telle autre.

La monnaie la plus employée dans les transactions est la « barrette », appelée aussi « mitako ». Ce sont de petites barres (de là leur nom, sans doute) de laiton de 4 millimètres de diamètre et de 30 centimètres de longueur environ. Elles ont cours jusqu'à Lirranga concurremment avec les étoffes, le fil de « chang », sorte de ressort à boudin en laiton, et certains ustensiles, notamment les bouteilles, qui ont une grande valeur à Likouba.

Pendant que M. Dybowski déploie une activité fébrile en vue d'organiser des réjouissances à offrir aux nègres des environs, à l'occasion du 14 juillet, Briquez ne perd pas son temps. Grâce à sa patience et aussi à sa fermeté, l'escrime à la baïonnette et l'école de tirailleurs n'ont plus de secrets pour les Sénégalais d'escorte. Il faut reconnaître que nos malandrins de Dakar ne font pas trop mauvaise figure sous le « harnois » militaire, qui semblait, de prime abord, si peu fait pour eux. Il est vrai de dire que notre nouveau camarade Briquez ne plaint ni son temps, ni sa peine. Chalot herborise et les chasseurs noirs enrichissent tous les jours les collections. Pour mon compte, je suis complètement absorbé par la revision de nos charges, qu'il faut réduire de 600 à 30. C'est, à l'heure actuelle, le nombre de porteurs sur lequel nous pouvons compter.

En effet, à la suite de l'arrivée de M. Fondère, qui venait de Bangui et nous apportait de mauvaises nouvelles de la mission Crampel, et surtout au retour de M. Fourneau, qui rentrait, blessé, de la Sangha, ayant perdu un Européen et bon nombre de Loangos, tous nos porteurs, boys compris, avaient déserté. Ils étaient passés en territoire belge et toutes les recherches en vue de les retrouver furent infructueuses. Nous nous trouvions dans une fâcheuse situation, car il ne fallait pas compter recruter de porteurs dans le pays et, s'il nous eût fallu aller en chercher à la côte de Kron, l'année se serait passée en allées et venues inutiles.

Par une heureuse coïncidence, M. Dolisie a libéré il y a quelque temps environ 50 hommes du haut Kassay, destinés à être vendus comme esclaves. Sur ce nombre, les plus fortunés ont gagné Saint-Paul de Loanda, d'autres ont pris du service dans les factoreries, les trente derniers, dénués de tout, se sont loués comme manœuvres à l'Administration. M. Dolisie veut bien nous les confier pour la durée de leur engagement, qui est de deux ans. Ces trente malheureux, aujourd'hui rentrés chez eux, ne se doutent pas qu'ils ont contribué pour une grosse part au succès des missions Dybowski et Maistre.

Le 14 juillet, au moment où nous allions prendre notre repas, Monseigneur Augouard, évêque de Brazzaville, vient au poste et demande à s'entretenir avec M. l'Administrateur. Il a, dit-il, une communication importante à lui faire. Peu de temps après, nous connaissions la triste vérité, que Nebout, désormais l'unique survivant de la mission Crampel, nous confirmait le lendemain, à son arrivée.

Hélas! il n'y avait plus à douter, Crampel, Biscarrat, Lauzières, Orsi, Saïd, tous ces hardis jeunes gens avaient succombé les uns sous le couteau des assassins, les autres minés par la maladie. Nebout lui-même ne devait son salut qu'à un hasard providentiel.

Par suite du manque de porteurs et de l'impossibilité matérielle de s'en procurer dans le pays, Crampel avait dû diviser ses forces. Nebout avait installé son camp-entrepôt chez le chef dakoa, Zouli, près de la rivière Zanvouza, tandis que Biscarrat en établissait un dans les environs du pic et du village de « Makorou », qui, à mon avis, n'est autre que le « Kaga-Kourou » de certaines cartes.

De son côté, Crampel, avec cette foi et cette énergie dont il ne s'est jamais départi, s'était avancé vers le Nord, poussé par cette idée fixe qu'il allait bientôt trouver des musulmans, avec lesquels il pourrait entrer en relations et qui lui procureraient des bêtes de somme. Ce qui eût été le salut de la mission. Il avait avec lui Lauzières, Saïd, le targui Ischekkad Ag-Rali et quelques hommes d'escorte.

Le 21 mars, Nebout reçut des nouvelles du chef de la mission, il avait atteint non sans difficultés un point nommé « El-Kouti », situé à 500 kilomètres de la rive de l'Oubangui. Il lui annonce l'arrivée prochaine d'une équipe de porteurs sous la conduite de M. Lauzières, et lui donne quelques renseignements sur les populations au milieu desquelles il se trouve.

Ce sont des noirs musulmans, groupés autour d'un chef qui paraît assez influent et reconnaît la suzeraineté du

Ouaddaï. Il se nomme Snoussi et ses gens sont désignés par les fétichistes sous le nom de Snoussous [1].

Bien reçus dès le début, Crampel et ses compagnons eurent ensuite de sérieuses difficultés pour se procurer le peu de vivres nécessaire à leur alimentation. Lauzières part enfin, accompagné de quelques porteurs, mais, affaibli par le régime de privations que la petite troupe endurait depuis quelque temps, il meurt à son arrivée à « Makoron ». Après son départ, Crampel n'avait plus auprès de lui que les deux Algériens et douze hommes porteurs ou Sénégalais. Par suite de désertions, il n'en comptait bientôt plus que la moitié.

La disette se faisait de plus en plus sentir. Les relations avec les musulmans étaient toujours en apparence excellentes, mais les porteurs et les bêtes de somme promises n'arrivaient pas.

Nebout se rapprocha du campement de Biscarrat. Il était alors dans la tribu des N'gapoux, près du village du chef Yabanda, lorsqu'il reçut de son camarade une lettre alarmante; il avait fait diligence et envoyait chaque jour de petites caravanes chargées de matériel que Biscarrat faisait à grand'peine parvenir à Crampel.

Nebout n'avait plus avec lui que huit Sénégalais, mais en présence de renseignements que lui donnaient les indigènes, il résolut de se porter auprès de Biscarrat, dont le campement était à quelques journées de marche. Les

1. Ces deux appellations ont fait supposer, à tort selon nous, que les musulmans d'El-Kouti appartenaient à la secte importante des « Snoussias ». On a attribué le meurtre de Crampel à des raisons ou religieuses ou politiques, alors qu'il s'agissait, ainsi que nous le verrons plus loin, d'un assassinat suivi de vol.

N'gapoux en effet lui disaient qu'ils avaient appris de source certaine le meurtre de Crampel et le chef Yabanda manifestait des inquiétudes sur le compte de Biscarrat.

Il n'y avait pas à hésiter, la marche en avant fut décidée pour le lendemain.

Ici je cède la parole à mon ami Nebout :

« Le 24, à cinq heures, je quitte le village de Yabanda avec le reste du bagage. Nous avançons rapidement et, le 26, j'étais déjà près de Makorou, quand à 2 heures je vois venant à notre rencontre le bassa Thomas, cuisinier de M. Biscarrat. Il me raconte aussitôt que la veille, à huit heures du matin, les hommes de Snoussi avaient assassiné M. Biscarrat. Je l'interroge, et j'apprends les événements terribles que je me refusais de croire : la mission détruite, puis la mort de mon camarade.

« Le 23, un jeune Loango, nommé Bouiti, domestique de M. Saïd, était venu se réfugier à Makorou. Il venait d'El-Kouti et apprenait à M. Biscarrat l'assassinat de M. Crampel.

« Peu après que notre chef, décidé à aller chez le sultan, eut écrit la lettre qui m'annonçait son départ, et l'eut confiée au targui Ischekkad, il fut appelé dans le village par Snoussi. Il s'y rend, accompagné de Saïd. Frappés traîtreusement à coups de couteau, ils sont achevés à coups de fusil, puis dépouillés de leurs vêtements. Les corps, entièrement ouverts, sont entraînés dans la brousse par les assassins et abandonnés là. Le domestique Bouiti est fait prisonnier. Ischekkad, courant au village au premier coup de feu, est saisi et enchaîné. Les Sénégalais Demba-Ba et Sadio veulent prendre leurs

fusils, mais tombent frappés avant d'avoir pu en faire usage. Les porteurs sont enchaînés. Ali-Diaba s'empare de la lettre remise à Ischekkad.

« Après plusieurs jours de captivité, Bouiti parvient à s'échapper et à gagner Makorou, où il apporte la nouvelle de ces crimes. Il prévient aussi M. Biscarrat qu'une nombreuse troupe de musulmans armés est cachée non loin de là.

« M. Biscarrat cache Bouiti dans sa propre case et lui recommande de ne pas sortir, afin de n'être point aperçu des hommes de Snoussi.

« Les Sénégalais, apprenant ces événements, viennent demander à leur chef de surprendre et d'attaquer ces bandits; mais M. Biscarrat leur répond que ce serait folie de vouloir avec dix hommes attaquer plusieurs centaines de guerriers armés de fusils et possédant des carabines prises au camp d'El-Kouti. Il les force, au contraire, de ne pas paraître se tenir sur leurs gardes, afin de ne pas éveiller les soupçons des musulmans, dont le plan devait être d'attendre mon arrivée avec les dernières marchandises.

« Dans la nuit du 24 au 25, Bouiti sort un instant. Il est aperçu des musulmans. Mon arrivée était imminente, aussi sans plus tarder ils précipitent les événements.

« Le 25 mai, vers huit heures du matin, ils s'approchent au nombre d'une vingtaine de la case de M. Biscarrat, tandis que le reste des hommes d'Ali-Diaba se dirige vers les Sénégalais. Avant que M. Biscarrat eût pu se mettre en défense, il tombait frappé d'un coup de couteau au

côté gauche par un N'gapou, le seul qui ait pris part à cette affaire. Puis les musulmans, tirant aussitôt, criblent de coups le corps de notre camarade. En même temps, les Sénégalais sont entourés et leurs fusils accrochés dans les cases sont enlevés. Seul le clairon Sidi-Sliman, qui allait partir pour la chasse, avait son fusil près de lui; il se lève, en voyant tomber son chef, mais il est terrassé sans avoir pu faire feu. De tous côtés arrivent des bandes armées qui entourent le camp. Bouiti cherche à s'enfuir, mais il est tué aussitôt. André Loemba, boy de M. Biscarrat, peut se jeter dans la brousse, mais du côté opposé au chemin. Il a disparu. Les Sénégalais ne sont pas enchaînés. Au contraire, les musulmans les traitent avec considération. « Restez avec nous, leur disent-ils, « nous vous rendrons vos fusils et vous donnerons des « femmes; nous ne voulons aucun mal aux noirs, mais nous « voulons tuer les blancs. Quand le dernier sera tué, nous « retournerons avec les marchandises, et vous serez libres « comme nous. » Thomas, sur la promesse de ne pas s'enfuir, est laissé en liberté. Vers cinq heures du soir, il s'approche des Sénégalais et les exhorte à fuir avec lui. « Nous sommes des soldats, lui répondirent-ils, nous ne « partirons que si nous pouvons recouvrer nos fusils; nous « aurions honte de retourner désarmés. » Thomas se jette alors dans la brousse. En arrivant à une rivière qui coupe le chemin, à deux heures de Makobou, il aperçoit une troupe qu'Ali-Diaba avait envoyée pour surveiller la route du côté où j'étais attendu. Tous étaient déjà armés de carabines Gras et de fusils Kropatchek pris à El-Kouti et à Makorou. Thomas se cache, puis vers minuit, quand

ces gens furent rentrés à Makorou, il poursuit sa route et ne s'arrête que le lendemain, à notre vue.

« Quand le Bassa eut fini de me conter cet épouvantable drame, je rassemblai mes huit Sénégalais et leur demandai s'ils voulaient me suivre à Makorou. « Mes amis sont « morts, leur dis-je, vos camarades sont prisonniers, voulez-« vous venir les venger, les délivrer ou partager leur sort? « Je pourrais vous forcer, mais un soldat se bat mal s'il ne « le fait pas de bon cœur. Je vous laisse libres de prendre « une résolution. Pour moi je serais heureux d'aller en « avant. »

« Ils se concertent et, dix minutes après, me disent qu'ils sont trop peu nombreux et veulent retourner dans la rivière (l'Oubangui); que, cependant, si je l'exige, ils me suivront et qu'alors ils sauront mourir.

« En dehors des Sénégalais, la caravane se composait de cinquante-sept porteurs, dont trente-deux armés. Beaucoup suivent avec peine, blessés par une longue marche.

« Le 28, nous sommes de retour au village de Yabanda, et le 4 juin sur les bords de l'Oubangui.

« Les assassins restaient maîtres de tout le matériel et de tout l'armement de la mission. »

Le récit de Thomas était trop net, trop précis, trop complet pour pouvoir être mis en doute. D'ailleurs Nebout connaissait le Bassa échappé d'El-Kouti, il savait qu'il n'était ni poltron ni vantard et que l'on pouvait avoir pleinement confiance en lui dans cette circonstance. Néanmoins, nous ne pouvions nous faire à cette idée que Crampel n'était plus. D'autre part, il nous restait encore l'espoir de pouvoir encore retrouver ses restes, des documents, des

indices qui nous auraient mis sur la trace de ses assassins.

Nebout accepte de remonter avec nous si nous allons dans la direction d'El-Kouti.

C'est évidemment notre devoir! Aussi sommes-nous quelque peu étonnés quand M. Dybowski nous annonce que les conditions sont changées, qu'il nous « délie » de nos « engagements » et qu'il nous est loisible de rentrer en France! Nous avions accepté du Comité de l'Afrique française la mission de conduire des renforts à Crampel : ce n'était certainement pas au moment où notre devancier avait peut-être le plus impérieux besoin de ces renforts que nous allions abandonner l'œuvre.

Il fut décidé que je partirais en avant avec quelques hommes d'escorte, les trente porteurs kassaïs et les marchandises que pourrait prendre la première canonnière en partance.

M. Dolisie nous avait souvent parlé de plusieurs rivières affluents de rive droite de l'Oubangui, encore inexplorées, et qui pourraient peut-être, suivant la direction de leur cours et leur état de navigabilité, simplifier sérieusement notre voyage, en nous permettant d'effectuer en pirogue une grande partie de la distance qui sépare l'Oubangui d'El-Kouti.

L'Administrateur de Brazzaville engageait vivement notre chef à visiter les rivières « M'poko », « Ombella » et « Kemo ». M. Dybowski ne pouvait encore quitter Brazzaville. Il comptait pouvoir se procurer de nouveaux porteurs et, en outre, donnait tous ses soins à un envoi de collections destinées au Muséum.

Je reçus donc mission d'aller explorer les rivières « Ombella » et « Kemo », tandis que Nebout partirait un peu plus tard pour visiter la « M'poko ».

Le 30 juillet, six jours après la réception de la nouvelle du massacre de la mission Crampel, je m'embarquais à bord de la canonnière *Djoué*. MM. Bobichon et de Brégeot, chefs de poste, devaient également faire route avec moi jusqu'à Bangui. Le *Djoué* emportait en outre 150 charges, 21 Sénégalais d'escorte et 30 kassaïs.

Quoi qu'on en puisse dire, le voyage de Brazzaville à Bangui, à bord d'une canonnière, n'a rien de désagréable. Certes on est loin d'avoir le confortable et l'on est quelquefois heureux d'avoir le strict nécessaire, mais en somme on sait à quoi l'on s'expose en venant dans ces régions où, grâce à Dieu! « l'Agence Cook » n'a pas encore pénétré et où les « sleeping-car » ne sont pas près de faire leur apparition.

La première journée de navigation n'est peut-être pas la plus intéressante, mais c'est celle qui laisse l'impression la plus vive. On peut donc admirer à loisir! Plus de ces horribles racines qui font trébucher à chaque pas et vous obligent à négliger le paysage pour ne vous occuper que du chemin. Maintenant, mollement assis, vous regardez tout à votre aise le merveilleux panorama qui se déroule devant vous. Dans le canot en fer amarré bord à bord, le groupe des porteurs et des Sénégalais ne manque pas d'un certain pittoresque. L'embarcation est pleine à couler; de temps à autre, le remous fait embarquer d'immenses paquets, dont nos hommes ne se soucient pas plus que du soleil de plomb qui darde sur leurs têtes.

Empilés les uns sur les autres, ils vaquent quand même à quelques menus travaux.

Un Sénégalais nettoie ses armes; son voisin, sous prétexte d'ajuster son pantalon d'uniforme, le rétrécit au point de le transformer en maillot dans lequel il ne peut pénétrer. Les porteurs se livrent du matin au soir à une chasse qui, pour n'être pas à courre, n'en est pas moins abondante.

A cinq heures, on stoppe pour faire du bois : les fourneaux sont en effet disposés de façon à utiliser ce combustible, qui abonde sur les rives du fleuve.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous nous mettons en marche. A l'embouchure de la rivière « Kassay », nous avons la visite de missionnaires catholiques belges, installés là dans des conditions assez précaires.

Nous sommes dans le pays des « Afourous » ; malheureusement nous ne pouvons guère les étudier. En effet, nous ne faisons halte dans les villages que juste le temps nécessaire pour nous procurer le manioc, les bananes et le poisson fumé, qui constituent la ration de nos hommes. Nos haltes du soir se font à hauteur des endroits les plus boisés, et ceux-ci se trouvent généralement à une certaine distance des villages. Bien qu'ils ne se livrent pas en grand à la culture, les Afourous, de même que les autres tribus, empiètent chaque jour sur la forêt autour des villages, pour installer leurs plantations et faire leur provision de bois de chauffage. Les Afourous sont surtout commerçants et pêcheurs. On les dit anthropophages et très redoutables. J'ai bien vu, entre Brazzaville et Lirranga, une demi-douzaine de crânes humains accrochés à l'arbre fétiche

ou à la porte d'un chef [1]. J'ai assisté aussi à quelques rixes entre nos hommes, rixes que, d'ailleurs, ni les uns ni les autres ne paraissaient vouloir faire tourner au tragique et qui, généralement, se terminaient par de bruyants éclats de rire et un séjour fort prolongé autour d'une calebasse de « massanga » ou vin de palme.

Ce ne sont pas là des bases d'appréciation suffisantes et, dans le doute, je m'abstiens.

Après quelques jours de navigation, on pénètre dans un véritable archipel, formé d'îles importantes, extrêmement boisées et du plus heureux effet.

Nous passons devant de nombreux villages fort curieux et bien construits. Le long de la berge, toute la population est alignée pour admirer le « koutchou-koutchou » (bateau à vapeur). Les hommes nous regardent en donnant des marques bruyantes d'étonnement, les femmes ne sont pas très rassurées et les enfants osent à peine risquer un œil en se serrant derrière leurs parents. Un coup de sifflet de la chaudière et toute la bande s'enfuiera à toutes jambes

Guerrier afourou.

1. Certains m'ont dit que ces crânes étaient ceux d'individus exécutés après une sorte de jugement, à la suite de vols, de meurtres ou d'autres crimes.

dans un tohu-bohu indescriptible. Il n'en est pas de même partout : à Tchoumbiri, à Bolobo, à Loukolela, à Likonba, dès que le sifflet de la machine a prévenu la population que le navire va s'arrêter, hommes, femmes, enfants se précipitent dans les cases, dans les plantations et accourent en se bousculant, chargés d'énormes régimes de bananes, d'immenses corbeilles de manioc, des poules, des chèvres. C'est à qui prendra la meilleure place sur la berge à l'endroit où l'on présume que le navire va accoster. Quelques jeunes gens plus impatients que les autres détachent une pirogue, dans laquelle filles et garçons s'entassent pêle-mêle, en criant et gesticulant. Une fillette de huit à dix ans laisse échapper un poulet qui est emporté par le courant, elle se penche un peu trop brusquement pour le saisir... la pirogue chavire et voilà tout notre monde à l'eau. Les colères sont calmées et c'est au milieu d'immenses éclats de rire que toute cette jeunesse repêche ses marchandises un peu avariées, puis soutenant d'une main, qui sa corbeille, qui ses poules, ou ses bananes, ils engagent une lutte de vitesse pour atteindre le bateau à la nage. Ils se cramponnent aux plats-bords, nous appellent, hurlent, crient, vocifèrent, c'est assourdissant.

J'étais indigné de voir que personne ne se préoccupait de savoir ce qu'était devenue la petite fillette, mais baste! je fus vite convaincu qu'elle n'avait besoin du concours de personne pour se tirer d'affaire. En quelques brasses elle avait rejoint l'inconstant volatile et remontait le courant en se jouant, et sans se soucier des invectives que lui adressait de la rive une vieille mégère, sa mère sans doute.

Les Afourous paraissent d'assez beaux hommes quand on les compare aux Balalis ou aux Batékés, mais ils sont massifs et lourds et ont une propension marquée à l'obésité. Ils ont les cheveux très longs et apportent un grand soin à leur coiffure, dont les modèles sont assez variés. Néanmoins, tous comportent deux grandes tresses près des tempes, rappelant les « cadenettes » des soldats de l'Empire, et plus généralement une tresse unique descendant sur le front jusqu'à hauteur du nez. Ils portent également sur les tempes et sur le front des tatouages qui sont loin d'adoucir la rudesse de leur physionomie.

Femme de Tchoumbiri.

Détail curieux, bon nombre de jeunes gens et d'hommes faits ont les seins aussi développés que ceux d'une jeune fille adulte, ce qui donne souvent lieu à des quiproquos comiques. Il est vrai de dire que les femmes afourous n'ont pas un physique plus agréable que celui du sexe laid. Il faut cependant faire une exception pour les femmes de Tchoumbiri, qui ont une allure moins masculine, des traits plus délicats ou plutôt moins heurtés que leurs compatriotes. Elles portent au cou des colliers de laiton massif pesant 8 et 10 kilos. Leurs bras et leurs jambes sont couverts de bracelets de même métal, qui doivent bien représenter un poids égal à celui du collier.

A « Likouba », les indigènes se livrent dans une grande proportion à la culture du tabac. Ils ont une façon très ingénieuse de le préparer. Lorsqu'il est sec, ils pressent les feuilles les unes contre les autres, en font une sorte de grosse corde serrée à l'aide de fines lianes, puis ils enroulent cette corde sur elle-même et la maintiennent à l'aide de deux bâtonnets piqués en croix dans le disque ainsi formé. Les domestiques noirs arrivent avec un peu d'habitude à couper ce tabac extrêmement fin, et l'on peut dire sans être taxé d'exagération qu'il remplace avantageusement bien des tabacs d'Europe, y compris ceux de la Régie.

Likouba est également un magnifique pays de chasse, les pintades abondent dans les plantations et les hippopotames se civilisent de jour en jour. La canonnière *Djoué*, stoppée dans une petite anse, fut bientôt entourée par une troupe de ces animaux, qui prenaient leurs ébats à quelques mètres du bord... Que le lecteur se rassure, je n'ai pas la moindre aventure de chasse à raconter. J'ai peut-être manqué à tous mes devoirs de voyageur, mais pendant plus de deux ans passés

Dans cette Afrique où l'homme est la souris du tigre,

il ne m'a pas été donné d'affronter le plus petit lion, le plus modeste éléphant. C'est à l'obligeance des Pères de la mission de Lirranga que je dois d'avoir vu de près deux immenses serpents, dont l'un était, paraît-il, un trigonocéphale.

« Lirranga » est situé au confluent du Congo et de l'Oubangui. Le fleuve, qui pendant tout son cours a une

largeur variant entre 4 et 7 kilomètres, atteint, paraît-il, en cet endroit près de 24 kilomètres. Le poste est confié à M. Manas, qui fait exécuter de sérieux travaux d'agriculture. Nous trouvons également à Lirranga, M. Greshoff, le sympathique directeur de la maison hollandaise, qui arrive des Stanley-Falls. M. Greshoff est un voyageur infatigable doublé d'un homme d'esprit, il nous fournit sur la région des renseignements fort intéressants. Il a rendu depuis de très grands services aux missions Dybwoski et Maistre.

Nous allons rendre visite aux Pères de la mission catholique. Le P. Allaire nous fait les honneurs de l'installation avec la plus grande amabilité.

Nous quittons Liranga de bon matin et par une pluie torrentielle, agrémentée d'éclairs et de coups de tonnerre comme je n'en ai jamais entendu depuis.

Nous touchons à N'gantchou, près de l'ancien poste abandonné de N'Koundja. Les indigènes de cette région sont désignés par les Européens sous le nom de « Boubanguis ».

D'après certains, cette dénomination signifierait simplement « hommes de l'Oubangui » et s'appliquerait aux fractions de la tribu des Afourous installées sur les bords de la rivière. Ils ressemblent d'ailleurs à ces derniers.

On rencontre ensuite une intéressante tribu, celle des « Baloïs »; nous faisons d'assez longues stations dans trois de leurs villages : à « Youmba », à « N'gouron » et à « N'ghiri ».

Les « Baloïs » sont plus sveltes que les « Afourous », avec lesquels ils n'ont d'ailleurs aucune affinité de race. Ils ont la physionomie moins désagréable, plus intelligente;

l'ensemble rappellerait plutôt, mais d'assez loin, le type Balali.

Ce sont des potiers habiles. Sans tour, avec leurs doigts et quelques petits bâtons en guise d'outils, ils fabriquent des ustensiles de ménage, des pipes, des objets d'ornementation, d'une pâte très fine et de contours très purs. Certaines de ces pièces sont de véritables œuvres d'art, que ne renierait pas une fabrique européenne. L'argile abonde dans toutes les régions que nous avons traversées.

Les femmes sont moins bien que les hommes comme figure, mais en revanche elles sont bien faites de corps et fort gracieuses d'allures.

Elles portent un soupçon de vêtement du plus ravissant effet. C'est une sorte de jupe fort courte, composée d'une grande quantité de cordelettes ou, le plus généralement, de fibres végétales coupées carrément un peu au-dessus du genou.

On leur conserve assez souvent leurs couleurs naturelles, mais beaucoup de ces jupes sont teintes en noir foncé ou en damiers dont les carreaux sont alternativement rouges et noirs.

Même lorsqu'elles transportent de lourds fardeaux, elles ont un dandinement de hanches des plus suggestifs, et le « ballon » qu'elles donnent ainsi à leur pagne les fait assez volontiers prendre pour des dames du corps de ballet en maillots noirs.

Une station à Mozzakka, un des plus beaux postes de la colonie, que les besoins du service ont dû faire abandonner, nous permet de nous ravitailler en fruits.

Grâce aux plantations faites par M. Uzac, ancien chef de

ce poste, les bananes, les papaies, les citrons, les ananas et même les oignons croissent en abondance. Nous en faisons une ample provision pour en apporter à Bangui, où ces fruits ne peuvent être cultivés, par suite du manque de terrain.

Nous touchons ensuite à « Impembo », village où nous

Femme baloï.

voyons les premiers « Bondjios ». C'est à Mozzakka que l'on peut fixer la limite sud de cette tribu ou plutôt de cette race, car jusqu'à Belli, dans les rapides, toutes les populations paraissent avoir une origine commune et présentent les mêmes caractères ethniques.

Ce type est très caractéristique et saisit un peu le voyageur, parce qu'il n'y est préparé par aucune transition.

De Loango à Mozzakka on rencontre nombre de races

bien marquées, variant à l'infini, mais c'est insensiblement que l'on est amené à remarquer les traits saillants, le caractère spécial qui les différencie.

Brusquement, sans préparation aucune, après avoir quitté une population à l'aspect presque grêle, on se trouve en présence de véritables colosses. Seuls, les « Saras », que nous vîmes plus tard, sont plus fortement charpentés.

Ce qui est surtout remarquable chez les « Bondjios », c'est la musculature. Comme ils passent une bonne partie de leur existence dans leurs pirogues, à manœuvrer des pagaies de dimensions considérables, leurs biceps atteignent, par suite, des proportions exagérées. A part ce léger défaut, les Bondjios constituent, à mon avis, un des plus beaux spécimens de la race nègre que nous ayons rencontré.

Je ne parle, bien entendu, qu'au point de vue de la beauté du corps. Ils ont tous, en effet, à quelques rares exceptions près, une face que je qualifierais presque de repoussante, si une grande bouche fendue jusqu'aux oreilles ne venait éclairer d'un bon sourire, un peu niais peut-être, ce visage ingrat mais non bestial, comme on a voulu l'insinuer. Comment pourrait-il en être autrement? Dès qu'un jeune Bondjio entre en adolescence, on s'empresse de lui arracher les deux incisives supérieures, on lui épile soigneusement les cils et les sourcils, on lui rase la chevelure, ne lui laissant que quelques arabesques en cheveux d'un dessin très correct, qui fait honneur à l'opérateur, et qui produit un effet des plus inattendus. Brochant sur le tout, des tatouages formés de petites

excroissances de chair, sur le front et sur les tempes, et un prognathisme outré qui leur donne un profil absolument oblique : c'est plus qu'il n'en faut pour indisposer les voyageurs contre ces malheureux Bondjios, qui ne sont ni plus féroces ni plus anthropophages que les autres peuplades de l'Oubangui. Bon nombre de Bondjios ont

Village sur l'Oubangui.

aux deux mains et aux deux pieds un sixième doigt placé près de l'auriculaire. Il est généralement mal formé, mais se détache des autres et porte un petit ongle.

Plus heureux que certain de leurs historiographes, venu après moi dans l'Oubangui, mais rentré beaucoup plus tôt en Europe, j'ai effectué trois fois le voyage de Lirranga à Bangui et j'ai fait quatre séjours assez prolongés au milieu de cette tribu. J'ai pu me convaincre que, si les Bondjios étaient moins insinuants que les

Loangos, ils étaient certes plus franchement hospitaliers et surtout beaucoup moins sauvages que ces nègres prétendus civilisés.

Les femmes, bien qu'ayant la même coupe de visage que les hommes, ne produisent pas une impression désagréable. En feuilletant mes notes, je retrouve les lignes suivantes :

« Croquée à la hâte sur un coin de carnet, pendant que le *Djoué* stoppe pour faire du bois, « Younga » réunit tous les caractères de la race pure. C'est une des nombreuses et charmantes fillettes qui viennent vendre du bois à bord. Elle voudrait des « baïakas », petites perles blanches qui commencent à devenir la monnaie courante du pays. Nous écoulons nos derniers cauris, mais elle ne veut pas en entendre parler : n'a-t-elle pas aux jambes deux magnifiques bracelets de cuivre dans lesquels sont enchâssés une certaine quantité de ces coquillages? Non, la superbe collerette de cuivre qui lui sied si bien et dont le brillant tranche sur son teint d'un noir d'ébène, a cessé de lui plaire, il lui faut un collier de perles blanches! et pour obtenir ces baïakas tant désirées elle nous fait toutes sortes d'agaceries, de mignardises avec une grâce pudique qui n'est nullement affectée. Elle consent à se séparer de son pagne de dessus (car elles en portent deux), de ses nombreux ustensiles de toilette, de sa ceinture faite d'un grand nombre de cordelettes en fil d'aloès artistement travaillées, mais il lui faut des baïakas. Notre sergent sénégalais, Ouolof de Saint-Louis, beau gars qui joue assez volontiers les don Juan, la prend à l'écart et, lui parlant à l'oreille, lui offre une quantité res-

pectable de baïakas. Il faut croire qu'il lui a demandé en échange le plus beau de tous ses ornements, car s'adressant à nous indignée elle déclare que le Sénégalais est un méchant homme, qu'elle n'est pas une esclave et toute rougissante (car les nègres rougissent), et par un geste de main qui serait canaille s'il n'était si naïvement et si vivement fait, elle nous déclare qu'elle est vierge et se retire majestueusement. » Elle n'est plus revenue pendant toute la durée de notre séjour.

On me reprochera peut-être d'avoir donné une bien grande place à ce petit fait, en apparence insignifiant. Je l'ai choisi à dessein, entre mille du même genre, dont j'ai été témoin pendant mon séjour en Afrique, non point parce qu'il me permet de glisser une anecdote pour rompre la monotonie de mon récit, mais parce qu'il me fournit l'occasion de donner un avis, basé sur des faits, sur une question d'ethnographie qui offre un certain intérêt. On prétend assez généralement que chez les noirs la prostitution est chose toute naturelle et que toutes les femmes nègres sont des courtisanes-nées. J'estime que c'est là sinon une erreur, du moins une forte exagération. Que le fait soit exact à la côte, je ne le nierai pas, mais si l'on voulait en rechercher la raison, la faute n'en incomberait certainement pas aux indigènes. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les traitants, les marins, les soldats visitent la côte d'Afrique! A coup sûr nous n'avons rien vu de semblable pendant toute la durée de notre voyage dans l'intérieur.

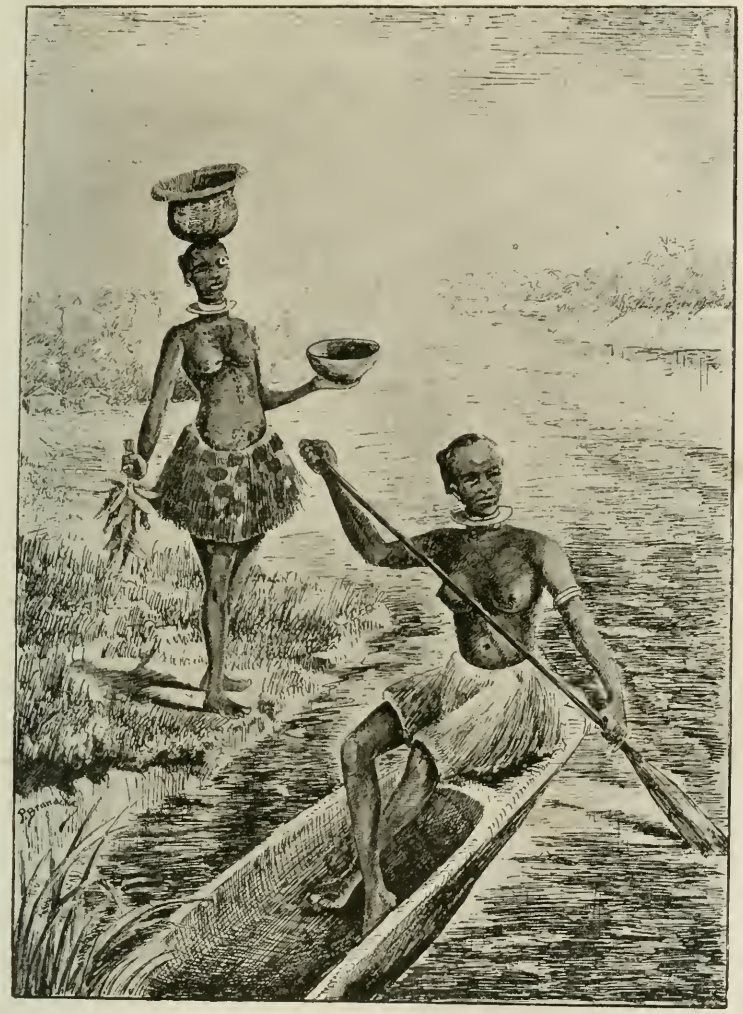
Je ne me hâterai pas de conclure que dans l'Afrique équatoriale toutes les femmes sont des dragons de vertu.

mais il nous a été donné de constater qu'elles ont l'instinct de la famille poussé à un très haut degré, elles aiment leur foyer, sont pleines d'attentions pour leur mari, qui n'est point un maître, comme on s'est plu à le dire, mais un ami, un compagnon. En ce qui concerne les soins qu'elles donnent à leurs enfants, elles ne le cèdent en rien aux mères européennes.

On a prétendu également qu'à la femme seule étaient dévolus les durs labeurs, les rudes besognes. Il n'en est rien. En dehors des travaux du ménage, des soins de propreté à donner aux environs des cases, elles s'occupent, il est vrai, de la culture, mais encore faut-il voir dans quelles conditions. Autour des cases se trouvent quelques carrés de légumes, de tabac, de coton : aidées de leurs enfants mâles, elles binent, sarclent, esherbent ces petits jardinets; mais, lorsque l'exploitation devient plus importante, elles se bornent à surveiller le travail des esclaves. Le plus gros de la tâche, le défrichement, est toujours fait par des esclaves mâles, aidés souvent par le propriétaire du champ.

En somme, la besogne de la femme, libre ou esclave, est certes moins pénible que celle de bon nombre de nos paysannes ou de nos servantes de ferme d'Europe.

Chez les Bondjios, par exemple, la jeune fille ne se livre à aucun travail avant complète adolescence, et, si le mariage un peu prématuré, une maternité précoce et trop souvent répétée, flétrissent la gorge et le visage des femmes bondjios, leurs corps conservent encore jusque dans un âge avancé la pureté première des lignes relativement fort belles chez cette population. Elles sont d'ail-



Femmes de Loumi se rendant au marché.

leurs très coquettes et, jeunes ou vieilles, possèdent toutes des nécessaires de toilette fort compliqués qui indiquent le soin qu'elles prennent de leur personne. Ce sont des spatules de toutes formes et de toutes dimensions, des raclettes qui leur servent à se tailler les dents en pointe, lorsqu'elles ne s'arrachent pas les incisives, des pinces à épiler et des rasoirs en fer rendus aussi tranchants que de l'acier par le martelage. Ces dames s'épilent scrupuleusement toutes les parties du corps, sans exception.

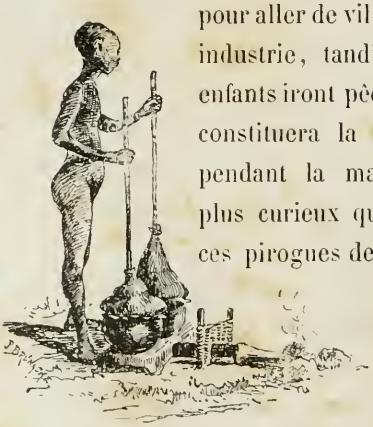
Tous ces menus objets, qui sont d'un goût parfait, sont fabriqués par les « N'gombés », petite fraction de la tribu des « Bondjios », dont la réputation comme forgerons est établie dans tout l'Oubangui.

Les roches ferrugineuses abondent dans toute l'Afrique, à fleur de sol. Le minerai est très riche et doit bien contenir 60 pour 100 de fer. Aussi tous les noirs savent ils plus ou moins travailler le métal, mais on rencontre de temps à autre des tribus ou des villages jouissant d'une réputation d'habileté plus grande. Au-dessous de Bangui, ce sont les N'gombés, au-dessus les Langouassis.

Les N'gombés traitent le minerai par la méthode catalane, souvent même le client apporte le fer tout prêt. Il offre à l'artiste (on peut bien lui donner ce nom) un certain nombre de lingots de fer, selon l'importance du couteau, de la pioche, du fer de lance qu'il désire; puis notre vulcain se met à l'œuvre non sans avoir longuement débattu le prix de la façon, qui est représenté soit par des poules, une chèvre ou quelques morceaux de viande d'éléphant fumée. C'est souvent le client lui-même qui attise le feu ou fait manœuvrer le soufflet, composé de deux marmites

posées sur un bâti en bois; elles sont recouvertes de peaux de chèvre distendues, surmontées de deux bâtons que l'on remonte ou que l'on abaisse alternativement pour faire manœuvrer la soufflerie.

Quelquefois le forgeron embarque dans sa pirogue son outillage primitif, sa famille et ses ustensiles de pêche, pour aller de village en village exercer son industrie, tandis que sa femme et ses enfants iront pêcher le poisson qui, fumé, constituera la nourriture de la famille pendant la mauvaise saison. Rien de plus curieux que la rencontre d'une de ces pirogues de forgerons ambulants qui s'en vont souvent fort loin de leur village.



Soufflet de forge des N'gombés.

Enfin, après quelques jours d'une navigation rendue assez difficile par de violentes tornades qui soulèvent de véritables lames, nous atteignons Bangui le 17 août, à huit heures du soir.

M. Ponel, chef de zone, est seul au poste en ce moment; il nous a néanmoins fait construire de vastes hangars pour abriter les marchandises et des cases pour nous loger. Il estime, en effet, qu'en raison de la saison des pluies qui commence à peine, il nous sera difficile de nous procurer des pirogues. Les Bondjios et les Bouzérous, au milieu desquels se trouve Bangui, ne consentiront jamais à dépasser les rapides de Belli; d'autre part, leurs pirogues sont absolument insuffisantes pour transporter des

marchandises et du personnel. Il envoie dès le lendemain deux tirailleurs sénégalais recruter des pirogues chez Bembé, chef d'un village banziri avec lequel il est en excellentes relations, mais il ne faut pas compter les avoir avant dix ou quinze jours.

Ce retard fâcheux me permit de recueillir, auprès de M. Ponel, des renseignements précieux sur la région. Grâce à lui, je n'eus pas le temps de m'ennuyer au poste de Bangui.

Le 25, la chaloupe à vapeur *Alima* arrivait à Bangui, avec Nebout et Briquez à son bord.

Ce dernier était pour moi un excellent camarade, mais c'est à peine si j'avais pu entrevoir Nebout à Brazzaville. D'abord assez froid, il m'avait quelque peu effarouché. Il ne me fallut pas de longs jours de vie commune pour découvrir un cœur d'or sous cette enveloppe de glace. Nebout est le plus affable garçon du monde, mais il a deux immenses défauts, il est timide et modeste... mais je m'arrête : au moment où je transcris ces lignes, on m'annonce son retour en Europe, et j'aurais mauvaise grâce de choisir cette heure pour dire tout le bien que ses anciens compagnons et moi pensons de lui.

# CHAPITRE III

## LES BANZIRIS

Création d'un poste chez les Ouaddas. — M. Nebout dans la M'poko. M. Brunache dans l'Ombella et la Kemo. — Les Togbos.

Le 9 septembre, nous nous décidons à partir dans les cinq pirogues que les Sénégalais envoyés par M. Ponel ont eu toutes les peines du monde à nous procurer. Ce dernier fera partie du voyage. Briquez viendra nous rejoindre lorsqu'il me sera possible de lui envoyer des pirogues. Pour le moment, nous ne pouvons emmener que huit Sénégalais d'escorte et quatorze porteurs kassaïs, plus notre modeste pacotille. Nebout, de son côté, partira pour la rivière M'poko, dès qu'il aura des pirogues.

Nous couchons le soir dans un village accroché à une haute falaise d'un accès assez difficile. Le chef « Bogani » nous reçoit de la façon la plus aimable.

En quittant ce village, le lendemain, nous apercevons des collines qui me paraissent très élevées après les régions plates et basses qui bordent le Congo et l'Oubangui.

Ce sont les collines qui entourent le village de Bala, important marché de fer de la rive gauche. Au moment où nous arrivons à hauteur du village, nos pagayeurs entament à pleine voix un chant d'une merveilleuse harmonie. Ils redoublent d'ardeur et la pirogue vole avec une rapidité vertigineuse.

Les autres pirogues se mettent de la partie et une lutte de vitesse s'engage entre les embarcations composant le convoi. Ces sortes de courses ne sont généralement goûtées des Européens qu'au deuxième ou au troisième voyage. Lors du premier essai, on ne peut se défendre d'une certaine émotion (je ne fais aucune difficulté à reconnaître que je l'ai éprouvée) à se sentir sur un aussi frêle esquif, que le moindre mouvement peut faire chavirer, par une profondeur de dix mètres et plus, et au milieu d'un courant des plus rapides.

Je ne sais quel peut être l'aspect de la physionomie de celui qui a ressenti cette impression d'inquiétude passagère et qui l'avoue, mais en revanche je n'ai rien vu de plus comique que la tête du brave qui, pâle, la sueur au front, déclare d'un ton rogue qu'il n'a rien éprouvé. Lorsqu'on a fait plusieurs voyages en pirogue, cette scène, qui se renouvelle à chaque passage de rapide, procure une bien douce compensation aux fatigues du voyage.

Ces petits incidents ne suffiraient certainement pas à faire oublier ces fatigues, car elles sont sérieuses, si l'heureux caractère de nos pagayeurs banziris ne venait faire une heureuse diversion, et tirer le voyageur de la torpeur qui ne tarderait pas à l'envahir à la suite d'une semblable navigation.

Les Banziris sont loin de répondre au signalement du nègre classique, au nez épaté, aux lèvres épaisses... Des figures sympathiques, ouvertes, intelligentes, une gaîté franche et de bon aloi qui ne les abandonne pas, même dans les circonstances les plus difficiles. Ils ont en outre le front haut, le nez presque aquilin, les lèvres minces, toujours disposées à ébaucher un fin sourire. Leurs yeux, grands et brillants, légèrement estompés d'une teinte de bistre, ont, chez les femmes surtout, une expression et une douceur infinies. Avec cela un corps d'athlète, non pas imposant par la masse ou les énormes proportions, comme chez les Bondjios, mais admirable par la pureté du contour, l'harmonie générale des lignes. Dans une monographie de cette peuplade, mon ami Clozel a comparé les Banziris aux jeunes demi-dieux de la primitive Hellade. Il est certain qu'ils rappellent en tous points les plus beaux bronzes de la statuaire antique.

Comme le reste des humains, les Banziris ne sont pas parfaits. Ces hardis marins, une fois à terre, ont une démarche qui rappelle assez celle du cavalier fatigué par une longue course. Dès qu'ils ont mis le pied sur leurs pirogues, ce ne sont plus les mêmes hommes, ils manœuvrent en se jouant de lourdes perches de 6 mètres, sur lesquelles ils font effort pour faire avancer la pirogue et ménager ainsi les forces des pagayeurs : alors ils se redressent, leur torse se cambre dans un mouvement souple et ondoyant. Ils sont transfigurés.

Mais, pendant la durée du voyage, nous n'avions sous les yeux que quelques types de cette magnifique race.

Notre admiration ne connut plus de bornes lorsque nous

atteignîmes leur premier village de pêche, situé sur les bords de l'Oubangui, à 8 kilomètres à l'est de l'Ombella et à 3 kilomètres du village du chef de la tribu des « Ouaddas », M'paka.

Hommes, femmes, enfants, vieillards, tous se précipitaient pour faire fête aux nouveaux arrivants. Lorsque tout ce monde eut donné, par une pression de bras trois fois répétée, l'accolade, au fils, au père, au mari, à l'ami, ce fut au tour des « blancs ». On nous offre ensuite la meilleure des cases, puis quand nous sommes confortablement installés sur des sièges en bois assez habilement sculptés par les indigènes, il se forme autour de nous un cercle de jeunes femmes et de jeunes filles qui gazouillent, se pressent curieusement et nous accablent de questions avec une discrétion charmante. De temps à autres, l'une d'elles, quand elle a satisfait sa curiosité, se retire en ayant soin toutefois de prendre congé de nous. Il en est toujours ainsi : le visiteur ne se sépare jamais de son hôte sans y être autorisé. De même les nombreuses fillettes qui venaient nous voir prendre nos repas ne manquaient jamais de s'enquérir si nous ne voyions aucun inconvénient à ce qu'elles restassent auprès de nous. Comme elles ne le cèdent en rien aux hommes au point de vue esthétique et qu'elles leur sont supérieures pour la beauté du visage, nous trouvions au contraire un grand charme à leur compagnie ; charme tout platonique d'ailleurs, car, bien qu'elles n'aient pour tout vêtement que leur pudeur, les femmes banziris sont d'une vertu farouche. Tout comme les Américaines de race, elles « flirtent » très volontiers, mais elles savent arrêter à temps l'imprudent dont les

propos sortiraient des limites permises; et cela sans affectation, sans fausse pruderie, en personnes habituées à être respectées.

Chose curieuse, chez ce peuple de travailleurs, de marins habitués aux fatigues et aux durs labeurs, il paraîtrait tout naturel que l'enfant mâle fût l'objet de la prédilection du père, dont il sera plus tard l'auxiliaire précieux dans les longues et pénibles expéditions de pêche.

Il n'en est rien. C'est la jeune fille que le père, la mère et aussi les frères entourent de tous leurs soins, de toutes leurs attentions. Elle n'a d'autre souci que de se parer du matin au soir, de modifier sa coiffure tantôt composée de bandelettes de cheveux ornés de perles blanches, tantôt d'une simple natte entourant la tête ainsi qu'un turban et retombant jusqu'à terre. Il faut, hélas! reconnaître que la plupart de ces nattes sont fausses. Les détails du costume ne les absorbent pas énormément, par suite de sa simplicité. Une ficelle, une corde placée autour de la ceinture et trois coquillages blancs suspendus fort à propos pour souligner plutôt que pour dissimuler, voilà tout le vêtement d'une élégante Banziri.

Une de leurs occupations favorites, c'est la confection d'un de ces édifices, souvent fort artistiques, toujours gracieux, qui constituent la coiffure d'un jeune Banziri. Il faut souvent un mois pour parfaire la chevelure d'un frère, d'un parent ou même d'un ami. Aussi n'essaierai-je pas de décrire les innombrables modèles en usage, quelques croquis vaudront certainement la meilleure description.

Une fois mariée, la condition de la femme n'est pas très sensiblement modifiée, à cela près qu'elle doit s'occuper

des travaux du ménage et est tenue à une plus grande réserve à l'égard des jeunes gens de la tribu.

Le Banziri qui épouse une jeune fille doit remettre au

Types de Banziris, homme et femme.

père de celle-ci un certain nombre de « guindjas » (sorte de pioche en fer servant de monnaie dans la région). On offre alors des réjouissances publiques, au cours desquelles le père de la jeune épouse déclare à haute voix qu'il

donne sa fille en mariage au jeune homme dont il dit le nom. On immole poules ou chèvres, selon la condition des conjoints, puis on fait de très sérieuses libations, tandis que les jeunes gens chantent et dansent jusqu'au lendemain.

La nouvelle mariée ne peut sortir de sa case pendant la durée de deux lunes. Ce sont les hommes qui pendant ce temps balaient le devant de la case.

A la naissance d'un enfant, soit fille, soit garçon, les réjouissances et les cérémonies sont les mêmes. Les parents construisent un petit autel en branchage sur lequel on immole une poule. Avec le sang de la victime on fait des onctions sur les épaules de l'enfant, en prononçant des paroles qui peuvent se traduire ainsi : « Que ces onctions te préservent de la maladie et du malheur. »

Les Banziris ne pratiquent ni la circoncision, ni l'excision des filles, bien que ces coutumes soient en usage dans les tribus environnantes. Ils se moquent même assez volontiers des gens circoncis et les appellent des « hommes incomplets ».

A la mort d'un Banziri, tous les hommes du village se réunissent en un banquet de funérailles, pour lequel on tue force chèvres et qui dure deux ou trois jours. S'il s'agit d'un chef, toutes ses femmes se rasent la tête en signe de deuil, on tue et on ensevelit avec lui deux esclaves, et généralement aussi celle de ses femmes jugée la plus méchante. Le mort est enseveli accroupi dans une fosse de forme ronde.

Le prix du sang existe pour le meurtre; il se solde en perles ou par le don de deux esclaves. En cas de désac-

cord sur le prix, une sorte de vendetta s'établit entre les deux familles.

L'esclave voleur est puni de mort; l'homme libre est vendu comme esclave à la troisième récidive.

Les Banziris sont affables et prévenants, sans la moindre obséquiosité. Ce ne sont peut-être pas des guerriers, dans le véritable sens du mot, mais ils sont certainement plus braves, plus courageux, armés de leurs pagaies, que bien d'autres armés de lances et de fusils.

Il faut voir le sang-froid, la présence d'esprit qu'ils déploient dans les rapides, souvent plus dangereux qu'une mêlée. Dans ces endroits où une hésitation pourrait être funeste, pas un muscle de leur visage ne tressaille, pas la moindre trace d'émotion, et, s'ils peuvent remarquer dans la physionomie du voyageur blanc une légère pointe d'inquiétude, ils entonnent un chant, font mille grimaces et par leur gaîté communicative lui cachent le danger et lui font partager leur confiance.

Faut-il le dire? les Banziris sont très friands de la viande de chien. Ils étranglent ou noient l'animal, puis le placent encore humide sur un feu très vif, sans autre préparation.

Une demi-heure après, les chiens à l'engrais, qui, en attendant leur tour de broche, assistent au festin ne trouveraient pas le plus petit os à ronger. Il est vrai de dire que les Banziris paient assez cher leur hideuse gourmandise. Il est formellement interdit à la femme de manger du chien, mais la tradition veut, en outre, qu'après un semblable repas, le mari s'abstienne pendant une journée de toucher son épouse, serait-ce même du bout du doigt; il

faut, de plus, qu'il se soumette à un bain complet avant de pénétrer dans sa case. Le bain n'a rien de bien effrayant pour des gens habitués à passer la moitié de leur existence dans l'eau, mais la seconde partie de la pénitence me paraissait une perspective bien désagréable pour ceux — et ils sont nombreux — qui consacrent le reste de leur temps à leurs devoirs... de famille. Notre guide, Manguendjo, était de ce nombre. Comme je lui faisais part de mes inquiétudes à son sujet : « Oh ! me dit-il, en voyage loin de chez moi, je mange du chien, beaucoup de chien parce que c'est un morceau de choix. De retour au village, je suis rassasié et ne songe nullement à goûter à ce mets délicieux. De la sorte ma femme ne perd aucun de ses droits et j'ai la paix dans mon ménage. » Sans y mettre la moindre intention, Manguendjo venait me confirmer ce que j'avais déjà constaté : que les Banziris sont extrêmement épris de leurs femmes et réciproquement.

Il fallut rompre cet entretien; Manguendjo, profitant d'une courte éclaircie, dut descendre à Bangui, avec quelques pirogues, pour prendre Briquez et les porteurs restés au poste. M. Ponel était allé recruter des pirogues et les Banziris du village, confinés chez eux par une pluie torrentielle, se serraient près de leur feu et ne me rendaient que quelques rares visites. La hutte mise à ma disposition par ces braves pêcheurs m'abritait mal, ma situation n'avait rien de riant. C'est alors que j'eus l'idée de faire construire une case. Quand on s'ennuie au pays noir, on fait construire des cases. Les Kassaïs chargés de cette tâche s'en acquittèrent si vite et si bien que je leur en fis édifier une seconde. Telle est l'origine de ce poste des

Ouaddas, auquel on devait donner, dans la suite, une importance considérable.

Ce n'est qu'au retour de mon voyage dans l'Ombella que, en raison des avantages que ce point présentait pour nous, je laissai à mon camarade Briquez le soin d'y installer un établissement permanent, tandis que je montais dans la Kemo.

Le 22 septembre, Briquez arrive de Bangui, ainsi que les Sénégalais et les porteurs kassaïs qui n'ont pu venir avec le premier convoi. Nous nous trouvons avec un personnel de quatorze Sénégalais et trente-deux porteurs kassaïs.

Le 24, nous avons pu réunir quatre pirogues. Les Banziris, peu disposés à remonter l'Ombella, estiment d'autre part que la saison est mal choisie pour effectuer ces sortes de voyages. Ils n'avaient pas tout à fait tort et nous en fîmes la dure expérience par la suite, mais nous n'avions pas de temps à perdre. Nous entassons tant bien que mal notre monde, nos colis et nous-mêmes dans les quatre malheureuses pirogues, malgré les cris poussés par les Banziris, qui ne veulent pas assumer la responsabilité d'un chavirage certain. Nous descendons doucement, au fil de l'eau, les huit kilomètres qui nous séparent du confluent de l'Ombella, puis nous pénétrons dans cette rivière. Nous rencontrons bientôt un village occupé par les Ouaddas. Des Banziris, venus là pour vendre du poisson, consentent à nous louer leur pirogue, mais ils ne veulent pas rester plus de cinq jours hors de chez eux. Nous soulageons nos pirogues; il était temps, car nous avions de l'eau par-dessus les chevilles et chaque faux mouvement faisait embarquer une quantité

double de celle que l'on « écopait ». Nous partons avec une vitesse d'environ 4 kilomètres à l'heure, mais bientôt notre allure se ralentit et nous prenons la vitesse moyenne, qui est de 3 kilomètres à l'heure, par courant moyen.

Vers le soir, nous atteignons le village du chef, Garou : c'est un jeune homme de vingt-huit ans environ, très calme et très digne, qui, détail curieux, porte une chechia rouge, une tunique (gandourah) brodée, et de larges pantalons à la mauresque. Ces vêtements sont en « Turkedis », minces bandes d'étoffes de coton fabriquées dans l'Adamaoua, le Sokoto, le Bornou et le Baghirmi. Il ne fait d'ailleurs pas la moindre difficulté à reconnaître qu'il a acheté ces vêtements aux « Tourgous » (musulmans), moyennant des pointes d'ivoire. Les vêtements sont un peu vieux et le Tourgou a certainement dû faire une excellente acquisation. Mais Garou est si heureux de se draper dans ses guenilles et dans cette majesté, qu'il a dû emprunter, par la même occasion, aux musulmans avec lesquels il est en relations suivies!...

Nous repartons le lendemain matin, mais la pluie, le vent et la vitesse du courant retardent considérablement notre marche. Nous naviguons cependant jusque vers trois heures de l'après-midi. A ce moment, les Banziris, si dociles d'habitude, nous déclarent que c'est folie de vouloir pousser plus loin. Nous stoppons et nous installons notre campement près d'un village abandonné.

La troisième journée de voyage est également fort pénible, nous arrivons assez tard auprès d'un emplacement assez bien situé. L'orage augmentant de minute en minute, nous faisons halte et déchargeons immédiatement les

pirogues. Il était temps, car, aussitôt le dernier colis enlevé, elles coulaient à pic, roulées par la lame.

Les Banziris ont vite fait de repêcher une pirogue coulée au fond de la rivière, et, le lendemain, nous pûmes nous convaincre que cette opération n'était pour eux qu'un jeu d'enfant : deux équipes, après avoir remis pendant la nuit leur embarcation à flot, avaient pris la fuite.

Nous avons à ce moment la visite de Garou et de plusieurs chefs de ses amis. Ils nous conseillent vivement de ne pas pousser plus loin : les Tourgous étaient dans l'Ombella il y a fort peu de temps; de plus nous allons rencontrer, avant qu'il soit longtemps, des rapides et une vaste région déserte : ils ont d'ailleurs une assez grande quantité d'ivoire à nous céder. Ce n'est pas notre programme. Nous décidons de laisser ici les porteurs inutiles, puisque nous voyageons en pirogues. Pour tromper l'ennui de l'attente, ils construiront une case. Quelques Sénégalais restent également pour protéger les porteurs. Nous leur donnons aussi des marchandises pour se procurer des vivres.

Nous partons, toujours avec le mauvais temps, et la navigation devient extrêmement difficile. Les Banziris font contre mauvaise fortune bon cœur, et nagent vigoureusement, sous la pluie qui les fouette avec une violence inouïe. Nous franchissons avec peine plusieurs petits rapides, les villages disparaissent peu à peu. Bientôt la rivière circule au milieu d'une forêt de borassus, récemment incendiée. Garou n'a pas menti, nous sommes bien dans une région déserte. Je veux cependant tenter un dernier effort, et, sur nos instances, les Banziris consentent encore à remonter pendant la journée du lendemain.

Ce fut de beaucoup la plus pénible. L'orage avait cessé, mais la rivière était hérissée de roches contre lesquelles le courant se brisait avec fracas, les berges étaient embarrassées de lianes et de racines comme il n'en existe pas dans les plus mauvais parages de l'Oubangui. Néanmoins, de six heures du matin à trois heures de l'après-midi, les Banziris n'abandonnèrent pas la lutte. Mais il fallut à ce moment renoncer à aller plus loin : devant nous se dressait un seuil de roches absolument infranchissables.

On stoppe et le camp est installé.

Pendant que nous discutons la possibilité de tenter une reconnaissance par terre, les Sénégalais viennent me prévenir qu'ils ont complètement épuisé leurs provisions et qu'ils n'ont absolument rien pour préparer leur repas du soir. Je vais passer l'inspection dans les pirogues pour voir si les Banziris n'auraient point quelques denrées, poissons fumés ou manioc, à nous céder, mais eux-mêmes sont partis à la pêche, à la recherche d'un repas problématique. Il nous reste quelques rares biscuits de troupe; sur l'avis de mes compagnons, on en fait une distribution de un par deux hommes.

Il faut hâter le retour, car nos ressources personnelles sont considérablement diminuées et ne nous permettront pas d'atteindre les premiers villages. Heureusement que, la vitesse du courant aidant, nous faisons au retour de rudes journées d'étapes. Nous retrouvons nos Kassaïs avec des mines réjouies. Ils ne se plaignent pas de leur villégiature dans l'Ombella, et c'est pour eux un gros crève-cœur d'apprendre qu'ils vont quitter cet endroit charmant pour

regagner, par terre, le poste des Ouaddas, sous la conduite de M. Ponel.

Briquez et moi retournons aux Ouaddas en pirogue. A notre arrivée, nous recevons un accueil des plus chaleureux de tous nos amis banziris, qui nous savaient avec peine à proximité des Tourgous.

Le vieux chef M'Paka, lui-même, vient nous féliciter. Ce chef incontesté de la tribu des Ouaddas est bien la preuve vivante que le singe est un homme perfectionné. Il existe sur les territoires qu'il est censé administrer une variété de Colobes ou de Cynocéphales, ce sont peut-être bien des gorilles, je ne sais pas au juste, qui ont certainement plus que lui figure humaine. C'est, au demeurant, lorsqu'il est à jeun, le meilleur fils du monde.

M'Paka est enchanté de nous voir installés chez lui, je le crois sans peine, car ses maigres poulets et ses chèvres étiques lui rapportent des quantités considérables de perles baïakas. Il ne se sent plus de joie lorsque je lui apprends que Briquez va s'installer à demeure avec nos hommes, et qu'il trouvera auprès de notre ami l'écoulement des produits de ses cultures.

Il offre même à celui-ci une ou deux compagnes choisies parmi les plus jolies de ses esclaves, mais il voudrait bien un fusil ou simplement un revolver en échange.

Les Banziris, de leur côté, ne sont pas fâchés de nous avoir entre eux et les Ouaddas, car ces derniers sont d'une honnêteté douteuse et les rançonnent assez volontiers.

Les Ouaddas sont du reste d'enragés pillards : il ne se passe pas de jour sans que M'Paka vienne nous proposer

d'aller opérer une razzia sur telle ou telle peuplade voisine. Outre que ce serait une singulière façon d'entrer en relations avec des peuplades qui n'ont pas vu de blancs, il nous faudrait aller bien loin, car à en juger par ce que nous avons vu dans l'Ombella le vieux chef, à la tête de ses hordes, a tout brûlé, tout détruit autour de son territoire.

C'est même cette dévastation qui a causé notre disette dans l'Ombella et nous a empêchés de pousser une reconnaissance par terre. Il est vrai que, la rivière s'infléchissant vers l'ouest, n'était pas la voie que nous cherchions. La Kemo, au contraire, au dire des indigènes, était plus facilement navigable et son cours suivait une direction générale nord-est-sud. Je résolus de remonter la Kemo.

Par suite du peu de pirogues dont je disposais, je dus laisser la majeure partie de l'escorte et tous les Kassaïs aux Ouaddas. Briquez restait également aux Ouaddas; nous avions en effet décidé tous deux, sous notre responsabilité personnelle, d'établir en cet endroit une installation qui, par sa situation avantageuse, faciliterait plus tard notre mise en route et nous évitait pour le moment des pertes de temps considérables.

Le guide Manguendjo me procure trois pirogues, mais les équipes qui les montent paraissent peu disposées à aller dans la Kemo. L'appât des « crissis », c'est ainsi qu'ils appellent les perles, les décide cependant. M. Ponel est du voyage. Nous n'emmenons avec nous que cinq Sénégalais d'escorte. Les eaux sont hautes et le courant, très violent dans cette partie de l'Oubangui, se fait encore plus

fortement sentir lorsque nous pénétrons dans la Kemo. La rivière, à son confluent, mesurait à cette époque de l'année un peu plus de 100 mètres de large, sa largeur moyenne est de 50 mètres : à l'époque des crues, elle serait assez facilement navigable pour les petits vapeurs de la colonie. Les rives sont très pittoresques : nous rencontrons de temps à autre un village de pêche banziri, abandonné en cette saison. Des ponts de lianes suspendus hardiment au-dessus de la rivière relient les chemins qui paraissent très fréquentés. Malheureusement le mauvais temps et le courant retardent considérablement notre marche. Les Banziris sont exténués, ils ont dû doubler le nombre des percheurs d'avant; à chaque instant, les pagayeurs doivent quitter leurs places pour s'accrocher aux lianes, haler la pirogue à l'aide de branches et aider ainsi aux percheurs à vaincre le courant.

Nous naviguions entre les territoires des Ouaddas, situés sur la rive droite, et celui de la tribu des Langouassis, sur la rive gauche.

Bien qu'ils soient pour le moment en relations suivies avec les Langouassis, les Ouaddas, qui n'ont jamais la conscience nette, se méfient de cette importante peuplade qui pourrait leur infliger de sérieuses représailles : aussi ont-ils groupé leurs villages assez loin, à l'ouest des rives de la Kemo.

Les agglomérations de Langouassis sont assez nombreuses le long de la rivière, mais elles sont dissimulées dans des fourrés; de plus la pluie et la tempête empêchent les habitants de sortir. Nous ne voyons que quelques rares curieux.

Nous atteignons un petit groupe de cases où nous recevons le meilleur accueil. Comme nos Banziris sont extrêmement fatigués, nous décidons de séjourner le lendemain en cet endroit. La nouvelle se répand aussitôt et les « Langouassis » des villages voisins accourent en foule nous vendre leurs denrées et leur ivoire. C'est le marché improvisé le plus important que j'aie vu pendant toute la durée de mon séjour en Afrique. Toutes les variétés de coiffures et d'ornements langouassis défilent devant nous.

Nous avions déjà remarqué chez les Ouaddas des femmes dont la lèvre inférieure était ornée, si le mot peut s'appliquer dans cette circonstance, d'un petit morceau de chaume ou d'un mince cylindre de quartz. Ici les proportions de ces appendices sont considérables, 8 à 10 centimètres de longueur et 8 millimètres de diamètre. Certaines élégantes en placent jusqu'à trois et par suite la lèvre pend d'une façon hideuse et lamentable. Pour compléter ces travaux de défense, la lèvre supérieure supporte quelquefois sept ou huit petits morceaux de chaume longs de 1 centimètre et demi qui constituent une véritable palissade, bien inutile d'ailleurs, puisque, dans toutes ces régions, le baiser est inconnu, même de la nourrice.

Le plus souvent, c'est un unique morceau de bois mesurant 2 centimètres 1/2 de diamètre qui vient fournir une base sérieuse au nez, d'ailleurs peu proéminent et, par suite, nullement disposé à s'écrouler.

Dans les narines, deux brins de chaume se dressent fièrement, ainsi que des antennes; malheureusement le papillon qui les supporte est un affreux papillon de nuit.

Enfin, le lobe de l'oreille est absolument déformé par l'introduction d'un épi de maïs de grosse dimension, qui tient lieu de boucle d'oreille.

C'est dès son enfance que la femme « langouassis » est mutilée de la sorte et, malgré leurs assurances que ces opérations n'entraînent aucune souffrance, la mode ne sera pas de sitôt adoptée en Europe.

Types langouassis.

Les hommes, de même que les « Banziris », ont peu ou point de tatouages, en revanche ils se mutilent presque autant que les femmes. Certains ont, comme elles, le traditionnel « baguéré » (cylindre de quartz), mais ils portent dans la lèvre supérieure un morceau de métal blanc nommé « tongou », tordu en forme d'U, qui produit un effet singulier ; ils placent en outre horizontalement, dans un trou qui perfore la cloison médiane du nez, un morceau de bois un peu plus gros qu'un crayon.

Malgré leur front fuyant et légèrement bombé au

sommet, l'ensemble de leur physionomie, grâce à leurs yeux assez beaux, ne serait peut-être pas absolument désagréable; mais les mutilations du bas du visage ont amené, par atavisme sans doute, un prognathisme fort sensible et qui n'est peut-être pas originel.

Les Langouassis sont grands et sveltes; leur torse, bien proportionné, repose, malheureusement, sur deux jambes grêles, d'une longueur démesurée.

La coiffure la plus usitée représente assez exactement un bonnet de coton noir dont la pointe serait recourbée en arrière. Il existe presque autant d'autres modèles que chez les Banziris, mais, ici, les perles enchevêtrées sont remplacées par des cauris et les formes sont d'un goût douteux.

Les « Langouassis » sont fins et rusés; même dans une conversation des moins animées, ils élèvent la voix d'une façon désagréable et semblent toujours disposés à se battre, bien qu'ils soient, paraît-il, d'une bravoure contestable. Leurs voisins les considèrent comme des gens de mauvaise foi et nous avons pu nous convaincre par nous-mêmes qu'ils étaient foncièrement voleurs. De toutes les tribus rencontrées au cours de nos voyages, c'est celle des « Langouassis » qui a la plus mauvaise réputation auprès de ceux qui les connaissent.

Quoi qu'il en soit, nous n'eûmes pas à nous plaindre d'eux, lors de notre premier voyage. Nous fûmes au contraire fort bien accueillis. Le soleil s'étant mis de la partie, nous eûmes même toutes les peines du monde à nous séparer de nos nouveaux amis. D'ailleurs, profitant de l'éclaircie, ils s'étaient mis en route en même temps

que nous, et nous attendaient à tous les coudes de la rivière, à toutes nos escales, pour nous offrir soit de l'ivoire, soit du fer et une grande quantité de vivres, contre remboursement, bien entendu.

Mais peu à peu leur troupe diminue et bientôt le dernier « Langouassis » nous fait ses adieux. On m'explique que nous atteignons la limite du territoire des « Togbos » et que les « Langouassis » ne pourront venir en troupe, chez leurs voisins, qu'après que nous aurons pris contact avec ceux-ci.

Ils sont d'ailleurs invisibles et je regrette de ne pas avoir connu ce détail plus tôt, j'aurais pris un ou deux Langouassis avec nous : ils auraient pu faciliter notre entrée en relations avec les Togbos, que nos Banziris ne connaissent que par ouï-dire. Ils paraissent même éprouver une certaine inquiétude.

Le passage d'un rapide fort dangereux vient augmenter nos ennuis et, lorsque, après une heure d'efforts, nous parvenons à le franchir, nous apercevons un pont en lianes sur lequel se trouvent une dizaine de guerriers armés de leurs couteaux et de leurs lances. Détail inquiétant, ils ont leurs boucliers : c'est généralement une marque de défiance. Les Banziris pagayent silencieusemnnt et nous passons sous le pont à 50 centimètres à peine des pieds des guerriers. Ils nous regardent, sans curiosité, pendant un moment, puis s'esquivent au pas de course sur les deux rives. Nous passons sans nous arrêter auprès d'un emplacement qui paraît très fréquenté ; les Banziris supposent que c'est un marché, mais, comme nous rencontrons au bout d'un instant un rapide plus difficile que le précédent,

nous rebroussons chemin et nous nous décidons à camper en cet endroit.

Au moment où nous allions débarquer, un grand jeune homme, présentant à peu de chose près les traits d'un Langouassis, recule, assez désagréablement surpris, à notre vue. On le serait à moins. C'est un « Togbo ». Il n'avait jamais vu de « blancs » et ne soupçonnait nullement notre présence lorsque, sortant d'un taillis où il était allé tendre des collets, il se trouva brusquement à quatre pas de nous.

Il hésite un moment, puis entre en conversation avec notre guide Manguendjo. Il nous tend la main et nous salue; il part ensuite dans la direction d'un village qui, paraît-il, se trouve à proximité.

Nous débarquons notre pacotille, notre petit matériel, et les Sénégalais commencent à installer notre campement. L'endroit où nous nous trouvons n'est pas des mieux situés. C'est un petit retrait de la berge dépourvu d'arbres et dominé par une haute falaise, mais l'eau a envahi les rives sur tous les autres points environnants : il ne faut pas compter trouver un autre campement. D'ailleurs les pirogues sont à proximité et à la moindre alerte pourraient nous servir de refuge.

Notre jeune Togbo arrive bientôt, suivi d'une longue théorie de guerriers armés et munis de leurs boucliers, mais ils ne descendent point dans le camp et se tiennent debout, immobiles et silencieux, sur le haut de la falaise. Nous les invitons à venir auprès de nous, ils restent impassibles. Décidément je préfère les cris discordants des Langouassis à ce silence quelque peu inquiétant. Enfin une légère houle se produit dans la foule grossissante,

elle s'écarte et un homme d'environ quarante ans, assez bien fait, portant une barbe relativement fournie, s'avance d'un pas qui a l'intention d'être raide et compassé, mais qui en toute autre circonstance nous paraîtrait quelque peu titubant. Il nous adresse un discours très véhément, puis fait mine de se retirer. Manguendjo nous déclare

Pont en lianes sur la Kemo.

qu'il n'a rien compris au discours de l'orateur, parce que celui-ci est parfaitement ivre et parle difficilement. — Nous ne nous en serions jamais douté. — Mais il s'élance en quelques bonds sur la petite éminence et arrive enfin à décider deux ou trois guerriers à venir dans le camp.

Enfin, au bout d'un certain temps, on décide, grâce à une généreuse distribution de perles, quelques personnages *influents* à aller chercher le chef. Il se nomme « Crouma » et jouit d'une grande *autorité* dans sa tribu.

Il arrive enfin. Sa physionomie contraste absolument avec celle de tous les Togbos — et ils sont nombreux — qui nous entourent, nous pressent de toutes parts. Ceux-ci doivent certainement appartenir au même groupe ethnique que les « Langouassis ». Comme les ornements en métal ou en quartz sont plus rares chez les Togbos, leur visage est moins désagréable que celui de ces derniers, mais ils ont avec eux beaucoup de points de ressemblance. — « Crouma » ne peut être assimilé à aucun des types déjà vus. Il a deux grands yeux francs et rieurs, des lèvres épaisses et souriantes, le nez épaté, de bonnes grosses joues pleines. Une chevelure grisonnante et frisée et un soupçon de barbe au menton. Il réalise l'idéal du nègre casseur de pierre en Algérie : comme eux d'ailleurs, il ne paraît pas être l'ennemi d'une douce ivresse. De même que le personnage qui nous a gratifié d'une harangue, Crouma s'évertue à conserver une démarche grave et digne. Il y parvient, mais ce n'est pas sans peine, et c'est avec un véritable soupir de satisfaction qu'il s'affale sur la caisse qu'un Sénégalais lui offre en guise de siège.

Manguendjo lui fait un petit discours pour lui expliquer les motifs de notre visite. Cet aimable Banziri commence à être pénétré de ses fonctions d'introducteur des ambassadeurs et s'en acquitte à merveille. Partout il nous a fait avoir le meilleur accueil et jamais, lorsqu'il nous a servi d'intermédiaire, nous n'avons eu la moindre difficulté, le moindre ennui.

Crouma ne veut pas être en reste d'éloquence, et dans une réplique où les R s'entre-croisent et roulent avec une rapidité à rendre rêveur un ténor né sur les bords de la

Garonne, il nous explique que nous sommes les bienvenus, que nous pouvons dès maintenant choisir un emplacement, construire des cases, commercer sur son territoire sans être le moins du monde inquiétés. Je lui fais dire que nous sommes simplement venus pour nous assurer de ses bonnes dispositions et lui apporter quelques cadeaux pour lui faire connaître nos produits ; que nous allons repartir, mais que bientôt un plus grand nombre de « blancs » viendront avec une quantité considérable de marchandises faire du commerce avec les « Togbos ».

Il préfère cette solution parce que, dit-il, ce laps de temps lui permettra de reconstituer son stock d'ivoire, épuisé par suite d'affaires importantes traitées récemment avec les « Tourgous ». Il nous fournit des renseignements sur ces derniers, avec lesquels il fait depuis longtemps de grosses transactions. Il n'a qu'à se louer de ses rapports avec eux. Ils paient bien et ne pillent pas. Ils ont quelques fusils à deux coups, mais le plus grand nombre est armé de lances et de couteaux bien souvent achetés dans le pays. Les autres détails donnés par Crouma démontrent, ainsi que nous avons pu nous en convaincre depuis, que ces « Tourgous » sont des traitants musulmans. Nous échangeons les cadeaux d'usage, puis Crouma se dispose à se retirer, très satisfait de notre générosité, mais un « Banziri » prend le chef à part et lui parle un moment à l'oreille. Le brave chef revient vers nous, toujours souriant, et, par une mimique expressive, nous fait comprendre qu'il désirerait faire « l'échange du sang ». On remplace l'énorme coutelas qu'il sortait déjà de sa gaine, pour procéder à l'opération, par une modeste lan-

cette, et, en un tour de main, nous voilà « cousins de monarque ».

Cet honneur a motivé un supplément de cadeaux de notre part, évidemment.

J'ai la malencontreuse idée d'entrer un moment après dans ma tente; le Sénégalais, qui range mes effets, me lance à brûle-pourpoint cette question insidieuse dans son langage « petit nègre » :

« Monsieur, s'il vous plaît, pourquoi les « blancs » aiment-ils tant faire camarades de sang avec les noirs?

— Ce ne sont pas les blancs qui ont importé cette coutume, c'est l'usage du pays et nous nous y soumettons, voilà tout!

— Comment [1]... mais c'est Boubakar (le sergent sénégalais) qui vient de dire au Banziri de dire au chef que tu es toujours content de faire « camarade de sang » avec les chefs noirs et qu'alors tu donnes de beaux cadeaux, et Crouma a promis de donner un peu du cadeau au Banziri, et lui, en donnera aussi un peu à Boubakar...! Chez les Bondjios, il a fait la même chose. Partout...! »

Je demeurai bouche close, et je renonçai, à l'avenir, à faire l'échange du sang. Des voyageurs dignes de foi affirment, cependant, que cet usage existe réellement dans certaines régions du Congo français.

Nos marchandises touchaient à leur fin et j'avais dépassé le délai que m'avait fixé M. Dybowski pour effectuer les reconnaissances de l'Ombella et de la Kemo; il

1. Ce mot est employé à tous propos par les Sénégalais. Il précède toutes les phrases interrogatives et sert à témoigner aussi bien la joie que l'indignation et l'étonnement. C'est aussi un terme de vif reproche.

fallut nous séparer de « Crouma » et de ses excellents administrés. Du reste, notre tâche était remplie. La Kemo n'était plus navigable au delà du point où nous nous étions arrêtés. Sa direction générale était bien à peu de chose près Nord-Sud, c'est-à-dire que c'était la voie la plus pratique de pénétration vers le Nord.

Enfin, nous avions établi les bases d'un traité avec le chef d'une population paisible et jusque-là inconnue, qui faciliterait plus tard nos relations avec les tribus plus éloignées. En dernier lieu, nous avions choisi l'emplacement d'un poste qui constituerait une base sérieuse d'opération pour une expédition à venir.

Ce sont là des résultats bien modestes, évidemment, mais on ne m'en avait même pas demandé autant.

Loin de moi, d'ailleurs, la pensée de vouloir donner à ces deux petites promenades l'importance même d'une demi-exploration. Visitant, le premier, quelques coins de ces régions encore inconnues, je raconte ce que j'ai vu. Et si je le raconte un peu longuement, c'est que les modèles qui posaient, sans le vouloir, devant moi, présentaient un réel intérêt.

Ce que je tiens à faire constater, par exemple, c'est qu'il n'a pas été tiré un seul coup de fusil pendant tout le cours de mon récit.

J'avais donc raison de me défendre tout à l'heure d'avoir voulu faire une exploration, puisque je n'avais pas pris soin, dès le début, « d'ouvrir la route » à coups de fusil.

En somme, à notre arrivée aux Ouaddas, nous étions au grand complet et en parfaite santé.

Briquez avait installé en cet endroit un véritable poste.

Logements pour les Européens, casernements, magasins, hangars, cuisine. C'était superbe.

Il fut convenu que Briquez resterait aux Ouaddas avec le personnel, afin d'éviter des voyages inutiles et simplifier le départ, pendant que je descendrais à Bangui rendre compte de ma mission.

Le 15 octobre, je trouvai M. Dybowski, arrivé au poste de Bangui depuis environ huit jours. Je retrouvai également mon ami Nebout, qui avait rencontré dans la rivière M'poko encore plus d'obstacles que moi dans l'Ombella.

Parti de Bangui le 18 septembre, dans une seule pirogue, qu'il a eu d'ailleurs beaucoup de peine à se procurer, Nebout emmène avec lui dix hommes, Sénégalais ou porteurs. Avec sa petite pacotille et son modeste matériel de campement, il est fort à l'étroit dans sa pirogue. Le premier jour, l'accueil est relativement satisfaisant dans les nombreux villages qu'il rencontre. Mais le courant est des plus violents et c'est à peine s'il peut franchir 12 à 15 kilomètres par jour.

Le 24 septembre, la navigation devient plus facile, l'étape sera probablement meilleure, mais vers les deux heures de l'après-midi, un rapide des plus dangereux barre la route. Jusqu'à cinq heures du soir, Nebout, une pagaie à la main, encourage ses hommes et lutte contre le courant, mais ses hommes et lui-même, vaincus par la fatigue, doivent renoncer à franchir le rapide. Le 25, il se trouvait dans l'obligation de regagner l'Oubangui.

Les villages rencontrés par Nebout dans le M'poko appartiennent à la tribu des Bouzerous, qui entoure le poste de Bangui.

# CHAPITRE IV

## A LA RECHERCHE DE CRAMPEL

Bembé, les Dakoas, les N'gapoux, les Musulmans. — Retour à Bangui.

Le 25 novembre, M. Dybowski, Nebout et moi quittons Bangui à destination des Ouaddas. Nous avons cette fois un nombre suffisant de pirogues, choisies avec soin par nos amis banziris; aussi sommes-nous à l'aise et le voyage nous paraît-il des plus agréables.

Notre chef ne peut s'empêcher de manifester son étonnement en apercevant le poste que Briquez et moi avions créé aux Ouaddas. Là, où il ne comptait trouver que quelques huttes grossièrement construites à la hâte, s'élèvent des constructions qui ne dépareraient pas un poste de la Colonie.

Nous restons trois jours aux Ouaddas, pour faire nos provisions. A l'avenir, la farine de manioc, les ignames, les bananes vont jouer un grand rôle dans notre alimentation; aussi devons-nous donner tous nos soins à ces premières acquisitions.

Le 31, nous quittons les Ouaddas. Le convoi se compose de 5 Européens, de 38 hommes d'escorte, dont 6 ont fait partie de la mission Crampel, de 33 porteurs kassaïs et de 18 Pahouins provenant de la mission Fourneau. Tout notre personnel de porteurs était dû à l'obligeance de M. Dolisie.

Notre voyage paraissait devoir s'effectuer sans incident, mais, la veille de notre arrivée au village de Dioukoua Moussoua, nous sommes assaillis par une violente tornade. Vers quatre heures, le ciel se couvre, un vent violent soulève les flots de l'Oubangui et nous éloigne de la rive; les Banziris font des efforts surhumains pour gagner la berge. Nos compagnons parviennent à atterrir, mais la pirogue de Briquez et la mienne, envahies par les lames, coulent à pic au moment même où nous allions accoster. Nous perdons quelques instruments et surtout des carnets de notes personnelles, mais nous devons nous estimer heureux, car le mal aurait pu être plus grand : en effet aucun des cinq Européens, sauf Nebout, ne sait nager.

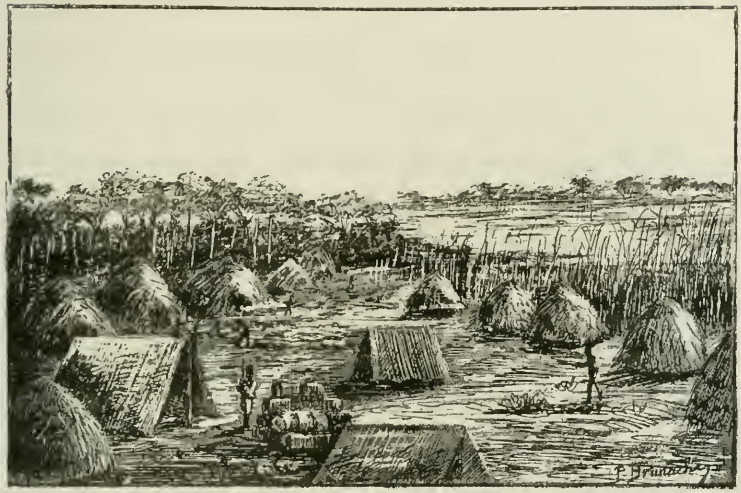
On repêche nos malles, nos caisses, nos armes, que l'on a grand'peine à faire sécher, car il pleut à torrents.

Le lendemain, nous atteignons le village de Dioukoua Moussoua, habité par le chef banziri, Bembé.

C'est un vieil ami de Nebout et il accueille notre camarade avec de vives et sincères marques de sympathie.

Nebout nous conduit à l'emplacement où était autrefois situé le camp de Crampel. Nos hommes, aidés de tous les habitants du village, arrachent les herbes et dressent les tentes pendant que nous allons visiter le village. Tout le

monde reconnaît « Nebout » et lui fait fête. Profitant du départ de Bembé, qui est allé en partie de pêche, Nebout, qui paraît en excellents termes avec toute la haute société féminine de l'endroit, organise une sauterie intime, qui, bien qu'exécutée par de toutes jeunes filles, ne saurait, à aucun point de vue, être comparée à un « bal blanc »



Coin de campement.

On remarque surtout une sorte de quadrille dont les figures sont assez gracieuses. De temps à autre, les deux femmes qui se font vis-à-vis s'avancent en faisant tinter les grelots de leurs bracelets, puis choquent leurs ventres l'un contre l'autre en produisant un claquement sonore.

Nous restons quatre jours chez Bembé, qui voudrait bien nous retenir : il nous aime beaucoup et ne déteste pas les produits d'Europe, notamment les « crissis », perles blanches. Mais il faut songer au départ.

L'ordre de marche est ainsi arrêté :

Nebout à l'avant-garde, avec 12 hommes; un groupe de porteurs; MM. Dybowski, Bobichon et moi au centre, avec 22 hommes; un second groupe de porteurs protégés par Briquez et l'arrière-garde.

Nous n'emportions que le strict nécessaire, car nous ne disposions que d'une faible quantité de porteurs; néanmoins sur les conseils de Nebout, qui connaissait bien les régions que nous allions parcourir, l'assortiment composant notre pacotille était très judicieusement choisi.

Le 8 novembre, à sept heures du matin, nous levons le camp par un temps incertain. Nous laissons à la garde de Bembé deux porteurs kassaïs atteints de variole. De son côté, le chef banziri nous donne un de ses esclaves pour guide. A quelques kilomètres du village, il nous faut traverser un marais large et profond. On enfonce dans la vase; il est impossible à la caravane de marcher en ordre. Nous nous engageons dans un sentier qui pénètre dans de hautes herbes, mais nous devons bientôt nous arrêter pour soigner M. Dybowski, en proie à un violent accès de fièvre. Il se repose une heure pendant que nous prenons notre repas, puis nous nous remettons en route.

L'arrière-garde s'est égarée à un carrefour et, malgré les conseils de Nebout, M. Dybowski fait tirer quelques coups de feu pour lui donner la direction. Peu de temps après, Briquez arrive avec tout son monde et nous atteignons un village habité par les « Langouassis ».

Les coups de feu de tout à l'heure ont dû leur donner de l'inquiétude : toutes les cases sont vides; c'est regrettable, car, maintenant, il faut s'en rapporter au hasard

pour choisir, parmi les nombreux chemins qui se croisent, celui que nous devons suivre.

Après de nombreux tâtonnements, nous arrivons, à la tombée de la nuit, dans un petit groupe de cases également abandonnées.

Nebout et le Banziri que nous a donné Bembé poussent des appels qui restent sans écho. Nous nous mettons en devoir d'installer le camp : alors seulement un Langouassi sort craintivement d'un taillis, s'approche et parlemente. D'autres arrivent, et peu à peu le village se repeuple. Au milieu de la nuit, il fallut imposer silence à nos hommes qui fraternisaient avec les indigènes autour d'une immense jarre de bière de mil.

J'achetai dans ce village, pour nos collections, une fort jolie pipe et sa pince à braise, absolument semblable aux pinces employées par les caouadjis (cafetiers) algériens. La pipe se compose d'une noix du palmier de borassus percée d'un trou par où se fait l'aspiration. Sur la partie plate est pratiqué un autre trou plus grand, dans lequel s'emmanche un morceau de bois creux protégé à l'intérieur par de minces plaques de fer : c'est le fourneau. Il est orné extérieurement de petits festons en fer ou cuivre incrusté et d'anneaux également en métal. Quelquefois le fourneau est entièrement en fer, mais la pipe est moins élégante.

Le 10 novembre, nous installons notre campement au bord d'une rivière encaissée et profonde. Biscarrat a dû, en cet endroit, livrer un combat assez sérieux. A peine arrivé, M. Dybowski est obligé de s'aliter, il est pris de vomissements, son sommeil est agité, il a le délire et pen-

dant toute la nuit, il faut rester à son chevet. Le lendemain, son état ne s'est pas amélioré, il nous est impossible de reprendre notre route. Nous faisons séjour.

Nos hommes construisent une passerelle et nous nous mettons en marche le lendemain. A cinq heures du soir, nous atteignons le village de « Madoungo ». Ici encore Nebout a laissé d'excellents souvenirs; le chef ne s'occupe que de lui et le comble de prévenances. Nous nous installons tous deux auprès d'une caisse de perles pour procéder aux achats de vivres, mais les Langouassis ne connaissent que mon camarade. Ils le harcèlent, le tirent par la manche, l'appelant même par son nom qu'ils estropient un peu : Nabrou! Nabrou! Je renonce à seconder mon ami dans son ennuyeuse besogne et je me contente d'admirer les élégantes sagaies des Langouassis, leurs couteaux de formes variées et d'un travail soigné. Beaucoup de ces armes paraissent neuves, j'en demande la raison et j'apprends que les Langouassis sont d'aussi habiles forgerons que les N'gombés. Chaque fois qu'ils se rendent au marché d'une tribu voisine, ils vendent fort cher une ou deux pièces de leur armement; de retour chez eux, ils s'empressent de forger un couteau ou une lance pour remplacer l'objet vendu, de sorte qu'ils ont toujours des armes neuves. Elles sont d'ailleurs fort bien entretenues, soigneusement fourbies et enduites d'huile.

Le 14, nous atteignons le village du chef Balao. Le camp est encombré de chèvres et de poules, qui nous ont été offertes en présent par le chef et ses parents. Je suis surpris de cette générosité, mais mon étonnement cesse,

lorsque j'apprends que Nebout a séjourné un mois en cet endroit.

En quittant Balao, nous prenons des sentiers peu battus et nous traversons une série de cours d'eau profonds et pénibles à traverser. Nous nous engageons ensuite dans d'inextricables marais, dont la profondeur augmente à chaque pas. Le chemin est marqué par l'absence d'herbe, mais à droite et à gauche de l'humide sentier, dans lequel on enfonce jusqu'à la ceinture, on remarque de hautes touffes de joncs. Chaque tige est surmontée d'un nid d'où sort une petite tête rouge avec deux yeux vifs. Tout autour de nous voltige, sans paraître le moins du monde effarouchée, une nuée de petits oiseaux d'un rouge écarlate qui égaient un peu ce tableau passablement monotone. Nous arrivons près d'un village et nous apercevons un groupe sur la place ; ce sont de grands gestes et de grandes clameurs.

Que se passe-t-il ? C'est tout simplement Nebout que l'on acclame. Les « Dakoas », car nous sommes sur leur territoire depuis ce matin, n'en peuvent croire leurs yeux. « Nabrou est revenu, Nabrou n'est pas mort » ; son nom est dans toutes les bouches. Notre ami se dérobe à cette ovation. Si chaleureuse qu'elle soit, il trouve qu'elle ne suffit pas pour sécher nos vêtements et réchauffer nos membres engourdis. Il dit un mot aux indigènes, et immédiatement tous apportent d'énormes fagots, des bûches immenses et allument un grand feu qui est bientôt entouré par toute la caravane.

Le chef se nomme Zouli. On est allé le prévenir de notre arrivée ; il demeure dans un village peu éloigné de celui où nous nous trouvons. Bientôt nous voyons appa-

raître un homme, jeune encore, sémillant et frétillant ; il s'avance vers nous d'un air très digne et tombe bientôt dans les bras de Nebout. C'est Zouli ! Rien ne saurait peindre sa joie ! Il ne peut tenir en place, il se trémousse, rit, frappe les mains et nous explique avec force gestes que Nebout est resté près de son village pendant plus de deux lunes, et qu'il y a laissé d'excellents souvenirs. Il nous parle aussi de la fin malheureuse de Crampel et de Biscarrat et expose, avec beaucoup de netteté et de clairvoyance, son avis sur les causes qui ont amené cet événement. Zouli est très intelligent et très dévoué ; il rendrait certainement de réels services aux Européens qui viendraient s'installer dans la région. Zouli est peut-être un peu obséquieux, mais avec une câlinerie d'enfant qui lui fait pardonner ce vilain défaut. Il est intéressé ; mais, s'il est avide de tous nos produits européens, ce n'est pas tant à cause de cet instinct de possession inné chez le nègre, aussi bien que chez les autres races, c'est surtout parce qu'il se rend compte de leur utilité pratique.

C'est ainsi qu'il préférera de beaucoup un vêtement confectionné, des ustensiles, des outils aux perles et aux miroirs. La scie et la lime, dont on lui montre l'usage, le transportent d'admiration. Malheureusement tous ses administrés ne partagent pas ses sentiments. Dans sa famille même, nous en avons un exemple frappant. Son frère Goubanda préfère de beaucoup les perles et les cauris, qui lui permettent d'acheter de grandes quantités de « pipi », bière de mil, sa récolte personnelle ne lui suffisant pas pour ses libations quotidiennes.

Nous transportons notre campement sur l'emplacement

autrefois occupé par Nebout, sur les bords de la charmante rivière Zanvouza. Comme son nom, ses rives ont beaucoup d'analogie avec cette délicieuse Voulzie chantée par Hégésippe Moreau.

Nous allons souvent avec Nebout nous asseoir sur une roche, dans un bouquet de verdure, au bord de la Zanvouza. Zouli vient nous rejoindre, et tandis que mon ami et moi causons de nos projets d'avenir, le chef paraît vouloir nous faire une confidence. Il se lève, regarde de tous côtés pour s'assurer que nous sommes bien seuls, puis il sort religieusement de son sac de cuir un paquet formé de feuilles de bananiers et ficelé avec une liane. Les enveloppes se succèdent, enfin un chiffon rouge est déplié avec précaution et Zouli en extrait un papier plié, portant des caractères d'imprimerie. « Voilà, nous dit-il, ce que m'a donné le commandant (Crampel); c'est un fétiche, n'est-ce pas? » Nous déplions la feuille, pensant qu'elle sert à protéger un traité en bonne et due forme. Mais non, c'est simplement une page de périodique illustré français sur laquelle s'étale un magnifique « dessin-réclame » de Chéret. « Oui, ajoute Zouli, mon frère Goubanda et moi étions allés faire visite au commandant. En nous congédiant, il nous donna à tous deux un présent d'égale valeur. Je lui fis remarquer qu'étant chef, il était juste que ma part fût plus forte. Le commandant, qui était préoccupé et n'avait point de perles sous la main, prit cette feuille qui entourait un objet précieux et me la donna. C'est un fétiche, n'est-ce pas? puisqu'il représente une femme de chez vous, qui sourit : voici sa chevelure, ses yeux, sa bouche, ses mains. »

« Hélas! mon pauvre Zouli, ce n'est pas un fétiche, mais c'est un précieux souvenir, car celui qui te l'a donné n'est plus. Il a versé son sang pour son pays, il s'est sacrifié pour une cause noble et belle. Puissent ses successeurs être à la hauteur de leur tâche! »

Zouli n'a pas saisi toutes ces pensées, que nous échangeons dans un seul regard, Nebout et moi. Mais il a vu notre émotion et renferme précieusement dans son sac « son fétiche », qui ne le quittera plus.

Pendant ce temps, l'animation la plus grande règne dans le camp, les transactions sont très actives. Ceux des indigènes qui ne possèdent rien à apporter sur le marché, cherchent néanmoins à se rendre utiles. Nos Sénégalais usent et abusent de leurs services. Les pièces d'un fusil sont réparties entre plusieurs désœuvrés, qui procèdent avec le plus grand soin à une séance « d'astiquage » dont l' « adjudant » le plus méticuleux se montrerait amplement satisfait.

Les Dakoas sont de mœurs très douces. Bien que leur type rappelle un peu les formes sveltes des « Langouassis », ils possèdent l'heureux caractère et bon nombre de qualités des « Banziris ». Ils sont évidemment moins affinés que ceux-ci, mais, comme ils ne leur cèdent en rien au point de vue de l'intelligence, une installation d'Européens dans cette région trouverait auprès d'eux de précieux auxiliaires.

Les armes des Dakoas sont assez semblables à celles des Langouassis. L'arc cependant commence à jouir d'une faveur plus grande que la lance. Nous remarquons un modèle de couteau de jet que mes compagnons, sauf

Nebout, ne connaissaient pas encore et que j'avais déjà vu dans la Kemo, chez les « Togbos ».

Les Dakoas, qui paraissent à première vue plus turbulents que braves, sont, paraît-il, très redoutés de leurs voisins, et Zouli, le sémillant Zouli, repousse rudement les rares incursions risquées sur son territoire.

Les Dakoas sont essentiellement mélomanes. Ils possèdent une sorte de guitare, ou plus exactement de cithare, dont ils tirent des sons relativement mélodieux. Il n'est pas rare de voir un des sujets de Zouli s'installer au bord de la rivière, dès le matin, et chanter en s'accompagnant de son instrument jusque vers le coucher du soleil.

Nous comptons partir le lendemain, 20 novembre. Zouli nous donne comme guide « Mabingué », que Nebout connaît et qui a déjà accompagné Crampel chez les N'gapoux. Zouli nous engage à être circonspects, les musulmans sont dans la région et pourraient nous faire un mauvais parti. A son avis, nous ne tarderons certainement pas à les rencontrer. Il y a un mois à peine qu'ils ont séjourné chez lui et ont fait quelques acquisitions d'ivoire. Ils avaient trois ou quatre bêtes de somme, qu'il nous décrit avec force détails : ce sont des mulets ou des ânes.

« Les Cridimis », c'est ainsi que l'on désigne, ici, les musulmans, venaient de la « Kemo » ; ils sont divisés en plusieurs bandes, qui se réuniront sans doute chez les « N'gapoux », pour retourner chez eux.

Nous faisons nos adieux à Zouli, puis nous suivons pendant quelque temps un sentier assez bien frayé. Les premiers villages « n'gapoux » que nous rencontrons sont abandonnés. Les habitants ont dû fuir à notre

approche, car nous voyons partout des ustensiles près des foyers à peine éteints, des corbeilles pleines de manioc. Nous sommes frappés de l'abondance des greniers à mil et des séchoirs à maïs garnis à s'effondrer.

Déjà, chez les Langouassis et les Dakoas, nous avions constaté des cultures importantes et bien tenues. Chez les N'gapoux nous rencontrâmes des plantations considérables de mil, de sorgho, de manioc, de sésame, qui nous expliquèrent la présence de ces nombreux greniers. Quant aux arachides, on les récolte partout en Afrique, même dans les régions les plus déshéritées.

Cette solitude commence à devenir inquiétante, d'autant mieux que Mabingué, le guide dakoa, nous a, ainsi qu'il était convenu, quittés dès que nous eûmes pénétré sur le territoire des N'gapoux.

Nous atteignons un petit hameau situé à un jour de marche du village du chef Yabanda, auprès duquel Nebout se fait fort de nous faire bien accueillir, malgré tous les racontars malveillants qui se colportent au sujet de ce chef. Mais, au dire de Nebout, l'étape de demain sera très longue et des plus pénibles, dans une forêt de bambous déserte et absolument dépourvue d'eau. Il redoute même de partir sans guides.

Pendant que nous installons notre camp, arrive un vieillard indigène, borgne, difforme et contrefait. On a beaucoup de peine à lui donner à comprendre que nous voulons simplement passer la nuit près du village, acheter des vivres et louer des guides. Un mince cadeau produit plus d'effet que nos longs discours. Il s'éloigne en nous faisant signe qu'il va revenir, et disparaît dans le fourré.

Peu d'instants après, il s'avance vers nous, escorté d'une véritable « cour des miracles ». Son *escorte* a cependant quelques vivres et nous les offre. Nous les payons très largement et peu de temps après, un bancal, un boiteux et un borgne s'étant pour un moment détachés du groupe, nous voyons sortir de tous les buissons des hommes, des femmes, des enfants qui nous entourent et nous pressent d'acheter les denrées qu'ils nous apportent en grande quantité.

Nous nous plaignions tout à l'heure de la solitude, maintenant c'est le contraire, la foule devient encombrante. En effet, l'annonce de la venue des « blancs » avait causé une panique dans le village. Les habitants s'étaient enfuis dans les taillis, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux. Une fois en sûreté, ils attendaient anxieux; de longues heures se passaient. Pour tromper l'ennui de l'attente et aussi pour se donner du montant, les guerriers avaient fait de fréquentes accolades aux gourdes pleines de « pipi », qu'ils ne manquent pas d'emporter avec eux, car les nègres estiment généralement qu'il est impossible de combattre si l'on n'est complètement ivre, et peut-être faudra-t-il en venir aux mains. — Mais les « blancs » arrivent, ils paraissent animés de bonnes dispositions, on pourrait peut-être essayer de parlementer. C'est alors qu'on délègue, de gré ou de force, un vieillard, un invalide, un estropié. — Si le délégué est mal accueilli, fait prisonnier ou mis à mort, le nombre des combattants ne sera pas diminué. Et voilà pourquoi ce ne sont jamais les plus beaux spécimens de la race autochtone qui réintègrent les premiers un village abandonné. Enfin, il

convient d'ajouter que la chaleur des effusions qui suivent le traité de paix est en raison directe de la quantité de bière absorbée, en attendant l'envahisseur inconnu.

Ce jour-là, nos nouveaux amis avaient certainement dû épuiser leur provision de l'année.

L'essentiel c'est que Nebout a obtenu des guides pour nous conduire chez Yabanda.

Le lendemain, 22 novembre, nous pénétrons dans cette forêt de « bambous ». Je n'essaierai pas de faire montre de connaissances botaniques que je ne possède nullement, je me contenterai de faire remarquer que c'étaient là les premiers bambous que nous rencontrions depuis notre départ de Loango. Les Européens du Congo donnent improprement ce nom à des branches de « palmiers élaïs », je crois, qu'ils emploient dans la construction des cases. Cette fois nous étions en présence de véritables bambous. Ils en ont l'aspect, mais ils sont pleins et par suite ne peuvent se prêter à certains usages à cause de leur poids. Ce sont les seuls échantillons que je vis pendant tout mon séjour en Afrique.

Nous atteignons enfin la lisière de la forêt et nous établissons notre campement auprès d'un petit cours d'eau voisin du village habité par le chef Pangoula. Encore un ami de Nebout! Décidément c'est désolant! venir de si loin pour ne trouver que des amis et assister à de simples présentations!

Enfin, voici de l'imprévu : peu de temps après notre arrivée, un des enfants de Yabanda vient saluer « son ami Nabrou ». L'enfant, après avoir mis notre camarade au courant des menus faits survenus depuis son passage,

lui dit : « Tu sais, *Samba* est ici ». Ce nom de Samba est si commun chez les Sénégalais que, parmi toutes les tribus sauvages où ceux-ci ont séjourné, il est devenu le seul et unique vocable servant à les désigner. Nebout, intrigué, dit au fils de Yabanda d'aller chercher ce Samba et prier son père de venir.

Peu de temps après, le chef n'gapoux arrive au camp; c'est à peine si nous répondons au salut de ce chef aussi aimable que bedonnant. Notre attention est attirée par un solide gaillard qui le suit, et dont la physionomie tranche absolument avec celle des jeunes hommes qui l'entourent. Une vieille couverture militaire est son unique vêtement et il paraît tout honteux de se trouver ainsi à moitié nu.

Il fixe longuement Nebout, puis, fondant en larmes, il se précipite dans les bras de notre ami. Nebout, aussi ému que lui, nous dit que cet homme est un des meilleurs soldats de Crampel et qu'il se nomme Mahmadou Siby.

Nebout parle parfaitement la langue ouolof.

Nous allons aussitôt vers M. Dybowski, et l'interrogatoire commence sans retard : nous sommes tous là, oppressés, émus, impatients d'écouter, de savoir : « Envoyé par Biscarrat, le 20 mai, vers El-Kouti, il partit avec Amady Diawara, pour s'assurer de la vérité. Ils arrivèrent à El-Kouti huit jours après et furent aussitôt saisis et enchaînés; après promesse de ne pas s'enfuir, on les laissa dans une liberté relative et ils furent réunis à leurs camarades, prisonniers depuis quelque temps déjà.

« Niari et Ichekkad sont dans le village; le Targui, libre, a conservé la femme que M. Crampel lui avait donnée chez

Bembé : il vient causer avec les Sénégalais, et se vante d'avoir fait assassiner M. Crampel, Saïd et Biscarrat. Peu de jours après, il part vers le nord, emportant des marchandises.

« Les Sénégalais projettent de s'enfuir, mais le caporal Demba-Ba, devenu l'ami du chef Snoussi, qui lui a donné une femme et un fusil, les dénonce et les fait enchaîner de nouveau; sont exceptés le sergent Samba Assa et le soldat Amady Paté, qui paraissent peu désireux de s'enfuir, craignant sans doute le châtiment de leur désertion.

« Les armes et les marchandises sont partagées, comme récompense, entre tous ceux qui ont participé au crime; une grande partie est emmenée vers le nord. Demba-Ba apprend aux hommes de Snoussi le maniement des armes. Huit jours après son arrivée, Mahmadou Siby s'enfuit avec Amady Diawara.

« Ils marchent pendant deux jours et sont de nouveau repris par la troupe qui vient de tuer Biscarrat et qui conduit à El-Kouti les marchandises et les hommes capturés. Dans la nuit, Mahmadou peut rompre ses liens et veut délivrer son camarade; mais ce dernier, las des fatigues, des privations, refuse de fuir : Mahmadou part seul, et, mangeant des fruits et des racines, gagne le village de M'poko. Ce chef lui donne une provision de manioc et l'envoie vers Yabanda, chez lequel il arrive quatre jours après. Il était sauvé.

« Il veut cependant continuer jusqu'à l'Oubangui, mais les N'gapoux l'en dissuadent : « Ne pars pas, tu es seul « et sans armes, les Langouassis te tueront; reste avec nous, « attends Nebout, qui doit revenir avec beaucoup de soldats. »

« Et pendant cinq mois il reste chez ces braves gens, toujours bien traité. »

Il nous raconte sur la mort de notre chef la version qu'il a entendue, à El-Kouti, des musulmans eux-mêmes : « M. Crampel, las des retards sans fin, des privations qui le tuaient, quitta El-Kouti vers le 8 avril, avec Niari, Saïd et le Sénégalais Sadio ; il espérait peut-être encore parvenir près d'un grand sultan, qu'on lui affirmait se trouver à huit jours au nord.

Musulman noir du Dar Rouna.

« On le portait en hamac. Le premier jour, vers midi, il était à table, écrivant, quand des hommes de Snoussi s'approchent de lui et le frappent d'un coup de hache à la tête ; en même temps Saïd et Sadio tombent sous les coups de lances.

« M'Bouiti, domestique de Saïd, est fait prisonnier, mais un mois plus tard il peut s'enfuir et se réfugier près de Biscarrat. »

Quand par mille questions nous avons satisfait notre curiosité, Mahmadou nous apprend qu'une troupe de gens d'El-Kouti est actuellement dans la contrée ; arrivés chez Yabanda, ils se sont divisés en plusieurs bandes, dont la

plus nombreuse est encore dans les villages, les autres se sont éloignées vers l'ouest.

Ils ont réclamé Mahmadou comme étant leur esclave fugitif, mais Yabanda a refusé de le livrer; son attitude, ses menaces, intimidèrent les musulmans.

A la suite d'un court entretien avec ce chef, la conviction de M. Dybowski est faite. Il estime que nous sommes en présence des assassins de Crampel et de ses compagnons et qu'il y a lieu de les attaquer sans leur donner le temps de fuir.

Cette tâche est confiée à Nebout et à Briquez, qui partiront avec quelques Sénégalais dès que Yabanda les fera prévenir.

MM. Dybowski, Bobichon et moi resteront à la garde du camp, avec la majeure partie de l'escorte, les porteurs kassaïs et les Pahouins.

Vers dix heures, les indigènes appellent de la brousse, n'osant approcher de peur des factionnaires. Nebout et Briquez réveillent leurs hommes. Ils nous serrent la main et s'enfoncent dans la nuit.

Vers une heure du matin, j'entends un feu de salve suivi de quelques détonations isolées, puis plus rien. Nous attendons anxieux jusqu'au petit jour, enfin nous voyons arriver Nebout, puis Briquez et nos hommes; un seul manque à l'appel, il a été tué d'un coup de feu pendant l'action.

Ils nous rapportent une foule d'objets provenant de la mission Crampel et trouvés dans les bagages abandonnés : des instruments de précision, des étoffes, des vêtements, des couteaux, des carnets; tous ces objets sont reconnus par Nebout et les hommes ayant appartenu à la mission.

Un jeune enfant, nu et couvert de poussière, mais à l'œil vif, à la mine éveillée et franche, se trouve également avec eux. C'est par suite d'un miracle que le pauvret est encore en vie!

Voici d'ailleurs ce que nous apprennent Nebout et Briquez : En quittant le camp, hier soir, vers dix heures, ils marchent pendant une heure et demie dans les ténèbres, suivant un sentier des plus pénibles. Ils se trouvent enfin dans un champ de mil et aperçoivent des feux et des gens endormis. Ce sont les musulmans.

Au moment où ils se disposent à cerner le camp, le choc d'un sabre-baïonnette contre une pierre réveille les dormeurs. Voyant que leur présence est dénoncée, les Sénégalais font un feu de salve que nos amis ont peine à arrêter. Un enfant se précipite affolé au milieu de la fusillade et vient se réfugier aux pieds de Briquez.

Nos amis pénètrent dans le camp, mais le résultat obtenu n'est pas celui qu'ils espéraient. Beaucoup de musulmans se sont enfuis. En revanche, presque tout leur matériel est resté sur place et Nebout retrouve beaucoup d'objets ayant appartenu à la mission Crampel.

Le 23 novembre, nous déplaçons notre campement pour nous rapprocher du village de Yabanda. Nous trouvons chez ce chef une femme de l'Oubangui, Assenio, qui était au service de Biscarrat et qui nous donne des détails très circonstanciés sur l'assassinat de l'infortuné compagnon de Crampel. Elle ne peut s'expliquer comment Nebout a réussi à échapper au couteau des meurtriers qui se sont portés à sa rencontre, conduits par Ichekkad, immédiatement après avoir tué Biscarrat.

Mahmadou Siby, notre nouvelle recrue, et Assenio nous parlent de Yabanda dans les termes les plus chaleureux. Ce chef les a recueillis et soignés au milieu de sa famille et au même titre que ses enfants, il s'est toujours montré extrêmement doux et bienveillant pour eux.

D'ailleurs il n'a pas l'air d'un méchant homme, tant s'en faut. Il est petit, râblé, potelé et réalise, en noir, le type du bureaucrate endurci.

M. Dybowski ayant été malade, ce brave homme n'a pas quitté le chevet de son lit, lui apportant du lait, des fruits et se montrant plein de petites attentions dont on n'aurait pas cru ces sauvages susceptibles. Il convient de dire cependant que ce modèle des gardes-malades avait, deux jours avant, profité d'un moment d'inattention de notre part pour dépecer un cadavre laissé sur le champ de bataille et alimenter à peu de frais ses cuisines.

Mon Dieu! il faut bien le dire, de toutes les peuplades rencontrées à ce jour, les « Banziris » seuls ne sont pas anthropophages, ils s'en défendent énergiquement. Je n'affirme pas qu'ils ont renoncé depuis des siècles à cette horrible coutume, mais je crois cependant qu'ils ne la pratiquent plus et la réprouvent.

Comme bien l'on pense, à la suite de cet événement, la question de l'anthropophagie fut fréquemment discutée pendant notre séjour en cet endroit. Yabanda, lui-même, qui l'avait provoquée sans s'en douter, vint nous donner son avis : « Je ne prétends pas, nous dit-il, qu'il soit de mon devoir de manger tous les N'gapoux, même en cas de famine, pour leur conserver un chef. Mais vous ne ferez pas de difficulté à reconnaître qu'il est bien doux de se

repaître de la chair d'un homme que l'on hait et que l'on a tué à la guerre ou en combat singulier.

« D'ailleurs, à propos de ce musulman dont vous me reprochez le « gîte à la noix » ou la « côte première », lequel lui a causé le plus de dommage : vous qui l'avez tué, alors qu'il ne demandait pas mieux que de vivre, ou moi qui l'ai mangé après décès? »

Le raisonnement de Yabanda est aussi spécieux que macabre, il tendrait néanmoins à prouver que certains anthropophages ne mangent que les hommes tués à la guerre ou morts accidentellement. C'est d'ailleurs l'opinion qui tend à prévaloir.

Je sais que, pour ma part, j'admettrai difficilement la légende des parcs, où des esclaves sont mis à l'engrais, en attendant de figurer dans un festin royal. Mes compagnons de voyage, pas plus que moi, n'ont, que je sache, jamais vu chose pareille. Certains fonctionnaires du Congo français, qui ont beaucoup voyagé chez les cannibales et nous ont donné sur eux des renseignements très détaillés, ne nous ont jamais signalé semblable fait.

Je ne nie pas l'existence de ces parcs dans les régions que je ne connais point, mais, comme parmi ceux qui avancent le fait il ne se trouve aucun témoin oculaire, je me permets d'exprimer mon opinion.

Certes, les tribus anthropophages sont encore fort nombreuses en Afrique et ne sont pas encore toutes près d'abandonner leur hideuse coutume, mais il ne faudrait pas se hâter de conclure que l'élevage ou « seulement le trafic » du bétail humain est pratiqué dans certaines régions.

Si nous étudions de près les races anthropophages que nous avons rencontrées, nous constatons tout d'abord que, généralement, elles sont intelligentes, et que d'autre part, sans être absolument misérables, elles sont relativement peu fortunées. Or, si imprévoyant que soit le nègre, il se garderait bien d'immobiliser et surtout de détruire un capital aussi sérieux représenté par deux bras, aptes aux travaux les plus pénibles.

Pendant qu'il est à l'engrais, l'esclave coûte et ne rapporte rien : aussi friands de chair humaine que les noirs puissent être, c'est bien peu les connaître que de les croire susceptibles de s'offrir un festin aussi dispendieux et attendu pendant si longtemps.

On a parlé également de la nécessité, par suite du manque de ressources, qui pousse les populations à l'anthropophagie. C'est là une théorie qui ne soutient pas la discussion. Le gibier abonde partout et les nombreux crânes d'antilopes, d'hippopotames et d'éléphants qui ornent les arbres fétiches des villages en font foi. Les plus modestes des cours d'eaux, et ils sont plus nombreux qu'on ne pense en Afrique, fournissent tous au pêcheur le moins habile une respectable quantité d'excellents poissons.

Enfin, dans le village le plus misérable, les arachides, le manioc, les ignames ne font jamais défaut aux habitants. Ils ne sont donc pas dans la nécessité absolue de manger leurs semblables, d'autant plus que les racines, les bêtes mortes et en putréfaction, les chenilles qui abondent, leur fournissent en outre une sérieuse base d'alimentation qu'ils sont loin de dédaigner.

L'occasion seule en fait des anthropophages, et l'occasion c'est la guerre, c'est un accident survenu à un esclave mis dans l'impossibilité de travailler à l'avenir, et encore je fais des réserves pour ce dernier cas. Si l'homme n'est pas tué sur le coup, s'il a seulement un membre brisé, broyé, on ne le tuera certainement pas pour le manger.

Il suffit, pour s'en convaincre, de voir comment sont traités les esclaves même chez les Cannibales les plus endurcis. Il existe, en Europe, bien des domestiques qui échangeraient volontiers leur livrée galonnée contre les chaînes de ces esclaves. Il n'est question ici, bien entendu, que des esclaves appartenant aux noirs de l'intérieur et nullement de ceux « au service » de « blancs » de la côte ou de certains nègres civilisés.

Tandis que j'émettais ces théories, tout en barbotant avec l'ami Nebout dans le clair ruisseau qui coule au pied de notre campement, un de nos hommes vint le prévenir que M. Dybowski désirait lui parler. Yabanda nous annonce, du reste, qu'il a signalé à notre chef la présence d'un musulman dans un village voisin.

Nebout va sans doute être chargé d'aller le saisir. Je demande en grâce à notre ami de faire l'impossible pour le ramener vivant : il est en effet indispensable d'essayer d'obtenir de lui quelques renseignements, tout au moins de savoir s'il parle l'arabe, ce qui serait déjà un grand point d'établi.

Mon camarade partageait déjà cette manière de voir : je n'ai donc pas de peine à le convaincre.

Après avoir conféré pendant un instant avec M. Dybowski, Nebout part avec quatre Sénégalais d'escorte. Il marche

pendant un quart d'heure et se trouve bientôt en présence d'un rassemblement de N'gapoux, qui s'écartent et lui laissent voir un noir assis à terre et solidement amarré.

Nebout lui délie les jambes et lui fait signe de se lever et de le suivre. Ils font route vers le camp, escortés d'une foule nombreuse de N'gapoux, qui hurlent et vocifèrent. « Niama, Niama », de la viande! tel est le cri que l'on entend à tous moments.

On amène le prisonnier devant notre tente. C'est un homme grand et bien bâti, âgé d'environ trente ans. Il est calme et résigné, sans cependant manifester la moindre crainte, bien que les cris des N'gapoux ne lui laissent aucun doute sur le danger de sa situation. En bon musulman, il est fataliste.

Je l'interpelle pour m'assurer qu'il parle réellement la langue arabe et que je me fais suffisamment comprendre.

M. Dybowski me fait alors remarquer qu'il est le chef et que c'est à lui qu'il appartient de diriger l'interrogatoire.

Sur les indications de M. Dybowski, je demande alors au prisonnier ses noms, qualités, etc... et dès lors l'interrogatoire se poursuit sans grand intérêt.

Il parle un idiome très pur, se rapprochant sensiblement de celui en usage en Tunisie. Il me comprend très bien et me dit que j'ai la même prononciation que les « Touggourth », gens du Nord avec lesquels il a été dans le temps en relations très suivies.

Il est, lui, originaire du « Dar Rouna », pays situé au sud-est du Ouaddaï, dont il est tributaire. Je lui fais répéter le nom de son pays : c'est bien « Dar Rouna », et

non Rounia ou Rounga, comme on l'a orthographié quelquefois. Il prétend qu'il venait commercer honnêtement dans la région. Les objets trouvés dans le camp proviennent d'échanges avec les gens de Snoussi. Il a vaguement entendu parler du massacre d'un « blanc », mais il refuse de parler davantage. Le musulman tué la veille était un marabout; l'enfant que nous lui montrons, et que nous avons appelé Ali, était son esclave.

M. Dybowski désigne alors Briquez, qui, avec M. Bobichon et quatre hommes, va faire exécuter ce malheureux.

Le lendemain, Yabanda nous amène de fort bonne heure une vingtaine de N'gapoux, qui nous accompagneront jusqu'au village de Makorou, où a été assassiné Biscarrat, et nous serviront de guides dans la forêt déserte, que nous mettrons plusieurs jours à traverser avant d'atteindre ce village.

Nous partons à six heures et nous faisons une étape sérieuse, mais, dans la soirée, M. Dybowski est pris de fièvre; il passe une très mauvaise nuit. Le matin, il tente de marcher un peu, mais nous devons faire halte au bout de peu de temps.

Il se rétablit enfin et nous continuons notre route assez facilement du reste, car nous entrons dans la saison sèche : les herbes sont brûlées, le terrain absolument sec et point marécageux, tout serait pour le mieux, mais notre réserve de vivres diminue de jour en jour.

Le 30 novembre, après une étape assez longue, nous établissons notre campement auprès d'une rivière qui présente assez exactement l'aspect de la Kemo. Elle est extrêmement profonde. Nous grimpons Nebout et moi sur

une éminence : la rivière paraît suivre une direction nord-ouest.

Mon camarade et moi proposons à M. Dybowski de nous autoriser à en suivre le cours pendant un jour ou deux, tandis qu'il se rendra à « Makorou », peu distant de l'endroit où nous nous trouvons, avec le gros du convoi. Il est convenu en effet que nous séjournerons quelque temps sur ce point.

M. Dybowski ne croit pas devoir nous accorder l'autorisation sollicitée.

Nos porteurs kassaïs, qui décidément sont des auxiliaires précieux, abattent de chaque côté de la rivière deux arbres énormes, qui constitueront les bases solides d'une passerelle.

Il ne faut pas en effet compter franchir ce cours d'eau en se servant de la communication généralement employée par les nègres, cousins germains des écureuils. Les N'gapoux qui nous accompagnent paraissent en effet très surpris de l'important travail auquel nous nous livrons pour assurer le passage. Ils nous montrent un arbre dont les grosses branches, usées par le frottement, souillées de boue, forment une courbe qui va rejoindre au milieu de la rivière les branches d'un autre arbre de la rive opposée. Inutile de construire un pont puisqu'il en existe un séculaire. Et, prêchant d'exemple, l'un d'eux bondit de branche en branche et, en un tour de main, se trouve sur la rive opposée.

Nous ne pouvons songer à faire passer par le même chemin nos porteurs kassaïs, naturellement lourds et pesamment chargés.

Le 1er décembre, la passerelle était d'ailleurs terminée et le transbordement s'effectua sans la moindre difficulté.

Nous marchons pendant environ deux heures à partir de ce point, puis se dresse devant nous un petit sommet rocheux, un ballon, devrais-je dire, car il est de forme légèrement arrondie, qui nous paraît une haute montagne au milieu de cette vaste plaine dont aucun autre accident de terrain ne rompt la monotonie.

Au pied de la montagne, nous dit le guide, habite le chef « M'poko ». Nous allons dans un moment arriver à « Makorou ». Cette première fois comme par la suite, il me semble bien avoir entendu distinctement prononcer « Kaga Korou », nom qui figure sur la carte au milieu de la tribu des « N'gafo », mais comme mes camarades sont unanimes à déclarer que j'ai mal entendu, je me range à leur avis. C'est donc à « Makorou » que nous faisons halte une heure environ plus tard.

Le village est désert. Quelques cases sont délabrées. Celles qui paraissent les mieux entretenues sont accrochées aux flancs de la montagne. Comme toutes celles rencontrées depuis l'Ombella, elles sont rondes, mais ici elles sont hirsutes et mal construites, tandis que partout ailleurs le chaume qui les recouvre est placé régulièrement, lissé et coupé avec soin, bien carrément, à 25 ou 30 centimètres au-dessus du sol.

Pendant que quelques hommes d'escorte, sous la conduite de leurs camarades de la mission Crampel, recherchent l'emplacement occupé par Biscarrat quelque temps auparavant, nous prenons un instant de repos sous une

véritable forêt d' « euphorbes » qui atteignent des proportions colossales. Nous nous décidons au bout d'un instant à installer notre camp près d'une rivière, à quelque cent mètres du village.

M. Dybowski estime que les N'gapoux de Makorou ont été complices des musulmans.

Nebout, Briquez et moi ne partageons nullement cette manière de voir.

Ce que nous savons d'eux par Mamadou Sybi, par les cinq hommes rengagés avec nous et les autres renseignements recueillis ne permettent pas de les accuser.

Les habitants de Makorou n'ont nullement, comme on pourrait le croire, été complices des assassins de Crampel et de Biscarrat. Ils n'étaient pas les plus forts et sont restés spectateurs impassibles de la scène. On ne saurait leur en vouloir, lorsqu'on connaît la terreur que leur inspirent les fusils des musulmans. D'ailleurs nous avons la certitude qu'ils ont tout fait pour sauver Biscarrat en lui persuadant de quitter son campement. Ils ont en outre enseveli les restes de Lauzières, ingénieur attaché à la mission.

S'ils n'ont point rendu les mêmes devoirs à la dépouille mortelle de l'infortuné Biscarrat, c'est qu'après le massacre de celui-ci, ils ont pris la fuite, en proie à une terreur bien excusable de leur part. Sur ces entrefaites, le corps du malheureux compagnon de Crampel était traîné dans un taillis par les musulmans et abandonné aux fauves.

Malgré les appels et les reconnaissances que font les gens de Yabanda, aucun habitant ne se montre. Les res-

sources de la région sont fort restreintes et le pays est absolument désert jusqu'à El-Kouti.

M. Dybowski nous prend chacun à part et nous consulte à l'effet de savoir si nous devons continuer la marche. Je suis heureux d'apprendre que Nebout, Briquez et M. Bobichon ont fait une réponse identique à la mienne : « La plus grande partie de la route est parcourue, il faut pousser jusqu'au bout. » Je n'avais pas d'ailleurs le moindre doute sur le vif désir de tous d'aller de l'avant.

Notre chef nous répond qu'il a charge d'âmes et que cette entreprise serait bien hasardée. Il nous réunit tous cette fois afin d'avoir notre dernier mot.

Nebout et Briquez lui proposent alors de partir simplement avec quelques hommes armés à la légère, pousser une reconnaissance jusqu'à El-Kouti, tandis que nous les attendrons à Makorou. Chacun formule une opinion en vue de faciliter la marche vers El-Kouti.

M. Dybowski met fin à la discussion en déclarant que, s'il arrivait un désastre, il serait seul responsable. Étant données les ressources dont nous disposons, il est plus sage, à son avis, de regagner l'Oubangui, et il décide que nous repartirons dès que nous aurons pu nous procurer des vivres. Si les indigènes ne se montrent pas, il fera piller les plantations.

Nebout, qui par suite de son extrême timidité et de sa modestie exagérée sera toujours réduit à mettre à la disposition d'autrui ses solides qualités d'explorateur, sort du camp sous prétexte de chasse, accompagné seulement de deux indigènes de Yabanda. Quelques heures après, il

revenait avec deux habitants de Makorou porteurs de quelques vivres.

Dans l'après-midi, M. Dybowski, Nebout et moi faisons l'escalade du rocher. Comme il n'est pas encore possible de connaître exactement son nom indigène, M. Dybowski me propose de le désigner sur la carte de notre itinéraire que je suis chargé de dresser, sous le nom de « Pic Carnot ».

Un regard de Nebout me montre intentionnellement le camp de Biscarrat, qui nous rappelle de si tristes souvenirs, et j'émets l'avis de l'appeler « Pic Crampel ». C'est sous ce nom qu'il figure sur mon croquis d'itinéraire publié par M. Dybowski, à la fin de sa relation de notre voyage.

Le 3 décembre, nous procédons à l'exhumation des restes de Lauzières. Vingt soldats en armes rendent les honneurs. Les ossements et les débris des vêtements et de la couverture du malheureux ingénieur sont placés dans un drap blanc, puis déposés dans une caisse en fer recouverte d'un pavillon français.

Après cette cérémonie, les deux indigènes rencontrés précédemment par Nebout sont allés porter au chef les cadeaux remis pour lui, par notre ami. Bientôt M'poko nous apporte quelques misérables vivres et décide la population à rentrer au village. Les femmes et les enfants circulent dans le camp, toute crainte a disparu.

Nous faisons avec Nebout une seconde ascension du « Pic Crampel ». Nous restons fort longtemps au sommet, silencieux, à contempler ce rideau de collines qui se profilent dans le lointain; rideau qu'il nous faut renoncer à percer.

Ce silence en dit plus qu'une conversation. Il faut songer à regagner le camp.

Le 5 décembre, à sept heures du matin, nous levons le camp sans enthousiasme. Nos espérances se trouvent brutalement déçues au moment même où elles allaient se réaliser, aussi la marche est-elle silencieuse.

La traversée de la grande forêt n'est marquée par aucun incident, nous faisons de très fortes étapes.

Femme n'gapoux.

Le 11, dans la matinée, nous arrivons au village de Yabanda. Ce chef offre à M. Dybowski deux crânes de musulmans sur lesquels, paraît-il, il a essayé son fusil pendant notre absence. C'est là une preuve que les N'gapoux sont très assimilables.

Quoi qu'il en soit et malgré les faits d'anthropophagie dont nous avons été témoins, il est incontestable que les N'gapoux forment une population agricole extrêmement travailleuse et de mœurs assez tranquilles.

Ils sont de taille moyenne, plutôt petits et trapus, beaucoup sont légèrement obèses. Ceux de Makorou sont beaucoup plus frustes que ceux des villages entre la brousse et le territoire des Dakoas. Les N'gapoux sont robustes et bien constitués, mais ne représentent pas à proprement parler une belle race. Ils ont une physionomie qui n'est pas désagréable, mais qui n'offre aucun caractère permettant de la rattacher à l'un des groupes ethniques que

nous avons rencontrés. Il est probable que c'est vers l'est qu'il faudrait aller trouver le rameau auquel ils appartiennent.

Leurs armes sont moins belles que chez toutes les autres peuplades, et surtout moins soignées. Il est vrai de dire qu'ils ont une préférence marquée pour l'arc. Le fort carquois de cuir qu'ils portent sur l'épaule gauche est généralement abondamment garni de flèches, mais elles sont d'un modèle unique et de forme un peu primitive.

Comme les Dakoas, ils adorent la musique, leurs instruments sont les mêmes que ceux de cette tribu.

Ils portent fort peu d'ornements et n'avaient, à notre arrivée, ni perles, ni étoffes. En revanche, bon nombre avaient des cuillers d'étain, héritage des laptots de Nebout. Ils s'en servaient du reste en guise d'épingles à cheveux et les portaient plantées dans la petite touffe assez fournie qu'ils conservent sur le sommet du crâne.

Le 12, nous quittons le village de Yabanda de bon matin.

Le petit Ali égaie notre marche. Comme je chemine souvent à l'arrière-garde, je cause quelque peu avec lui; il possède quelques rares mots d'arabe appris au cours de ses pérégrinations.

Il ne veut pas se séparer de Briquez, qui le soigne et lui apprend le français. Ali est fort intelligent et fait des progrès rapides. Il nous donne un curieux détail : il est d'origine sara, tribu située au sud du Baghirmi, visitée depuis par la mission Maistre; le marabout que nous avons tué l'avait acheté dans son pays et l'avait emmené dans une rivière nommée « Ombellé », où la petite troupe

s'était jointe à un autre groupe de musulmans, sous la conduite d'Ali Djabah (l'un des meurtriers de Crampel). Ils ont appris l'arrivée prochaine de blancs qui remontaient la rivière et sont partis, leurs transactions étant d'ailleurs terminées.

Le 18, nous arrivons chez le chef Zouli. Nous retrouvons en cet endroit le sergent Samuel qui, atteint de douleurs rhumatismales, n'avait pu nous accompagner. Un porteur atteint de variole et confié également au chef dakoa, avait succombé malgré les soins dévoués dont il n'a cessé d'être entouré. Samuel nous dit que le bruit de notre mort s'était répandue dans la région. Le guide banziri, resté également auprès de Samuel, effrayé, s'était enfui. Zouli, bien que persuadé de notre massacre, n'avait pas le moins du monde modifié sa manière d'être à l'égard de Samuel, qui était devenu son meilleur ami.

Zouli nous ayant dit que le village de Crouma, où je suis allé, dans la Kemo, se trouve sur le même parallèle que l'endroit où nous sommes, et à deux jours de marche au plus dans l'Ouest, Nebout et moi demandons la faveur de nous y rendre. Nous sommes en pays ami et connu, quelques hommes et une faible quantité de marchandises suffiront. Ce voyage nous donnait à peu de frais un itinéraire de plus et aurait produit le meilleur effet sur les Togbos, mais M. Dybowski tenait à rentrer à Bangui pour envoyer un courrier en France, et il tenait à nous avoir auprès de lui, pour montrer qu'il nous ramenait tous sains et saufs.

Nous dûmes renoncer à notre projet, et, le 23, nous arri-

vons chez les Banziris. Bembé et tous les siens se portent à notre rencontre et nous font un accueil chaleureux.

Le 30 décembre, nous sommes en vue de Bangui, nous franchissons le rapide et nous recevons de cordiales poignées de mains de MM. Ponel, Fraisse, de Poumeyrac et Chalot.

Nous trouvons à Bangui un courrier des plus volumineux, qui s'est amoncelé pendant notre absence. Nous avons enfin des nouvelles de ceux qui nous sont chers. Hélas! elles ne sont pas absolument satisfaisantes.

Ce pauvre Nebout, qui depuis plus de deux ans a quitté la France, peu rassuré sur l'état de santé de sa mère qu'il adore, me fait part d'une lettre qui lui inspire de sérieuses inquiétudes. D'ailleurs sa vigueur s'affaiblit de jour en jour et, malgré le plaisir que j'aurais à le savoir avec nous, je n'hésite pas à l'engager à rentrer en France.

D'ailleurs que ferait-il maintenant, lui si actif, si désireux d'aller de l'avant : M. Dybowski vient, paraît-il, de recevoir une dépêche du Comité de l'Afrique française lui enjoignant de « se porter au coude nord de l'Oubangui, pour prendre solidement position, recueillir les documents de la mission Crampel. Il devra attendre là de nouvelles instructions et travailler avec prudence à l'œuvre de pénétration, etc. »

C'était l'immobilitié la plus absolue!

*Coïncidence curieuse, le 16 août, le jour même où le Comité de l'Afrique française rédigeait ce télégramme, au coude nord de l'Oubangui, je commençais, « de mon autorité privée », la construction des deux cases autour*

*desquelles sont venues s'en grouper d'autres, qui ont constitué plus tard le poste des Ouaddas* [1].

Malgré tout le plaisir que je ressentais d'avoir ainsi devancé les intentions du Comité qui nous avait envoyés, la perspective d'un séjour prolongé dans un poste me séduisait peu.

D'autre part, venu dans l'intention d'étudier les musulmans noirs du centre de l'Afrique, j'estimais que les renseignements recueillis auprès du seul et unique sujet exécuté chez Yabanda, n'étaient pas suffisants pour me permettre de retourner en France.

J'hésitai longtemps à me joindre à M. Liotard, qui remontait vers le Yakoma, chargé d'une mission, ou à me rendre dans la Sangha offrir mes services à M. de Brazza.

M. Dybowski m'ayant déclaré que nous allions incessamment partir dans la Kemo; que les renseignements fournis par moi au retour de mon voyage dans cette rivière lui paraissaient de nature à faire considérer ce cours d'eau comme la meilleure voie de pénétration vers le Nord, je me décide à laisser Nebout partir seul.

Cet excellent ami procède tristement à ses préparatifs de retour. Il est véritablement navré de nous quitter.

Nous éprouvons un réel serrement de cœur au moment où il met le pied à bord du bateau *Antoinette* de la Compagnie Hollandaise, qui l'emporte vers Brazzaville....

Je ne me doutais guère, à ce moment, que je le retrouverais un jour dans le Niger, aux côtés du lieutenant Mizon.

1. Nous n'avons eu connaissance de cette dépêche que quatre mois après la création du poste des Ouaddas.

# CHAPITRE V

## SECOND VOYAGE DANS LA KEMO

Installation chez les Togbos. — M. Dybowski rentre en France. La mission Maistre est signalée.

Notre séjour à Bangui se prolongea plus que de raison, et rien ou peu de chose pour tromper les ennuis de cette insipide existence. Briquez était resté aux Ouaddas, tandis que Nebout, M. Dybowski et moi, revenions sur Bangui, au retour de notre pointe vers El-Kouti. Chalot ne tarda pas à aller le rejoindre. Il me restait heureusement deux excellents camarades : MM. Fraisse, chef du poste de Bangui, et de Poumeyrac, qui administrait le Yakoma, sur les confins de nos possessions des bords de l'Oubangui.

Il ne fallait pas songer à sortir du poste, car les environs sont extrêmement escarpés et d'ailleurs peu giboyeux. Bangui est en effet situé dans une sorte de petit cirque limité de tous côtés par des roches taillées à pic. Les chasseurs noirs que M. Dybowski envoyait tous les jours, en vue d'enrichir ses collections, faisaient des prodiges d'agilité et parcouraient des distances considérables pour

lui rapporter quelques colibris, des merles métalliques, mais c'était tout. Et encore, n'était-ce qu'au prix de fortes récompenses que l'on arrivait à les décider à s'imposer ce supplément de fatigues. Ils nous rapportèrent bien trois ou quatre pintades d'espèces différentes, mais ils ne purent réussir qu'à abattre un seul sujet de chaque espèce. Là se bornèrent leurs exploits.

M. Dybowski, retenu au poste et entièrement absorbé par ses travaux de classement et d'envoi de collections, profita d'une occasion favorable pour remonter aux Ouaddas. Je le rejoignis le 11 février. Le poste des Ouaddas fut laissé à la garde d'un agent de la Compagnie Hollandaise, M. Reichlin, qui venait d'y installer un comptoir et avait déjà traité d'importantes affaires d'ivoire avec les indigènes.

M. Dybowski, comptant sur les bons offices du fils du chef M'paka, qui offrait de le conduire chez le chef Crouma, préféra la route de terre. Le voyage en pirogue eût été moins long et nous aurait épargné des fatigues inutiles. Nous évitions également, de la sorte, de nous présenter sous les auspices des Ouaddas, dont la réputation est déplorable auprès de leurs voisins.

Notre caravane s'est augmentée de 50 porteurs kroumans que M. Greshoff a mis gracieusement à notre disposition, pour la durée du voyage.

Le premier jour de marche s'effectue dans un pays que Briquez et moi avons fréquemment parcouru pendant nos promenades. Bientôt nous nous engageons dans les marais bourbeux et nous nous livrons à une série de marches et de contremarches, qui tendent à nous prouver que l'hé-

ritier présomptif des M'paka n'a pas toujours accompagné son vénérable père dans la campagne de dévastation accomplie par lui dans cette région.

Notre guide hésite et nous fait fortement incliner vers l'est. C'est peut-être heureux pour nous, car, de la sorte, nous atteindrons la Kemo et par suite les populations avec lesquelles j'ai lié amitié lors de mon premier voyage. Au contraire, si nous allons droit au nord, nous risquons fort d'arriver à l'improviste dans un village togbo qui n'a point entendu parler de nous. Dans de semblables conditions, grâce à l'égide protectrice des honnêtes Ouaddas qui nous accompagnent, peut-être aurons-nous une vilaine affaire qu'il serait cependant facile d'éviter.

Pendant plusieurs heures, nous marchons franchement vers l'est. Impatienté, M. Dybowski gourmande vivement le jeune M'paka fils. Celui-ci, tel qu'un sanglier blessé, fonce dans le taillis, brisant tout sur son passage. Cette fois, il se dirige tête baissée vers le nord. Nous le suivons, pas longtemps par exemple. Dix pas nous suffisent pour franchir l'épais rideau de verdure et nous nous trouvons sur un petit monticule qui surplombe une grève bordant le coude d'une importante rivière.

Je reconnais la Kemo. Sur cette grève nous avons campé quelques mois auparavant. Les hommes qui m'accompagnaient me rappellent même que nous avons subi en cet endroit une violente tornade.

M. Dybowski est visiblement contrarié de ce contretemps, qui retarde notre marche. Il nous faut camper en cet endroit. Pendant qu'on installe les tentes, deux hommes arment le canot démontable et je m'embarque pour

remonter la rivière en vue de découvrir un village. J'estimais que nous devions être sur les confins de la tribu des Langouassis, à un des rares endroits où les villages sont assez éloignés de la rive. Nous faisions de fréquentes haltes, l'un des deux hommes montait sur les arbres et poussait des appels qui demeuraient sans écho. Le courant était rapide et le canot démontable, ne comportant que deux rameurs, était peu approprié à ce genre de navigation. D'ailleurs nous frôlions à chaque instant des branches, des racines qui menaçaient de déchirer les parois de toile de notre embarcation. Nous retournâmes. La reconnaissance avait duré trois heures.

Le sergent Samuel est alors embarqué avec mission de redescendre le courant jusqu'au premier village où il pourra se procurer des pirogues. Samuel eut la bonne fortune de rencontrer mon ancien guide Manguendjo, qui vint avec deux pirogues nous apporter des vivres.

Briquez profita de cette occasion pour redescendre jusqu'à l'embouchure de la Kemo et nous ramener sept nouvelles pirogues avec une grande quantité de vivres. D'ailleurs Manguendjo était allé prévenir les indigènes de la rive gauche, qui vinrent également avec des denrées.

M. Dybowski, sur le conseil des indigènes, passera sur la rive gauche avec le gros de la caravane. Ils suivront à pied le sentier qui conduit chez les « Togbos », tandis que Chalot et moi nous embarquerons sur les pirogues pour surveiller le convoi. Il est convenu que nous rencontrerons la caravane de terre soit à la halte de midi, soit au campement du soir.

Nous fournissons une bonne étape et nous nous réunis-

sons au petit village fréquenté par les pêcheurs banziris. Le chef Bouassa, avec lequel j'ai passé un traité lors de mon premier voyage, est tout heureux de voir que je lui ai tenu parole et qu'un grand nombre de « blancs » viennent s'installer dans la région, ainsi que je lui avais dit.

Il nous apporte force poules et deux chèvres.

La journée du lendemain fut assez pénible pour le convoi de pirogues. Les eaux ont baissé considérablement et laissent à découvert bon nombre de roches, qui constituent des brisants peu dangereux pour une pirogue conduite par des Banziris, mais très difficiles, pour ne pas dire impossibles à franchir, pour des marins plus novices. Or, nous avions précisément avec nous une équipe de piroguiers, recrutés parmi les « Gobous », tribu de la rive gauche de l'Oubangui, peu habitués à ces manœuvres qui demandent beaucoup de sang-froid et une grande sûreté de mains, qualité que les Gobous ne possèdent nullement.

La pirogue que nous montions, Chalot et moi, franchit le rapide sans que nous ayons seulement eu le temps de nous apercevoir du danger. Il est vrai que nous avons comme pilote ce brave Manguendjo. Nous nous garons dans des eaux plus tranquilles, pour surveiller le passage du convoi et, le cas échéant, lui prêter main-forte.

Les autres pirogues montées par les Banziris passent sans accident, mais néanmoins avec beaucoup de peine. Malgré mon incompétence absolue en matière de navigation, la maladresse des Gobous est tellement manifeste, que je veux m'opposer à ce qu'ils tentent le passage.

Ceux-ci, malgré leur extrême pusillanimité, se font un véritable point d'honneur de se passer du secours des Banziris, qui déjà se sont jetés à l'eau pour courir prêter assistance à leurs camarades en détresse.

Il ne leur reste plus que quelques brasses à franchir pour atteindre la pirogue, lorsque celle-ci, envahie par l'eau, est violemment heurtée contre un rocher. Elle coule à fond avec les marchandises et les armes des Sénégalais embarqués. Ceux-ci, entraînés par le courant, ont toutes les peines du monde à atterrir, après avoir été roulés sur les roches pendant plus de 200 mètres.

Les Gobous, meilleurs nageurs que pagayeurs, en sont quittes pour la peur. Elle est tellement intense qu'ils disparaissent dans la brousse; nous ne les revîmes plus.

J'adressai un mot à M. Dybowski pour le prier de m'envoyer quelques hommes pour aider les Banziris à repêcher nos colis. Peu de temps après, je vis arriver 40 porteurs, sous la conduite de M. Briquez, mais les Banziris et quelques-uns de nos hommes avaient déjà retiré de l'eau les armes et toutes les caisses, sauf une. Il nous fut impossible de l'avoir. La perte ne nous fut pas sensible par la suite. C'était en effet une caisse de lait condensé et les deux qui nous restaient ne furent pas même employées, le nombre restreint de porteurs nous ayant obligés à renoncer à emporter des conserves.

Le sauvetage terminé, nous ne tardâmes pas à rejoindre le gros de la caravane, qui avait installé son campement près de la rive.

A notre arrivée, nous trouvons M. Dybowski entouré d'un groupe d'indigènes. On m'apprend que Crouma, pré-

venu de notre arrivée, est venu offrir des présents aux « blancs ». Je cherche en vain le chef des Togbos, mais il n'est pas dans le groupe. Ce sont simplement des indigènes d'un village voisin, venus pour s'assurer de nos intentions. C'est une interprétation donnée à tort aux paroles d'un des indigènes qui a fait prendre l'orateur pour Crouma.

Le soir, pendant que nous devisons tranquillement après le repas, nous entendons, à l'extrémité la plus éloignée du camp, une violente détonation. Tout le monde saute sur ses armes et se dispose à former le carré, lorsque de sonores éclats de rire poussés par les Banziris nous rassurent complètement. Nous nous approchons de leurs feux et nous les trouvons en train d'exécuter une ronde échevelée autour d'un malheureux à la mine piteuse sous une couche de liquide d'un jaune verdâtre. Les Banziris avaient fait dans la journée une abondante récolte d'œufs de caïmans dont ils sont très friands. L'un d'eux, un peu avancé, avait, sous l'influence de la chaleur des foyers, fait explosion à la face de son propriétaire.

Le lendemain, nous sommes arrêtés par un rapide qui n'existait pas lors de notre premier voyage; la baisse des eaux l'a mis à découvert et rendu infranchissable. Nous prenons tous la route de terre, que nous suivons jusqu'à l'endroit où j'ai vu Crouma pour la première fois.

L'emplacement où je comptais proposer de faire installer le poste, n'est nullement du goût de M. Dybowski : il est trop près, à son avis, des deux ou trois petits groupes de cases que l'on aperçoit à quelque distance.

Il fait choix d'un emplacement en face et dans un creux

de la rive opposée, où les indigènes nous importuneront sans doute un peu moins, à son avis.

Les Togbos arrivent en foule et nous apportent une grande quantité de vivres et de denrées. Crouma vient également, il est de plus en plus souriant, il suppute déjà les énormes bénéfices que va lui procurer une si nombreuse troupe. Il m'a reconnu de suite et me rappelle notre « cousinage »; il ajoute que je l'ai comblé de cadeaux alors que je suis venu avec un autre blanc et cinq Sénégalais, et il pense bien que le « commandant » qui possède une escorte de 6 blancs et de 120 noirs, ne lui épargnera pas les présents. M. Dybowski, indisposé, s'était retiré dans sa tente. Le marché s'organise, mais les transactions sont si bruyantes, les Togbos si encombrants à son avis, que notre chef décida de passer immédiatement sur l'autre rive, afin d'être moins importuné.

Un Togbo.

Briquez et moi surveillons le transbordement, qui s'effectue à l'aide du canot démontable. Puis, lorsque toutes les marchandises sont sur l'autre rive, nous traversons également la Kemo au grand ébahissement des Togbos qui ne comprennent rien à cette manœuvre.

Voyant que nous installons notre campement de l'autre bord, ils traversent la rivière sur le pont de lianes, situé à

quelque 100 mètres en aval, et viennent en plus grand nombre reprendre les transactions commencées. Les Langouassis de cette rive, qui n'avaient pas osé franchir la Kemo, se décident alors à nous apporter leurs denrées. Le camp est littéralement envahi par la foule.

Crouma est radieux. Pour nous témoigner sa joie, il nous apporte force calebasses de « pipi », bière de mil. Heureusement qu'il aide consciencieusement nos hommes à les vider.

Dans la nuit, M. Dybowski vient nous réveiller, Briquez et moi. Indisposé, depuis quelque temps, il ne dort pas; il vient d'entendre des appels réitérés ainsi que des batteries de tambour. Cette animation à une heure aussi avancée de la nuit pourrait être de mauvais augure. Il engage Briquez à faire doubler les sentinelles. Cependant nous entendons bientôt un chœur extrêmement doux et harmonieux. On distingue très bien la voix grave des hommes, celle des adultes, et une « tierce » très originale magistralement enlevée par les femmes.

*Quand la lune apparaît, toute l'Afrique est ivre,*

me dit Briquez, rééditant un mot célèbre.

En effet, pendant notre séjour chez les Ouaddas, les indigènes donnaient souvent de ces concerts qui duraient généralement jusqu'au matin. Et d'ailleurs Crouma a absorbé dans cette journée une telle quantité de boisson qu'il n'y a pas lieu d'être étonné s'il manifeste bruyamment sa joie.

Cette fois, il s'agissait d'un repas de funérailles. Il faut croire que le défunt était un chef vénéré, car la cérémonie

se répéta tous les soirs jusqu'au 7 avril, date de mon départ de la Kemo.

Les coups de sifflets que nous entendions de temps à autre, étaient donnés par ceux qui, regagnant seuls leur demeure, voulaient écarter de leur route les mauvais esprits, très redoutés chez les Togbos.

Tout notre monde est employé à la construction d'une case. Chalot, fort intelligemment secondé par M. Van den Handel, agent de la Compagnie Hollandaise qui a installé un comptoir ici, a créé un magnifique jardin potager et planté une grande quantité de bananiers.

M. Dybowski voudrait faire de ce poste une ferme modèle, mais, appelé par d'autres soins, il est obligé de rentrer au poste de Bangui. Je reste avec MM. Chalot, Chaussée, agent de la maison Daumas et C^ie^, qui nous a été récemment adjoint, et M. Van den Handel. Le 3 mars, MM. Dybowski, Briquez et Bobichon reprennent la route de terre pour se rendre aux Ouaddas et de là à Bangui.

Malgré la monotonie de l'existence dans les postes, nous parvenons, grâce à nos occupations variées et surtout aux nombreuses visites du chef Crouma, à supporter presque patiemment notre immobilité.

Mabingué, notre guide dakoa, vient nous voir. Il est émerveillé de nos richesses et nous adresse de vifs reproches de ne pas avoir fait une semblable installation dans son pays. Nous lui donnons des présents pour lui et pour le chef Zouli. Il nous dit qu'il lui faut deux petites journées pour atteindre son village, situé près de notre ancien campement de la Zanvouza. Nous voudrions bien faire une petite reconnaissance de ce côté, mais les ordres

de M. Dybowski sont formels : il nous a recommandé avant son départ de ne faire absolument aucune tentative isolée.

Des chefs de villages environnants, conduits par Crouma, viennent également nous visiter. Les uns appartiennent à la tribu des « M'bris » et sont d'assez beaux hommes, portant une longue chevelure rejetée en arrière « à la Titus ». D'autres sont de la tribu des N'dris, qui confine à celle des Togbos.

Les Bouzerous de Bangui, les Bondjios et les Banziris nous parlaient fréquemment des N'dris, mais ils semblaient employer cette appellation pour désigner indistinctement les gens de l'intérieur.

Nebout et Lauzières avaient fait jadis une pointe à quelques jours de marche du village de Biringoma sur l'Oubangui et affirmèrent avoir rencontré une tribu portant ce nom. On leur objecta qu'ils lui donnaient une mauvaise interprétation.

A la suite de la visite de ces chefs, j'acquis la conviction qu'il existait une tribu portant réellement le nom de N'dris et qu'elle s'étendait très loin vers l'Ouest. Nebout ne s'était donc point trompé. Tous ces renseignements furent d'ailleurs corroborés par ceux que nous recueillîmes avec la mission Maistre, en traversant cette même tribu des N'dris.

Nous vivions en excellente intelligence avec les Togbos qui affluaient au poste. Hommes, femmes, enfants venaient nous vendre leurs denrées ou se louer comme travailleurs.

En présence de leur bonne volonté, je leur demandai si certains d'entre eux consentiraient à venir avec nous en

qualité de porteurs. Ils répondaient chaque fois que sur leur territoire ils nous prêteraient le concours le plus large, mais qu'ils ne pourraient se résoudre à nous suivre au delà.

C'est là l'écueil qu'ont rencontré tous les voyageurs.

Tous concluaient en nous disant d'acheter des esclaves.

Les Togbos forment une population douce et travailleuse. Ils seraient cependant de dangereux adversaires, car ils sont aussi courageux et braves.

Ils aiment leur foyer; la femme est chez eux fort bien considérée. Elles jouissent d'une très grande liberté dont elles n'abusent pas, d'ailleurs. Nos hommes d'escorte avaient cependant trouvé, parmi certaines d'entre elles, des amies très intimes. Mais le plus grand nombre venaient souvent fort en colère, nous prévenir qu'elles ne reviendraient plus au poste, si nous ne punissions certains Sénégalais par trop entreprenants.

De même que chez les Banziris et d'autres tribus, la femme est consultée dans les circonstances graves qui intéressent la famille. Elle donne également son avis au sujet des transactions. Il n'est pas rare qu'un Togbo sur le point de conclure une affaire, la vente d'un couteau, d'une lance par exemple, coure appeler sa femme qui agrée, demande une augmentation de prix, ou oppose son veto, et l'homme s'incline.

Les enfants, mâles ou femelles, sont l'objet de tous les soins du père et de la mère jusque dans un âge très avancé. Alors qu'ils ne marchent pas encore, ils sont soumis à un régime qui peut se résumer en ceci : *purgare et clysterium donare*. L'instrument qui sert à cette

dernière opération consiste en un morceau de bois creux aminci vers l'un des bouts. On le remplit d'une infusion d'herbes mélangée à de l'huile d'arachides, puis... on souffle par l'autre extrémité pour envoyer le liquide à destination. L'opérateur est quelquefois aussi aspergé que le patient; dans ce cas, il y a lieu de recommencer.

Rien de plus comique qu'un Togbo robuste comme un héros d'Homère, empêtré de ses lances, de plusieurs couteaux de jet, de son arc et de son carquois, s'efforçant de tenir un petit enfant sur ses genoux, tandis que la mère procède à cette opération délicate.

J'aurais volontiers continué mes observations sur cette intéressante peuplade, mais, le 6 avril, Briquez m'apportait un ordre de M. Dybowski m'enjoignant de quitter d'urgence le poste de la Kemo et de rejoindre Bangui sans plus tarder[1].

Briquez m'apprit en outre que M. Dybowski, malade depuis son arrivée à Bangui, songeait à descendre à Brazzaville pour se rétablir. Notre chef avait même manifesté l'intention de rentrer en France, s'il ne trouvait à Brazzaville les soins que réclamait à son avis son état de santé.

Ma présence n'étant nullement nécessaire à la Kemo, je décidai de descendre à Bangui, pour avoir de plus amples explications.

Le 7 avril, Briquez et moi quittâmes le poste de la Kemo. Nos pirogues bien conduites par les Banziris ne mirent pas longtemps à atteindre le banc de sable situé au confluent de l'Oubangui et de la Kemo, et qu'une

1. En cas de refus de ma part, je devais être *enlevé* « *etiam manu militari* ».

baisse considérable des eaux avait depuis quelque temps mis à découvert. Un village de pêche banziri, très important, est installé maintenant en cet endroit où naguère les eaux atteignaient plus de 3 mètres de profondeur.

L'aspect du fleuve est totalement modifié. Il est tout aussi merveilleux qu'auparavant, mais d'une autre façon. Mon étonnement ira sans cesse en grandissant jusqu'à Bangui.

Après le souper, Briquez et moi, assis pensifs près d'un grand feu de bivouac, échangeons de temps à autre quelques paroles. Autour de nous, un essaim de charmantes jeunes filles banziris, venues exprès pour « flirter » pendant une heure ou deux, ne parviennent pas à nous distraire de nos préoccupations.

C'est que nous songeons qu'il nous faudra attendre longtemps avant d'aller de l'avant, que nous avons en mains des ressources qui restent inactives, alors que nous brûlons du désir de les utiliser.

Certes, nous avons fait quelque chose. Sans parler des reconnaissances de la M'poko, de l'Ombella et de la Kemo, nous avons parcouru un nombre respectable de kilomètres sur cette route que Crampel nous traçait naguère si plein d'espoir, si confiant dans l'avenir. Le Muséum a reçu, à l'heure actuelle, d'importantes et intéressantes collections, mais ce n'est pas suffisant. Le départ de M. Dybowski doit-il forcément nous imposer une inaction qui n'est ni dans notre tempérament, ni de circonstance?

Je regarde longuement Briquez... il m'a compris. « Vous pouvez, me dit-il, compter absolument sur moi; où

vous irez, je vous suivrai... et je suis convaincu que vous brûlez du désir de partir vers le Nord, vers ces populations musulmanes qui vous intéressent si vivement. Eh bien, j'en suis!... »

Je ne lui en demandais pas davantage. Le lendemain, nous faisions route vers Bangui pour donner à M. l'Administrateur le décompte des marchandises et des hommes que nous prenions avec nous et placer sous sa sauvegarde les hommes que nous comptions laisser au poste de la Kemo.

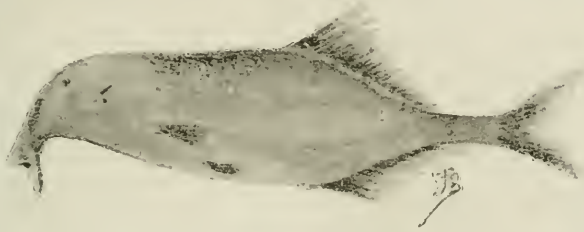
La navigation est extrêmement pénible aux basses eaux. Tous les seuils de roches sont à découvert et présentent de sérieuses difficultés pour le passage.

D'immenses bancs de sable, couverts d'oiseaux de toutes sortes, sont maintenant peuplés de villages provisoires que les Banziris habitent pendant la saison de pêche. C'est une véritable fête pour l'œil et, si l'Oubangui a quelque peu perdu de son aspect grandiose d'il y a cinq mois, il a certes gagné au point de vue du pittoresque. Tous ces beaux corps noirs des Banziris font des taches gaies sur ce sable roux. Ici ce sont les hommes qui gréent leurs pirogues pour partir à la pêche; d'autres halent leurs filets, prêts à se rompre sous le poids des poissons qui miroitent au soleil. Là ce sont les femmes qui disposent sur des claies le produit de la pêche. Elles allument un grand feu dessous et le « fument » pour le conserver pendant la mauvaise saison.

Les jeunes garçons et les jeunes filles gambadent sur la plage ou, pénétrant dans l'eau, s'éclaboussent mutuellement au milieu de rires bien francs et bien sonores.

Tout cela sous un soleil légèrement teinté de rose avec un fond de palmiers et de « bombax » gigantesques.

A Bangui, nous recevons l'accueil le plus sympathique de M. Largeau, récemment nommé Administrateur du haut Oubangui. Il nous dit que M. Dybowski doit être à Brazzaville à l'heure actuelle, mais que la mission de renfort conduite par M. Maistre est annoncée. Nous lui faisons part de notre détermination de partir dans l'intérieur :



Poisson à trompe de l'Oubangui.

elle ne le surprend pas. M. Largeau, qui s'est distingué dans le Sahara Algérien, à l'époque où il y avait de sérieux dangers à parcourir cette région, regrette simplement que la maladie et les fonctions qu'il occupe ne lui permettent pas de se joindre à nous.

Malheureusement Briquez vient de recevoir une lettre de M. Dybowski qui fait évanouir tous nos projets. Notre chef l'avise qu'il est à Lirranga, complètement rétabli, et qu'il va remonter incessamment à Bangui avec la mission Maistre, qui fait déjà route vers ce poste. Notre chef rentrant en Europe, je me croyais en droit de disposer du matériel de la mission dont j'étais le second, au mieux des intérêts du Comité qui nous avait envoyés. Dès l'instant où M. Dybowski demeurait, je ne pouvais agir de même.

Afin d'être absolument renseigné, je quittai Bangui en vue de me rendre auprès de M. Dybowski.

Le capitaine du vapeur *Frederick* de la Compagnie Hollandaise voulut bien me prendre à son bord. Le septième jour après mon départ, nous étions en vue de Lirranga.

Un moment avant d'atterrir, nous remarquons que l'île située en face du poste, habituellement déserte, est actuellement très animée. Partout des cases, des tentes, des feux et un grand mouvement de noirs et d'Européens.

Nous accostons et je me trouve dans les bras de deux excellents camarades d'Algérie, MM. Clozel et de Béhagle. Ils me présentent peu de temps après M. Bonnel de Mézières. Ils forment l'avant-garde de la mission Maistre, envoyée par le Comité de l'Afrique française pour renforcer la mission Dybowski. Tous trois ont quitté Brazzaville depuis peu de temps. Ils m'apprennent, à ma profonde surprise, que M. Dybowski vient de partir pour France avec le lieutenant Mizon, rentré par la Sangha, après un assez long séjour dans l'Adamaoua. M. Maistre est attendu d'un moment à l'autre, avec le reste du matériel et les autres membres de la mission. D'après eux, je ne puis songer à rejoindre M. Dybowski; il est préférable, à leur avis, d'attendre M. Maistre, qui a longuement conféré avec mon ancien chef et me donnera sans doute quelques éclaircissements sur cette situation équivoque.

Je me résigne, mais non sans maudire toutefois cette lettre reçue à Bangui, m'annonçant le retour de M. Dybowski, juste au moment où nous nous disposions, Briquez et moi, à partir vers l'intérieur et précisément à l'instant

où celui qui nous l'envoyait prenait ses dernières dispositions pour rentrer rapidement en France...

Je m'arrête... Qu'importait après tout de servir la cause que nous défendions, comme chef ou comme simple collaborateur? l'essentiel était d'atteindre notre but. Mes compagnons m'affirmaient que leur jeune chef, M. Maistre, avait hâte de se mettre à l'œuvre, qu'il avait « la foi » et ferait certainement de la bonne besogne : c'était plus que ce qu'il fallait pour me décider à le suivre en quelque qualité que ce fût. J'attendis donc son arrivée.

Le 9 mai, M. Maistre débarquait à Lirranga. Après un court entretien, il fut convenu que je partirais avec lui. Mon ami Clozel voulait bien me céder les fonctions de second, qu'il occupait au départ de France.

Je constatai avec peine que le nombre des porteurs était absolument insuffisant. M. Maistre me dit en effet que ceux qu'il avait fait recruter à la côte de Crou ne pourraient nous rejoindre et qu'il comptait seulement sur les Kassaïs de la Kemo.

Fort heureusement, M. Greshoff, le Directeur de la Compagnie Hollandaise, était de passage à Lirranga en ce moment. Avec son amabilité habituelle, il confia à M. Maistre, pour la durée de notre voyage, les 50 hommes qu'il avait précédemment mis à notre disposition et qui se trouvaient à la Kemo.

Une des grosses difficultés était donc aplanie. M. Maistre fixa le départ au lendemain.

# CHAPITRE VI

## LA MISSION MAISTRE

De Lirranga à la Kemo — Organisation du convoi. — Départ vers l'inconnu. Les N'dris.

Le 11 mai, nous nous embarquons à bord de la canonnière *Djoué*, capitaine Bourreyne. Nos hommes ont pris place à l'avant du bateau et dans un grand canot de fer traîné en remorque. Les six blancs occupent le petit carré d'arrière. Jusqu'au 27, notre navigation, lente et pénible par suite de la baisse des eaux, n'est cependant marquée par aucun incident notable. Ce jour-là, vers dix heures du matin, nous sommes arrêtés par un banc de roches presque à fleur d'eau. Le capitaine fait sonder minutieusement de tous les côtés, mais il est impossible de trouver la moindre passe.

Il faut renoncer à aller plus loin avec la canonnière. Les villages voisins ne possèdent pas de pirogues.

Le *Djoué* restera mouillé en cet endroit ; MM. Maistre, Bonnel de Mézières et moi partirons pour Bangui avec le canot de fer, et de là nous enverrons un nombre suffisant de pirogues ou embarcations, pour évacuer le per-

sonnel et le matériel sur ce poste. Nous prenons avec nous dix-huit hommes sachant pagayer et le petit Bonga, fils du chef banziri Bembé. Bonga était resté plus d'un an au service de M. de Poumeyrac, puis auprès de Briquez. Il parlait maintenant fort correctement le français. M. Dybowski avait eu l'intention de le conduire en France. Grâce à M. Dolisie, il resta auprès de M. Maistre et nous rendit de réels services.

Dans la suite, nous eûmes à déplorer le départ pour France du petit Ali. Briquez lui avait appris le français, qu'il parlait avec beaucoup de facilité et, en pays sara, il nous eût été d'un grand secours, peut-être même nous eût-il évité bien des ennuis chez les Toummocks et les Gaberis.

Notre lourd canot de fer avançait avec peine malgré les efforts de nos hommes. Après deux jours de navigation, nous avons parcouru bien peu de chemin. Fort heureusement, le 30 mai, vers dix heures, nous croisons le *Frederick* dans les parages de D'zinga. Ce petit navire de la Maison Hollandaise, grâce à son très faible tirant d'eau, circule en toutes saisons dans les rivières.

Nous demandons au capitaine s'il voudrait bien se charger du transbordement de notre personnel et de nos marchandises. Il se met à notre disposition et, le lendemain, ramène une partie de nos hommes et une grande quantité de colis. Il nous prend à son bord et nous débarque, le surlendemain, à Bangui.

Briquez est un peu étonné de me voir revenir; cependant, lorsqu'il connaît la présence de nos deux amis, dont je lui ai souvent parlé, il est moins surpris. Je le décide à partir avec nous.

Un second voyage du *Frederick* nous met en possession du reste de nos charges et de notre personnel.

Sans nous attarder à Bangui, nous nous embarquons tous sur les pirogues recrutées par Briquez chez les Banziris et, le 8, nous faisons escale aux Ouaddas.

La caravane se divise. Une moitié prend la route de terre, l'autre continue en pirogue.

Cette fois, je revois avec plaisir le poste de la Kemo, parce que je sais que nous n'y ferons pas long séjour.

Nous retrouvons MM. Chalot et Van den Handel en parfaite santé. M. Chaussée est atteint de dysenterie, il ne pourra nous suivre. M. Chalot doit rejoindre M. Dybowski, rentré en France; enfin M. Van den Handel est rappelé pour se rendre à Mobaï dans l'Oubangui. Personne ne restera donc au poste, qui devient la propriété de Crouma.

Le 28 juin, tout était prêt. Nous avions rencontré de sérieuses difficultés dans la confection et la répartition de nos charges. Par suite de l'insuffisance du nombre de porteurs, nous ne pouvions emporter que quelques rares conserves, bien plus comme vivres de malades que comme réserve. Ce qui nous inquiétait le plus, c'était le petit nombre de caisses de perles et de ballots d'étoffes composant notre pacotille. Nous n'emportions que le strict nécessaire, et cependant nous comptions près de 110 charges. Chaque Européen n'avait qu'une seule malle personnelle, du poids de 30 kilos. Une petite tente d'officier devait abriter deux « blancs » et leurs bagages. On ne pouvait songer à réduire davantage nos colis, de sorte qu'en cas de maladie de l'un de nos porteurs, nous n'aurions eu personne en état de le remplacer.

Nous prenons notre dernier repas au poste de la Kemo. Nos camarades de l'ancienne mission sont partis depuis la veille; il ne reste que deux des anciens : M. Brunache et M. Briquez.

L'effectif comporte 6 Européens : MM. Maistre, Brunache, Clozel, de Béhagle, Briquez et Bonnel de Mézières; 60 Sénégalais d'escorte, 118 porteurs croumans, kassaïs ou pahouins.

Les porteurs sont conduits par deux contremaîtres qui leur prêtent main-forte dans les mauvais passages, soulagent les malades et les estropiés, et secondent les « blancs » dans une foule de questions de détail.

Le concours d'un contremaître comme ceux que nous avions la bonne chance de posséder est loin d'être à dédaigner. L'un d'eux, ancien marchand d'esclaves, nommé Tonio, nous a construit aux Ouaddas et à la Kemo des cases qui feraient rêver un professionnel; l'art d'ouvrir avec un clou un cadenas dont la clé était perdue, de déboucher une bouteille avec une paille, et surtout de fabriquer des pipes en racines, n'avait pas de secrets pour lui. Avec cela deux solides épaules, que l'on trouvait toujours pour vous aider à franchir un marais bourbeux ou un escarpement difficile, avaient fait de Tonio un être indispensable.

Il est vrai que ses nombreux talents, son extraordinaire don d'ubiquité, lui attiraient de fréquentes bourrades. On ne pouvait admettre que Tonio n'eût pas prévu tel inconvénient, songé à faire un pont, à débrousser cet emplacement! Tonio laissait passer l'orage, pénétré de son importance; puis s'avançait en arrondissant le dos,

demandait à celui qui l'avait houspillé un instant auparavant : un petit peu de tabac ou quelques perles pour en acheter. Il était « grand fumadore » (fumeur), nous disait-il dans ce jargon qu'il avait emprunté à son associé portugais, alors qu'il était négociant en « bois d'ébène ».

Le 29 juin, le réveil est sonné à cinq heures. Comme le transbordement se fait à l'aide d'un seul canot démontable, nous ne nous trouvons au complet, sur la rive droite, que vers midi.

A 1 heure, la colonne se met en marche toujours à la file indienne; il n'est pas possible de circuler autrement sur ces étroits sentiers. Cette habitude est d'ailleurs tellement invétérée chez les noirs que, dans deux ou trois circonstances difficiles, il nous a été impossible de faire marcher nos porteurs par deux, ou par quatre, en vue de diminuer l'étendue de la colonne et alors que nous nous trouvions sur une excellente route, très large et également bien battue.

Ce jour-là et le lendemain, nous parcourons un sous-bois des plus pittoresques. Ce ne sont plus ces arbres gigantesques d'une rectitude qui peut être très appréciée des charpentiers, mais qui rend le paysage monotone à force d'être régulier et grandiose. On est toujours tenté d'aller compter les fils que ces poteaux télégraphiques devraient forcément supporter. Il ne faut cependant pas les calomnier, ces énormes « bombax », qui, en somme, sont loin de déparer les bords de l'Oubangui : ce sont eux qui servent à faire ces merveilleuses pirogues que les Banziris font si magistralement évoluer dans les passages difficiles. On est bien aise cependant de reposer sa vue sur

un paysage de proportions plus modestes, de voir enfin quelques arbres qui ne bravent pas la nue et se livrent à mille contorsions bizarres.

La végétation tropicale n'a pas cependant perdu ses droits. Les lianes continuent à courir d'un arbre à l'autre, les palmiers nains et toutes les herbes qui constituent cette flore si originale de l'Afrique, croissent, mais moins drues, et n'entravent pas la marche.

Nous campons dans un endroit éloigné de tout centre habité. Bien que l'étape nous ait paru longue, nous avons, en somme, parcouru fort peu de chemin : c'est inévitable après être restés dans l'inaction la plus complète pendant d'aussi longs jours. Quelques rares indigènes viennent nous vendre des vivres. Pendant que je fais des achats, je vois arriver vers moi une bande de Sénégalais, hurlant, riant et bousculant un pauvre diable, tout surpris de cet accueil chaleureux.

Ce qui lui vaut cette ovation, c'est qu'il a le teint un peu plus clair que les autres indigènes, une grande barbe, un collier qui a un faux air de chapelet et un soupçon de « boubou » (*tunique*, *chemise*).

« Monsieur, c'est un marabout! me dit l'un. Il parle arabe », me dit l'autre. Je calme tout ce monde et je rassure mon individu, qui possède quelques formules de politesse arabes. Il parle suffisamment cette langue et se montre très fier de ses connaissances. Il a l'air très intelligent et paraît tout disposé à nous être utile. Il veut bien nous servir de guide pour nous conduire chez les N'dris, dont la limite est assez proche, mais il ne peut pour le moment nous donner des renseignements géographiques

bien détaillés. Demain, nous dit-il, nous traverserons la rivière Tommy, que nous connaissons déjà. Elle se jette dans la Kemo, près des territoires de Bouassa, on la traverse quand on se rend par terre chez les Ouaddas. Au nord et dans quelques jours, nous aurons à traverser une importante rivière, le « Gribingui », dont on nous a déjà parlé chez Crouma.

Notre homme s'appelle Ali; ce nom et sa connaissance de la langue arabe le rendent quelque peu suspect dans le camp. « Le spectre de l'islamisme » a été si habilement agité depuis quelque temps qu'il cause même un certain effroi parmi les Sénégalais musulmans. On flaire déjà en lui un espion de ces fanatiques qui veulent absolument se soustraire à l'influence des « blancs ».

Or Ali n'est pas musulman. Il est né chez les N'dris et a été esclave chez les « Snoussous » dans son jeune âge; il ne fait pas de difficultés à le reconnaître. Il a entendu parler du massacre de Crampel et de la venue d'une seconde expédition de « blancs » à Makorou, chez les N'gapoux.

Comme il a tout lieu de supposer que nous venons tirer des musulmans, vengeance de la mort de nos compatriotes, il ne se vante pas des relations qu'il entretient avec eux, mais il n'est pas douteux qu'il leur sert d'intermédiaire et d'interprète dans leurs transactions avec les naturels du pays.

Rien de plus naturel de sa part et il n'y a pas là matière à nous inquiéter le moins du monde. On lui reprochait d'être très réservé au sujet des Tourgous, Snoussous et autres musulmans. Comme Ali n'ignorait pas que nous

avions détruit la troupe de musulmans qui se trouvait chez les N'gapoux, il jugeait par suite inutile de se prévaloir des bons rapports qui existaient entre lui et ceux qu'il croyait être nos ennemis. Peu habitué à nous, il était même fondé à croire que nous lui en ferions un grief. Et, d'ailleurs, peut-être n'en savait-il pas davantage? il y a loin de chez les N'dris aux pays musulmans!....

D'ailleurs nous ne faisions que passer dans la région, tandis que les musulmans y viennent périodiquement faire d'importantes transactions et, tout en nous étant utile, Ali n'avait aucune raison de se mettre mal avec ceux qui auraient pu lui nuire, dans la suite, alors que nous nous serions trouvés trop loin pour le protéger.

Il n'en est pas moins vrai que nous n'eûmes qu'à nous louer de lui tant qu'il nous servit de guide et que, peut-être, bien des difficultés, bien des coups de fusils auraient été évités si nous l'eussions écouté.

Le 2 juillet, nous atteignons le village d'Azamgounda, un des premiers chefs noirs, avec lequel Ali paraît en excellents termes. D'ailleurs tous les gens du village connaissent notre guide, auquel ils s'adressent en vue de vendre poules, chèvres, farine et les légumes de toutes sortes qui abondent dans ce village relativement très prospère.

Les cases comme celles des Banziris, des Dakoas et des N'gapoux sont soignées et bien construites. Elles sont rondes ainsi que toutes celles que nous rencontrerons désormais. Les alentours, la place centrale, ornée d'un immense sycomore, sont scrupuleusement balayés.

Les cultures sont également bien entretenues. Les pre-

miers « N'dris » que nous voyons paraissent de taille moyenne et bien proportionnés. Ils sont plus grands et plus forts que les N'gapoux, mais ont avec eux un grand nombre de points de ressemblance. Ils sont peu tatoués et ne portent que quelques rares ornements en métal ou en quartz. Ils affectionnent cependant les anneaux de métal passés dans les ailettes du nez.

Jusqu'à présent je n'ai point vu de teinte de peau plus foncée que celle des N'dris. Je ne serais pas éloigné de croire que les N'gapoux, les N'dris, les Ouaddas et peut-être même les Togbos, proviennent de la même souche. La différence entre la langue parlée par ces quatre peuples ne doit pas être bien sensible.

Azamgounda, sous les auspices d'Ali, nous présente Gonno, son frère, chef d'un village voisin. Nos deux chefs sont entourés d'un certain nombres d'amis, de clients et de badauds. M. Maistre profite de l'occasion pour leur présenter les avantages qu'offrirait pour eux un traité. Je traduis à Ali les paroles de M. Maistre et celui-ci, après avoir entretenu à voix basse les deux chefs, nous fait connaître qu'Azamgounda est disposé à signer le traité dont il s'agit.

M. Maistre nous a tous réunis; les Sénégalais en armes forment le carré. La sonnerie « au drapeau » et la mise de la baïonnette au canon étonnent quelque peu les indigènes. Bon nombre de spectateurs s'éclipsent discrètement. Azamgounda et son frère Gonno se tournent de temps à autre, peu rassurés d'être ainsi isolés au milieu d'une aussi importante troupe en armes. C'est avec un soupir de soulagement non dissimulé qu'ils prennent congé de nous

après la cérémonie. Je ne suis pas éloigné de croire que bientôt s'établira cette légende, chez les N'dris, que les « blancs », avant de faire alliance avec une tribu, font subir une épreuve aux chefs pour s'assurer du courage et du sang-froid de leurs nouveaux amis.

Guerrier n'dri.

Ali, qui a des prétentions, justifiées d'ailleurs, à la diplomatie, m'explique qu'un semblable appareil, loin de plaire aux indigènes, pourrait les effrayer et nous créer des difficultés quelquefois. A son avis, une augmentation de cadeaux et même une distribution aux assistants donnerait beaucoup plus d'éclat à la cérémonie. Il oublie d'ajouter que cette façon de procéder augmenterait son importance et arrondirait sensiblement sa bourse en sa qualité d'interprète.

Quelques Togbos avaient consenti à nous accompagner chez les N'dris. Ils nous avaient même fait espérer qu'ils décideraient leurs voisins à se joindre à nous, lorsqu'eux-mêmes ne pourraient aller plus loin. Ils nous quittent, ils ne veulent pas franchir la rivière Tommy, et les N'dris paraissent peu disposés à nous accompagner.

Le 4 juillet, nous quittons le village d'Azamgounda. Il nous faut, dès notre sortie du village, traverser la Tommy, qui coule au pied sous un véritable tunnel de verdure. Le passage s'effectue sur un pont de lianes très bien construit et de formes très gracieuses. Ali nous engageait vivement à ne pas prendre ce chemin : il avait en effet d'excellentes raisons, car il nous faut bientôt traverser à nouveau la Tommy, mais, cette fois, à gué et au prix d'assez sérieuses difficultés; puis nous nous engageons dans une série de petits marais bourbeux qui rendent la marche très fatigante.

Le transport du canot démontable cause un sérieux inconvénient et retarde la marche de la caravane.

Nous atteignons cependant de légers accidents de terrain, parsemés d'arbres moins perdus dans l'herbe, qui nous indiquent, en même temps que l'approche d'une forêt, une élévation sensible du terrain.

Bientôt, dans une jolie clairière, égayée par quelques rayons de soleil qui percent à travers le feuillage plus dru en cet endroit, nous remarquons quelques cases fort propres et des cultures très soignées.

A mesure que nous avançons, les cases deviennent plus nombreuses. Quelques hommes devisent tranquillement sur le petit tertre, situé à l'une des extrémités de la place

centrale et qui sert de lieu de réunion et de poste d'observation. Ils ne se dérangent pas à notre approche et ne paraissent pas le moins du monde étonnés à notre vue. Un bonjour amical de la tête, un geste pour nous mettre dans le bon chemin, et ils reprennent leur causerie, tandis qu'une bande d'enfants nus se roulent dans la poussière avec les affreux petits chiens comestibles qui abondent en cet endroit. On ne voit point de femmes, mais on entend des cris et des pleurs d'enfants à la mamelle et, de l'intérieur des cases, sort un grand bruit de pilons. De temps à autre, un homme arrive très affairé, dépose vivement une charge de mil ou de manioc dans la case et repart vers les greniers. Sous ce calme apparent règne la plus grande activité.

C'est qu'Ali, en guide entendu, a fait prévenir les gens d'Amazaga — c'est ainsi que se nomme le chef de ce village — qu'une troupe importante arriverait chez eux et y achèterait des provisions. Notre bonne réputation s'est répandue de la Kemo ici; d'ailleurs, les N'dris venaient de temps à autre au poste; ils savent que notre arrivée est pour eux une bonne aubaine et préparent de grandes quantités de farine pour nous la vendre.

Il importe en effet de faire de sérieuses provisions. Au dire des indigènes, quelle que soit la direction que nous prenions entre le N.-E. et le N.-O., nous sommes forcément obligés de traverser une forêt absolument déserte, qui pendant huit jours ne nous offrira aucune ressource.

C'est un fait que nous avions déjà remarqué à diverses reprises, que deux tribus importantes ont toujours le soin de laisser entre elles un assez vaste espace désert. C'est

sans doute pour éviter, par un certain éloignement, les causes de conflits que le voisinage provoque trop facilement. Ces forêts ou ces steppes constituent également de superbes pays de chasse où se réfugient les éléphants, les antilopes ainsi que les bœufs sauvages. Le droit de chasse dans ces régions fait quelquefois naître ces conflits que l'on voulait éviter.

Nous faisons séjour à Amazaga pour permettre à nos hommes d'acheter une provision de farine et autres denrées. Ils font aussi de grosses acquisitions de sel indigène; c'est, à leur avis, le meilleur qu'ils ont rencontré à ce jour. Je le goûte, et, comme partout ailleurs, je lui trouve une saveur atroce, une amertume insupportable. Nous préférerions, je crois, nous passer de sel que d'en mettre de semblable dans nos aliments. Les noirs le paient cependant extrêmement cher.

Le 10, nous fêtons le 14 juillet par anticipation. Les habitants du village regardent curieusement nos hommes qui se livrent à toutes sortes de jeux. Les femmes elles-mêmes sortent de leurs demeures. Comme dans toutes les autres tribus, après Bangui, elles n'ont pour tout vêtement que deux touffes de feuillage suspendues devant et derrière par une ficelle qui fait le tour de la taille.

Chez les N'gapoux, les Dakoas, les Ouaddas, Togbos et N'dris, ce sont toujours les mêmes feuilles souples et douces, mais outre ces qualités elles possèdent, je crois, une autre propriété.

Dans une masse d'endroits, on est incommodé par la présence de légions de petits moucherons qui pénètrent dans les yeux, les oreilles et les narines.

Nous ne parvenions à nous en débarrasser qu'en nous réfugiant sous les arbres où ces dames viennent précisément cueillir leurs... soupçons de vêtement. Ces moucherons ne se tiennent jamais dans les parages de ces arbres. C'est peut-être cette propriété qui a fait mettre ce vêtement à la mode.

Un traité est passé avec le chef Amazaga, qui, à grand' peine, nous confie 6 hommes comme porteurs supplémentaires. Il nous engage fort à ne point aller directement au Nord dès maintenant. Ali insiste aussi pour que nous inclinions légèrement vers l'Est, où nous rencontrerons la tribu des « Kas ». Il est sûr que nous y serons bien accueillis, tandis qu'il déclare n'avoir aucune relation avec la tribu des « Mandjias », que nous rencontrerons en allant droit au Nord, et, dès lors, il craint fort que nous soyons mal reçus par cette peuplade, réputée très ombrageuse.

# CHAPITRE VII

## DÉPART DE CHEZ LES N'DRIS

Départ de chez les N'dris. — Disparition des guides. — A l'aventure. — Ligne de partage des eaux des bassins du Tchad et de l'Oubangui. — La tribu des Mandjias.

Nous partons le 11 juillet. En quittant le village, nous pénétrons dans cette grande « brousse » qui devait nous donner, dans la suite, tant de soucis. Elle est loin d'être engageante dès le début, bien qu'elle soit fort pittoresque, mais elle est entrecoupée de minces cours d'eau encaissés, de marais fangeux qui ralentissent la marche et occasionnent de sérieuses fatigues à notre troupe. Dans ces ravins se rencontrent toutes les variétés, toutes les espèces de « mimosés », dont les épines tracent des arabesques sanglantes sur le dos de nos porteurs et n'épargnent pas davantage la figure et les mains des Européens.

Ces cuisantes piqûres ne sont rien en comparaison de l'énervement, de la fatigue énorme, de l'anéantissement causé aux porteurs par ces arrêts imprévus, courts ou prolongés, suivis d'à-coups dans la marche produits par les passages de « marigots ». D'autres fois, alors qu'ils s'y

attendent le moins, les malheureux sont obligés de prendre le pas de course pour regagner leurs distances et, lorsqu'ils sont bien en train, un nouvel à-coup les arrête. Je comprends maintenant pourquoi Stanley, dans ses « raids » réputés rapides, ne parcourait en moyenne que 12 kilomètres par jour. L'Européen qui conduit une colonne ne voit que le but à atteindre; il parcourt, évidemment, ces distances, qui semblent courtes, sans efforts : surtout si, pour se distraire, il se livre aux douceurs de la poursuite des papillons ou de la récolte des plantes rares. Il n'en est pas de même pour le porteur qui, lourdement chargé, poussé par le contremaître à rejoindre l'avant-garde qui marche allégrement, est vite sur les dents et bientôt dans l'impossibilité de rendre aucun service. Je sais bien que l'on considère assez volontiers les porteurs comme des bêtes de somme. Mais encore faut-il ménager ces bêtes de somme, surtout quand elles contribuent au succès de l'entreprise, et aussi parce que ce sont des hommes.

Je m'explique également le : *Festina lente* de M. de Brazza.

Heureusement, et c'est là un détail qui ne manque pas d'intérêt, les plaies des noirs se guérissent bien plus rapidement dans ces régions que sur la route de Loango à Brazzaville. Si nos hommes, qui se blessaient fréquemment pendant la marche avaient, comme dans le Mayombe, par exemple, conservé pendant des semaines entières des blessures vives, qui les mettaient dans l'impossibilité de porter aucun fardeau et même de nous suivre, il eût fallu renoncer à la caravane.

En somme, notre marche était cependant suffisante,

étant données les difficultés qne nous rencontrions à chaque pas. Mais Ali, voyant qu'il n'était tenu aucun compte de ses observations au sujet de la route à suivre, nous présente quelques objections. En quittant Amazaga, nous l'avons en quelque sorte obligé à nous servir de guide : malgré ses avis, nous persistons à nous diriger droit au Nord; il juge alors inutile de continuer ses services. Un matin, au réveil, il avait disparu. Les six hommes prêtés par Amazaga étaient également partis avec lui.

Nous sommes dans l'obligation d'abandonner le canot démontable, ce qui nous permet de disposer de quatre vigoureux porteurs.

Cependant nous avons été rejoints par deux indigènes qui appartiennent à la tribu des Kâs. Ils nous suivent, mais ne nous servent nullement de guides. Comme il n'existe aucun sentier allant directement vers le Nord, la caravane est obligée de se frayer un chemin à travers le taillis.

Le 18, nous sommes arrêtés par une rivière que l'on ne peut traverser à gué; les deux indigènes nous disent qu'elle se nomme « Fafa ».

Nous la passons sur un arbre que nous abattons en travers du courant. La « Fafa » coule vers l'ouest. A 11 heures, toute la caravane est sur la rive opposée.

Nos hommes ont absolument épuisé tous leurs vivres. Beaucoup même ont dû se contenter, hier soir, de quelques rares fruits de tamarin pour leur repas.

Nous sommes obligés de faire une distribution des conserves destinées aux Européens. On remet aux Sénégalais et aux porteurs une boîte d' « endaubage » de troupe pour

trois hommes et une petite boîte de « corned beaf » pour deux. Nos vivres de malades sont, dès lors, réduits à leur plus simple expression. Les deux seules caisses de ces conserves que nous possédions, sont entièrement épuisées par cette distribution, qui devait fournir trois repas à nos hommes et suffit à peine à en constituer un pour ces affamés.

Depuis l'avant-veille, nous avions quitté une série de plateaux arides et secs pour descendre insensiblement vers la « Fafa ». La pente est nulle en apparence, mais elle est réelle. Les cours d'eau, maintenant, coulent tous dans des directions variant entre le nord-ouest et le nord-est. Il n'y a pas à en douter, nous avons franchi la chaîne de collines, peu élevées, qui constituent la ligne de partage des eaux des bassins du Tchad et de l'Oubangui.

Vers une heure de l'après-midi, quelques-uns de nos hommes viennent nous prévenir qu'ils ont aperçu un indigène. C'est un gros événement pour nous! Sénégalais, porteurs, Européens, tous se pressent autour de l'orateur : « Il allait prendre de l'eau avec ses camarades un peu en amont du camp, lorsqu'il aperçut un indigène qui relevait ses nasses. Heureux de cette rencontre, tous s'avancent. » Mais il est probable qu'ils témoignèrent un peu trop bruyamment leur joie, car l'indigène, effrayé, prit la fuite, abandonnant ses nasses et ses poissons. Nos hommes suivirent sa piste, qui les conduisit bientôt sur un chemin frayé et paraissant même très fréquenté.

Le signal du départ est aussitôt donné et nous nous engageons sur cette route, qui doit nous conduire très certainement vers un village, où il sera possible de nous

ravitailler et d'entrer en relations avec la nouvelle tribu sur le territoire de laquelle nous pénétrons.

Nous rencontrons un carrefour; chaque sentier paraît très battu, la direction Nord est choisie de préférence.

L'avant-garde marche bon train, et la queue de la caravane a peine à suivre; elle ne se plaint pas cependant. La piste est si bien établie, qu'on éprouve une certaine volupté à la fouler, après avoir erré si longtemps à travers les ronces, les racines et les taillis. D'ailleurs nos fatigues ne vont-elles pas finir maintenant que nous allons atteindre un village!

Notre hâte d'arriver nous empêche d'admirer cette fin de forêt dont le caractère diffère absolument de ce que nous avons vu dans la matinée même. Le fouillis a disparu pour faire place à un sous-bois beaucoup moins criard, plus discret, plus gracile, mais dont l'aspect, moins imposant, est peut-être plus agréable, parce que de larges touches lumineuses forment d'heureuses oppositions avec le ton d'un violet opaque des fonds, qui jusqu'à présent avait formé la note dominante.

Je ne voudrais pas m'aliéner les sympathies de la génération des voyageurs à venir qui s'est nourrie des agréables productions de Gustave Aymard et de Meyne Raid, mais je ne saurais vanter les agréments des forêts tropicales telles que le Mayombe et celle que nous venions de traverser.

Ces masses sont merveilleuses au début. On les trouve lourdes par la suite, et ces ombres sépulcrales, qui ne manquent pas d'un certain charme dès les premiers pas, pèsent, oppressent à la longue. A dire vrai, la sensation

est plutôt désagréable et c'est avec une véritable satisfaction que l'on respire dans les clairières, que l'on retrouve une végétation, moins luxuriante, mais offrant, de temps à autre, une échappée vers une vallée bien franchement éclairée, où l'ombre de quelques nuages, estompant un beau ciel bleu, taquine, dans sa course rapide, les sommités fauves des épis de mil.

Je faisais part de ces impressions à mon ami Clozel, qui marchait immédiatement derrière moi, lorsque M. Bonnel de Maizières accourt, tout essoufflé, me prévenir que l'avant-garde vient d'être attaquée. M. Maistre me fait demander des cartouches. J'envoie un tonnelet et nous pressons vivement l'allure. Nous ne tardons pas à rejoindre la tête de colonne qui a fait halte. MM. Maistre, Briquez et Bonnel de Maizières sont partis en avant avec 20 hommes, sans attendre notre arrivée, et nous entendons une série de feux de salve qui, peu à peu, se perdent dans le lointain.

L'un des hommes de l'avant-garde, qui a reçu l'ordre de nous arrêter en cet endroit, me dit que la colonne cheminait fort tranquillement, lorsque les deux Sénégalais qui marchaient en tête rebroussèrent chemin, en donnant des marques de la plus vive frayeur et en criant qu'ils venaient d'être attaqués.

L'un d'eux avait eu, pensait-il, son bidon traversé par une zagaie. Sur le chemin se trouvent deux de ces armes, dont l'une est fichée en terre. M. Maistre part immédiatement en avant, avec nos deux compagnons et l'avant-garde, et les feux de salve commencent contre un ennemi absolument invisible, d'ailleurs.

Nous ne pouvions laisser nos amis poursuivre ainsi leur course. Les hommes disponibles sont formés en carré, les porteurs placés au centre, et nous avançons ainsi, faisant à peine un kilomètre à l'heure.

Bientôt la nuit approche et, désespérant de rejoindre M. Maistre, nous nous disposons à installer le camp près d'un marais lorsque un mot de lui nous parvient. C'est précisément en cet endroit qu'il nous dit de nous établir.

Il se fait tard et nous commençons à avoir de sérieuses inquiétudes au sujet de nos compagnons, qui paraissaient s'être avancés un peu trop loin. Un bruit de voix, des appels et leur arrivée au grand complet dans le camp nous rassurent pleinement.

Nos camarades, après avoir pris un repos bien mérité, car ils paraissent avoir fourni une longue marche, nous racontent les événements de la journée.

« Vers trois heures, en apprenant que les deux hommes d'avant-garde viennent d'être attaqués, ils quittent le gros de la caravane et se portent en avant au pas de course. M. Maistre fait exécuter un feu pour déloger l'ennemi, qu'il suppose caché dans les hautes herbes. Ils marchent ainsi à une vive allure, tirant de temps à autre quelques coups de fusil. Au moment où, vers le coucher du soleil, n'ayant pas vu âme qui vive, ils s'apprêtaient à rebrousser chemin pour nous rejoindre, ils découvrent, dans un terrain nu, une troupe d'indigènes rangés en bataille. M. Maistre essaie de leur faire comprendre par signes ses intentions pacifiques. Les indigènes n'écoutent rien et entament les hostilités. Ils s'avancent

vers l'une des faces du carré, mais alors nos hommes font feu et les dispersent.

« Un des leurs est resté sur le terrain, et les quelques armes oubliées dans une fuite précipitée permettent de supposer qu'il y a également des blessés. »

N'ayant pas pris part à l'action, je ne me rends pas bien compte des avantages qui auraient pu résulter de ce surcroît de fatigues que nos camarades se sont imposés.

M. Maistre, inquiet du manque de vivres, aurait voulu pénétrer dans le village avant que les indigènes aient pu déménager leur bétail, leurs poules, leurs réserves de grain. Malheureusement, il ignorait la situation exacte du village, et les deux indigènes qui nous suivaient et auraient, peut-être, pu nous rendre quelques services dans cette circonstance, avaient disparu au début. Il fallut renoncer à donner des vivres à notre personnel ce soir-là.

En aurions-nous le lendemain?..... Voilà quelle était la question que se posaient nos hommes.

# CHAPITRE VIII

## EN PAYS MANDJIA

Les indigènes désertent les villages. — Alerte. — Attaque du camp. — Capture d'un Mandjia. — Nouveau combat. — Marche lente et incertaine. — Reprise des relations.

Le 19 juillet, nous partons de fort bonne heure et nous avançons en bon ordre. Tout est désert, mais nos hommes scrutent les hautes herbes. Le temps est lourd et sombre. Nous atteignons un endroit soigneusement défriché, bordé sur deux côtés par de belles plantations de mil et confinant à la forêt par ses autres faces. C'est là que nos amis ont rencontré les « Mandjias », car, au dire des indigènes qui nous accompagnent, nous sommes sur le territoire des Mandjias. Près du chemin, le cadavre d'un grand gaillard de vingt ans environ, solide et bien charpenté; quelques boucliers.

Nous marchons en silence. Vers neuf heures, nous atteignons un assez beau village situé sur un petit monticule. Des débris de poteries, des graines, des épis de maïs, de menus objets abandonnés dans une fuite précipitée jonchent le sol. Quelques poules oubliées picorent

autour des cases, tandis que des chiens, enfermés par mégarde, hurlent lugubrement. Ce village devait être riche, à en juger par l'importance des plantations et le grand nombre des greniers à mil. Les constructions paraissent soignées; elles sont groupées, par deux ou par trois, au milieu de petites cours entourées d'une haie en branchages. Quelques forges fument encore et bien des foyers réchauffent le repas de famille.

Village sous bois chez les Mandjias.

Le gai clairon d'un coq perché sur le pignon d'une case ne parvient pas à dissiper la tristesse que nous cause la vue de cette activité si brusquement interrompue.

Nous faisons halte à peu de distance des premières habitations et quelques hommes procèdent à une reconnaissance minutieuse du village et de ses environs. Tout est désert. Dans les cases, de nombreuses cuves de bière de mil, récemment vidées, attestent que les guerriers avaient dû emprunter à cette boisson le courage néces-

saire pour résister à ceux qu'ils considéraient comme des ennemis.

Nos hommes se dispersent, mais ils ne songent nullement à dresser le camp. Ils ont supputé ce que pouvaient contenir les greniers à mil et ils estiment que nous avons des vivres pour deux mois. Mais la viande est plus rare; depuis les N'dris ils n'en ont plus mangé, aussi se livrent-ils à une chasse aux poules qui vient, fort à propos, nous tirer de nos réflexions. Les coups de triques pleuvent drus sur ces malheureux volatiles; beaucoup s'égarent même sur le dos de quelques chasseurs trop pressés de saisir leur proie : des cris, des hurlements, des éclats de rire et des contestations que nous tranchons à la Salomon.

Malheureusement, nos hommes ne s'en tiennent pas là. Nous les avons autorisés à prendre du mil dans les greniers. Pour s'éviter la peine insignifiante de les découvrir, ils les éventrent d'un coup de couteau et, lorsqu'ils ont recueilli un litre ou deux de grains, ils laissent le contenu du réservoir s'écouler dans la boue, gaspillant ainsi des ressources péniblement amassées pendant une année et qui auraient assuré l'avenir de plusieurs familles. Ils envahissent et pillent les cases, qu'ils détruisent ensuite. C'est navrant, mais il faut tenir compte de « l'émotion inséparable d'un premier début ». Beaucoup de nos Sénégalais voyaient le feu pour la première fois : ils sont grisés par leur succès de la veille.

Quand cette agitation s'est un peu calmée, nous parcourons le village à notre tour. Comme chez Bembé, chez les Dakoas, les Togbos, les N'gapoux et les N'dris, les cases sont rondes. Elles mesurent en général 4 ou 5 mètres

de diamètre. Un mur circulaire en argile soigneusement lissée, élevé d'environ 50 centimètres, supporte une charpente conique en lianes minces et souples. Par-dessus

Tribu des Mandjias. — 1. Tam-tam. — 2. Ornement de fête et de guerre. — 3. Pilon. — 4. Collier de femme en fer forgé. — 5. Panier en lianes. — 6. Couteaux et leurs gaines en cuir de buffle.

cette carcasse, une épaisse couche de chaume, disposée par rangs, dont le dernier est coupé très régulièrement à 30 centimètres du sol. La porte cintrée est très basse et protégée contre la pluie par une sorte d'auvent formé par la toiture.

La nuit ou lorsque le propriétaire s'absente, l'ouverture est fermée à l'aide d'une claie maintenue par une pierre. Toutes les cases, jusque chez les Saras, répondent à ce modèle. Dans toutes les habitations, la couche du père et de la mère est séparée, par un clayonnage, du reste de l'habitation.

Nous trouvons quelques fétiches grossièrement taillés, mais aucun détail d'ornements ou de costume n'a été oublié. C'était pour le moment le seul document que nous ayons sur les Mandjias.

Des pilons recourbés, servant à écraser le mil dans les mortiers, remplacent ici l'énorme barre de bois en usage partout ailleurs.

Nous trouvons un singulier ornement que les guerriers portent sur chaque tempe dans les fêtes et dans les combats. C'est une sorte de bonhomme en bois, orné de petites houppes et peint en deux couleurs, rouge et noir.

M. Maistre est obligé de s'aliter : il souffre de violentes douleurs d'entrailles et ne peut songer à marcher ni même à se faire porter en hamac. Nous prolongeons notre séjour; d'ailleurs, nos hommes n'ont point achevé de piler le mil qui doit constituer leur provision de farine.

Jusqu'à ce jour nous redoutions un retour offensif des Mandjias. Rien ne venant troubler notre tranquillité, nous commencions à reprendre confiance, lorsqu'un matin, vers huit heures, nous entendons un tapage infernal accompagné de cris sauvages, qui semblent poussés par une troupe considérable. Cette fois, plus de doute, c'est le tam-tam de guerre et nous allons être attaqués. Nous formons vivement le carré. Deux ou trois Sénégalais mon-

tent sur un arbre et observent les mouvements de l'ennemi.

Bientôt la tête de colonne fait son apparition, exécutant des danses échevelées et frappant sur des tambours. Au moment où l'on s'apprête à charger les armes, nous voyons à notre grande surprise émerger à travers les hautes herbes deux ou trois chechias rouges.

Ce sont les deux indigènes kas, ceux qui nous suivent depuis quelque temps. Escortés de porteurs croumans et de nos plus mauvais Sénégalais, auxquels ils ont emprunté leurs coiffures, ils sont allés en maraude et reviennent chargés de butin, poules, légumes, ustensiles, et un orchestre complet. Ils sont d'ailleurs tous parfaitement ivres, ce qui motive leurs contorsions bruyantes et leurs éclats de voix.

Les uns sont réprimandés, et les autres, punis sévèrement. Tous sont fort penauds maintenant.

Les quelques reconnaissances tentées dans toutes les directions n'ont amené aucun résultat. Les villages sont absolument déserts.

Après sept jours d'arrêt en cet endroit, nous nous mettons en route le 26 juillet.

Nous traversons de nombreux groupes d'habitations, dont quelques-uns, assez importants, sont abandonnés depuis le jour même. M. Maistre, toujours très fatigué, est obligé de se faire porter. Le pays n'est pas précisément difficile : quelques légers replis de terrain, une série de collines parallèles peu élevées se dirigeant toujours du N.-E. au S.-O. pour aller se rattacher sans doute à ce nœud orographique qui doit exister forcément à peu de dis-

tance du poste de Bangui. — Nous descendons insensiblement pour remonter de même sur de petites hauteurs formant des plateaux, couverts de roches ferrugineuses et presque dépourvus de végétation.

Bientôt nous reprenons une pente, plus accusée cette fois, et nous rencontrons quelques ruisseaux se dirigeant vers le nord.

Les villages sont très rapprochés et fort importants, la population doit être très dense. Les cultures considérables et fort bien tenues, les nombreux défrichements en cours d'exécution démontrent que les habitants doivent être extrêmement travailleurs. Les greniers à mil sont vides, maintenant, on ne rencontre plus la moindre poule isolée. Les fuyards ont tout emporté; ils ont même arraché les fruits, les légumes qui n'ont pas atteint une complète maturité.

Pendant de longs jours, nous sommes réduits à la bouillie de mil alternant avec une bouillie de courges insipides. Des ignames sauvages viennent quelquefois varier notre ordinaire, trop heureux quand nous pouvons mettre la main sur quelques arachides ou sur un rayon de miel impur et extrêmement amer.

C'est à ce moment que notre cuisinier Dominique devint un personnage d'importance. Absorbés par les préparatifs du départ et de la mise en route, nous n'avions pas fait attention à ce petit vieux bonhomme, mal bâti, bossu, velu, tordu et noir comme le diable en personne. Il mérite, cependant, une mention spéciale, car c'est lui qui, de temps à autre, apportait la note gaie et nous faisait oublier nos fatigues et nos préoccupations.

Tour à tour cuisinier de l'administration et des religieuses de Libreville, il a promené l'énorme bosse sous laquelle il s'effondre, aux quatre coins du Congo et du Gabon.

C'est merveille de lui voir confectionner avec rien ou à peu près un succulent repas pour six Européens à l'appétit excité par une longue marche à pied.

Le manioc, les ignames, les racines les plus inconnues, accommodées à l'huile de poisson, se transformaient sous ses doigts de sorcier en pain, rôti, entremets ou potage.

Dominique a deux défauts inhérents à la race nègre : il est joueur et ivrogne, mais il est puni par où il a péché. Son aide de cuisine, jeune gavroche noir des bords de l'Oubangui, connaît les cachettes de notre Vatel et lui vole sa bière de mil ; il lui gagne en trichant au jeu sa ration de perles, ce qui lui a valu un jour cette apostrophe de Dominique : « Allez, mossieu, vous êtes un grand débauché ! »

Avec ça, pas poltron : je l'ai vu à chaque attaque de notre camp rester calme auprès de son fourneau, surveillant son fricot sans être plus ému que s'il se fût trouvé en face de la sœur économe lui dictant le menu du jour.

Les talents de Dominique ne parvenaient pas à dissiper cette inquiétude vague, cette tristesse qui envahissait toute la caravane, depuis le dernier des porteurs jusqu'aux Européens, pendant la traversée de ce pays, probablement très riant en temps ordinaire, mais transformé maintenant en désert.

Le dimanche 31 juillet, nous quittons notre campement, situé à l'entrée d'une grande agglomération de cases

dont la traversée nous prend près d'un quart d'heure. A quelque temps de là, nous longeons un petit village, très heureusement situé dans un bas-fond, et coupé par une rivière aux eaux claires. On remarque quelques bananiers qui tranchent vigoureusement sur les autres arbres d'un vert sombre. Ce sont les seuls bananiers rencontrés depuis la Kemo.

En continuant notre chemin, nous trouvons un petit groupe de cases autour desquelles sont installés de grossiers abris, construits à la hâte pour loger, sans doute, les fugitifs des villages précédents.

Nous installons le camp à proximité d'un petit cours d'eau et non loin du hameau, sur un plateau entouré de plantations.

Nous allons essayer à nouveau d'entrer en relations avec les indigènes, car il n'est pas admissible qu'une semblable situation puisse se prolonger.

Nos hommes vont à l'eau, comme d'habitude, mais, peu de temps après, nous entendons de grandes clameurs, des coups de sifflets stridents et bientôt toute la corvée rentre au camp avec les sceaux vides. Les indigènes, postés sur l'autre rive, les ont, paraît-il, accueillis à coups de flèches et de zagaies. Les Mandjias sont, nous disent-ils, absolument ivres et très excités. Un jeune Togbo et deux N'dris, de quatorze à dix-huit ans, ont suivi nos Sénégalais, auxquels ils servent d'ordonnances. Ils n'ont pas oublié, bien entendu, leur sifflet d'ivoire qui leur sert, absolument comme notre trompe de chasse, à correspondre à distance. Le Togbo, que nos Sénégalais ont baptisé du nom de Mahmadi Diop, monte sur un arbre assez élevé;

les Mandjias, paraît-il, rôdent autour du camp dans les hautes herbes, il leur adresse quelques appels à l'aide de son sifflet. Les autres répondent et la conversation dure un bon moment. Enfin Mahmadi Diop nous déclare qu'il ne faut pas songer à faire la paix. Les Mandjias ne veulent pas entendre parler de nous. « Et, d'ailleurs, ils sont ivres, nous dit-il : inutile de parlementer, c'est du temps perdu. Demain... peut-être! »

Quelques hommes sont envoyés en vue de rapporter si possible des mortiers pour piler du mil, mais ils rentrent après avoir essuyé une volée de flèches. Ils n'ont pas voulu riposter.

Toute la nuit nous entendons de grandes clameurs dans les villages environnants. La bière de mil doit couler à flots, afin de donner aux guerriers l'énergie nécessaire pour lutter contre l'envahisseur.

Vers une heure après midi, le 2 août, nous entendons de grands cris, des coups de sifflets nombreux qui nous annoncent l'approche d'une troupe importante. Un Sénégalais, monté sur un arbre, suit les mouvements des Mandjias, qui se rapprochent en redoublant leurs cris.

Nous sommes formés en carré, scrutant la brousse. Le Sénégalais descend de son arbre et nous dit qu'ils vont apparaître. En effet, les herbes s'agitent et quelques flèches tombent devant la face du carré commandée par M. Maistre; il fait feu, et tous les Sénégalais l'imitent, même ceux qui tournent le dos aux assaillants.

Quelques rumeurs qui se perdent dans le lointain, puis plus rien. On examine le champ de bataille, et l'on ne découvre heureusement aucun cadavre.

M. Maistre envoie une section de Sénégalais à leur poursuite. Au coucher du soleil, ils reviennent ramenant un colosse, l'air abruti, la face tuméfiée : c'est un Mandjia, qu'ils ont fait prisonnier.

M. Maistre lui adresse quelques paroles rassurantes par l'intermédiaire d'une des femmes esclaves des Togbos qui ont suivi nos hommes. Elle appartient elle-même à la tribu des Mandjias et se fait parfaitement comprendre. Notre homme ne prête qu'une attention fort médiocre à tout ce qui l'entoure. Il a dû faire de sérieuses libations et les horions qu'il a reçus ne sont pas faits pour lui rendre la raison.

Nous partons, mais un peu à l'aventure, bien que guidés par notre prisonnier, qui, paraît-il, a nom Maro. Le brave homme ne nous rendra certainement pas de grands services. C'est une véritable brute qui répond par des grognements à toutes les questions qu'on lui pose.

Il nous apprend cependant que la tribu des Mandjias se divise en trois factions : les Mandjias Gouriés, les Mandjias Tommy et les Mandjias proprement dits. Il nous dit aussi que la population est très dense, ce dont nous sommes convaincus à en juger par l'importance des villages et des cultures.

Nous traversons une assez grosse rivière. On la désigne sous le nom de « Nana ». Je serais tenté de croire que ce n'est pas là un nom propre, mais un mot qui signifie cours d'eau en général.

Maro ne connaît plus la région. M. Maistre le met en liberté, après lui avoir remis un pavillon et des présents. Cette fois le pauvre Mandjia est absolument ahuri.

M. Maistre lui fait adresser un nouveau discours; le malheureux ne s'explique pas notre façon de faire, il part sans essayer de comprendre, à pas comptés, sans se retourner.

Ce n'est certes pas un semblable ambassadeur qui amènera un rapprochement entre les Mandjias et nous.

Le lendemain, peu de temps après le départ, l'avant-garde, au détour d'un sentier, découvre brusquement un village. Les indigènes ne soupçonnaient pas notre approche, tous vaquaient à leurs occupations, la vue de la caravane les effraie. Les guerriers sautent sur leurs armes. Les vieillards réunissent les femmes et les enfants, qu'ils font partir pour les cacher dans la brousse. Le gros des habitants se masse à l'entrée du village pour arrêter notre marche, afin de donner à leurs familles le temps de fuir.

Des pourparlers allaient s'engager, lorsqu'un coup de fusil, parti accidentellement, fait prendre l'offensive aux indigènes, qui lancent une volée de flèches sur l'avant-garde; celle-ci fait alors une décharge générale qui met les indigènes en fuite. L'avant-garde se met à leur poursuite dans des marais couverts de buissons

Cette affaire, qui ne nous a coûté qu'un grand nombre de cartouches, aurait pu avoir des conséquences plus graves. Elle retarda, en tout cas, la reprise des relations. Les indigènes laissèrent plusieurs morts.

Nous campons dans le village, puis nous reprenons notre marche à travers un fouillis inextricable, longeant pendant trois jours une rivière, que nous supposons être celle désignée précédemment sous le nom de Nana. Nous franchissons un de ses affluents, mais, faute de guides, nous ne pouvons lui assigner un nom.

Après avoir traversé une forêt, beaucoup moins importante, mais aussi épaisse et aussi accidentée que celle du Mayombe, nous rencontrons une assez forte agglomération, bien pourvue de greniers regorgeant de mil, et entourée de riches plantations.

Nous installons notre camp non loin de là, bien décidés à ne nous mettre en route qu'après avoir fait la paix avec les Mandjias.

Le sergent noir Samuel est envoyé en reconnaissance avec quelques hommes. C'est un garçon prudent et avisé, il a rencontré quelques indigènes dans un village. Ceux-ci, en présence de son attitude calme, ont consenti à entrer en pourparlers. Samuel leur dit que nous demandons simplement des vivres et le libre passage et, pour prouver nos bonnes intentions, leur laisse quelques brasses d'étoffes, des perles et quelques menus objets. Il les engage à réfléchir et à consulter les habitants du village, et se retire en leur disant qu'il reviendra le lendemain, avec un blanc qui leur confirmera ces paroles de paix.

Le lendemain, M. Maistre se rend à l'endroit indiqué, accompagné de quelques hommes d'escorte, des deux femmes et des enfants qui suivent la caravane depuis la Kemo. M. Briquez et quinze hommes suivent à distance en cas de guet-apens.

A la place où, la veille, Samuel a déposé ses cadeaux, se trouvent maintenant une corbeille renfermant trois poules, quelques épis de mil, puis, à terre, divers objets qui, au dire des femmes et des enfants togbos, signifieraient paix et amitié. Quelques hommes viennent parlementer, une femme et un des enfants restent au village; on remet des

cadeaux et deux Mandjias consentent à venir au camp avec M. Maistre.

Ils y font un court séjour, mais, enchantés de l'accueil, ils vont chercher leurs compatriotes, qui bientôt arrivent en foule considérable. Il en vient de tous les villages environnants. Tout se passe en bon ordre; nos hommes, affamés à la suite de cette longue disette, ne discutent pas sur les prix des marchés. Ils paient sans compter et prennent à peine le temps de dépouiller les chèvres et les poules avant de les mettre en broche.

# CHAPITRE IX

## COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR LES MANDJIAS

Traité avec Candia. — Les Ouias-Ouias. — Les Aouakas.
Traité avec Yagoussou. — Le Gribingui.

Afin de bien prouver aux Mandjias nos intentions pacifiques, nous décidons de séjourner quelque temps sur ce point. Le marché est très fréquenté ; les indigènes des villages environnants viennent en foule, quelques-uns même appartiennent aux villages que nous avons déjà traversés.

A part quelques types de jeunes hommes, les Mandjias sont loin d'être beaux. Ils me paraissent être les plus laids de tous les indigènes rencontrés depuis Bangui. Le nez, déjà épaté naturellement, acquiert des proportions exagérées par suite de l'introduction de deux bâtonnets dans des trous pratiqués dans chaque narine. Les pommettes sont saillantes. Ils portent dans les lèvres des morceaux de quartz brut, des anneaux de cuivre (Tingui). Les yeux, fendus en amande et petits, sont sans expression, dès qu'ils atteignent la vingtième année. Les nombreux orne-

ments, qui occasionnent de sérieuses mutilations de la face, contribuent à les enlaidir, mais le type primitif est d'ailleurs lourd et grossier.

Au point de vue de l'ensemble, ils paraissent assez bien plantés, mais, comme chez beaucoup d'autres peuplades, les membres inférieurs sont grêles.

Leur coiffure rappelle un peu celle des Langouassis. Elle est beaucoup moins soignée, même chez les jeunes gens, qui se couvrent cependant la tête de plumes, de perles et de cauris.

On remarque chez les Mandjias beaucoup d'hommes atteints par une vieillesse précoce. Il n'est pas rare de voir des hommes, âgés à peine de quarante à quarante-cinq ans, encore droits et de belle taille, mais ridés, la peau rêche et couverte de pellicules blanches, ainsi que les très vieux noirs dans les autres régions.

En général, la couleur de la peau est d'un brun chocolat foncé.

Malgré les ornements, les coiffures, qui paraissent empruntés aux Langouassis, je crois que les Mandjias se rapprochent davantage des N'gapoux comme type, caractère, mœurs et coutumes.

M. Maistre passe un traité avec un chef nommé Candia, moins à cause de l'importance de ce dernier que pour laisser une trace de notre passage. Les indigènes conservent, en effet, avec un soin minutieux tout ce que les « blancs » leur remettent présentant le caractère d'un « fétiche », par ce fait que l'objet n'offre aucun avantage matériel immédiat.

Il importait de faire connaître le point où les relations

avaient été reprises, d'autant plus qu'elles étaient fort cordiales à l'heure actuelle.

Parmi les guerriers qui accompagnent Candia, nous en remarquons un, affligé d'une hernie inguinale, maintenue par un appareil qu'apprécierait certainement un orthopédiste européen.

La figure ci-contre dispense de plus amples détails.

Il est d'ailleurs assez curieux de remarquer que les Mandjias, gens assez peu soigneux de leur personne, qui, contrairement à ce que nous avons vu jusqu'à ce jour, ne se livrent qu'à quelques rares ablutions, apportent, au contraire, dans le traitement des plaies, blessures, infirmités, etc., des soins tout particuliers.

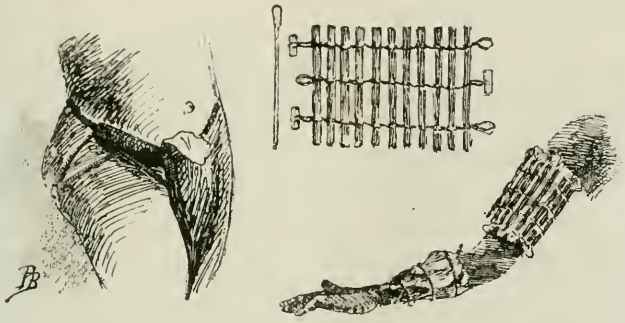
Ils emploient pour le traitement des plaies une plante assez semblable aux jeunes pousses de roseau et qui dégage, lorsqu'elle est froissée, une forte odeur de phosphore. Les Ouoloffs du Sénégal lui donnent le nom de « bagnefalla ». Nos porteurs kassaïs la nomment « tikotsi » et l'emploient pour aromatiser les viandes. Ces derniers lui prêtent des propriétés stomachiques extraordinaires.

La façon dont nous avons pris contact avec les Mandjias paraît peu susceptible de permettre une appréciation en toute connaissance de cause sur leur caractère. Je les crois cependant moins farouches qu'on a bien voulu nous le dire. Avec un peu de tact, d'intelligence, on en ferait certainement d'utiles auxiliaires. A en juger par l'importance des travaux agricoles qu'ils exécutent, ils constituent certainement une population paisible et travailleuse.

Arrivant chez eux à l'improviste, nous avons causé

parmi cette population une panique bien justifiée. Ali, notre guide n'dri, nous avait fait pressentir l'inconvénient d'une arrivée inopinée chez des populations ignorant l'existence des « blancs ». Les coups de fusil du début justifiaient pleinement leur inquiétude.

Il n'en est pas moins vrai que nos ennemis de la veille devinrent nos auxiliaires du lendemain. C'est là un fait sur lequel il importe d'insister particulièrement.



Bandage herniaire, appareils de fracture.

Chaque porteur, chaque Sénégalais, avait, lorsque nous nous mîmes en route, deux ou trois indigènes qui l'accompagnaient et se disputaient l'honneur de porter la charge ou le havresac de leurs nouveaux amis.

La rancune n'est pas à coup sûr un des défauts des Mandjias.

Le 22 août, nous quittons le campement, escortés de nombreux indigènes. Deux chemins s'offrent à nous : l'un obliquant légèrement vers le N.-E., l'autre se dirigeant assez droit vers le Nord. C'est ce dernier que nous prenons, mais il s'enfonce dans des bas-fonds marécageux et nous

oblige à traverser de nombreux ruisseaux et une rivière assez importante.

Pendant cette marche des plus pénibles, M. Maistre est à nouveau pris de fièvre et dans l'obligation de se faire porter. Notre marche se prolonge cependant, mais bientôt nous sommes obligés de faire halte près d'un village situé sur le territoire d'un chef nommé Mago.

Le type des habitants, qui appartiennent encore à la tribu des Mandjias, est plus fin, moins désagréable. L'usage des boucles d'oreilles est général, le modèle le plus répandu se compose d'un gros anneau de fer dans lequel sont enfilés une douzaine environ d'anneaux plus petits. Quelquefois ce sont des dents d'animaux ou des coquilles de petites moules. Souvent ils portent dans les oreilles un morceau de liane courbé en forme d'U renversé et dont les extrémités sont ornées de torsades en métal.

L'armement se compose d'un couteau effilé, enfermé dans une gaine de cuir ornée de dessins à jours et de nombreux anneaux; de la lance, dont le modèle est peu varié. L'arc paraît plus en vogue. Il porte une sorte de sabot en bois, fixé un peu plus haut que l'endroit où se place le pouce, pour protéger ce doigt contre le choc de la corde. Presque tous les arcs sont munis de cet instrument, que les Ouaddas emploient, mais par exception. Schweinfurth en a vu de semblables chez les Momboutous.

Les flèches, d'un travail assez ordinaire, ne présentent aucune particularité remarquable. Elles sont rarement empoisonnées.

Les carquois en vannerie sont fort coquets. Chaque

guerrier porte, attachées à son carquois, deux ou trois cordes de rechange, en lianes.

Nous rencontrons de nombreuses agglomérations et des cultures importantes, mais la pluie rend notre marche des plus pénibles. La santé de M. Maistre est loin de s'améliorer; il est souvent obligé de m'abandonner la direction de la colonne pour se faire porter en hamac.

Le « tippoï » pour le transport des malades et des blessés.

Le 28 août, nous traversons un petit ruisseau près duquel sont construites quelques huttes. Les guides nous annoncent que nous venons de franchir la limite septentrionale du pays des Mandjias.

Nous pénétrons maintenant sur le territoire des Ouias-Ouias. Les rares habitants que nous rencontrons ne diffèrent pas sensiblement de nos guides, au point de vue du type. Après quelques heures d'une marche coupée par une grande quantité de passages, de ruisseaux, de ravins

et d'une assez grande rivière, nous traversons un village des plus curieux, bien que d'aspect misérable.

Il est situé auprès d'un beau ruisseau bordé de gigantesques bombax et d'un enchevêtrement de palmiers de toutes sortes, de lianes qui livrent à peine passage à quelques feuilles de calladium.

Nous remarquons un seul et unique borassus rabougri et chétif; nous sommes surpris : c'est le premier échantillon que nous voyons depuis les Togbos.

Bientôt arrivent une quinzaine d'indigènes, qui nous choisissent avec une sollicitude toute franche et cordiale un excellent emplacement de camp.

Ceux-ci, par exemple, ont un type nettement accusé. Briquez et moi sommes tentés de chercher le chef Yabanda : nous nous croirions en effet chez des N'gapoux, auxquels ils ressemblent étrangement. Tous portent au bras gauche un bracelet de corne, d'ivoire ou de cuir, destiné à maintenir leur couteau droit.

Ils ont quelques morceaux de pagne bleus, qui leur viennent d'une peuplade située à trois ou quatre jours de marche, vers le N.-E. Ils nous donnent quelques explications embrouillées à ce sujet. Voici ce que je crois saisir : La peuplade dont ils nous parlent est très guerrière et s'est emparée peu à peu de grands territoires. Elle a dispersé, réduit en esclavage les tribus qui les occupaient. Quelques fractions de ces tribus, chassées de chez elles, sont venues se fixer dans cette région, jadis inhabitée, entre les Mandjais et les Akoungas. Unies par le malheur et la misère, elles se sont groupées, puis se sont mêlées. C'est ce qui fait que, de village à village, les types des

Ouias-Ouias changent quelquefois assez sensiblement. Ils ajoutent que leurs conquérants portent des vêtements et possèdent des fusils à deux coups, qu'ils nomment « bondouk », c'est le nom arabe du fusil; ils ne sont ni Rabi, ni Snoussous, ni Tourgous, ni Kridimis (c'est ainsi que l'on nomme les musulmans en pays fétichistes). Ce sont les Angao-Angao; nous ne tarderons pas à les rencontrer.

Le pays est pauvre et offre peu de ressources; les cultures, restreintes au strict nécessaire, sont médiocrement entretenues; on sent que cette petite population n'est pas encore bien établie.

Un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans nous dit qu'il a été esclave chez les « Snoussous » de l'Est, et offre de nous conduire chez les Angao-Angao.

Il ne connaît pas les N'gapoux, il nous dit que les peuplades qu'il a visitées sont les Bazou dans l'Est et les M'bagga; il croit être originaire de cette tribu, située au N.-E. Il connaît, dit-il, une autre tribu, les N'gama, mais il est bien difficile d'obtenir de lui la situation exacte de ces trois régions, portées sur les cartes d'après les indications de traitants musulmans, fournies à Nachtigal.

Le point où nous nous trouvons pourrait bien être celui désigné sous le nom de Ousia sur la carte de Perth.

Nous mettons deux jours pour traverser le misérable pays des Ouias-Ouias, puis nous pénétrons sur le territoire des « Aouakas ».

Leur chef se nomme « Yagoussou ». A la façon dont on nous en parle, à en juger par les nombreux et impor-

tants villages placés sous sa dépendance et par la situation des immenses territoires qu'il administre sur les « deux rives du Gribingui », Yagoussou doit être un chef important.

Le 1er septembre, nous campons près d'un gros village appartenant à ce chef.

Les cultures s'étendent à perte de vue et sont très soignées. Le maïs, le mil, le manioc, le sésame sont en pleine maturité; la récolte paraît fort abondante cette année. Les patates douces et les ignames nous sont apportées en grande quantité, de même qu'une farine de manioc très fine, très pure et d'une blancheur éclatante.

Les poules et les chèvres nous sont également vendues à très bas prix. Nos hommes font l'acquisition de poissons fumés, dont les dimensions permettent de supposer que nous approchons d'une forte rivière. D'ailleurs bon nombre d'indigènes ont des gaines de couteaux en peau de caïman; nous n'en avions pas vu depuis l'Oubangui.

Le chef Yagoussou vient nous rendre visite, il paraît jouir d'une certaine influence. Il fait quelques réserves au sujet de ses voisins de l'Ouest. Il déclare même, sans grande conviction, que, de ce côté, son territoire est limité par un immense désert; il ne paraît pas décidé à en dire davantage.

D'après lui, la tribu des Aouakas est bornée à l'Est par les N'dougga et les Bazous; au N.-E. par les M'baga et les N'gamas; enfin au Nord par les « Saras ».

C'est la première fois que nous entendons prononcer spontanément ce dernier nom devant nous.

Après avoir passé un traité avec Yagoussou, nous nous

mettons en marche à travers un pays légèrement mamelonné. Bientôt nous descendons vers une fort belle plaine verdoyante, limitée par quelques collines qui s'estompent vers le lointain. Au milieu de la plaine, serpente une ligne d'arbres, plus touffus et plus verts et dont la direction générale est à peu près E.-N.-O.

Gribingui! Gribingui! nous crient les guides, qui d'ailleurs paraissent très fiers de cette rivière.

Le sentier nous conduit vers un emplacement assez nu d'où nous découvrons la rivière, dont les indigènes nous parlaient si souvent depuis la Kemo.

Elle est d'un aspect très pittoresque, mais nous avons été gâtés à force de contempler les immenses proportions du Congo et de l'Oubangui, aussi trouvons-nous au Gribingui des proportions bien modestes pour un fleuve si renommé à de fort grandes distances.

Il n'en est pas moins vrai qu'il mesure plus de 50 mètres de large et que sa grande profondeur, la rapidité du courant, dénotent un cours d'eau très important. On peut d'ores et déjà supposer que le fleuve est navigable en toute saison pour les petits vapeurs comme ceux de la colonie du Congo français.

Le sentier, très fréquenté, se continue sur l'autre rive. Les deux amorces sont reliées par une simple corde, pas le moindre pont. Les indigènes traversent à la nage, se tenant à la corde en lianes.

Il nous faut choisir notre itinéraire, maintenant, car nous avons effectué la première partie de notre programme : « Atteindre le cours supérieur du Chari ».

Nous dressons le camp en cet endroit.

# CHAPITRE X

## SUR LES RIVES DU GRIBINGUI

Premier passage du fleuve. — Akoungas. — Ireni. — Le Bamingui et Ali Djaba. — Premier marais. — Dakamandougou. — Rétous et Aretous. — Dakala. — Les Vasakos.

Les nombreux renseignements recueillis en cours de route et ceux que fournissaient tous les jours les indigènes, ne permettaient plus le moindre doute au sujet du « Gribingui ». C'était réellement le cours supérieur du « Chari », qui ne porte ce dernier nom qu'en pays musulman.

Pour les fétichistes, deux cours d'eau très importants, le Gribingui et le Bamingui, se réunissent, un peu avant le pays des Saras, pour former un fleuve considérable qui coule vers le nord.

Quant aux noms arabes que portent ces fleuves et leurs affluents, ils sont absolument inconnus des indigènes.

C'est là un fait qui ne doit nullement surprendre; il tend simplement à démontrer que les incursions ou même les relations des musulmans chez ces peuplades sont moins fréquentes qu'on se plaît à le dire : dans la région Ouest, bien entendu.

Il convient, d'ailleurs, de remarquer que ces cours d'eau sont portés sur les cartes d'après des indications, fort vagues, fournies par le voyageur allemand Nachtigal. Il les avait recueillies pendant son séjour dans le Baguirmi, c'est-à-dire fort loin des sources, auprès de traitants musulmans, peut-être fort au courant des questions économiques de ces régions, mais peu soucieux de l'intérêt géographique qu'elles présentaient.

Nachtigal donne d'ailleurs tous ces renseignements sous la plus extrême réserve.

Pour peu que l'on prenne la peine d'observer, on remarquera que, dans ces régions, une rivière porte autant de noms que de tribus qu'elle traverse. Le fait est fréquent en Algérie et dans beaucoup d'autres endroits.

Pour leur commodité personnelle, afin de pouvoir se donner des points de repère, des lieux de réunion, les négociants musulmans ont désigné ces cours d'eau sous des noms appartenant à leur langue et tirés de l'aspect présenté par la région, sans tenir compte des nombreuses appellations indigènes.

C'est ainsi qu'ils ont nommé « Bahar-el-Ardh », fleuve de la terre, fleuve jaune, le « Gribingui », que certains appellent Gribissi et qui, dans l'Est, nous a été désigné sous le nom de « Bangoula ».

Enfin le Ba-Mingui est sans nul doute le Bahar-el-Abiod (fleuve blanc).

L'identification de ces cours d'eau présente, dit-on, une certaine importance ; je la crois secondaire cependant : au point de vue des appellations, bien entendu.

Ces fleuves blancs, jaunes ou verts ont pour les musul-

mans le même caractère que pour le voyageur européen le « camp de la famine », l' « île de la rencontre », « la montée du palmier » ou « le camp des antilopes ». Ce sont des appellations conventionnelles, employées par un petit groupe de voyageurs et pouvant leur rendre de grands services, mais ne présentant aucun intérêt au point de vue général.

Pour moi, je ne retiens qu'un seul des renseignements fournis au grand voyageur. C'est que le Chari est formé de deux grands cours d'eau qui en constituent le cours supérieur. C'est là un point qu'il nous a été donné d'éclaircir sur place et sur lequel le doute n'est plus permis.

Par la suite, nous avons pu préciser d'une façon certaine le cours supérieur du Chari, en suivant pendant plus de cent kilomètres les rives de l'une des deux branches principales de ce fleuve. Quant à l'existence d'un bras reliant le Chari au Logone, hypothèse que Nachtigal considérait d'ailleurs comme invraisemblable, nous avons pu nous convaincre que, malgré les apparences, elle était inadmissible. C'est, d'ailleurs, une question que nous examinerons dans la suite.

Les reconnaissances effectuées par chacun de nous, dans l'E. et dans l'O., nous firent renoncer à nous diriger dans l'une ou l'autre de ces directions. A l'O., un affluent du Gribingui formait, à son confluent, un assez gros marais peu praticable et la région paraissait déserte et peu fréquentée. « M. Maistre croit que cet affluent n'est autre que la rivière désignée précédemment sous le nom de « Nana ». Je suis certain de l'avoir entendu nommer

« Gouroungou » à différentes reprises, mais ces deux renseignements n'étant basés, l'un et l'autre, que sur des données fort vagues, il n'y a pas lieu d'insister sur le nom à lui donner.

A l'Est, des marais, des bas-fonds difficiles, et d'ailleurs pas le moindre chemin. Les indigènes, cette fois, nous engagent à faire route au Nord. C'est l'avis général, mais,

Passage du Gribingui.

dans ces conditions, il faut aviser aux voies et moyens de franchir la rivière.

Ce ne sera pas petite affaire, car le courant est violent : nous nous trouvons cependant à l'endroit le plus favorable. Ailleurs, la traversée serait impossible, au dire des indigènes.

On songe tout d'abord à installer un pont, formé par des radeaux maintenus par une corde tendue d'une rive à l'autre; mais la violence du courant est telle qu'il faut bientôt renoncer à ce projet.

Les radeaux primitivement construits sont alors amarrés à un anneau glissant sur un câble tendu. Deux cordes fixées à cet anneau permettent d'établir un va-et-vient entre les deux rives. Il faut changer fréquemment le radeau, car le bois qui le constitue flotte mal et les herbes dont il est recouvert ne surnagent plus dès qu'elles sont humectées. Tous nos hommes se sont mis à l'œuvre et nous avons une certaine quantité de ces flotteurs. A chaque voyage, nous transbordons 1 homme et 3 caisses.

Ce fut une grosse perte de temps, mais c'était aussi une énorme difficulté vaincue sans le moindre accident. Étant donnés les matériaux dont nous disposions et l'obstacle à surmonter, une semblable opération était assez périlleuse. Un seul colis fut noyé, par suite de la rupture d'un câble; c'est, d'ailleurs, la seule charge perdue pendant toute la durée de l'expédition.

Le 10 septembre, neuf jours après notre arrivée, nous étions tous sur l'autre rive.

Les indigènes nous ont dit pendant notre séjour qu'une caravane composée de plusieurs « blancs » est, depuis quelque temps, sur nos traces, et paraît marcher en hâte pour nous rejoindre. Elle est à plusieurs journées en arrière, mais elle pourrait nous rejoindre si nous restions quelques jours sur ce point.

M. Maistre comptait trouver de nombreuses pirogues sur le Gribingui. A défaut, il pensait pouvoir installer des radeaux, sur lesquels nous aurions pu naviguer. Il dut bientôt se convaincre qu'aucun de ses deux projets n'était praticable et, afin d'éviter de perdre du temps, il renonça à prolonger son séjour.

Deux routes nous avaient été indiquées, la veille, pour attendre le premier village : l'une, excellente, bien frayée et suivant un petit mamelon; l'autre, assez peu indiquée et s'engageant dans les marais. Nous choisîmes cette dernière, qui se dirigeait vers le Nord.

Toutes deux aboutissaient, d'ailleurs, au même village. Nous sommes fort bien reçus dans ce village, qui fait encore partie de la tribu des Aouakas. Les femmes ne viennent pas au camp, mais sont restées dans les cases. Les vivres nous sont offerts en grande quantité et à très bas prix.

Une promenade dans les plantations nous permet d'admirer une « tendue » de « collets », fort laborieusement et intelligemment installée par les indigènes. Nous pouvions d'ailleurs, le lendemain, compter neuf pintades, prises sur un espace mesurant à peine un demi-hectare. Des gens gravement assis sur la place du village fument une pipe, peu commune ici, mais que nous avons déjà remarquée chez les Mandjias. Le fourneau, en terre, est armé d'un tuyau fort long, recourbé en forme d'arc; il est maintenu ainsi par une cordelette. Une seconde cordelette rejoint le fourneau. Les fumeurs absorbent une gorgée d'eau, qu'ils conservent dans la bouche, puis aspirent une forte bouffée de fumée. Ils jettent l'eau et rendent la fumée ensuite. Cette façon de savourer une pipe surprend un peu le fumeur européen le plus endurci.

Dominique, notre cuisinier, qui change de pipe à chaque nouvelle tribu, s'est offert un de ces volumineux engins, dont il use consciencieusement.

Nous le complimentons sur sa nouvelle acquisition et,

dans une auréole de fumée, il nous répond : « N'est-ce pas qu'elle ressemble à la pipe du roi David ! »

Et, en présence de notre étonnement : « Oui, ajoute-t-il, c'est bien cela, je l'ai vu dans l'histoire sainte. » Je me souviens aussi, en effet, que, dans mon jeune âge, j'ai vu sur une petite Histoire sainte une gravure représentant David, dansant devant l'Arche, en s'accompagnant de la harpe. L'artiste avait donné à cet instrument une forme assez semblable à la pipe de Dominique : de là l'erreur, sans doute.

Le 11 septembre, nous nous mettons en route sous une pluie fine et pénétrante. Nous traversons d'immenses plantations fort bien entretenues, binées et sarclées avec un soin minutieux. Les villages paraissent riches : les légumes, les céréales, les poules et les chèvres existent en quantité; ils paraissent cependant moins riants que dans l'Est : cela tient surtout à la mauvaise confection des cases faites sans goût et avec du chaume pris au hasard. En revanche, les villages sont d'une propreté remarquable et il serait difficile de trouver, sur la place centrale ou auprès des cases, le moindre détritus, la plus petite ordure.

Partout, jusque chez les Ouias-Ouias, nous remarquions dans les villages des arbres auxquels étaient fixés des quantités de fétiches. Il en était de même près des maisons. Dans les défrichements, auprès des plantations récentes, nous ne manquions pas de rencontrer une sorte de petit autel en branchages, supportant des calebasses pleines de cendre, des fruits rouges, des arêtes de poisson ou des plumes de poulet, tout cela destiné à protéger les récoltes contre le mauvais œil.

Cette coutume disparaît tous les jours de plus en plus, du moins extérieurement.

Nous sommes sur le territoire des « Akoungas », peuplade moins frustre que les précédentes, d'un abord plus sympathique. D'ailleurs, plus nous avançons, plus le pays nous paraît différent. Ce n'est plus ce paysage des environs de l'Oubangui, « la ténébreuse Afrique » de Stanley, mais le grand air, la lumière, l'espace devant soi; l'Afrique telle qu'on la rêve, après avoir lu Barth et Nachtigal.

Le plateau sur lequel nous cheminons s'abaisse assez brusquement et nous découvrons une vaste plaine, qui s'étend à perte de vue. Dorée par un beau soleil, elle nous donne, malgré la sobriété du décor, une impression de grandiose, d'immensité beaucoup plus vive que celle ressentie dans le Mayombe ou sur le Congo.

Nous atteignons le village d' « Atalavé », composé de 40 à 50 cases, disséminées par groupes de 3 ou 4, dans de belles plantations de maïs.

Le tabac est ici l'objet de soins tout spéciaux. Chaque pied est repiqué, entouré de terreau, butté et les feuilles avariées délicatement enlevées.

Le 14 septembre, nous atteignons le village de Bougo. Les habitations sont peu nombreuses, mais elles sont entourées d'abondantes cultures. Le pays est plus riche.

Quatre petits chefs viennent nous faire visite. Bien qu'ils aient un grand nombre de points de ressemblance avec les N'gapoux, ils ont dans leurs allures quelque chose de moins sauvage, des mouvements plus calmes, des attitudes graves et compassées qui semblent empruntées aux musulmans.

Après avoir traversé le village de Gaddé, nous allons nous installer près de celui d'Ireni. Ce chef paraît exercer une réelle influence sur les indigènes. Il nous parle du « Bamingui », grosse rivière qui rejoint le « Gribingui » en pays sara. Demain, nous dit-il, nous camperons chez « Finda », puis nous pénétrerons chez les Aretous; il nous engage ensuite à passer chez les N'gamas et les Tennés.

Ces populations s'occuperaient exclusivement de pêche et de navigation. Elles n'ont que quelques misérables cultures et ne font point d'élevage.

Ireni signe un traité et nous le quittons, enchantés de son excellent accueil.

La même réception nous est faite chez le chef Finda, dont le village est situé près d'une jolie rivière, « la Mihi », affluent de rive droite du Gribingui. Les renseignements que nous fournit Finda sur les Aretous (ou Routou), les N'gamas et les Tennés permettent de supposer que Nachtigal a donné à ces tribus, sur la foi de renseignements vagues, une importance qu'elles n'ont pas.

Nous signons également un traité avec Finda.

Ce chef se plaint des fréquentes incursions des musulmans. Leurs remuants voisins ne paraissent cependant pas les effrayer beaucoup.

J'ai d'ailleurs constaté que les chefs fétichistes se plaignaient généralement des Snoussous, Tourgous ou autres musulmans, au moment où ils apportaient un cadeau en échange du nôtre. C'était toujours cet argument qui servait à excuser le peu de valeur de leurs présents.

Les Aouakas et les Akoungas paraissent appartenir à

la même race. Ils sont beaucoup plus affinés que les Mandjias, dont ils ne rappellent du reste en rien le type, tandis qu'il serait possible de les rattacher au même groupe ethnique que les N'gapoux.

Ils portent au bras des couteaux de formes particulières. Ce modèle a été signalé par Nachtigal, qui en avait vu en la possession des chefs saras venus à Goundi pour rendre hommage au M'bang Mohamed Abou Sekkin. Leurs autres armes sont à peu de chose près les mêmes que chez les Mandjias.

Ils sont très soigneux de leur personne. Leurs coiffures sont quelquefois arrangées avec autant de goût que celles des Banziris. Beaucoup portent une petite barbiche assez fournie, ce qui est assez rare chez les autres tribus, sauf précisément chez les N'gapoux.

Enfin ils paraissent travailleurs et relativement paisibles. Nous avons constamment trouvé chez eux un accueil des plus empressés.

Le 20 septembre, nous pénétrons sur le territoire des Aretous. La marche s'effectue dans un marais pendant plus de deux heures. Pris de fièvre, je suis obligé de me faire porter en hamac pendant la fin de l'étape. Je plains sincèrement M. Maistre, que sa maladie oblige fréquemment à employer ce mode de transport... C'est un véritable supplice.

Nous faisons halte en face du village de Dakamandougou, situé sur la rive gauche du fleuve. Nous obtenons à grand' peine quelques vivres. Les Aretous paraissent inquiets et de plus la région est fort pauvre. Ils possèdent deux pirogues. Lorsque nous quittons ce village, nous obtenons

à grand'peine qu'ils consentent à nous en louer une, qui d'ailleurs est en fort mauvais état.

M. de Béhagle s'embarque et redescendra le Gribingui pour en relever le cours.

Nous traversons, sur un pont construit par nos hommes, un petit affluent de rive droite du Gribingui, la Mimi.

L'un de nos guides nous dit qu'il a été autrefois esclave d'Ali Djaba (l'un des traitants musulmans qui ont pris part au meurtre de Crampel). Il nous fournit des renseignements qu'il appuie d'un dessin sur le sable. Il semble résulter que nous ne sommes pas loin de la Zeribah d'Ali Djaba.

Après trois jours d'une marche pénible, nous atteignons un emplacement de camp qui paraît très fréquenté. En face et à 500 mètres sur la rive gauche, se trouve le village de Dakala.

Entre Dakamandougou et Dakala existent, sur la rive gauche du Gribingui, d'immenses marais qui s'étendent à perte de vue.

Ce sont certainement ces marais qui ont dû donner naissance à l'hypothèse d'une communication entre le Logone et le Chari. D'ailleurs, bien que nous fussions à l'époque des hautes eaux, il existait entre ces marais des solutions de continuité.

D'autre part, nous étions en présence d'une plaine inondée, mais non d'un bras de rivière. La végétation elle-même indiquait suffisamment que cette région devait être à sec une bonne partie de l'année.

Les indigènes de Dakala possèdent une seule pirogue et paraissent peu disposés à nous passer de l'autre côté de

la rive. La région est pauvre et peu habitée, disent-ils; nous ne trouverons aucune ressource sur la rive gauche. Ils nous engagent à faire route vers l'Est. Les villages sont riches et nombreux.

D'après leurs renseignements, à trois jours de marche de l'endroit où nous nous trouvons, existe sur la rive droite du Bamingui, un important village appelé N'gari. C'est le centre d'opérations du traitant Ali Djaba, qui a installé sur ce point ses magasins et ses entrepôts.

La situation précaire dans laquelle nous nous trouvions, par suite de la diminution de nos marchandises, ne nous permettait pas de tenter une reconnaissance de ce côté. Notre objectif était d'ailleurs la confédération des Saras-Daï, la plus importante, celle qui est actuellement soumise au Baguirmi et régie par des fonctionnaires musulmans. C'est là que nous devions réaliser notre programme, c'est-à-dire prendre contact avec les États musulmans du bassin du Tchad et nouer avec eux des relations pacifiques. Ali Djaba n'était certainement pas homme à nous faciliter cette tâche; il eût été absolument impolitique de faire route vers l'Est et de pénétrer dans des régions peut-être soumises à l'influence de Ouaddaï.

Nous résolûmes de franchir à nouveau le Gribingui et de suivre sa rive gauche, en obliquant vers le nord-ouest pour atteindre le pays des Saras. Nous engageons des pourparlers avec les indigènes de Dakala, qui se montrent peu disposés à nous prêter leur pirogue.

Pendant une de ces longues conférences, deux de nos hommes rentrent de la chasse et nous avisent qu'ils ont rencontré un groupe de voyageurs composé de quinze

personnes environ. Trois portaient de grands vêtements confectionnés comme au Sénégal. Ils étaient armés de lances. Les autres, esclaves sans doute, n'étaient point vêtus et portaient des charges. En apercevant nos deux chasseurs, tous prirent la fuite, abandonnant leurs fardeaux. Ils ont laissé des corbeilles de maïs, de la viande fumée, des outils, de la ferraille, des vêtements et quelques lances. Nous défendons de toucher à ces objets, espérant que les propriétaires viendront sans doute les prendre et qu'ils pourront nous fournir quelques renseignements.

Personne n'étant venu, nous faisons enlever ces charges et, pendant que nous procédons à l'inventaire, nous trouvons au fond d'un sac des colliers de perles auxquels sont suspendues deux douilles de cartouches modèle Gras, portant l'estampille de 1886.

Rien autre de suspect dans leur bagage, qui est plutôt celui d'honnêtes commerçants que de dangereux rôdeurs. D'ailleurs nous sommes, à n'en pas douter, sur un lieu de concentration de caravanes et ce passage de la rivière doit être très fréquenté.

Avec beaucoup de patience, nous parvenons à décider les gens de Dakala à nous passer sur l'autre rive. Ils finissent par y consentir; le chef vient lui-même et nous prie de lui restituer les objets trouvés la veille qui, dit-il, appartiennent à des gens de son village. Nous demandons à voir les trois hommes vêtus qui paraissaient en être les propriétaires. Le chef retire alors sa revendication.

Ce détail nous paraît assez étrange; néanmoins, nous

n'insistons pas davantage. Les vivres font défaut, nous devons hâter le passage, car les dispositions des gens de Dakala pourraient changer, et ils consentent maintenant à nous transborder.

A la façon dont les passeurs installent les hommes et les charges dans leur frêle pirogue, au soin qu'ils mettent pour débarquer les colis, il est facile de voir qu'ils doivent souvent faire traverser la rivière à d'importantes caravanes.

Le 28 septembre, nous établissions notre camp sur la rive gauche du Gribingui, à peu de distance du misérable village de Dakala.

Les indigènes ne nous avaient pas menti : leurs ressources étaient nulles ou à peu près. D'ailleurs, au dire du chef, ils étaient installés depuis peu de temps en cet endroit et les cultures, ainsi que nous pûmes nous en convaincre, n'étaient pas encore en plein rapport.

Depuis quelque temps, d'ailleurs, le maïs et le mil étaient extrêmement rares. Il ne fallait pas songer au manioc. Nous trouvions quelquefois des haricots, qui formaient la base de notre nourriture. Il nous fut même assez difficile de nous en procurer une certaine quantité à Dakala.

M. Maistre, très sérieusement malade, était dans l'impossibilité de marcher. Il dut s'embarquer dans la pirogue et redescendre le Gribingui, tandis que nous suivions la rive gauche.

Nous faisons halte à peu près à hauteur du village de « Tondjiboua », situé à quelques kilomètres de la rive droite. Nos hommes vont au village chercher des vivres et

reviennent seulement le lendemain, avec quelques maigres provisions.

Certains ont cependant réussi à faire quelques achats avantageux, grâce aux bracelets d'ivoire qu'ils portent depuis la Kemo et qu'ils ont échangés contre de grandes quantités de victuailles. Il est à remarquer, en effet, que, depuis les Akounga, les ornements d'ivoire disparaissent complètement. Ces bracelets, achetés presque pour rien chez les Togbos et les N'dris, sont l'objet de la convoitise des indigènes : ce qui tendrait à démontrer l'absence ou tout au moins la rareté des éléphants dans la région.

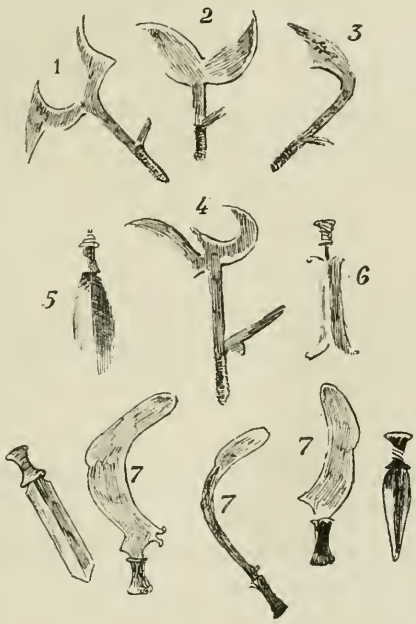
Le chef du village de Tondjiboua et un de ses amis, nommé Mandja-Tezzé, viennent nous voir. Ce dernier serait, paraît-il, un chef sara important dont les territoires sont baignés par le Gribingui et le Bamingui. La jonction de ces deux rivières s'opère sur les terres de sa tribu. On nous a déjà parlé de ce chef à Dakala. Il jouit d'une grande influence.

Nous lui faisons un cadeau et il part en avant pour nous préparer une réception.

Nous quittons nous-mêmes ce campement, mais nous sommes bientôt arrêtés par un affluent de rive gauche du Gribingui. qui se nomme Vasako. N'ayant qu'une pirogue en notre possession, le passage s'effectue péniblement et nous sommes obligés à passer la nuit sur ce point.

Le lendemain, nous constatons la disparition d'un porteur. On nous apprend qu'il est descendu la veille avec un Sénégalais jusqu'au Gribingui, puis qu'ils l'ont traversé à la nage et se sont rendus dans un village voisin, en vue de

se procurer des vivres. Tous deux étaient d'excellents nageurs. Au retour, pendant la traversée du fleuve, le Sénégalais entend un cri; il se retourne, mais il est




Couteaux en usage jusque chez les Saras. — 1, 2, 3, 4. Couteaux de guerre. — 5 et 6. Couteaux de guerre. — 7. Couteaux et serpe domestiques; poignards.

saisi d'épouvante en voyant son malheureux compagnon entraîné au fond de l'eau par un énorme caïman.

Nous repartons à travers un pays assez pittoresque et, après une bonne journée de marche, nous rencontrons une seconde rivière, plus importante que la précédente et, détail curieux, portant comme elle le nom de Vasako.

Nous avions avec nous deux guides, dont l'un avait,

paraît-il, été en relations avec Ali Djaba. Chemin faisant, je lui adresse quelques paroles en arabe; il me fait signe qu'il ne comprend pas, mais appelle son camarade. Celui-ci est tout fier de faire montre de ses faibles connaissances en cette langue. Il nous est d'un grand secours cependant pour entrer en relations avec les indigènes, qui arrivent en assez grand nombre dès que nous faisons halte près de la rivière.

# CHAPITRE XI

## LES SARAS

Mandja-Tezzé et les premiers Saras'Mara. — Tribu de géants. — Dans les marais. — Disette. — Désertions. — Kassinda. — Vols. — Djemalti. — Les passeurs exigeants. — Nouveaux marais. — Garenki.

Dès que nous fûmes installés sur la rive droite du deuxième Vasako, qu'il ne fallait pas songer à franchir ce jour-là, nous vîmes arriver une foule d'indigènes et peu de temps après le chef Mandja-Tezzé, qui vient nous faire une courte visite. Il nous promet des pirogues pour le lendemain et nous engage à faire séjour dans son village, puis se retire, après avoir reçu quelques présents.

Cette fois, plus de doute, nous pénétrons chez une peuplade de type, de mœurs et de langage absolument dissemblables à tout ce que nous avons vu jusqu'à ce jour.

Depuis la Kemo jusqu'ici, notre jeune Togbo, les petits N'dris, les deux femmes, se faisaient comprendre avec la plus grande facilité. C'est que l'idiome n'dri est employé, à quelques rares exceptions près, depuis les N'gapoux jusque près de Bangui et de l'Oubangui, vers le 8° lat. N.

Les riverains de l'Oubangui, « Sangos », Banziris, Bondjios et Bouzerous, ne s'en servent pas habituellement, mais le parlent presque tous. La langue n'dri est très sonore, elle emploie surtout les linguales, notamment des R qui roulent avec un fracas de torrent. Cette fois nos interprètes habituels restent muets. Il faut avoir recours au jeune guide parlant arabe.

C'est que la langue est tout autre, et ne présente aucun point de ressemblance avec celle avec laquelle nous sommes familiers. Les sifflantes sont assez sensibles, bien que les fins de mots soient un peu sourdes. Mais pour le moment nous ne pouvons chercher à saisir d'autres nuances.

Nos hommes avaient peu à peu réuni quelques mots à l'aide desquels ils avaient constitué une sorte de patois, qui leur permettait jusqu'ici de se faire facilement comprendre des indigènes. Ils ont bien vite remarqué ce brusque changement de langage, mais ce qui les frappe de stupeur, ce sont les proportions colossales des indigènes que nous avons sous les yeux. Les énormes Bondjios, les Mandjias les mieux charpentés semblent des éphèbes à côté d'eux.

Sont-ce des Saras? Notre jeune guide dit oui, Mandja-Tezzé dit non. Depuis longtemps on nous annonce cependant que Mandja-Tezzé est le premier chef sara. Mais ce petit potentat ne veut rien entendre. Il est Mandja-Tezzé et rien de plus, il commande à un grand nombre de guerriers répartis sur un immense territoire, et déclare qu'il est en excellentes relations avec tous ses voisins, mais qu'il ne dépend de personne.

Politiquement, outre le grand nombre de lances dont il dispose, il a peut-être d'autres arguments excellents à faire valoir, mais au point de vue géographique et ethnographique surtout, il n'y a pas le moindre doute à avoir sur les origines de sa tribu.

Nachtigal, qui avait vu quelques chefs saras, venus à Goundi pour rendre hommage au sultan du Baguirmi, Mohammed Abou Sekkin, en a donné une description des plus détaillées et des plus exactes.

Les types que nous avons sous les yeux répondent en tous points au portrait tracé par l'illustre, mais pudibond voyageur, qui a cru devoir laisser dans l'ombre le costume cependant typique des Saras.

Il convient néanmoins d'en faire mention, car il n'a jamais été signalé jusqu'à ce jour et, d'autre part, c'est le seul en usage dans les nombreuses tribus rencontrées jusque dans l'Adamaoua.

Il consiste en une peau de chèvre, préparée ou brute, mais toujours festonnée et ornée de pendeloques, suspendue à la taille par une courroie et tombant sur les talons. Elle sert surtout de siège. Devant, rien; mais aussi rien à cacher, car un mouvement brusque des cuisses ramène en arrière et dissimule absolument tout ce qui, placé autrement, pourrait, en l'absence de voile de ce côté, offusquer la pudeur. Cette façon de disposer la place où devrait se trouver un vêtement, ne gêne pas le moins du monde leur marche. Le nombre considérable de superbes enfants qui grouillent dans les villages tend à prouver que cette singulière habitude n'a pas fait abdiquer aux Saras leurs droits à la paternité.

Comme je l'ai déjà dit, les Saras sont plus grands, et beaucoup plus beaux, au point de vue esthétique, que les Bondjios. Chez eux, tout est proportionné et la musculature est en rapport avec la charpente osseuse, ce qui précisément n'existe pas chez les Bondjios. La physionomie est assez expressive; sans être belle, elle n'est pas désagréable, et les légers tatouages très en faveur chez les Saras ne les défigurent point. Ils sont assez cambrés et ont un port très majestueux, qui est le complément obligé de leur haute stature. Les tailles de 1 mèt. 78 à 1 mèt. 80 sont très communes.

Les coiffures affectent un peu les formes de celles de l'Oubangui : cheveux très courts, rasés très nettement de façon à former des spirales, des trèfles ou des croix, dont le dessin seul peut donner une idée.

Les femmes ne le cèdent en rien aux hommes pour la stature et au point de vue plastique, mais elles n'ont ni la grâce, ni le charme des jolies Banziris; ce sont de belles statues, rien de plus.

Elles portent peu d'ornements. La tête est rasée, sauf le sommet du crâne, qui ne garde qu'une sorte de calotte en cheveux en forme de cône.

Une ceinture de perles de fer supporte sur le devant un petit tablier, composé d'un grand nombre de cordelettes de cuir ornées de perles de fer ou de cuivre. Derrière, une touffe de feuilles et, le plus souvent, rien.

Tel est à grands traits l'aspect sous lequel les premiers Saras se présentaient à nous; la différence entre ceux-ci et ceux de Daï et de Koumra est peu sensible.

Les Saras nous avaient fort bien accueillis, le passage

du Vasako s'était effectué sans encombre, dans d'assez bonnes pirogues, et Mandja-Tezzé nous avait installés lui-même, au milieu du village, auprès d'un puits où les femmes venaient prendre leur eau, sans s'inquiéter le moins du monde de la présence des étrangers. Les blancs eux-mêmes n'excitaient pas leur curiosité.

Elles étaient vraiment magnifiques ces statues bronzées se profilant bien droites, leur amphore sur la tête, une longue corde autour des reins, sur les tons fauves des hautes herbes à peine éclairées par le soleil couchant.

Le village est très important. Les cases, disséminées par groupes de deux ou trois dans les plantations, sont relativement très petites et de formes particulières.

La muraille verticale n'est plus en maçonnerie. Elle est toujours cylindrique, mais haute du double, 1 mètre à 1 mèt. 20 environ, et formée soit d'une épaisse natte en chaume, soit d'un treillis de tiges de sorgho. Le toit en chaume est conique. Les cases mesurent à peine 2 mèt. 50 à 3 mètres de diamètre. Enfin la porte est carrée et non ovale, comme chez les autres peuplades.

Devant la porte de chaque case, dans une espèce de cour formée par une natte, le foyer, qui mérite une mention spéciale. Trois calottes sphériques en argile pleine, affectant la forme de marmites du pays renversées, sont disposées en triangle et constituent un support pour le vase, qui ne risque pas de choir, tandis que le bois se consume. C'est le seul et unique fourneau fixe que nous vîmes pendant le voyage.

Les calebasses, très originalement sculptées, sont très employées par les ménagères. Elles ont également un

grand nombre de vases, de jarres en poterie pour renfermer l'eau et la farine, enfin des paniers en sparterie d'un fort joli travail. Tous ces ustensiles sont d'une propreté remarquable, de même que l'intérieur et les abords des cases, toujours coquettement placées sous un grand arbre en parasol et ornées de plantes grimpantes. Mandja-Tezzé nous dit que nous trouverons des moutons et un cheval ou deux au prochain village. Il nous engage à nous arrêter chez Mara, chef très important de ses amis. Il nous promet des guides pour nous y conduire.

Avant de partir, la mission passe avec Mandja-Tezzé un traité qui présente une grande importance au double point de vue politique et commercial : les États de ce chef sont en effet baignés par le Chari, le principal affluent du Tchad, navigable en toutes saisons. C'est au village de Mandja-Tezzé que se ravitaillent les caravanes de négociants musulmans, qui font également là d'importantes transactions commerciales.

Enfin, par sa situation au confluent du Bamingui et du Gribingui, cette région paraît être la clef des routes fluviales les plus sûres, les plus rapides et les plus économiques pour atteindre le Bornou, les pays baignés par le Tchad, Ouaddaï et même le Dar Rouna.

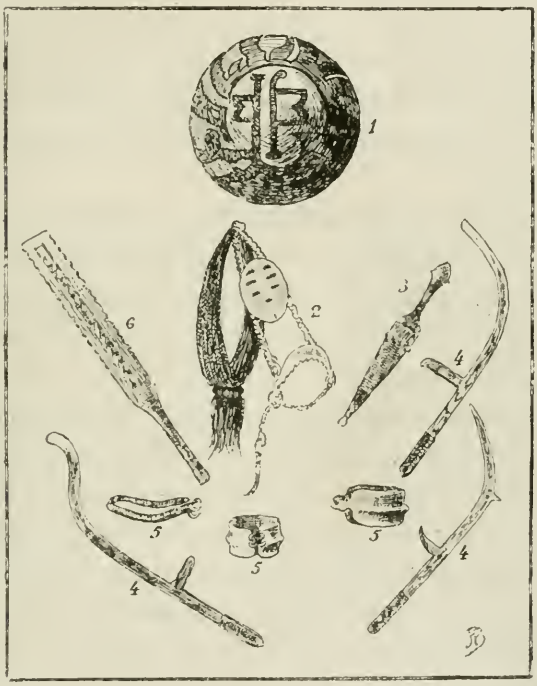
Nous quittons Mandja-Tezzé le 6 octobre d'assez bonne heure, conduits par trois guides. Nous traversons le village d'un vieux chef nommé Modjio.

Ici chaque groupe de cases est entouré d'une palissade. On remarque également des conduits qui amènent les eaux ménagères dans de grandes fosses, qui reçoivent les ordures de toutes natures. Chaque dépôt est soigneuse-

Cour intérieure chez les Saras.

ment recouvert de terre, de sorte que le voyageur qui ne serait point prévenu ne se douterait nullement de l'usage auquel ces fosses sont destinées.

Nous atteignons le village du chef Mara. Celui-ci a




Tribu des Saras. — 1. Calebasse sculptée. — 2. Bride à caveçon. — 3. Poignard de bras. — 4. Couteaux de jet. — 5. Éperons. — 6. Casse-tête en bois ouvragé.

revêtu pour la circonstance une de ces tuniques de coton indigo qui ont fait la réputation de Kano, dans le Sokoto. Le jeune chef est vraiment majestueux, et si tout son entourage était revêtu de même, on croirait lire une page d'Homère.

Beaucoup atteignent deux mètres, et sont forts en proportion. Ils portent de très lourds bracelets de cuivre et des lances en rapport avec leurs tailles. Les couteaux de jet ont une forme nouvelle. Ils n'ont plus cette grande quantité de pointes, mais se rapprochent un peu du sabre recourbé.

Quelques-uns des indigènes présents ont aux pieds des bracelets de fer terminés par une sorte de griffe à quatre pointes, qui pourrait bien être une des formes primitives de l'éperon.

Dans l'après-midi, mon ami Clozel et moi faisons une longue visite à Mara, qui nous promet des guides pour le lendemain. M. Maistre nous a en effet confié depuis quelque temps le choix des guides et les relations avec les indigènes.

Le lendemain, Mara arrive, escorté d'un colosse portant tout un attirail de provisions de voyage et un énorme bouc que Mandja-Tezzé nous offre en présent.

Mara et son compagnon prennent la tête de la colonne et nous partons allégrement, car tous nous estimons que la présence du chef facilitera nos relations pendant la route et à l'arrivée.

La pluie alourdit notre marche; elle paraît assez courte aux yeux de nos guides, qui nous engagent à pousser plus loin. Mais nous sommes obligés de faire halte en forêt.

Le matin, à la première heure, Mara et son compagnon sont debout, prêts à partir, mais ils paraissent bientôt impatientés de la lenteur de notre marche.

Nous faisons une courte halte et, au moment de repartir, nos guides ont disparu. Nos appels restent sans réponse.

Impossible de revenir sur nos pas. Nous suivons le sentier, sans guides, constatant de place en place les empreintes d'un sabot de cheval. M. Maistre estime qu'il y a lieu de suivre cette piste.

Un de nos Sénégalais, le clairon Dimbah Dyalli, assez mauvais sujet du reste, a déserté; un second, Ali Baba, bon soldat, mais faible de constitution, a de la peine à suivre. Il est soulagé de son havresac et de tout son fourniment, qu'il ne peut plus porter, et fournit encore une étape.

Bientôt nous nous engageons dans un marais qui rend la marche absolument pénible et difficile. La caravane s'égrène et le nombre des traînards augmente de jour en jour. Nos hommes s'affaiblissent à vue d'œil. Ils n'ont plus, pour se soutenir, que les racines ramassées le long du chemin et quelques fruits du tamarin. Le régime des Européens n'est guère plus fortifiant : quelques quartiers de courges et de la farine de haricots en très petite quantité.

Ali Baba n'a pu rejoindre et les reconnaissances envoyées à son secours n'ont pu le retrouver.

Depuis quelque temps je marche en tête avec M. Maistre, en vue de servir d'interprète dans le cas où nous rencontrerions des musulmans. Nous suivons le cours d'une rivière débordée et de temps à autre nous devons entrer dans l'eau; à une bifurcation de chemin, nous retrouvons les empreintes du cheval, nous les suivons. Elles nous font prendre une direction O.-N.-O. Nous nous élevons un peu pendant la traversée d'une région assez boisée. Nos hommes reprennent courage, car ils remarquent, sur bon

nombre d'arbres, des entailles faites récemment avec un outil. Nous approchons d'un endroit habité. En effet, peu de temps après, nous atteignons une plantation en plein rapport et nous remarquons les traces du passage de quelques chevaux.

Nos hommes pressent l'allure dans le sentier large et bien frayé. Nous rencontrons enfin deux indigènes, qui nous saluent en frappant leurs mains l'une contre l'autre, à la manière des Saras. A notre vue, ils ont déposé leurs lances. Ils ne paraissent nullement effrayés. C'est d'un bon augure. Ils nous saluent à nouveau en nous disant : « el afia », *la paix*, *la tranquillité*, en arabe. Ils rebroussent chemin et nous conduisent, à travers de nouveaux marais, jusqu'à un groupe de termitières gigantesques, où nous nous entassons pêle-mêle, tandis que nos guides vont chercher les deux pirogues, amarrées sur l'autre bord d'une rivière profonde, qui coule au milieu de la plaine qu'elle inonde.

En débarquant, nous constatons avec stupeur que la berge, qui, de loin, nous semblait assez élevée et très étendue, est à peine dessinée par quelques termitières susceptibles de recevoir seulement quelques caisses et quatre ou cinq hommes.

Nous demandons le chemin qui conduit au village : on nous indique un canal, profond de près d'un mètre, large de trois, qui doit constituer une route superbe pendant la saison sèche, mais qui, pour le moment, me donne de sérieuses inquiétudes. Impossible de prendre une des deux pirogues; elles sont à peine suffisantes pour assurer le passage de notre monde, qui s'effectue fort lentement.

Nous nous engageons bravement sur la « route » avec de l'eau jusqu'à la ceinture, souvent jusqu'au menton. Après avoir parcouru environ deux kilomètres, nous atteignons enfin un village. Nous sommes fort bien accueillis par les indigènes, et c'est au milieu d'un grand concours de populaire que nous changeons de linge, en plein soleil, car nos tentes ne sont pas montées, et d'ailleurs les chauds rayons qui sèchent nos vêtements ne suffisent pas à réchauffer nos membres engourdis.

Le chef vient nous rendre visite. C'est un superbe gaillard, à la figure égayée par deux fossettes de chaque côté de la bouche et par deux yeux qui rient, ce qui est assez rare chez les noirs. Il nous dit que nous sommes au village de Kassinda.

Il porte une sorte de petite blouse en turkedis (bandes de coton), alternées bleues et blanches; sur la tête un morceau de même étoffe plié en carré, ayant un peu l'aspect d'une cornette, comme en portent les paysannes en France.

Il tient à la main un martinet en cuir d'hippopotame, que nous prenons tout d'abord pour un chasse-mouche, mais nous ne tardons pas à nous convaincre que le jeune chef a en main « le service de la police ».

C'est plaisir de voir ces énormes Saras obéir au moindre signe de leur chef, qui paraît très écouté; trop écouté, à notre avis, car il s'immisce dans tous nos marchés, et, comme il doit exiger une honnête commission, les vendeurs augmentent sensiblement leurs prétentions.

Détail curieux : au cours des transactions, bon nombre d'indigènes, pour attirer mon attention, me frappent doucement sur le bras, en m'appelant « Sara ». Ce nom, que

les musulmans ont appliqué à toute une race, aurait-il simplement la signification de « Cama », « Ouandjia », mots qui veulent dire ami, camarade, chez les Banziris et les N'dris? Il convient de remarquer, en effet, que nos Sénégalais désignaient sous le nom de « Ouandjias » tous les indigènes de langue n'dri dont ils ignoraient le nom de tribu.

Les musulmans ont peut-être fait comme eux, à moins qu'ils aient donné le nom de « Saras » aux tribus de cette belle race qui se sont soumises à leur domination.

Le mot Sara, lu en arabe, signifie, en effet, qui s'est rendu, *qui a fait sa soumission*.

Puisque les traitants ont arabisé tous les noms de rivières de cette région, rien d'étonnant à ce qu'ils aient agi de même pour les noms de tribus.

Il n'est pas inutile de constater, à ce propos, que Mandja-Tezzé, Kassinda et les autres chefs qui repoussent le nom de « Saras » (et qui appartiennent ethniquement au groupe désigné sous ce nom), sont précisément ceux qui commandent aux villages *indépendants*, sans liens fédératifs entre eux. Au contraire, dans les confédérations de Daï et de Koumra, les plus importantes, *celles qui sont soumises* au Baghirmi, où des fonctionnaires musulmans sont en résidence permanente, le mot « Sara » est absolument admis pour désigner les autochtones, et employé couramment.

J'ai signalé une particularité qui m'a frappé; je laisse à de plus érudits le soin de trancher cette question, qui présente une certaine importance à plusieurs points de vue.

Les gens de Kassinda nous tracent sur le sable quelques itinéraires : les noms de Gandi, Goundi, le point extrême atteint par Nachtigal en 1872-73, Koumra, Daï, Djemalti, cités par renseignements par ce voyageur, nous sont indiqués par tous.

Nous comptions faire un assez long séjour à Kassinda, mais nous dûmes renoncer à ce projet. Notre camp était enserré dans le village, les indigènes étaient quelque peu turbulents. Nos hommes se plaignaient de vols fréquents et, de leur côté, les habitants constataient souvent la disparition de poules et de chiens que nos hommes négligeaient quelquefois de payer. Il y eut même plusieurs commencements de rixes auxquels, d'ailleurs, Kassinda mettait toujours fin par l'application de vigoureux coups de lanières sur le dos de ses administrés.

Pour éviter des désordres plus graves, nous résolûmes de ne pas prolonger davantage notre séjour. Un de nos Sénégalais, le clairon Lamina, déserta peu de temps avant notre départ. Il fut impossible de le découvrir.

Le 15 octobre, nous quittâmes le village de Kassinda, conduits par le jeune chef lui-même. Les plantations de ce village sont fort belles, bien entretenues et s'étendent à perte de vue.

Les cases sont disséminées sur un très grand espace; elles laissent à désirer comme construction, il est vrai qu'elles paraissent édifiées depuis fort longtemps. Recouvertes de plantes grimpantes, églantiers, calebasses à larges feuilles, elles sont en revanche très pittoresques. Leurs abords sont d'ailleurs fort propres; dans la cour palissadée, sur le sol en terre battue, de belles jarres en

poterie nettes et brillantes, des calebasses soigneusement passées à l'huile, le grenier à mil, la niche pour les poules, et le foyer, composé des trois blocs remarqués chez Mandja-Tezzé.

Nous atteignons les premières cases du village de Djemalti et nous assistons à une scène du plus grand intérêt.

Sous un gros sycomore dont l'épais feuillage donne une ombre compacte, une aire à battre; au milieu, sur un escabeau, pérore un vieillard, debout, une lance à la main. A ses pieds, des petits tas de pierres de grosseurs et de couleurs différentes. Autour d'un grand cercle dont l'homme debout est le centre, huit ou dix vieillards sont accroupis symétriquement, très attentifs aux discours de l'orateur. Des lignes de cailloux blancs, disposés en ordre, partent de leurs pieds vers le centre, formant les rayons de cette circonférence; puis des cercles concentriques formés par des tas de pierres brunes, de teintes variées.

L'homme à la lance dit quelques mots à l'un des vieillards qui présente une observation, puis il enlève quelques cailloux blancs à l'aide de sa lance, et envoie en échange une ou deux pierres brunes, qui vont grossir les petits tas.

Devant chaque assistant, même manège.

Nous croyons d'abord avoir affaire à des féticheurs. Renseignements pris, ces graves sénateurs procèdent à la répartition de la récolte entre les groupes de familles dont chacun des huit ou dix vieillards est le représentant autorisé. Les grandes cultures sont possédées à titre collectif par les habitants d'un même groupe de villages. Leurs

délégués, des vieillards, généralement, sont chargés du partage et fixent le prélèvement à effectuer sur la part de chacun, en vue de constituer une réserve pour les semences, les cas de disette, départs forcés en cas de guerre, etc. Pour suppléer à leur ignorance des mathématiques, ils ont remplacé le « boulier compteur de nos

Le partage de la récolte chez les Saras.

écoles primaires » par les cailloux de nuances variées. La séance se termine sans le moindre cri, la plus petite contestation. Il est vrai que nous sommes chez des sauvages.

Kassinda nous arrêta sur la rive gauche d'une petite rivière coulant vers le Nord. Il nous quitte après avoir reçu un présent et nous avoir mis en relation avec les gens de Djemalti.

Les indigènes réparent une pirogue assez grande et

bien mieux conditionnée que celles de Dakala ou de Kassinda, ils nous disent qu'ils en possèdent une seconde. Nous sommes donc tranquilles au sujet du transbordement du lendemain.

Rien de bien intéressant n'attire notre attention au village de Djemalti. Le chef, vieillard futé, à la figure intelligente, vient causer avec nous. Il sait quelques mots d'arabe, des formules de politesse surtout. De même qu'à Kassinda, nous avons la visite de quelques individus plus ou moins vêtus et possédant assez bien cette langue. Ils n'ont point le type sara, bien qu'ils affirment appartenir à cette tribu. Ils se donnent tous comme anciens esclaves de musulmans, échappés de chez leurs maîtres.

A mon avis, ce ne sont pas des esclaves fugitifs, ce sont des indigènes, attachés au service ou esclaves affranchis des musulmans, auxquels ils servent d'intermédiaires, de guides, d'interprètes auprès des populations fétichistes. Bien traités par leurs anciens maîtres, auxquels ils rendent de réels services, ils sont très fiers de la demi-civilisation acquise auprès d'eux. Quelques-uns se sont convertis, d'autres sont sur le point d'embrasser l'islamisme, mais, comme ils conservent toujours des attaches dans leur pays d'origine, les traitants, grâce à eux, y sont généralement bien accueillis. Ils accompagnent leurs anciens maîtres dans leurs expéditions guerrières ou commerciales. A la fois intendants, courtiers, interprètes, les traitants leur laissent le soin de négocier les affaires, d'entamer les pourparlers avec les indigènes. Les explications qui précèdent, traduites peu clairement, ont fait dire à certain voyageur que les fétichistes croyaient les musulmans accompagnés

de lutins, de génies qui les assistaient dans toutes leurs entreprises et qu'ils nommaient Kridimis.

Ces Kridimis sont, à mon avis, les néo-convertis dont j'ai parlé plus haut. Ce ne sont plus des esclaves, mais des serviteurs libres, en arabe *Khredïme*, qui, par corruption, a fait Kridimis chez les fétichistes.

Le dimanche 16 novembre, nous nous mettons en devoir de traverser la rivière. Elle est peu large, le courant presque nul et les pirogues très confortables; il semble que le transbordement va s'effectuer en un rien de temps.

Nous comptions sans nos hôtes. Je n'avais jamais vu, et je ne vis jamais depuis, gens plus exigeants et plus sordidement quémandeurs. Chaque départ de pirogue était retardé par une demande de cadeau, qui n'était jamais suffisant; le prix du passage avait cependant été payé d'avance. Il fallut me dépouiller de ma veste et en faire don aux passeurs pour décider le départ des deux dernières pirogues. Ce passage, qui devait être si simple en apparence, employa toute notre journée.

Le lendemain, deux jeunes hommes, grands et bien faits, à la physionomie ouverte et intelligente, consentent à nous servir de guides. Ils se rendent à « Goundi »; c'est également notre but.

Malheureusement, comme tous les autres guides, ils sont importunés par les nombreuses questions qu'on leur adresse. Ils sont surtout énervés par la lenteur de notre marche et les arrêts à heure fixe : aussi nous abandonnent-ils au bout de peu de temps.

Pendant trois jours, nous marchons dans la plaine

inondée, non point à l'aventure, comme on pourrait le croire, mais sur un chemin que nous sentons sous nos pas, même lorsque l'eau nous arrive à la ceinture. A la saison sèche, ce pays doit d'ailleurs être très praticable et probablement très fréquenté, car nous rencontrons de nombreux sentiers qui se croisent. Il est très probable que nos guides ne sont pas soumis aux mêmes épreuves que nous, et ont dû choisir, dans les nombreuses routes qui s'offraient, celle qui devait leur permettre de cheminer sur quelque plateau peu élevé, sans doute, mais absolument sec.

A défaut de guide, il fallait bien s'en rapporter au hasard, mais, cette fois, le hasard était contre nous, car nous ne tardâmes pas à nous enfoncer peu à peu au point de perdre pied.

Par bonheur, nous apercevons quelques termitières énormes. Malgré leurs proportions inaccoutumées, c'est à peine si toute la caravane peut s'entasser dessus avec les bagages.

Nous commençons à être inquiets de cette immense nappe liquide. Les grands et beaux arbres qui émergent en bouquets, rompent la monotonie du tableau, mais sans nous rassurer, car le tronc est baigné par l'eau qui nous cache en même temps cette terre que nous cherchons.

Cependant, à 2 kilomètres environ, nous voyons une fumée, puis, en regardant plus attentivement, nous distinguons des groupes de cases assez importants.

Nous nous disposions à faire des signaux sans grand espoir d'être aperçus, lorsque deux indigènes, un vieux et un jeune, sortant d'un fourré de joncs, vinrent nous saluer.

Ils ont leur pirogue, mais elle est très frêle et en assez mauvais état. Ils ne peuvent prendre que trois hommes. Clozel s'offre pour se rendre au village négocier le passage avec le chef. Il estime, avec juste raison, qu'il doit exister un certain nombre de pirogues en cet endroit.

Notre ami s'embarque avec son ordonnance sénégalaise et une jeune Boubangui.

La caravane dans les marais.

Trois quarts d'heure après, 40 pirogues accostaient notre termitière et, deux heures plus tard, tout notre monde était sur l'autre rive.

Un peu étourdis par la rapidité de cette manœuvre, nous demandons des explications.

Notre ami Clozel nous dit qu'après avoir abordé au village qui se nomme Garenki, il entra en pourparlers avec le chef, au milieu d'un cercle de pagayeurs armés de perches, comme de véritables Banziris.

Il offre des perles, des étoffes, des miroirs, mais ses

marchandises n'ont aucun succès. En désespoir de cause, il tire de son sac des anneaux de cuivre appelés manilles : tous poussent un cri et disparaissent. Clozel, étonné, s'enquiert des motifs de cette panique, on le rassure : le marché est conclu et ses compagnons ne tarderont pas à le rejoindre.

La région est assez pauvre, et si, comme partout, les arachides abondent, les autres vivres sont rares. En revanche, le panorama est merveilleux. Maintenant que nous sommes sur la terre ferme, la nappe d'eau paraît moins considérable, le paysage très pittoresque.

Avec ses cases entassées, les deux grands sycomores et le borassus énorme qui l'abritent, Garenki, doré par le soleil, a maintenant fort bon air sur son îlot marécageux.

A la pointe sud de l'île un petit village lacustre produit l'effet le plus inattendu. Rien de plus étrange, par un beau clair de lune, que ces cases sur pilotis qui se détachent en noir sur la surface argentée du lac. Sur pilotis aussi le grenier à mil, la provision de bois, la niche aux poules, dont les ombres zigzagantes, au moindre souffle qui ride l'eau, prennent des formes fantastiques. Les longues perches des piroguiers, se dressant le long des cases, ressemblent à autant de lances géantes. On dirait une de ces étranges gravures de G. Doré.

Le lendemain de notre arrivée sur ce point, les plantations sont envahies par des nuées de sauterelles. Cette manne est on ne peut mieux accueilie par nos hommes. Les porteurs kassaïs, qui ont fait pendant longtemps leur régal d'énormes chenilles, considèrent les sauterelles comme un mets délicieux. Nous avons du reste

constaté dans la suite que les indigènes installés à demeure les mangeaient fraîches et en faisaient également des conserves.

Nos hommes en font d'énormes provisions.

Jamais en Algérie je n'en avais vu des quantités aussi considérables. Ce n'est pas la même espèce d'ailleurs.

Village lacustre à Garenki.

Celles-ci sont de nuance beaucoup plus foncée. Elles sont mouchetées de taches brunes, cernées d'un petit liséré rose; elles mesurent environ cinq ou six centimètres de long.

Ce genre de nourriture n'étant du goût d'aucun de nous, je me rendis au village pour essayer de me procurer quelques denrées.

Un petit marché s'établit et j'ai bientôt autour de moi un cercle de ménagères, de vendeurs et surtout d'oisifs.

Le boy qui m'accompagne et moi sommes bientôt serrés de très près par cette populace très gaie et très rieuse, mais dont les mains explorent mes poches et les sacs de perles, pendant que nous parlementons. Le boy Foulanga surprend une main qui s'est égarée dans sa poche et allonge au propriétaire, un gaillard de cinq pieds six pouces, une giffle retentissante. Je m'attendais à un conflit, mais la foule pousse un immense éclat de rire, et notre maladroit pick-pocket s'enfuit tout penaud au milieu des huées.

Je parviens enfin à acheter un maigre bouc, je paie le prix à son propriétaire qui fait signe à un gamin de me l'amener. Celui-ci, qui paraît être un esclave, amène la bête devant moi, fait des impositions de mains sur ses sabots et sur ses cornes et me la livre en me demandant un pourboire que je lui donne très volontiers.

Je traverse à nouveau la rivière pour retourner à notre campement, le courant est assez rapide et même, aux basses eaux, le cours d'eau doit être important. Les indigènes l'appellent Bahar Sara; serait-ce le Ba Ili de Nachtigal? Pour le moment, il est fort difficile de se renseigner. Il faut d'ailleurs un séjour d'au moins six mois pour avoir une idée très approximative de la topographie du pays.

# CHAPITRE XII

## LES VASSAUX DU BAGHIRMI

Gako'Saïd. — Aperçu historique sur le Baghirmi. — La confédération de Daï. Koumra. — En route pour Palem. — Les Toummocks. — Nachtigal. — Retour par l'Ouest.

Après deux jours de repos bien mérité, nous quittons le curieux village de Garenki, mais cette fois encore les guides nous font défaut; cependant d'après les renseignements des indigènes, en suivant le sentier qu'on nous a indiqué hier, nous rencontrerons une série de villages, et nous ne risquons nullement de nous tromper de route.

A peine avons-nous fait quelques kilomètres que déjà nous nous trouvons en face d'une nouvelle nappe d'eau presque aussi considérable que celle de Garenki. Heureusement qu'une série de petites collines se voit dans le lointain. Rien à craindre pour l'avenir, nous n'aurons pas de marais pour quelque temps du moins.

Quelques indigènes de la rive opposée, attirés par la fumée des feux allumés par nos hommes, viennent en pirogue de notre côté.

Ils consentent bien à nous transporter sur l'autre rive

au village de Gako, situé dans un repli de terrain en face de nous, mais il leur faut, au préalable, l'autorisation du chef. Il nous l'accorde volontiers et bientôt un grand nombre de pirogues accourt nous prendre; le passage s'effectue rapidement et nous installons notre camp près du village du chef Gako.

Celui-ci vient nous voir, suivi d'une suite assez nombreuse; il est évidemment indigène, mais à sa démarche, à son attitude grave, à son langage, à son costume (il porte une superbe tunique indigo), on reconnaît qu'il a fréquenté les musulmans; — on le questionne à ce sujet, il nous répond qu'en effet il est allé à Massinia pour saluer son suzerain le sultan du Baghirmi, qui du reste a de nombreux représentants dans le pays et même dans le village où nous nous trouvons.

Il nous indique d'ailleurs une longue file d'hommes et de femmes vêtus de tuniques indigo, de pagnes, de calottes blanches, qui se dirigent vers le camp à pas comptés, et nous explique que celui qui marche en tête est un personnage influent envoyé dans la région par le sultan de Massinia...

... Nous allons avoir la clef de cette énigme! Nous allons savoir par nous-mêmes s'il faut renoncer à entrer en relations avec ces musulmans noirs que l'on nous a toujours dépeints comme des fanatiques, ennemis de l'Européen, comme des gens décidés à mettre tout en œuvre pour empêcher le « blanc » de pénétrer dans leur pays.

... Pourvu qu'ils parlent arabe! car c'est une condition *sine qua non* pour éclaircir cette question dont dépend tout le succès de notre voyage et des tentatives à venir.

Enfin un petit homme à la physionomie intelligente, à l'œil vif et perçant, à la démarche aisée, se détache du groupe, suivi seulement d'un jeune garçon et d'un domestique portant leurs armes. Il s'avance vers nous, puis s'inclinant la main droite sur le cœur, il nous salue avec les formules les plus correctes de la politesse arabe. — J'engage la conversation; il me comprend sans la moindre peine; de mon côté je constate la pureté de son langage, il me dit qu'il se nomme Si Saïd, qu'il est fonctionnaire, que son rôle consiste non seulement à surveiller la rentrée des impôts, mais encore à conseiller les chefs autochtones dans les questions politiques et surtout religieuses.

Il nous apprend que les jeunes gens appartenant aux meilleures familles indigènes sont envoyés à Massinia, capitale du Baghirmi, où ils apprennent l'idiome du pays, et la langue arabe que parlent couramment les fonctionnaires et l'aristocratie, puis enfin se convertissent à la religion musulmane. Ils reçoivent ensuite une de ces longues tuniques bleues, insigne du commandement, et sont pourvus du gouvernement de territoires plus ou moins importants.

Il nous donne avec la meilleure grâce du monde des renseignements sur l'organisation politique et religieuse du Baghirmi, l'ethnographie, la géographie, et nous raconte les événements survenus depuis le passage de Nachtigal à Massinia.

Nous lui offrons un chapelet d'ivoire. Ce cadeau lui est particulièrement sensible. Il se retire en nous demandant l'autorisation de venir nous visiter de temps à autre.

Dans la soirée, notre nouvel ami revient avec une foule

de serviteurs portant des corbeilles en sparterie assez semblables à celles fabriquées dans le Sud algérien. Elles contiennent une foule de victuailles, qu'il nous offre au nom du chef Gako, au nom de sa famille et en son propre nom.

Il nous présente ensuite deux fort jolies corbeilles contenant des arachides, cuites avec soin et bien dorées et quelques friandises. Il nous dit que c'est là un présent de sa femme, et il ajoute en souriant : « Elle regrette de n'avoir pas eu le temps de vous préparer autre chose, d'autant mieux que c'est un cadeau intéressé. Elle possède depuis longtemps ce vieux miroir que nous nous sommes procuré à grand'peine, elle en désirerait un neuf, car j'ai eu le tort de lui dire que vous en donniez assez volontiers aux indigènes. » Il nous présente alors l'échantillon. Il est absolument hors d'usage, mais nous avons la satisfaction de voir encore la marque d'une fabrique française. Ce sont des armes turques, avec les lettres E. P. *Paris*. Cette constatation vaut à Madame Saïd un échantillon de tous les modèles de miroirs que nous avons dans notre pacotille. Saïd et son fils reçoivent également quelques menus objets. Le don d'un modeste rasoir met le comble à leur joie.

Sans être bavard, Saïd cause volontiers, il est d'ailleurs de bonne compagnie et doit être de condition aisée. Il ne peut nous donner aucun renseignement sur la rivière qui passe à Garenki, il n'a jamais voyagé au sud de ce village. Elle porte le nom de Bahar Sara, passe à Goundi et se jette dans le Chari. La nappe d'eau située au pied du village de Gako se nomme le Bahar Namm. Son courant est à

peine sensible, en admettant qu'il en existe un, même en cette saison. D'ailleurs Saïd me dit que le Bahar Namm est un marais qui inonde une grande plaine qui s'étend « au dire des indigènes » jusqu'à Bangoul, vers le Logone. Il n'a pu vérifier le fait, mais il affirme, parce qu'il l'a vu, que le Bahar Namm est absolument desséché pendant une grande partie de l'année et qu'il ne forme plus que quelques flaques d'eau, « des puits », comme il nous dit. Il est certain que, si la communication existe, elle n'est pas constante.

Il est bon de remarquer que ce sont les indigènes seuls qui en parlent, or ils n'ont aucunes relations avec les tribus voisines du Logone, qui repoussent même les expéditions du Baghirmi. C'est donc à bon droit qu'il faut se montrer circonspect au sujet de cette hypothèse.

Si Saïd nous trace un itinéraire des plus pratiques pour nous rendre à « Massinia », capitale du Baghirmi. Le sultan, nous dit-il, serait fort heureux de notre visite et le réprimandera s'il ne nous décide pas à aller séjourner quelque temps dans la capitale.

Nous lui exposons notre situation précaire. Notre voyage, par suite de difficultés imprévues, a absorbé une bonne partie de nos marchandises. Notre pacotille nous permettrait bien d'aller à Massinia, mais nous n'aurions plus de ressources pour quitter le Baghirmi, après un séjour plus ou moins prolongé dans ce pays.

« Ne vous inquiétez de rien, nous dit Si Saïd, à dater du jour où vous avez pénétré sur le territoire du M'bang (nom donné au Sultan) vous êtes ses hôtes. C'est lui ou ses délégués qui pourvoiront à tous vos besoins. Vous

êtes des étrangers, animés de bonnes dispositions, vous êtes les bienvenus. Venez avec moi jusqu'à Massinia, il ne sera pas nécessaire de toucher à vos marchandises. Le M'bang connaît les « blancs » de réputation, il vous réservera le meilleur accueil. »

Pour ce Baghirmien habitué à voyager avec de faibles ressources, dans un pays où il est connu, nos nombreuses caisses semblaient constituer des richesses inépuisables. Il ne pouvait comprendre que, même avec la plus stricte économie, en ne donnant à nos hommes qu'une cuillère de perles pour acheter leurs vivres pendant cinq jours, nos ressources seraient très probablement insuffisantes pour atteindre l'Adamaoua en suivant la voie la plus directe.

Certes sa proposition ne manquait pas de nous séduire, mais il ne fallait pas songer à faire le grand détour dont il nous parlait pour gagner le Mandara et atteindre ainsi l'Adamaoua par le nord du Toubouri. Cet itinéraire nous aurait pris deux mois de plus que celui par le sud; d'autre part, si cette route était plus sûre, elle était absolument connue. Barth et Nachtigal ont en effet séjourné fort longtemps et sérieusement étudié les régions que l'on nous proposait de parcourir au N. du Toubouri. Vers l'ouest au contraire se trouvaient de vastes étendues très peuplées et absolument inexplorées. Les Gaberis, les Somraïs ont toujours repoussé les tentatives des Baghirmiens; c'est à peine, nous dit Si Saïd, si quelques hardis traitants ont pu faire un court séjour chez ces peuplades inhospitalières, sur lesquelles le Baghirmi exerce un protectorat plus nominal que réel. « Quant à la région comprise

entre le Logone et l'Adamaoua, elle est absolument inconnue soit des « blancs », soit des musulmans, et ce serait folie de vous engager chez ces peuplades », ajoute notre hôte.

Nous ajournions indéfiniment notre décision. Il nous était trop pénible de renoncer à notre projet de remonter plus avant vers le Nord. Il nous en coûtait de perdre ainsi les belles illusions conçues au départ de la Kemo et que l'excellent accueil des Baghirmiens semblait devoir rendre réalisables.

Nous songeâmes à nous rendre seuls avec Si Saïd à Massinia, tandis que l'un de nous, tiré au sort, car tous les Européens voulaient être du voyage, resterait à Gako avec l'escorte et les porteurs.

L'économie de ce projet était illusoire. Nos dépenses eussent été légèrement augmentées, et, tout compte fait, nos hommes seraient restés inactifs pendant un mois, tandis que nos marchandises se seraient épuisées sur place. En prenant la direction Ouest au contraire, nos dépenses étaient moindres et nous nous rapprochions de l'Adamaoua, où nous pouvions trouver des ressources, soit auprès de notre compatriote le lieutenant Mizon, soit auprès de la *Royal Niger Company*.

Ne pouvant nous résoudre à renoncer à nous rendre dans la capitale de ce Baghirmi où nous avions reçu si bon accueil, nous décidâmes de faire route vers Goundi, point extrême atteint par Nachtigal en 1872. Là nous aviserions : quel que soit l'avis qui prévaudrait, nous étions sûrs au moins que, une fois ce point atteint, nous avions largement rempli le programme tracé par le Comité qui nous avait accordé sa confiance.

Depuis le voyage de Nachtigal en 1872-73 bien des événements se sont passés au Baghirmi. Les querelles intestines qui divisaient le pays ont pris fin il y a déjà quelques années. S'il faut en croire Si Saïd, une ère de paix et de prospérité aurait succédé aux luttes qui ont ensanglanté le Baghirmi; alors que le M'bang Mohammed Abou Sekkin cherchait à reconquérir ses États sur l'usurpateur Abder Rahman.

Celui-ci, fort de l'appui du Ouaddaï, avait réduit le souverain détrôné à chercher un refuge dans les provinces méridionales, et c'est vers cette époque que ce dernier reçut la visite de Nachtigal à Goundi, son centre d'opérations.

Dix ans plus tard, vers 1883, Mohammed Abou Sekkin résolut de tenter un suprême effort. Il réunit ses fidèles et, à la tête d'une troupe peu nombreuse mais décidée à chasser l'envahisseur, vint mettre le siège devant Massinia. Un mercredi, ou un jeudi, nous dit Saïd qui fut témoin de ces événements, Abou Sekkin pénétra dans la ville et fit mettre à mort son compétiteur et ses partisans.

Après avoir rétabli le calme dans ses États, il renonça à la résidence de Massinia et se fixa à Maïba. qui devint bientôt un centre aussi important que « Bougouman », marché très fréquenté de la rive gauche du Chari et peu éloigné de Maïba.

A la mort de Mohammed Abbou Sekkin, en 1885, c'est son jeune frère Gaouranga, âgé actuellement de vingt-deux ou vingt-quatre ans, qui lui succéda, bien qu'il eût un fils, Bouroumanda, en âge d'être proclamé M'bang. Bouroumanda s'est retiré ou peut-être même a été exilé au

Ouaddaï. Pour ne point se compromettre, en sa qualité de fonctionnaire, Saïd élude toutes nos questions relatives au fils d'Abou Sekkin. En revanche il ne ménage pas les éloges au jeune souverain actuel, déjà père de deux enfants, qui a su faire régner l'ordre à l'intérieur et commande le respect à ses turbulents voisins, notamment ceux du Ouddaï.

Quant au fils de l'usurpateur, Abderrahman, il vit misérablement au Baguirmi. Lors de son avènement, Gaouranga lui a fait crever les yeux pour lui ôter toutes velléités de succéder à son père.

L'influence du Ouaddaï serait actuellement nulle au Baghirmi.

Le 26 octobre, nous quittons le village de Gako, accompagnés par Si Saïd et son fils, qui ont avec eux deux domestiques portant leurs armes et leur matériel de voyage, nattes, calebasses, sacs de provisions, etc.

Nous nous engageons sur un plateau sablonneux et sec, mais couvert de belles plantations et d'arbres d'une assez belle venue.

A la deuxième halte, le chef de Daï, le village où nous allons camper, vient à notre rencontre. Il est facile de voir que Si Saïd est pour quelque chose dans cette réception si cordiale.

Après avoir traversé de superbes plantations de maïs, de mil, d'arachides, de noix de terre, le chef nous installe dans un grand espace découvert, voisin d'une grande nappe d'eau qui n'est autre que celle rencontrée à Gako.

Je relève sur mon journal de route, à la date du 27 octobre, les quelques lignes suivantes :

« Daï est une assez forte agglomération très peuplée et répartie sur un très grand espace. Ce n'est pas une ville, comme on pourrait l'imaginer, mais c'est un centre important qui, à une époque peu éloignée, était la capitale de l'une des deux grandes confédérations des Saras.

« C'est là une région que devraient visiter ceux qui agitent si volontiers le « spectre de l'Islamisme. »

Les Saras de Daï sont naturellement très guerriers, batailleurs même et pas toujours de bonne foi, j'en suis convaincu. Il n'en est pas moins vrai que, seul, sans soldats ou même « miliciens » d'escorte, Si Saïd, petit homme délicat et frêle, se faisait écouter d'eux comme un personnage habitué à être obéi; cela sans éclats de voix, sans colère, sans le moindre geste. Cette attitude et l'air de prospérité que l'on respirait dans les plantations, dans le village, nous reportaient bien loin des incursions suivies de pillage, de vols, d'incendies, d'assassinats dont on se plaît à charger les « hordes musulmanes ».

« Je suis de « parti pris », je l'avoue, mais j'en ai bien le droit après ce que j'ai vu naguère avec une autre mission (à quelques degrés de latitude plus au sud, par exemple). Les musulmans « noirs » ne sont pas pour nous l'ennemi, quoi qu'on en dise. Nous avions avec nous des juges impartiaux, puisqu'ils voyaient pour la première fois « ces farouches sectateurs de Mahomet ». Ceux-là précisément étaient les plus surpris de l'accueil empressé que nous offraient les ennemis-nés des « blancs. »

Je suis heureux de constater que notre chef lui-même, M. Maistre, à son retour en France, ne s'est pas fait faute de dire combien Saïd et les nombreux chefs baghir-

miens que nous avons rencontrés, ont facilité notre voyage sur les territoires confiés à leur commandement.

Saïd est obligé de nous quitter, car nous sommes depuis quatre jours à Daï : il est indispensable qu'il rentre à Gako où l'appellent ses affaires. Il nous laissera son fils, qui se fait un véritable plaisir de nous accompagner et de nous mettre en rapport avec les fonctionnaires baghirmiens que nous rencontrerons dans les prochains villages.

Avant de prendre congé de nous, Si Saïd nous engage encore à nous rendre à Massinia. Il estime que nous aurions intérêt, quelle que soit notre décision, à nous diriger sur Palem plutôt que vers Goundi. Nous comptions en effet relier en ce point notre itinéraire à celui de Nachtigal. Mais Si Saïd nous dit que Goundi est absolument détruit, qu'il n'existe plus en cet endroit que quelques misérables cases avec des plantations ruinées. Nous ne pourrons pas y trouver la nourriture nécessaire à nos hommes. Il serait préférable, à son avis, de se diriger vers Palem. Cette autre étape de Nachtigal n'est plus aussi riche que par le passé, mais elle nous offrira néanmoins des ressources sérieuses pour continuer notre route soit au nord, soit à l'ouest. Nous nous rangeons à son avis, qui paraît du reste absolument désintéressé.

Pendant ce dernier entretien, Saïd nous donne encore une foule de renseignements :

Les Saras et beaucoup de peuplades fétichistes désignent le Baghirmi sous le nom de « Bang-Doum ».

Le « Fatcha » ou premier ministre est bien encore aujourd'hui, comme du temps de Barth, un esclave du

sultan, de même d'ailleurs que certains hauts fonctionnaires.

Il ignore, par exemple, ce que peut être le « Maïneb-el-Ademi », que Barth donne comme une sorte de consul du Bornou au Baghirmi. Malgré toutes nos explications, Si Saïd ne veut pas entendre raison. La présence d'un semblable personnage dans la capitale du Baghirmi serait à son avis un signe de vasselage. Le M'bang Gaouranga est maître chez lui et ne reconnaît pas plus la suzeraineté du Bornou que celle du Ouaddaï. Il est en bons termes avec ces deux puissances, mais n'est en aucune façon leur tributaire. Tel est l'avis que Si Saïd exprime avec beaucoup de véhémence.

Son fils, pendant cette discussion, taille dans un énorme morceau de cuir un fouet, fort coquet, dont la confection l'absorbe beaucoup plus que l'action prépondérante du Ouaddaï ou du Bornou sur son pays. L'épaisseur de cette peau nous intrigue, nous demandons à Saïd quel est le nom de l'animal qui la fournit : « Il s'appelle « ben » en sara, « birni » en kanouri, et « grindi » en arabe. Le mot est nouveau pour moi et ne me dit rien, mais un doigt appliqué sur le nez supprime les explications superflues. Il s'agit à n'en pas douter d'un rhinocéros. On en trouve peu dans la région, mais enfin quelques rares fois un échantillon est pris au piège. Cet animal est moins rare dans le Nord, nous dit-il.

Il faut cependant nous séparer de Si Saïd ; nous lui faisons de nouveaux présents, mais il n'a d'yeux que pour les deux ou trois chapelets que nous lui remettons en dernier lieu.

Les formules qu'il emploie pour prendre congé, pour nous souhaiter santé et bon voyage et aussi nous confier son fils, prouvent que Si Saïd n'est pas un homme du commun et a reçu une certaine éducation.

Sa manière d'être pendant tout le temps que nous avons passé avec lui, a été des plus correctes. Je fais encore quelques emprunts à mon journal de route :

« Le 31 octobre, nous quittons Daï de fort bonne heure. Dès la pointe du jour le fils de Saïd, escorté de son fidèle serviteur, est venu nous prendre au camp. Il est certainement moins intelligent que son père, mais il ne lui cède en rien au point de vue de l'affabilité. Parmi les nombreux chemins qui s'offrent à nous, il a soin de choisir le meilleur. C'est pour nous une véritable « route nationale » que porteurs, Sénégalais et Européens foulent avec plaisir.

« D'ailleurs depuis que nous avons rencontré ces « farouches musulmans » qui, jadis, effrayaient tant nos hommes, ceux-ci semblent au contraire avoir repris courage. Il est vrai qu'ils leur doivent bon souper, bon gîte... et qu'ils leur sont reconnaissants de leur avoir, en maintes circonstances, évité une bonne volée pour s'être procuré... « le reste », que les Saras auraient bien pu leur faire payer cher.

« Ils ont repris confiance parce qu'ils voient les « blancs » causer le plus amicalement du monde avec ceux qui devaient les assassiner. Mais ce qui les étonne, c'est que musulmans et chrétiens parlent la même langue, sans le secours d'aucun interprète.

« C'est en effet un immense avantage pour nous que de

pouvoir supprimer tous ces brouillons, tous ces fabricants de conflits dont le rôle consistait surtout à se créer de sérieux bénéfices au détriment de notre tranquillité.

« Il n'est pas douteux que si, à Gako, nous étions entrés en relations avec les Baghirmiens à l'aide d'interprètes noirs, nous aurions rencontré des difficultés peut-être insurmontables. »

Pour le moment tout se présente on ne peut mieux. Nous atteignons le petit village de « Sada », dissimulé sous des arbres qui semblent plusieurs fois centenaires, extrêmement touffus et que l'on croirait taillés par un habile praticien, à en juger par leurs tailles uniformément rondes.

Leur ombre épaisse semble lourde, mais elle est fort appréciable lorsqu'on a parcouru une certaine distance sous ce soleil de plomb.

Nous nous installons sous l'un de ces immenses mimosas, tandis que le fils de Saïd se dirige vers un important groupe de cases. Quelques indigènes, sommairement vêtus, viennent nous saluer.

Comme type et au point de vue de l'ensemble, ce sont évidemment des Saras, mais leur maintien, leur allure, leur manière d'être en général est loin de ressembler à celle de leurs voisins de chez Mandja-Tezzé. Ils sont à demi civilisés.

Après nous avoir salués, ils s'éloignent discrètement. Quelques-uns s'approchent d'un foyer situé au milieu de la place. Ils en retirent avec mille précautions un objet qui ressemble en tous points à un creuset. C'en est un en effet; ils en versent le contenu, du cuivre fondu, dans un

moule en argile, fort bien imaginé d'ailleurs, et, peu de temps après, ils en retirent un de ces énormes bracelets que nous admirions chez Mandja-Tezzé et chez Kassinda. Les dessins en sont vraiment exquis. Nous remarquons notamment des torsades et des tresses qu'un profane estimerait ne devoir être obtenues que par la ciselure.

L'artiste semble particulièrement sensible à nos témoignages d'admiration. Malheureusement, lorsqu'il commençait à nous donner des explications, arrive le fils de Saïd et une foule de hauts personnages qui font fuir l'habile fondeur.

Après des salutations interminables, on nous apporte en grande pompe des jarres et des calebasses de toutes grandeurs, et l'on nous invite à nous désaltérer avec une eau d'une limpidité douteuse.

Pour quiconque a voyagé en pays où l'eau est rare, c'est là une marque d'hospitalité très touchante, mais fort inquiétante pour l'avenir.

C'est une preuve, en effet, que ce liquide doit être assez rare dans la région.

Nous allons installer le camp à vingt minutes environ du village, sous des arbres magnifiques, au pied d'une petite colline très boisée.

Un porteur crouman, qui avait été repris après une première tentative de désertion, a disparu à nouveau.

Un autre a vendu son fusil.

Nous repartons le lendemain à sept heures seulement, parce que le fils de Saïd a passé la nuit au village, où les chefs donnaient une fête en son honneur. Ce jeune garçon,

âgé de dix-huit à vingt ans, paraît très aimé et estimé partout où nous passons.

L'eau semble devenir très rare. A notre repas de onze heures, nous avons toutes les peines du monde à nous procurer un litre d'eau bourbeuse pour six Européens.

Vers midi, nous rencontrons de très belles plantations et quelques petits groupes de cases.

A deux heures dix, nous nous installions sous un bouquet d'arbres touffus, auprès d'une assez forte agglomération qui constitue le groupe central de Koumra. Le camp est envahi par un grand nombre de Baghirmiens et de négociants du Bornou. Ces derniers sont d'une propreté remarquable, ils parlent également l'arabe avec une grande facilité.

Chose curieuse! depuis Mandja-Tezzé, tous nos visiteurs, indigènes ou musulmans, mâchent continuellement soit du tabac, soit du sorgho sucré. « Le prophète, disent ces musulmans, nous a défendu de fumer, mais il n'a point interdit de mâcher du tabac. » Le sorgho sucré est très agréable pour combattre la soif pendant les marches sans eau; aussi, nous prîmes bientôt, tous, l'habitude d'en avoir une grande provision pour notre route.

Nos chapelets d'ivoire et même les plus communs, en bois vernis, ont un grand succès auprès des Baghirmiens et des Bornouans. Tous en désirent et nous offrent soit des poules, soit des chèvres en échange.

Ils sont vraiment touchés de notre façon de faire, lorsque nous leur disons que nous ne nous servons pas de ces objets de piété pour faire nos transactions. Pas plus que les Korans qui excitent également leur admiration, les chape-

lufs ne sont destinés à être vendus, nous les donnons à nos amis. Cette déclaration nous vaut le soir un nombre considérable d'amis.

Au coucher du soleil, le fils de Si Saïd vient nous faire ses adieux. Il nous dit de ne nous préoccuper de quoi que ce soit, ses compatriotes veilleront à ce que nous ne manquions de rien et se mettront entièrement à notre disposition. Il part comblé de cadeaux.

Nous comptions nous-mêmes quitter Koumra le lendemain 2 novembre.

Avant le jour, nous sommes réveillés par un tapage assourdissant à peu de distance du camp. Des cris stridents, des coups de tambour prolongés, des hurlements lugubres.

Le départ du fils de Si Saïd aurait-il fait changer les dispositions de nos amis de la veille? Mal réveillés, à peine vêtus, nous formons vivement le carré. Les cris continuent plus aigus que tout à l'heure. Ils viennent des cases du chef, mais ne se rapprochent pas.

L'aube commence à poindre et les brouillards du matin se dissipent peu à peu. Le village à peine éclairé prend des teintes rosées et gaies, tandis que les feux qui s'éteignent rougeoient de temps à autre lorsqu'un guerrier les franchit d'un bond pour se précipiter vers les cases. Une grande animation règne dans le village, les femmes poussent de grands cris en levant les bras au ciel; des enfants pleurent et se serrent contre leurs mères. Le soleil vient bientôt éclairer cette scène, personne dans le village ne paraît se douter de notre voisinage. Le guide lui-même, qui nous avait promis d'être au camp à la pointe du jour,

se fait longuement attendre. Notre inquiétude a cessé... il ne s'agit pas d'une attaque, mais nous ne pouvons encore nous rendre compte de la cause de tout ce bruit.

Quelques Baghirmiens viennent enfin nous voir; deux d'entre eux, qui paraissent les plus écoutés, nous rassurent. J'ai tout d'abord un peu de peine à les comprendre : réveillés depuis peu, ils ont mis dans leur bouche la provision de tabac de la journée et, comme la mastication ne l'a pas encore réduite, ils ont de la peine à s'exprimer. Ils nous engagent à passer la journée ici. Nous sommes arrivés fort tard hier et l'on n'a pu nous fournir des provisions suffisantes. Les cris que vous venons d'entendre sont motivés par le décès de la femme du chef. Celui-ci n'a pu, hier, nous rendre ses devoirs, mais il n'y manquera pas cette après-midi. Enfin, musulmans et Saras sont encore sous le coup de cet événement et seraient contrariés de quitter aujourd'hui Koumra pour nous accompagner.

Ils nous prient d'ajourner notre départ à demain ; néanmoins, si nous tenons essentiellement à nous mettre en route, ils nous donneront des guides.

Nous déférons à leur désir et faisons remonter les tentes abattues.

Quelque temps après, arrive un cortège imposant, c'est le chef de Koumra qui vient nous faire sa visite. C'est un beau vieillard, grand et bien bâti, superbement drapé dans sa tunique d'investiture qu'il ne doit, sans doute, revêtir que dans les grandes circonstances.

Ses deux fils, qui l'accompagnent, et son entourage baghirmien et indigène semblent avoir pour lui une grande vénération.

Il paraît très affecté de la perte de son épouse et nous adresse seulement quelques paroles de bienvenue. Nous échangeons les cadeaux d'usage. Il est, à n'en pas douter, fort satisfait des présents que nous lui donnons, mais il nous demande très timidement et comme une grande faveur un chapelet de bois.

On lui donne l'objet convoité et il se retire avec force remerciements. L'un de ses fils, celui qui paraît être l'aîné et le plus intelligent, entre en grand conciliabule avec celui des Baghirmiens qui paraît le plus influent. Celui-ci, avec bien des circonlocutions, nous explique que le jeune homme voudrait lui aussi un chapelet.

Il nous dit que le vieux chef est allé à Massinia, mais n'est pas musulman. Il désirait un chapelet parce que « c'est bien porté » ; le fils, au contraire, a été élevé à Massinia et s'est converti à l'islamisme; nous faisons droit à sa demande.

Nous employons notre après-midi à visiter le village et surtout à causer avec les Baghirmiens et les Bornouans. L'idiome qu'ils emploient est identiquement semblable à celui en usage en Algérie.

Les différences dialectales sont insignifiantes et échappent même tout d'abord.

Ils possèdent quelques chevaux assez bien soignés, mais très petits de taille. Ils sont trapus et bien roulés, les membres sont un peu massifs, mais nerveux. Ils doivent constituer d'excellentes bêtes de corvée. Ceux de nos camarades habitués aux fringants coursiers de France, les regardent d'un air un peu dédaigneux. Il n'en est pas moins vrai que ce sont des animaux nerveux, solides et

bien appropriés au pays. Ils ressemblent un peu à cette race qui existe dans certaines régions de la Kabylie. Leur tête, par exemple, est lourde et disproportionnée, et ce manque de proportions choque au premier examen. L'œil est vif et intelligent. Du reste nous voyons trop peu de chevaux pour pouvoir nous livrer à une étude sérieuse. Plus loin, paraît-il, nous en trouverons en grande quantité. Quant à en acheter, il ne faut pas y songer, nous disent les Baghirmiens. Ni maintenant, ni plus loin, les propriétaires ne consentiront à se défaire même à des prix considérables, d'animaux qui leur rendent tant de services, soit en temps de paix, soit en temps de guerre. Il paraît même que les tribus qui possèdent des chevaux, veillent avec un soin jaloux à ce que les tribus voisines ne puissent s'en procurer. La possession de ces animaux leur donne, en temps de guerre, une trop réelle supériorité sur leurs voisins qui n'en possèdent pas.

Nous quittons Koumra conduits par un guide sara, qui nous est donné par un des Baghirmiens nommé « Mallem » Ali (Maître Ali). Il ne peut partir lui-même avec nous, mais nous rejoindra à notre campement. Nous rencontrons quelques groupes d'habitations, faubourg de Koumra, et nous marchons continuellement au milieu de champs fort bien cultivés.

M. Maistre, très souffrant depuis Daï, est obligé de se faire porter en hamac.

Nous passons près d'un groupe des plus animés installé sous un beau sycomore. Des hommes, des femmes, des enfants chantent et dansent au son des tambours, au milieu d'épis de maïs et de mil dont la récolte paraît fort abon-

dante. C'est sans doute cet heureux événement que fêtent ces braves gens. Deux chevaux, attachés au piquet, poussent de joyeux hennissements, lorsque nous passons, et nous font songer amèrement que l'Algérie est loin et que nous ne sommes que de modestes piétons.

Nous traversons un immense village, extrêmement propre, dont la place centrale est ornée d'un magnifique sycomore. « Mallem » Ali, qui a dû faire la route à cheval, nous rejoint; il nous présente un de ses compatriotes habitant le village et nous indique un excellent emplacement de camp.

Bien reçus par le chef indigène, qui vient au milieu de la nuit nous apporter un plantureux repas, nous quittons le lendemain ce village, nommé Garnan-Toli.

A Marteaga, nous trouvons également bon accueil, mais l'eau est rare. Il faut la puiser dans un puits fort profond et lorsque nos hommes ont fait leurs provisions, il ne reste plus que de la boue.

Nous atteignons ensuite Gangara. M. Maistre est toujours dans l'impossibilité de marcher et son état est loin de s'améliorer; nous décidons cependant de pousser jusqu'à Palem, où nous prendrons un jour de repos. Le chef de Gangara, un superbe vieillard vêtu de la tunique désormais classique, se joint à Mallem Ali pour nous engager à nous diriger de préférence sur Palem. De même que Si Saïd, ils nous disent que Goundi est, à l'heure actuelle, un hameau n'offrant plus aucune ressource. « Le chef de Palem, nous disent-ils, est évidemment plus important que fortuné, mais il vous procurera tous les ravitaillements que vous pourrez désirer. »

Nous traversons en ce moment la tribu des « Toummocks » et nous ne nous en serions certes pas douté, si nous n'eussions été prévenus. Le type, les mœurs, les coutumes sont presque absolument identiques à ceux des Saras.

Le lendemain, peu de temps après notre départ, nous traversons un petit cours d'eau peu important, nous cheminons jusque vers onze heures et nous atteignons de misérables plantations de mil et de sorgho disseminées sur une vaste étendue. Les guides nous engagent à installer notre campement sous un immense tamarin qui ombrage un emplacement merveilleux. Nous voudrions bien faire une plus longue étape, mais ils nous annoncent la prochaine visite de personnages d'importance que nous ne pouvons éviter.

Nous sommes bientôt entourés par une grande quantité d'indigènes, un peu plus affinés, comme traits, que les Saras. Leur physionomie semble plus intelligente et, d'autre part, ils sont bien moins encombrants. Ils nous regardent avec une curiosité qui n'est nullement indiscrète. Ils sont assis en cercle et se communiquent leurs impressions à voix basse. Ils opèrent quelques transactions avec nos hommes, mais sans cris, posément, gravement.

Arrive enfin le chef de Beï, village situé à peu de distance de notre campement; il est accompagné de nombreux indigènes revêtus de tuniques et porte lui-même avec aisance le vêtement baghirmien. Il parle assez correctement l'arabe. Notre détermination d'aller dans l'Ouest l'effraie beaucoup pour nous. Il considère l'entreprise comme impossible. Il nous engage vivement

à aller à Massinia, dont il nous dépeint les splendeurs. Il nous offre des présents superbes et, selon l'habitude, constatée depuis quelque temps, nous envoie au milieu de la nuit un repas tout prêt pour nos hommes et deux énormes cabris pour nous.

Le lendemain, tous viennent nous faire leurs adieux; on voit qu'ils ont été élevés à Massinia, car ils épuisent, et au delà, toutes les formules de la politesse orientale.

Après une marche assez longue, nous remarquons un alignement de pieux surmontés chacun d'une marmite renversée.

Nous traversons un marais large de 2 ou 300 mètres, nous voyons un nouvel alignement de pieux semblable au précédent.

Au bout de quelque temps, trois cavaliers se portent à notre rencontre, puis, tournant bride, nous pilotent à travers une série de plantations d'aspect misérable et mal entretenues. Il est vrai de dire que la récolte vient d'être enlevée.

Nos trois cavaliers ont encore le type sara, ils en ont le costume, qui pour le moment leur sert surtout de selle, car ils montent à cru, si leur tablier de cuir est considéré comme vêtement. Sur leurs petits chevaux nerveux, dont on n'aperçoit que la croupe, ces deux bronzes ressemblent à des centaures. La bride est en cordelettes ou en cuir tressé, le mors est remplacé par un caveçon en fer dentelé, posé sur le chanfrein, et terminé par un anneau dans lequel passe une corde, formant nœud coulant, et qui constitue l'unique rêne. Leurs grandes jambes qui embrassent le corps du cheval sont de puissantes « aides » pour

maintenir l'animal, et une tape de leur large main, appliquée sur la joue, est pour eux le moyen le meilleur de diriger ces chevaux aussi dociles qu'ardents.

Barth et Nachtigal ont signalé une habitude que nous n'avons constatée nulle part. D'après les illustres voyageurs, certaines peuplades entretiendraient avec soin, sur le dos du cheval, deux énormes écorchures destinées à assurer l'adhérence du cavalier. Nous n'avons vu rien de semblable soit chez les Saras, les Toummocks ou les gens de Laï qui possèdent une nombreuse cavalerie.

Beaucoup de chevaux reviennent souvent, après une longue course, avec des écorchures sur le dos. Le cavalier lui-même en a sa part... mais ces blessures sont accidentelles, le tablier de cuir interposé entre le cheval et le cavalier forme souvent des plis, qui, lorsqu'on va aux allures vives, ne tardent pas à occasionner des plaies. Les propriétaires s'efforcent d'ailleurs de les faire disparaître dès qu'ils les ont constatées.

Il est bon de noter que, comme l'Arabe, les Saras ou les Toummocks n'hésitent pas à se servir d'un cheval même assez sérieusement blessé. Ce n'est jamais que dans des cas urgents, car, à mon avis, ils prennent plus de soins pour leur compagnon de travail et de guerre que l'Arabe n'en prend pour son légendaire coursier.

Nous cheminions dans des hautes herbes qui nous faisaient tristement songer aux énervants sentiers de la route de Loango-Brazzaville.

Tout à coup le paysage se transforme subitement, comme dans un changement à vue.

Brusquement, presque brutalement, nous nous trouvons

en présence d'une végétation absolument différente de celle à laquelle nous étions habitués depuis quelques mois : des palmiers nains en quantités considérables, d'immenses borassus qui atteignent des proportions que nous ne connaissions pas; une sorte de lataniers, se dédoublant

Coin de campement à Palem, sur l'emplacement de l'ancien camp de Nachtigal.

à un mètre environ du sol, d'immenses sycomores, puis la plaine inondée de lumière, sous un ciel d'un bleu inconnu sur les bords du Congo et de l'Oubangui.

Le guide nous conduit auprès d'un puits. Nous le suivons inconscients, machinalement, entièrement absorbés par ce merveilleux spectacle. Les porteurs eux-mêmes, gens peu contemplatifs de leur naturel, sont en admiration devant ce tableau magnifique.

C'était bien un décor de fête et c'en était une pour nous... « Palem! vous êtes à Palem », nous dit le guide.

Je ne saurais décrire l'impression qui s'empara de nous à cet instant. En 1873, il y a vingt ans, par conséquent, Nachtigal, un voyageur, qu'importe sa nationalité : c'était un Européen, atteignait ce point. Il venait de la Méditerranée. Mais, entre cette dernière étape de son voyage vers le Sud, et l'Oubanghi, point extrême atteint par les voyageurs venant du cap de Bonne-Espérance, il existait sur la carte un grand blanc, plusieurs degrés, absolument inconnus. Cette route, nous venions de la parcourir les premiers, et, désormais, *il n'existait aucune interruption dans la chaîne des itinéraires européens de la Méditerranée au cap de Bonne-Espérance.*

La visite du chef met le comble à notre joie. C'est un homme gros et fort, vêtu de la grande tunique indigo et d'une calotte blanche. Il porte aux bras des bracelets en cuivre, fort lourds et ornés de jolis dessins, parmi lesquels un motif qui rappelle assez la « croix de Lorraine ». Il est âgé d'environ soixante ans et porte une barbiche qui le fait un peu ressembler à un joyeux Yankee.

A peine avons-nous échangé les salutations d'usage, qu'il nous déclare voir des « blancs » pour la seconde fois. « Du temps du sultan Mohammed Abbou Sekkin, nous dit-il, un « blanc » comme vous est venu ici avec le sultan. Ils se rendaient à Goundi et venaient de « Broto ». Ils étaient fatigués parce qu'ils avaient livré un grand combat à Koli, aussi ont-il passé la nuit à Palem. Ils étaient précisément campés à l'endroit où vous êtes, à cause de la proximité du puits. »

Le vieux chef nous laisse à nos réflexions... Le premier moment de joie passé, nous songeons en effet à la décision qu'il nous faut prendre maintenant, sans plus tarder.

Nous passons une revue sérieuse du peu qui nous reste de notre pacotille. Elle est insignifiante et au-dessous de ce que nous supposions. Le sel même, cette denrée précieuse et introuvable dans ces régions où l'on n'en fabrique que très peu et de qualité atroce, nous fera certainement défaut avant qu'il soit longtemps. Depuis Brazzaville nos hommes n'en ont pas eu la moindre parcelle. Il est certain que, plus nous nous approcherons de Massinia, et plus les étoffes seront demandées : or nous n'en avons que quelques rares ballots, en mauvais état d'ailleurs.

Les perles, dont il nous reste une faible quantité, n'ont point cours auprès des musulmans et ce sont précisément les « baïakas » qui nous permettent de faire la solde de nos hommes. S'il faut les payer en étoffes, nos ressources seront épuisées avant un mois.

A notre grand regret, il nous faut renoncer à continuer notre route vers le Nord. Chacun essaie de trouver une combinaison pour retarder la marche vers l'Ouest; mais il faut se rendre à l'évidence : l'importance de notre personnel paralyse nos moyens. Il n'est pas possible de nous diviser, les dépenses seraient doublées et les calculs les plus larges nous accordent juste les ressources suffisantes pour atteindre l'Adamaoua, en nous imposant les plus rigoureuses économies et en admettant que nous n'ayons pas à éprouver des retards considérables, comme il y a toujours lieu d'en prévoir en voyage.

Puisqu'il nous fallait songer au retour, nous décidâmes de gagner l'Adamaoua en passant par Laï et le sud du Toubouri, suivant ainsi une route complètement inconnue jusqu'à ce jour.

De cette façon, notre retour forcé servait encore la science géographique.

De la Kemo à Palem et de Palem à l'Adamaoua, nous aurions ainsi tracé un itinéraire dans des régions absolument inexplorées.

# CHAPITRE XIII

## A TRAVERS L'INCONNU

Départ vers l'Ouest. — L'eau se fait rare. — Négociants de Karnak-Logone. — Modaguéné. — La vallée du Logone. — Les Gaberis. — Arrivée à Laï.

Le 9 novembre, nous quittons Palem et nous nous engageons de nouveau vers l'inconnu. « Mallem » Ali, qui est venu nous faire ses adieux, nous détourne d'aller à « Koli », ainsi que nous en avions formé le projet. A son avis, il serait préférable pour nous de nous rendre à Palpaï, où nous trouverons beaucoup plus de ressources.

Nous suivons son conseil et après une rude étape nous arrivons auprès d'un puits. Le mauvais état des plantations nous fait mal augurer du village de Palpaï. A notre arrivée, quelques indigènes font une partie d' « osselets ». Les enjeux sont des bouquets d'épis de mil blanc.

Comme tous les noirs, ils apportent une grande attention à leur jeu. Ils paraissent fort peu se soucier de notre présence. En revanche, ils accueillent très volontiers un de nos porteurs, enragé joueur, qui leur propose une partie.

L'un d'eux va cependant prévenir le chef, qui arrive peu de temps après. Il est beaucoup moins avenant que ceux chez lesquels nous avons fait séjour. Il ne serait même pas fâché de nous voir continuer notre route.

Néanmoins, vers le milieu de la nuit, il nous envoie le traditionnel repas composé d'une sorte de sauce verte et gluante et de bouillie de mil remplaçant le pain. C'est, à n'en pas douter, un usage emprunté aux musulmans, la « diffa » de nos Arabes algériens.

Le lendemain, nous arrivons sans incident à Moguéna, gros village disséminé dans les plantations et sous de grands et beaux arbres.

A peine avons-nous installé notre camp qu'un groupe de Baghirmiens vient nous rendre visite. Avec eux un homme à figure ouverte et intelligente, portant le simple costume des indigènes, nous explique, dans un arabe assez pur, qu'ils sont négociants et viennent de Karnak-Logone. En passant dans le pays des Somraïs, ils ont été malmenés et pillés. Ils se sont réfugiés ici, mais ils sont maintenant sans ressources. Si nous remontons vers le Nord, ils sollicitent la faveur de se joindre à notre caravane. Ils nous engagent vivement à éviter la tribu des Somraïs.

Notre homme lit couramment le Koran dans un exemplaire en langue arabe que nous lui mettons sous les yeux, il prétend avoir visité le Maroc et Tripoli.

Avant de nous engager en pays inconnu, nous voulions faire de sérieuses provisions, mais Moguéna, malgré son importance relative, offrait peu de ressources.

Les arachides sont extrêmement rares. Les noix de

terre et les haricots sont presque inconnus. Le mil seul et le maïs se trouvent encore facilement.

Nos hommes font de grandes provisions de « karity », ce beurre végétal dont on a fait si grand cas en Europe dans ces derniers temps. Malgré la disette dans laquelle nous nous trouvons, tous les Européens préfèrent de beaucoup des aliments simplement bouillis à cette horrible mixture véritablement écœurante. En revanche, nous alimentons notre lampe avec et nous obtenons des résultats des plus satisfaisants.

Le pays ne présente rien de particulier à aucun point de vue.

Le merveilleux paysage qui nous avait tous charmés à Palem cesse à quelques kilomètres à l'ouest de ce point. C'est, à peu de chose près, la même végétation qu'entre Daï et Koumra. Les chemins sont maintenant très praticables, légèrement sablonneux et d'une largeur raisonnable.

Nous ne rencontrons plus le moindre marais, les creux même sont absolument secs. Il n'en eût pas été ainsi, sans doute, quelque temps auparavant. Il y a lieu de remarquer en effet que depuis le mois d'octobre nous sommes dans la saison sèche.

Le 13 décembre, nous quittons Moguéna.

Nos guides sont en retard et paraissent peu enthousiasmés de pousser plus loin. Nous suivons une route excellente et nous installons notre camp au milieu d'un petit village composé seulement de quelques jolies cases neuves et d'aspect tout à fait riant.

Le chef, un vieillard un peu cassé, mais à figure fort

avenante, nous a installés auprès du puits, dans une plantation d'arachides et de patates douces. Nous lui faisons remarquer que ses cultures en souffriront : il n'en a cure, l'essentiel, pour lui, est que nous soyons bien installés.

Nous contemplons un coquet petit tableau fort heureusement éclairé par les feux du soleil couchant : à deux cents mètres de nous, devant deux ou trois cases tapissées de plantes grimpantes, quatre ou cinq jeunes et jolies femmes pilent du mil en des mouvements qui font valoir leurs formes gracieuses ; deux vieilles, assises à croupetons, toutes ridées, à la peau rêche et presque grise, effilochent du coton, tout en devisant très gravement. Un vieillard encore solide et bien râblé, nonchalemment étendu sur une sorte de chaise longue en bois sculpté, fume sa pipe tout en surveillant les ébats de jeunes marmots qui, dans une bousculade générale, vont rouler jusque sous les pieds d'un petit cheval bai brun attaché près d'une case. Il est de la famille, ce petit poney, beaucoup plus fin et plus élégant que ceux rencontrés jusqu'ici. Il contemple de son œil doux les cabrioles de ses jeunes amis, tout en taquinant sa corbeille de paille. Cette scène respire la paix la plus complète.

Tout à coup les femmes poussent un grand cri; le vieux fumeur se redresse, comme mû par un ressort, et dégaine le grand coutelas qui lui pend au côté....

Un homme s'est élancé de la brousse, un couteau à la main, il a coupé net la corde qui retenait le cheval, d'un bond il l'enfourchait et disparaissait au galop. Le vieillard, impuissant, appelait à l'aide, tandis que les femmes gémissaient et se lamentaient

Quelques jeunes gens montent à cheval pour se mettre à la poursuite du voleur, mais ils ignorent à quel village il appartient et ils rentrent bientôt, après une course inutile.

Ces vols sont, paraît-il, très fréquents dans la région. Nous avons tort, nous dit le vieux chef, d'aller chez ces tribus pillardes et peu hospitalières qui ne vivent que de meurtres et de rapines.

Nous n'en faisons pas moins, le lendemain, une forte étape vers l'Ouest. Nous traversons un champ envahi par les criquets, qui seront bientôt des sauterelles semblables à celles remarquées à Garenki.

Nous campons, le 15, à Garbio, après une sérieuse marche. Un de nos bons Sénégalais, le caporal Alioun, le seul et unique Peul de race pure qui soit avec nous, relativement lettré, et appartenant à une bonne famille du Sénégal, est sérieusement malade et vient grossir le nombre des traînards. Nos hommes sont très fatigués et ont de la peine à suivre.

Le pays n'offre rien de bien intéressant. Les types changent, mais ne présentent rien de caractéristique, les indigènes sont beaucoup moins forts que les Saras. Ils sont moins lourds et plus vifs, mais paraissent cependant plus frustes. Les femmes viennent à la fontaine près du camp : les ornements de lèvres qui avaient à peu près disparus semblent vouloir reparaître. C'est là tout ce qu'elles ont de remarquable.

La figure ci-après représente les plus répandus : l'un, le numéro 1, est en filigrane d'étain ; le numéro 2 est en bois tendre, orné quelquefois sur la tranche d'une mince

plaque d'étain. Le numéro 3 est entièrement en étain et se place dans les narines.

Nos hommes ont acheté une sorte de petits tubercules qui rappellent, à s'y méprendre, les pommes de terre de France. Très farineux, fondant, très agréable au goût, c'est pour nous bientôt l'un des gros appoints de notre

Ornements chez les Saras.

alimentation. Les poules et les chèvres se font tous les jours plus rares et, dans notre marche en caravane bruyante, avec des allures relativement assez rapides, il ne faut guère songer à la chasse.

D'ailleurs le gibier ne paraît guère abondant depuis longtemps déjà. Avant le Gribingui nos Sénégalais avaient pu quelquefois nous tuer des antilopes. Les pintades faisaient de temps à autre connaissance avec notre cuisinier, et les singes eux-mêmes nous avaient fourni quelques durs et minuscules biftecks. Pour le moment, nous ne rencontrions que des tourterelles. C'est un gibier que nous avons

trouvé partout en grande abondance pendant notre voyage. Mais notre provision de cartouches était aussi restreinte que notre pacotille, il nous fallait les réserver pour du gibier un peu plus volumineux.

Le 17, nous campons à Kariatou. La route est bonne, d'ailleurs, depuis Gako. Nous nous sommes élevés insensiblement et, si l'altitude n'est pas exagérée, du moins sommes-nous fondés à supposer que le bassin du Logone est séparé de celui du Chari par une série de petits plateaux qui suivent une direction générale N.-O.-S.-O. La température baisse sensiblement; il n'est pas rare, le matin, de constater seulement + 11° et même + 10°, température que nous n'avions jamais eue sur l'Oubangui, pendant les plus grands froids, où le thermomètre descendait à peine à + 13°.

En quittant Kariatou, nous nous engageons dans une région relativement intéressante; elle paraît fertile et peuplée. Les borassus forment des bouquets fort drus et de la plus belle venue. Quelques palmiers à noix comestibles et un arbuste très en honneur dans les villages de la forêt de Mayombe, constituent également des groupes du meilleur effet.

Nous atteignons Modagnéné, village important, dont l'aspect nous surprend un peu. Les habitations paraissent plus soignées que celles des Saras. Les parois, hautes de deux mètres environ, sont en argile, le toit conique est en chaume choisi et soigneusement coupé.

Les cultures paraissent fort bien entretenues.

Le mil, le sorgho, le maïs sont plantés en sillons que l'on croirait tracés au cordeau, chaque pied est sarclé et

butté. Les arachides et les patates douces forment des petits jardinets entourés de plants de tabac.

Dans le village, de nombreux greniers à mil d'une forme particulière : c'est une sorte d'énorme bouteille en argile avec une ouverture au sommet. Un couvercle mobile en chaume, de forme conique, sert de toiture. Comme toujours, le grenier est élevé à une certaine hauteur au-dessus du sol. Enfin des poules et des chèvres, en assez grande quantité, picorent dans les cours.

Le type des habitants s'est également modifié, ils sont plus sveltes, moins massifs, mais leur physionomie ne présente pas de caractère bien accusé.

Les hommes portent toujours le tablier de cuir des Saras. Ils ont une coiffure assez originale : le front est rasé en triangle comme le font les Banziris et, sur le sommet du crâne, une touffe de cheveux assez longs et ébouriffés ou un petit chignon.

Les femmes, sans être jolies, sont assez gracieuses. Elles portent pour tout vêtement des ceintures en cauris ou en perles de fer; elles viennent au camp vendre des denrées et accueillent avec un profond dédain les propos inconvenants de nos hommes, qu'elles considèrent comme des esclaves. Modaguéné est un des premiers villages de la tribu des « Gaberis ». A partir de ce point, nous pénétrons dans la vallée du Logone.

Les nombreux poissons fumés de dimensions assez sérieuses que l'on vend dans le village, attestent que nous devons approcher d'un cours d'eau très important.

Aux abords de Modaguéné on trouve une grande quantité de pigeons appartenant à l'espèce connue des Européens

du Congo sous le nom de « pigeons verts ». Ceux-ci ont en plus, à la pointe des ailes et à la queue, de larges plaques d'un jaune extrêmement brillant.

Le 19 et le 20, nous rencontrons de nombreux villages le long de notre route. Tous sont entourés d'un mur de terre et d'un fossé. Les cases sont fort rapprochées, les greniers à mil nombreux; la population paraît très dense, enfin le nombre des chevaux nous semble considérablement augmenté.

De « Kiéné », où nous avions couché, nous devions nous rendre directement à Laï, au dire des indigènes qui consentaient à nous servir de guides. Les événements nous obligèrent à nous arrêter à Djounou.

En effet, depuis le départ de Kiéné, des Sénégalais et des porteurs se plaignaient de violentes douleurs d'entrailles et, malgré le désir, qu'ils partageaient avec nous, de goûter un juste repos dans un centre aussi important que Laï, ils allaient peu à peu grossir le nombre des traînards.

Nous faisions de fréquentes haltes pour leur permettre de rejoindre, car, si dans le nombre se trouvaient quelques porteurs considérés comme très mauvais sujets, les autres étaient en majeure partie des gens qui nous avaient rendu de réels services.

Nous avions laissé avec eux quelques Sénégalais d'escorte. Arrivés sous les murs de Djounou, village très important, où nous comptions faire une simple halte, nos camarades de l'arrière-garde nous préviennent que le nombre des traînards augmente et qu'il serait peut-être imprudent de pousser plus loin. On a dû laisser des

charges en route, sous la garde de Sénégalais, afin de soulager des porteurs trop fatigués. Après avoir choisi un emplacement de camp, nous nous disposons à monter les tentes et à envoyer des porteurs prendre les charges restées en arrière. A ce moment, l'un des hommes chargés de la garde des bagages, laissés à trois kilomètres environ de l'endroit où nous nous trouvons, vient nous prévenir que deux de ses camarades ont été assassinés.

Clozel, Briquez et M. Bonnel de Mézières se rendent immédiatement sur les lieux avec quinze hommes pour réunir les traînards, inhumer les deux cadavres et se rendre compte de ce qui s'est passé.

Nos camarades rentrent au coucher du soleil, avec une partie des traînards, les colis et l'escorte. Outre les deux malheureuses victimes, le caporal Alioun et Mahmadou Médina, qui ont été atrocement mutilés, cinq porteurs manquent à l'appel.

Les renseignements recueillis par nos amis et ceux fournis par l'un des Sénégalais qui accompagnaient le caporal Alioun semblent démontrer que la petite troupe a été assaillie par une bande de pillards qui l'a attaquée pour la voler. Ce sont des cavaliers qui devaient suivre les traînards depuis longtemps, cherchant une occasion, qui ont fait le coup.

Alioun et Mahmadou Médina ont été tués alors qu'ils s'étaient arrêtés pour se désaltérer dans une petite mare. Surpris, ils n'ont pas pu faire usage de leurs armes, ni pousser un seul cri. Leurs compagnons ont continué leur route sans se douter de ce qui se passait à quelques centaines de mètres en arrière dans les hautes herbes. Leurs

cadavres avaient été absolument dépouillés et laissés nus.

Nos camarades les firent ensevelir.

Au milieu de la nuit, nous eûmes une alerte et une autre à la pointe du jour. Elles n'étaient pas justifiées. Nous avions toutes sortes de bonnes raisons de nous méfier des gens de Djounou; j'avoue qu'au point du jour, en entendant leurs appels, leurs coups de sifflets et en voyant l'animation qui régnait dans le village, à une heure aussi matinale, je ne doutais pas que nous serions attaqués. Il n'en fut rien heureusement.

Cavalier gaberi.

J'ai cru tout d'abord à la complicité des habitants de Djounou dans le meurtre de nos traînards et je doutais fort de leurs bonnes dispositions à notre égard.

A l'heure actuelle, je ne serais pas éloigné de croire que ce crime n'est dû qu'à quelques coupeurs de routes, qui dépouillent leurs compatriotes aussi bien que les voyageurs.

Les habitants de Djounou ont appris l'événement avant nous, et, craignant d'être soupçonnés, ils se sont tenus

sur la défensive. — Une tentative de notre part aurait certainement amené une entente amicale.

Au moment du départ nous n'avions pas eu le temps de faire ces réflexions; aussi, craignant une attaque, nous nous mîmes en marche en colonne serrée. A chaque halte, nous formions le carré, les porteurs au centre. Dans les herbes qui nous environnaient, une longue file de piétons comme la nôtre, lourdement chargée, eût été une proie facile, malgré ses armes perfectionnées, pour la nombreuse cavalerie des Gaberis.

Les Sénégalais comprenaient l'infériorité de cette poignée de fantassins, et nos porteurs, dont la plupart n'avaient jamais vu de chevaux, dissimulaient mal leur inquiétude. La marche était silencieuse et lente. Nous cheminions à travers des champs de maïs, de sorgho ou de mil, dont les sillons réguliers s'étendaient dans l'immense plaine jusqu'à l'horizon.

Çà et là, dans ces magnifiques cultures, des groupes de femmes récoltent les arachides qui poussent entre les sillons.

Sur d'immenses termitières, comme nous n'en avions encore jamais vu, des guerriers les surveillent ou observent nos mouvements. Ils n'ont pas l'air hostile sous le clair soleil qui met en valeur les lignes souples de leur buste cambré.

Presque tous nous saluent du traditionnel « El Afia », mais, immédiatement après notre passage, ils descendent de leur observatoire et se replient vers la ville que nos guides nous montrent dans le lointain.

Avec beaucoup de peine, nous apercevons en effet, sous

une brume légère, d'un bleu transparent, une ligne grise, dentelée, qui borne l'horizon.

C'est la ville.... De temps à autre, nous devinons de sveltes borassus qui s'élancent du milieu des groupes de cases.

Les plantations cessent et devant nous s'étend une vaste plaine, limitée seulement par la ville qui paraît immense. De gigantesques sycomores, des baobabs qui semblent des

Coiffures des gens de Lau.

arbustes rabougris, perdus dans cet espace, sont les seuls représentants de la végétation dans cette plaine nue.

Des groupes nombreux de cavaliers partent de la lisière des plantations et se dirigent à toute vitesse vers la ville; ils reviennent à la même allure, nous examinent, puis repartent.

Sous les arbres se tiennent des groupes considérables de piétons et de cavaliers. Arrivés à hauteur du premier de ces groupes, situé à une faible distance du sentier, nous pouvons constater une certaine animation. Personne ne vient auprès de nous et l'on continue à discuter ferme.

Piétons et cavaliers ont leurs armes et leurs boucliers. Beaucoup ont une pièce d'étoffe enroulée autour de la tête en forme de turban. Une magnifique plume d'autruche est plantée bien droite dans les cheveux. Beaucoup portent des chapeaux fort curieux ou des coiffes en feuilles de borassus d'aspect fort étrange.

La plupart des guerriers ont la figure peinte. La couleur diffère selon les groupes, rouge, jaune, blanc ou mi-parti blanc et rouge.

Il n'est évidemment pas douteux que le ban et l'arrière-ban des guerriers de Laï sont sur le pied de guerre.

Je ne crois pas exagérer en évaluant à 1500 chevaux et à plus de 3000 piétons la foule qui nous entoure, et elle augmente à tous instants. Elle paraît plus indécise qu'hostile sous le miroitement des plaques de cuivre poli qui ornent les brides des chevaux. Les turbans rouges, les ceintures bleues ou jaunes, les plumes d'autruche, d'un blanc immaculé, apportent une note des plus gaies à cette fête des yeux qu'éclaire un merveilleux soleil.

Il serait vraiment regrettable d'être obligé de détruire ce splendide tableau à coups de fusil. Et cependant il faudra peut-être en venir à cette pénible extrémité, car les gens de Laï semblent peu fixés sur l'attitude à tenir à notre égard.

A notre arrivée ils paraissaient être simplement sur la défensive, ce qui était tout naturel, car on avait dû leur exagérer forcément l'importance de notre caravane; il est probable même qu'ils croyaient peu à nos intentions pacifiques....

Depuis un moment de nombreux cavaliers circulent,

bride abattue, de groupe en groupe et les fantassins s'assemblent sous un arbre, tandis que les cavaliers, dans une « fantasia » échevelée, se massent derrière un gros personnage vêtu d'étoffes multicolores. On pourrait croire qu'ils veulent prendre l'offensive.

Nous avançons silencieusement et en bon ordre. Quelques vieillards viennent à notre avance; ils nous prient de

Le Logone et la partie septentrionale de Laï.

nous reposer un instant à l'ombre d'un grand sycomore qu'ils nous désignent. Ils iront ensuite prévenir de notre arrivée leur souverain, le chef de Laï et des environs, le M'bang Dallem, et reviendront ensuite nous conduire à l'endroit où nous pourrons camper.

Pendant leur absence nous questionnons nos guides, qui ne paraissent pas très rassurés.

Nous sommes à Laï, mais de Logone point. Devant nous en effet un entassement, un fouillis de cases et de gre-

niers hérissés de borassus et de palmiers magnifiques, mais rien qui fasse supposer le voisinage d'un cours d'eau, même des plus modestes. Les guides nous disent qu'il suffit de traverser la ville pour être sur les berges du fleuve. A l'époque des hautes eaux, les pirogues accostent à la porte des cases qui bordent la rive. Nous insistons pour aller camper soit en amont, soit en aval de la ville pour être à proximité du fleuve, mais on nous fait comprendre qu'il serait inutile de nous remettre en marche, parce que, à droite et à gauche, la ville s'étend sur un parcours de plus de 4 kilomètres. A ses extrémités les berges sont très élevées et nous nous trouvons précisément en face du point d'embarquement. Il nous suffira de traverser la ville pour trouver les pirogues.

Pendant que nous conversions avec nos guides, un grand mouvement s'était produit dans la foule des guerriers qui se rapprochait peu à peu. Nos hommes, formés en carré, avaient reçu l'ordre de s'asseoir sur leurs havresacs et de tenir leurs armes hautes. L'un d'eux fit un faux mouvement et la crosse de son fusil ayant heurté une pierre, le coup partit, en l'air heureusement.

Aussitôt les cavaliers tournent bride et s'enfuient au galop. Bon nombre de fantassins les imitent. Quelques-uns, des plus rapprochés, sautent dans notre carré et parmi eux nos trois vieux ambassadeurs, qui nous demandent la grâce du Sénégalais maladroit, auquel nous administrions quelques taloches bien méritées.

Tous nous serrent la main et éclatent de rire. Les quelques cavaliers qui, s'étant ravisés, retournent pour voir ce qui s'est passé, sont accueillis par les huées de leurs

frères d'armes plus courageux, restés auprès de nous. Peu de temps après, des femmes et des enfants sortaient des cases et s'approchaient à quelque distance du camp.

Étrange bizarrerie du hasard! il y a quelques mois à peine, un coup de fusil parti dans les mêmes conditions amenait une effusion de sang et des hostilités qui durèrent près d'un mois, de la part de gens qui n'étaient pas disposés à nous combattre. Aujourd'hui, il faisait mettre bas les armes à des populations certainement prêtes à nous repousser loin de chez elles. A ce coup de fusil les gens de Laï ripostaient par des éclats de rire et des poignées de main, le meilleur et le plus authentique des traités de paix!

Quand, de part et d'autre, l'émotion fut un peu calmée, les vieillards nous dirent d'installer notre camp à l'endroit même où nous nous trouvions.

On ne pouvait désirer mieux. Nous étions à 300 mètres de la ville, dans un espace très découvert, abrités sous un arbre immense qui tamisait les rayons du soleil et rendait le séjour du camp très agréable. D'autant plus agréable que les femmes de Laï l'avaient envahi. Elles apportaient de l'eau, du mil, des volailles, des denrées de toutes sortes. Beaucoup même, apportant mortiers et pilons, s'installaient entre nos tentes, pour fabriquer la farine de mil qu'elles nous vendaient sitôt préparée.

Le spectacle est certainement moins coloré que celui de ce matin, mais il est plus captivant.

Les Banziries sont loin! aussi serait-il téméraire de leur comparer les femmes de Laï, mais il faut convenir que ces dernières ne manquent pas d'un certain charme.

Et quel gracieux tableau je revois, en parcourant mon journal de route à la date du 21 novembre : « Devant ma tente, une jeune femme dans toute la splendeur de sa précoce maternité; elle a à peine seize ou dix-huit ans.

« Elle arrive bien droite, la poitrine saillante et cherche du regard une place à l'ombre. Sur sa tête une corbeille de mil. Sous son bras gauche un mortier et son pilon; à califourchon sur sa hanche droite, une fillette âgée d'environ un an, à la mine éveillée, à l'œil rieur.

« Partout de larges plaques ensoleillées, sauf en un petit coin où s'étalent en un beau désordre la couverture, le havresac, les armes et les hardes de l'un de nos hommes. La jeune femme l'aperçoit, elle laisse tomber mortier et pilon, pose sa corbeille, puis, pliant soigneusement sa couverture et disposant le havresac comme un oreiller, dépose dessus la fillette entre un sabre-baïonnette et un fusil à répétition. Elle s'installe elle-même au premier endroit venu, tranquille, maintenant que son cher bambin est à l'abri des rayons de l'ardent soleil.

« C'est « la place » de Laïti Nyan, un des plus âgés de nos Sénégalais, ancien esclave des Touareg, excellent homme, mais assez mauvais soldat dans le sens exclusivement militaire du mot.

« Il arrive et constate que l'on a réparé le cher désordre auquel il est habitué. Il va se fâcher, mais aperçoit la fillette qui joue avec les cuivres brillants des armes. Il s'agenouille, la prend dans ses bras et lui fait mille caresses. Puis s'adressant à moi, son ami, car il parle arabe et connaît le Sud algérien : « Vois », me dit-il, en élargissant sa vaste bouche dans une grimace qui veut

ébaucher un sourire, « vois comme c'est curieux, les « hommes! On me traite souvent d'imbécile, mais tu « avoueras que j'ai bien le droit d'être perplexe quand je « vois ce charmant bambin jouer avec cette arme, qui « naguère était bien près de mitrailler son père, sa mère « et peut-être ce pauvre chérubin!... Les raisons qui « auraient fait « parler » mon bondouck (fusil) ce matin « n'étaient pas meilleures que celles qui le font taire ce « soir...! » Et mon grand Laïti, sans attendre de plus amples explications, se remet à cabrioler avec l'enfant. »

Nous envoyons des cadeaux au souverain de Laï, le M'bang Dallem, qui nous engage à faire séjour. Les relations sont maintenant excellentes, les hommes viennent sans armes et le camp est envahi par quantité de femmes et d'enfants.

Deux ou trois grands gaillards indigènes, armés de badines, essaient de maintenir cette foule. Ils lui adressent de grands discours en faisant tournoyer leurs badines. Ces grands gestes parviennent à peine à effrayer quelques tout jeunes enfants, mais nos « policemen » n'obtiennent en général qu'un succès de fou rire.

Ils sont bien plus respectés en tant qu' « inspecteurs de la voirie ». Les bonnes vieilles qui se disposaient à vider, derrière un buisson, le contenu de leurs corbeilles à épluchures; les gamins ne tenant pas à parcourir la distance qui les séparait de « la fosse commune », s'enfuient à leur approche, oubliant de faire ou de déposer l'ordure que devait abriter le buisson.

J'ai dû payer pour l'un de nos porteurs kassaïs, qui

n'avait pas cru devoir imiter l'exemple des autres délinquants, une amende qui s'éleva à quelques pincées de perles. Il fut obligé, en outre, d'ensevelir lui-même les preuves de sa « contravention » à ce sage règlement de voirie.

Les arbres sont si rares dans cette vaste plaine, que leurs environs sont protégés avec un soin jaloux, afin qu'il soit possible de pouvoir goûter un peu de repos sous leur ombre épaisse. D'autre part, dans une agglomération comme la ville de Laï, des mesures de salubrité publique s'imposaient, et le M'bang Dallem, assisté ou non d'une commission d'hygiène, en avait pris de sévères.

Contrairement à ce qui se pratique chez les riverains du Congo ou de l'Oubangui, ce n'est pas le fleuve qui sert de dépotoir naturel à la population. C'est bien loin, dans la campagne, que matin et soir, grands et petits se rendent. Cette excellente habitude procurait à ceux d'entre nous qui se levaient avant le jour un singulier spectacle : une longue file de femmes, jeunes pour la plupart, s'avançaient dans le sentier, sous la surveillance d'une vieille matrone. Elles passaient non loin du camp et, éclairées par nos feux de bivouac, elles produisaient un effet étrange, grâce aux ornements qui faisaient ressortir leurs formes, sans les vêtir. Leur tête est entourée d'une bande de grosses perles blanches large de deux à trois centimètres. Leurs cheveux sont assemblés en une sorte de crête tressée, qui se termine devant et derrière par une mèche de cheveux, dans laquelle sont enfilées des perles de fer qui vont en s'amincissant vers le bout. Une superbe plume droite est fichée dans la chevelure. Une ceinture, également de perles blanches, large comme la main,

entoure la taille, soutenue par deux minces bretelles de perles qui entourent les seins et reposent sur chaque épaule. Un brassard, plus large que la ceinture et orné de dessins plus foncés, serre le bras au-dessous de l'épaule.

Femmes de Laï.

La promenade de ces dames n'a d'ailleurs rien de poétique!...

Ces études de mœurs ne nous font pas oublier les observations plus sérieuses et les négociations en vue du passage du fleuve. Déjà nous avons pu nous convaincre de l'importance de la cavalerie de Laï. Nous commençons à

habituer notre œil à la vue de ces vaillants petits chevaux qui, tout d'abord, avaient un peu surpris certains de nos compagnons. Ils appartiennent très probablement à la race décrite et observée par Barth chez les « Mousgous », cette peuplade dont les Laï pourraient bien d'ailleurs être quelque peu cousins germains.

Les Saras, les Gaberis ne sont peut-être pas d'élégants cavaliers, dans le sens européen du mot, par suite du manque de proportions entre eux et leurs montures, mais ils sont extrêmement solides sur leurs petits coursiers et très résistants à la fatigue. Détail curieux, ils ne montent jamais de « pied ferme ». Ils s'élancent lorsque le cheval s'est mis au petit galop et l'enfourchent sans efforts.

Pour descendre, une pression du caveçon fait ralentir l'allure. Ils appuient la main droite sur la croupe et mettent pied à terre du côté « hors montoir », en passant la jambe gauche sur l'encolure avant l'arrêt complet.

De gros personnages viennent nous rendre visite au camp. L'un d'eux, âgé d'environ trente ans, semble très considéré, il nous promet le passage, mais nous engage à séjourner, car le M'bang Dallem, pour répondre à nos présents, a envoyé des émissaires assez loin afin d'acheter un bœuf qu'il compte nous offrir au retour. Je suis vraiment étonné de cette munificence, qui me paraît plus que royale dans cette région.

Pendant la conversation, je crois pouvoir démêler la cause de cette libéralité. A certaine de nos démarches, le M'bang Dallem a cru comprendre que nous accepterions de le seconder dans une expédition contre une tribu voisine avec laquelle il est depuis longtemps en lutte. Ravi

de ce concours inespéré, il fait de son mieux pour nous témoigner sa reconnaissance.

J'essaie de faire comprendre à mes interlocuteurs qu'ils n'ont pas saisi le sens de ce qu'on a pu leur dire : nos armes servent à nous défendre, mais pas à attaquer. Le jeune chef légèrement obèse, qui dirige la négociation, sourit avec un air d'incrédulité. Nous recevrons, dit-il, le bœuf promis. En sa qualité de grand maître de la navigation, il nous fera passer sur l'autre rive, puis! nous verrons!... et il imite le bruit de la fusillade avec une insistance des plus significatives. Le village ennemi se trouve en effet sur la rive gauche du Logone, vers le sud-ouest.

Il nous semble inutile d'insister pour le moment. En revanche, nous profitons de la présence de ces hauts personnages pour essayer de conclure un traité avec le chef de Laï. Le M'bang Dallem, après quelques explications, signe sans difficultés un traité aux termes duquel il place sous le protectorat de la France ses États situés sur les deux rives du Logone. De même que celui passé avec Mandja-Tezzé, ce traité présente une très grande importance, car il garantit à la France la libre navigation du Logone, cet important affluent du Tchad.

Le bœuf est arrivé, tué et dépecé avant qu'il soit possible de protester. Les gens de Laï nous accablent d'amabilités et il est décidé que nous passerons le Logone le mercredi 23 septembre. Laï est une ville peuplée d'environ 10 ou 15 000 habitants.

# CHAPITRE XIV

## DU LOGONE AU PAYS DES LAKAS

Passage du fleuve. — Le guet-apens du 27 novembre. — Le Ba Tenné, les Mouls. — Dogo. — Les Lakas.

Le 23 novembre, à 7 heures du matin, nous levons le camp et nous nous mettons en marche. La traversée de Laï ne nous prend pas longtemps, et bientôt nous nous trouvons sur une haute falaise qui domine une superbe grève sur laquelle notre guide nous engage à aller nous installer, en attendant les pirogues.

Un sentier en pente douce nous conduit à l'endroit désigné. Nous voyons enfin un fleuve qui nous rappelle les dimensions de l'Oubangui. Les berges sont taillées à pic, et d'un accès qui semble difficile, sur l'autre rive.

Le lit du fleuve mesure en cet endroit 800 mètres de large. A la saison des crues, l'eau arrive jusqu'aux cases du village et recouvre entièrement le banc de sable où nous nous trouvons. En ce moment, il nous faudra franchir 400 mètres en eau profonde, avec un courant assez rapide, mais le fleuve est calme sur un fond de sable

qui n'est point tourmenté par les cailloux. D'ailleurs, les pirogues qui commencent à arriver, paraissent fort grandes. On est allé les chercher dans une petite anse où elles sont abritées.

Pendant que nous attendons en admirant la ville, dont les maisons s'entassent en un désordre fort pittoresque, formant un dédale de petites ruelles bien propres, un Pahouin, préposé à la garde des chèvres, en laisse échapper une qui se précipite au milieu de la ville à la recherche de son ancienne étable. Il se met à sa poursuite et s'engage assez loin dans la ville, priant les indigènes de le seconder; ceux-ci s'exécutent de très bonne grâce, mais comme notre Pahouin refuse de donner une récompense à ceux qui ont ramené la bête, et qu'il menace de les frapper avec son fusil, il est pris fort délicatement et embarqué dans une pirogue qui nous l'amène, sans la chèvre.

Dominique, le cuisinier, en habile diplomate, dépose son fusil, et prenant son sac de perles, court vers le village de toute la vitesse de ses jambes torses. Il nous revient peu de temps après, triomphalement installé dans une immense pirogue de guerre, dont l'équipage lui témoigne beaucoup d'égards, et nous annonce modestement qu'il a reconquis la chèvre sans la moindre difficulté.

Ces pirogues de guerre sont fort grandes. Les flancs sont exhaussés à l'aide de deux planches légèrement inclinées vers l'intérieur et destinées à protéger l'équipage contre les flèches et les sagaies. Nous étions vingt fort à notre aise, et nous aurions pu très facilement combattre, tout en étant à l'abri des projectiles indigènes.

Certaines de ces pirogues, qui rappellent un peu la forme

des anciens « monitors », sont réparées avec des planches fixées à l'aide d'une véritable couture de lianes.

Le passage nous prit à peine une demi-heure.

Nous installons notre camp sur la rive gauche du Logone. En face, Laï s'étend à perte de vue sur la berge droite du fleuve. Vue de ce point, elle paraît encore plus importante et nous fait supposer que l'évaluation de la population donnée plus haut, est inférieure à la réalité.

Le 24 novembre, nous voyons arriver un grand nombre de guerriers, la figure peinte, le corps soigneusement huilé. De tous les points de la rive opposée, arrivent des pirogues chargées à couler. Beaucoup sont véritablement remorquées par les chevaux qui nagent vigoureusement, coupant le courant en biais, en vue d'atterrir en un point qu'ils connaissent bien. On voit qu'ils sont parfaitement habitués à cette manœuvre. Ils ne paraissent pas le moins du monde fatigués.

Le grand maître de la navigation doit occuper aussi des fonctions élevées dans l'armée, car c'est lui qui vient nous prévenir, au nom des petits chefs qui forment son état-major, de vouloir bien donner le signal du départ. Ils se tiennent à notre disposition, et ils nous montrent la direction du village qu'ils veulent détruire. Nous leur déclarons formellement que notre intention est d'aller vers l'Ouest et que nous ne voulons, en aucune façon, guerroyer contre qui que ce soit.

Ils sont fort penauds, et paraissent indécis. Beaucoup retournent chez eux. Les autres se massent et partent dans la direction du village ennemi. Nous décidons de faire séjour à l'endroit où nous nous trouvons.

Le soir, à cinq heures, nos encombrants alliés rentrent par petits groupes. Ils sont couverts de poussière et aussi de lauriers sous les espèces de quelques bouquets de maïs et de mil, ils nous montrent ces témoignages de leur vaillance et semblent nous dire : Voyez-vous, si vous étiez venus, vous auriez pu vous procurer toutes ces bonnes choses!

Pirogue de guerre sur le Logone.

En résumé l'expédition s'est bornée à des démonstrations hostiles, au pillage de quelques plantations, mais heureusement, pas le moindre tué ou blessé de part et d'autre. Les seules victimes sont certainement les chevaux, qui paraissent harassés de fatigue.

Avant de s'embarquer, chaque groupe de guerriers se place sur le bord de la falaise, face à la ville, et entonne un chœur sur un air fort alerte et très martial.

Avec leurs grands boucliers ornés de pendeloques, leurs

grandes plumes d'autruche et leurs turbans bariolés, ils produisent un contraste violent, dans le crépuscule, sur le fond calme du tableau aux teintes douces qui tenteraient Puvis de Chavannes.

Le lendemain, l'effervescence paraît calmée, tout semble être rentré dans l'ordre. Nous décidons deux guides à nous accompagner et nous nous mettons en route fort tranquillement. Néanmoins, nous objectons à nos guides que le chemin qu'ils nous font suivre ne se dirige pas vers l'Ouest, où nous voulons aller.

Ils veulent, disent-ils, nous éviter les marécages, nous aurons un assez grand détour à faire, puis nous reprendrons ensuite la bonne direction.

Mais bientôt nous sommes rejoints par des groupes de guerriers qui augmentent à chaque instant. Le 26, pendant une halte sur un grand plateau assez découvert, nous pouvons nous rendre compte de la foule qui nous entoure. Sans exagération aucune, j'estime à 15 ou 1800 chevaux et à 2500 fantassins les forces mises sur pied par le M'bang de Laï.

Viennent ensuite deux ou trois cents femmes esclaves portant des corbeilles. Elles suivent leurs maîtres pour recueillir le butin. Insouciantes, elles font halte aussi et gazouillent, rient en montrant leurs dents. Elles viennent là comme à une partie de plaisir.

Nous engageons des négociations avec les chefs de la troupe. Nous leur déclarons qu'ils n'ont nullement à compter sur nous pour les seconder et, pour leur bien montrer notre idée arrêtée de rester neutres, nous faisons dresser le camp.

Ils ont compris cette fois et s'éloignent, non sans être allés faire une démonstration près du village ennemi, situé à 5 ou 6 kilomètres environ.

Nous passons une nuit tranquille. Il est décidé que nous rebrousserons chemin en vue de prendre une route qui nous conduise vers l'Ouest : malheureusement, nos guides ne paraissent pas disposés à venir nous rejoindre.

Le 27 novembre, à neuf heures du matin, ne voyant venir aucun indigène, nous remontons le sentier jusqu'en un point où nous croyons avoir vu une bifurcation se dirigeant vers l'Ouest.

Nous la retrouvons, mais, hélas! elle se perd à quelque distance dans la brousse, auprès d'une petite mare. Jusqu'à notre ancien campement, près de Laï, nous n'avons pas remarqué d'autre voie de communication.

M. Maistre émet l'avis de nous rendre au village où les gens de Laï voulaient nous conduire. Nous présentant seuls, pacifiquement, nous serons sinon bien reçus, du moins conduits sur une route qui, faisant de l'Ouest, nous éloignera de chez eux. Il estime même qu'en vue de se débarrasser de notre présence, les indigènes de ce village nous serviront volontiers de guides.

Cet avis est partagé par la majorité; il faut le suivre et nous nous dirigeons vers le village où nous n'avions pas voulu nous rendre la veille, observant l'ordre le plus parfait, en vue de prévenir toute surprise, et nous arrivons à 5 ou 600 mètres du village, dans une assez jolie clairière. Un groupe de cavaliers vient à notre avance et s'arrête à quelque distance du carré. Nous parlementons et nous

remettons un cadeau destiné au chef. La foule augmente et nous regarde curieusement. Arrive enfin un vieillard monté sur un cheval blanc; il fait le tour du carré avec une grimace des plus dédaigneuses. Il engage une grave conversation avec les guerriers les plus turbulents, puis, accompagné de quelques vieillards, il prend la tête de la colonne, nous faisant signe de le suivre. Le groupe qui marche avec nous paraît animé de bonnes intentions. Le vieux chef nous conduit évidemment à un point d'eau éloigné du village. C'est précisément ce que nous désirons : tout est donc pour le mieux.

Mais, peu à peu, notre escorte indigène prend des proportions considérables, nous sommes serrés entre deux rangs de cavaliers et de piétons, le visage peint en guerre. Quelques jeunes gens, qui, d'ailleurs, paraissent ivres, invectivent les vieillards qui nous conduisent. Nous commencions à avoir des doutes sur les intentions des nouveaux arrivants et nous nous disposions à ralentir la marche pour étudier un peu la situation, lorsque nous entendîmes, à l'arrière-garde, une immense clameur bientôt suivie d'un feu de peloton. Quelques porteurs, haletants, viennent se réfugier près de nous. Les indigènes ont fui en déroute, en lançant leurs zagaies et leurs couteaux.

Nous formons le carré et quelques feux de salve bien dirigés mettent en déroute la cavalerie, qui tentait de se reformer pour nous charger.

Cette attaque soudaine n'a été amenée par aucune cause apparente. Les indigènes causaient amicalement avec nos hommes et leur offraient des épis de mil.

Un cavalier cherche à saisir le havresac du Sénégalais qui ferme la marche. Au même moment, comme si ce mouvement eût été le signal attendu, les sagaies et les couteaux de jet pleuvent de tous côtés. MM. Clozel, Briquez, Bonnel de Maizières et de Béhagle doivent faire usage de leur revolver pour se dégager. Briquez réunit vivement son arrière-garde, qui déblaie le terrain à l'aide de feux de salve bien exécutés.

Le sol est jonché de boucliers, de lances, de couteaux de jet. Les indigènes ont aussi laissé plusieurs des leurs sur le terrain. De notre côté, nous avons plusieurs blessés, dont l'un, Mahmadou Ba, ordonnance depuis les débuts de la précédente campagne, a reçu une sagaie empoisonnée dans la région du cœur. J'ai beaucoup de peine à extraire cette arme à cause des longues barbelures qui déchirent les chairs. Après un pansement provisoire, on installe un hamac et l'on prend des dispositions pour faire transporter les blessés. Le village, un des plus importants que nous ayons vus, après Laï, est alors incendié.

Les coups de feu et la fumée attirent une assez forte troupe de cavaliers. Ce sont nos alliés de Laï qui nous demandent l'autorisation de se rendre dans le village; ils en usent largement, car ils reviennent, peu de temps après, chargés de butin.

Nous rebroussons chemin, avançant péniblement parce que le transport des blessés retarde notre marche, et nous allons camper près d'un point d'eau situé à la bifurcation de plusieurs chemins.

Dans la soirée, Mahmadou Ba semblait éprouver un

mieux sensible ; mais, au moment où nous nous disposions à nous mettre à table, on vint nous prévenir qu'il était mort. Un autre blessé, un porteur qui avait reçu une flèche empoisonnée dans le mollet, souffrait horriblement. Sa jambe enflait considérablement.

Je craignais fort de ne pas le sauver. Nous dûmes séjourner le 28 en cet endroit, afin d'ensevelir le pauvre Mahmadou Ba et disposer nos charges, pour soulager les porteurs, dont un était mort et d'autres blessés, ce qui désorganisait encore notre caravane que les désertions et la maladie faisaient diminuer de jour en jour.

Nos amis de Laï viennent nous rendre de fréquentes visites dans la journée, mais ils ne se font pas faute d'aller piller les plantations du village détruit.

Le 29, nous nous mettons en route, mais nous sommes bientôt rejoints par nos turbulents alliés, qui semblent disposés à nous conduire à de nouvelles conquêtes. Cette fois nous refusons absolument de les laisser continuer et nous prenons la route de l'Ouest, conduits seulement par trois guides sans armes.

Nous atteignons le village de Maha : les hommes sont assis sans armes et devisent tranquillement, les femmes et les enfants nous regardent monter les tentes à l'ombre d'un magnifique « ficus ».

Le 30 novembre, nous sommes debout à la pointe du jour et nous assistons à un défilé aux flambeaux que les femmes du village exécutent pour les mêmes raisons que leurs compatriotes de Laï.

Nous nous mettons en route... Pas d'escorte bruyante, un pays découvert et d'aspect honnête. Nous allons donc

pouvoir faire une longue étape pour regagner le temps perdu. Il n'en est rien : au bout d'une heure de marche, nous sommes en face d'une rivière assez importante, le Ba Tenna, affluent de rive gauche du Logone, et les riverains ne possèdent que deux méchantes pirogues pour nous passer sur l'autre bord.

Il nous fallut une bonne partie de la journée pour terminer cette difficile opération.

Le camp installé est bientôt envahi par les femmes et les enfants des villages voisins, qui organisent un marché assez bien approvisionné en maïs, courges, haricots, manioc, poules et cabris. Les femmes portent quelques ornements en métal blanc.

Le village le plus proche se nomme « Tchoua » et nous serions à peu de distance d'une agglomération que l'on nous désigne sous le nom de « Moul ». Est-ce une tribu, un simple village? Voilà ce que, pour mon compte personnel, je ne puis dire.

Le 1er décembre, nous nous mettons en marche et nous traversons l'important village de Tchoua, sous la conduite de deux vieillards qui nous quittent à la lisière des plantations, après nous avoir indiqué un sentier bien frayé qui se dirige vers l'Ouest. Nous campons une nuit en brousse, puis nous atteignons un village abandonné depuis peu. Après quelques pourparlers, la population revient et les transactions s'effectuent sans incident. A notre départ, le lendemain, le village était de nouveau abandonné par les femmes, et les guerriers, sous les armes, paraissaient peu disposés à nous laisser traverser les plantations. Grâce à la présence d'esprit de nos guides, tout se passa sans inci-

dent. Un peu avant le départ, nous avions dû constater le décès du porteur blessé dans la dernière affaire.

Nous traversons divers villages où l'accueil, pour n'être pas hostile, est loin d'être sympathique.

Nous faisons des prodiges de diplomatie et c'est à la suite de conférences interminables que nous parvenons à nous procurer des guides.

Nos étoffes, qu'ils nomment « grobollo », nos perles baïakas, qui s'appellent ici nya-nya, sont des arguments devant lesquels rien ne résiste, et, le 4 décembre, nous étions installés dans le paisible village de « Dogo ».

Le chef est un brave homme dont l'allure générale fait un peu songer à Crouma, le chef des Togbos. Il est fort aimable et commande à une population bien douce et obéissante. C'est, pour moi, cependant, parmi celles que nous avons rencontrées, la seule qui représente pleinement le type classique du sauvage.

Ils portent assez volontiers une touffe énorme de plumes de couleurs variées, qui pendent lamentablement derrière la tête; leurs nombreux sacs ornés de pendeloques, la peau de chèvre qui forme leur unique vêtement les font ressembler, lorsqu'ils sont à cheval, à de véritables « Indiens Apaches ». Leur teint relativement clair, et tirant un peu sur le rouge brique, ajoute encore à l'illusion.

J'ai encore l'occasion de remarquer à Dogo que c'est, généralement, chez les populations les plus frustes que se trouvent les cultures les mieux entretenues : le terrain des plantations semble avoir été défoncé à la charrue. De vastes sillons bien droits, chaque pied de mil

ou de maïs scrupuleusement butté, pas la moindre feuille; j'allais dire pas la moindre pierre, oubliant que je n'en ai presque pas rencontré depuis Bangui, à part la limonite ferrugineuse disparue depuis Garenki et que l'on retrouve en assez grande quantité dans la région. Les forges reparaissent également.

Le chef de Dogo nous conduit au village de « Goundoum » à travers une région peu habitée. Les villages semblent misérables et la population très peu dense. Rien [de] bien intéressant à signaler. Les habitants ne présentent pas un type bien caractérisé. C'est à Goundoum cependant que nous avons vu la plus horrible mutilation à laquelle une coquette puisse se soumettre pour suivre la mode.

Femme de Goundoum.

Les dames de la région se placent, en effet, dans la lèvre supérieure et inférieure des disques d'ivoire qui ont souvent 5 centimètres de diamètre.

Ces singuliers ornements, qui donnent à la bouche la plus ravissante, l'aspect d'un bec de « canard », gêne considérablement ces dames pour parler, et le petit claquement produit par ces disques, lorsque leurs propriétaires veulent articuler un son, produit l'effet le plus comique.

Les hommes ne sont pas beaux, bien qu'ils soient d'une élégance accomplie, en ce sens qu'ils sacrifient à la mode en recouvrant leur corps, d'un noir assez foncé, d'une épaisse couche d'ocre rouge diluée dans l'huile.

Bon nombre de nos hommes d'escorte sont épuisés par ces deux longues campagnes. Quelques porteurs sont, en outre, atteints de variole et nous devons prendre de grandes précautions pour éviter la propagation de la maladie.

Nous craignons également que les chefs de village nous fassent mauvais accueil à cause de nos malades. Il n'en est rien, heureusement. La variole existe à l'état endémique dans toutes les régions que nous avons parcourues. Les populations ne s'en effraient pas outre mesure. On se borne généralement à isoler le malade, qui ne prend que des boissons chaudes. Voilà pour la médication curative. Quant à la médication préventive, elle ne semble pas exister.

Le chef de Dogo nous accompagne encore chez le chef Dérembaï. C'est un beau vieillard, très affable, qui, paraît-il, a beaucoup voyagé. Il nous dit que nous avons trois bonnes étapes à faire pour atteindre les « Fellatas ». C'est le nom que les infidèles, les fétichistes, donnent aux Foublés jaunes, population musulmane maîtresse de l'Adamaoua. Les renseignements de Dérembaï semblent un peu vagues. Il y a lieu de croire qu'il a rencontré à trois jours de marche de chez lui des marchands de l'Adamaoua, mais il ne paraît pas possible que la limite de ce pays soit aussi près de nous.

Nous traversons des plateaux assez élevés. L'eau est rare et il faut la puiser à 40 ou 50 mètres de profondeur. Les cultures paraissent chétives.

En fait d'animaux domestiques, nous ne trouvons toujours que des poules et des chèvres. Comme partout il est impossible de se procurer des œufs ou du lait. Les boues,

objet de soins particuliers, atteignent après la castration des proportions considérables et leur chair arrive à être presque supportable.

Nous passons des traités avec tous les chefs de ces villages qui nous ont fait le meilleur accueil. Le 8 décembre, nous traversons un pays qui rappelle, par la végétation surtout, celui des N'dris. Nous campons au village de Taguen où commence la tribu des Lakas. Ce sont des hommes de tailles moyennes, assez proches parents des N'gapoux. Ils sont très vifs sans être encombrants et semblent assez intelligents, ils nous accompagnent volontiers au village de « Kaguenenga », dont le chef Touné serait, paraît-il, craint et redouté de ses voisins jusqu'au marais du Toubouri. Touné serait le souverain des Lakas, dont une fraction, les Lamés, sont installés sur les limites de l'Adamaoua. Ces derniers subissent l'influence de leurs voisins musulmans au point de vue des mœurs, des coutumes, mais ils repoussent absolument toute action politique ou religieuse.

Nous faisons un court séjour au village de Kaguenenga, mais, au moment où nous croyons pouvoir nous mettre en route, notre ami Clozel tombe gravement malade. Il souffre d'un accès de fièvre bilieuse hématurique; il ne lui est pas possible de marcher ou d'être porté en hamac. Le 11, après une tentative de marche, nous sommes obligés de revenir sur nos pas, par suite du mauvais état de santé de Clozel.

Nous installons notre camp entre le village de Kaguenengua, et celui de Baï Temmé, dont le chef, Toumboul, est également un fort brave homme.

Les cases de ces deux villlages diffèrent sensiblement de celles vues jusqu'à ce jour. Chaque habitation se compose généralement de deux cases rondes, réunies par un couloir à toit plat servant de vestibule et de cuisine. Dans la première des cases rondes, habitent les propriétaires, l'autre sert de magasin aux provisions, aux outils. C'est là aussi que se trouve le moulin à farine. Les Lakas ne pilent point les céréales, mais les écrasent entre deux pierres, dont l'une, fixe, est encastrée dans un bâti en terre formant réservoir et l'autre est mue à la main. Les habitations forment de véritables petites fermes dont la cour est entourée d'une haie formée de nattes.

Les Lakas savent travailler le fer et possèdent de nombreuses forges. Les soufflets qui tous, jusqu'à présent, étaient semblables à ceux des N'gombés, sur l'Oubangui, ont changé de modèle depuis Dogo. Ce sont deux outres, munies chacune de deux baguettes près d'une ouverture. L'écartement ou le rapprochement de ces deux morceaux de bois permet ou supprime l'introduction de l'air qui alimente la soufflerie. C'est d'ailleurs le modèle encore exclusivement en usage chez nos Kabyles d'Algérie. Les bijoux en fer sont très en faveur et notamment des chaînettes fort bien faites.

Ils ont quelques rares chevaux dont l'espèce paraît un peu plus belle que chez les Saras.

Ils remplacent le caveçon par le mors, identiquement semblable au mors arabe.

Les armes sont assez bien fabriquées, mais sauf quelques modèles nouveaux pour les couteaux, elles ne diffèrent pas de celles déjà décrites.

Les javelines sont généralement empoisonnées aussi; afin d'éviter des blessures accidentelles, les Lakas les placent dans un étui en cuir ou dans une calebasse

Forge et moulin à farine chez les Lakas.

allongée et très élégamment ouvragée. Ce poison, assez semblable à de la « laque de Chine », est obtenu par la cuisson d'une racine appelée « pill » chez les Lakas, « dabbi » en kanouri et « conconi » chez les Peuls du Sénégal. L'ivoire reparaît et les femmes portent d'énormes bracelets dont les formes nous étaient inconnues.

Le vêtement pour les hommes est toujours le tablier de cuir des Saras.

Les femmes se contentent d'une poignée de feuilles. En revanche, c'est merveille de voir les nombreux ornements et pendeloques dont elles décorent les peaux de chèvres, en forme de hottes, qui leur servent à porter sur leur dos les enfants en bas âge.

Les femmes lakas sont d'excellentes mères de famille et des ménagères travailleuses.

Les hommes ne sont point paresseux et s'occupent, eux aussi, des travaux des champs. Ils préfèrent certainement la chasse et, pour installer les nombreux pièges qui entourent les plantations, ils doivent se livrer à de sérieux travaux de terrassement et de charpente.

Ces pièges consistent surtout en fosses recouvertes d'une porte à bascule qui tourne sous le poids de l'animal et maintient celui-ci prisonnier, dès qu'il est tombé dans la fosse.

Ce sont aussi d'énormes poutres, maintenues horizontalement, ou des épieux suspendus verticalement, qu'un système de déclanchement fort habile fait choir au moment où l'animal passe au-dessous.

On rencontre une grande variété d'antilopes dans cette région ; des singes colobes et une espèce, plus petite, à poil fauve et à testicules bleus. Les léopards ne sont pas rares; les buffles non plus.

Les pintades causent de sérieux ravages dans les plantations ; aussi, notre boy Foulanga, qui en tua cinquante-huit en quinze jours, était très estimé des indigènes.

Beaucoup de Lakas ont été en rapport avec les Foulbés

de l'Adamaoua. Certains même parlent la langue de cette race, désignée généralement, au Sénégal, sous le nom de Toukouleur et peuvent se faire comprendre de nos hommes originaires du Fouta-Toro. Ceux-ci ne se possèdent plus de joie.

Bretelles pour porter les enfants.

Les Lakas filent le coton et obtiennent des cordelettes d'une blancheur étonnante, mais ils ne savent point tisser. Beaucoup cependant portent des sortes de tabliers faits avec des bandes de coton assemblées; ce sont des articles d'échange que leur donnent les musulmans de l'Adamaoua avec lesquels ils ont des relations très suivies.

Chez les Saras, nous avions rencontré quelques peaux bien tannées et teintes en rouge à l'aide du bois d'une certaine variété de sorgho.

Ici, les peaux qui servent de vêtement sont préparées à l'aide de cendre et d'huile et manipulées pendant des journées entières. Du reste, le temps n'ayant pour les indigènes qu'une valeur relativement nulle, tous les objets qu'ils fabriquent sont l'objet d'un travail assidu pendant de longues journées.

La vannerie, comme partout d'ailleurs, est toujours d'un goût exquis.

La poterie, dont la confection est exclusivement dévolue aux femmes, est souvent très artistique. On rencontre des modèles de jarres, de pipes fort coquets.

C'est un des rares endroits où nous ayons trouvé des ustensiles munis d'anses. Ainsi que le fait remarquer Schweinfurth, dans une grande partie de l'Afrique, les ustensiles sont toujours au contraire dépourvus d'anses.

Au point de vue de l'alimentation, les ressources sont toujours les mêmes. La nourriture diffère peu chez les indigènes depuis la Kemo jusque chez les Lakas : une sorte de sauce rendue épaisse par le suc d'une plante qui est, je crois, l' « hibiscus esculentus », des viandes rôties sur la braise, des poissons fumés, mangés sans autre préparation ou simplement cuits à l'eau. Une épaisse bouillie de mil, de maïs ou de manioc représente partout notre pain. Le piment minuscule, extrêmement fort, colore le brouet et remplace à la fois le sel et le poivre.

Dans quelques régions, de grosses coquilles tiennent lieu de cuillères, mais, le plus souvent, les sauces et les

potages sont simplement portés à la bouche à l'aide de la main.

Grâce à sa robuste santé et à une médication énergique, Clozel fut bientôt en état de reprendre la marche.

Nous devions tout d'abord, sur les conseils du chef Touné, nous rendre à Sorga, important village où nous trouverions quelques Foulbés de l'Adamaoua. La route se dirigeait fortement vers le Nord, et traversait une steppe déserte, que les indigènes mettent trois jours à franchir. Nous préférâmes prendre la route qui contournait le plateau désert situé entre Baï Temmé et Sorga et aller camper à Yamba.

Tatouage chez les Lakas.

Touné et son voisin le chef Toumboul voudraient eux aussi arrondir leur territoire, aussi ne seraient-ils pas fâchés de nous conduire vers le Nord, près du Toubouri. Il y a sur les bords du lac une peuplade qu'ils voudraient bien soumettre. Ils se rendent cependant à nos arguments et, le 26 décembre, ils nous donnent des guides et viennent nous faire leurs adieux.

Nous marchons lentement, mais la route est excellente. Les herbes sont brûlées et l'on peut admirer le pays. Nous traversons de nombreux groupes d'habitations dont les toitures refaites à neuf présentent un aspect des plus gais. Les chevaux sont plus rares, mais ils appartiennent à une race plus belle que les chevaux des Saras. Ils sont mieux proportionnés, la tête est plus fine; la crinière, très fournie, est taillée à la façon de celle de nos poneys.

A Yamba, où nous arrivons assez tôt, nous rencontrons un grand nombre d'indigènes portant des vêtements provenant de l'Adamaoua : larges tuniques et pantalons semblables à ceux des Baghirmiens.

Le chef doit être un personnage d'importance, car sa maison se compose de 10 vastes cases réunies dans une cour qui renferme de nombreux greniers.

Nous recevons de lui un excellent accueil, et le lendemain nous nous mettons en route pour nous rendre à Pala. Mais, dès la première pause, M. Maistre qui, la veille, était extrêmement affaibli, se trouve dans l'impossibilité de marcher. Nous cherchons un point d'eau et nous installons notre campement sous des arbres magnifiques.

M. Maistre est atteint, lui aussi, de fièvre bilieuse hématurique et son état nous inspire de sérieuses inquiétudes.

Nous sommes à 4 kilomètres d'Yamba, dont le vieux chef, Dang Douradjé, vient nous rendre d'assez fréquentes visites. Il choisit de préférence les jours où nos chasseurs ont tué des antilopes, car il sait qu'il n'est jamais oublié dans les distributions.

Les environs sont très giboyeux ; aussi MM. Briquez et Bonnel de Maizières profitent de ce repos forcé pour faire de nombreuses parties de chasse.

Briquez, dans une même journée, a tué quatre antilopes dans les environs du camp. Elles appartiennent presque toutes à l'espèce que Schweinfurth désigne sous le nom de « caama ». C'est la seule, de l'avis de tous nos camarades, dont la chair soit réellement appréciable.

Les autres espèces, presque entièrement dépourvues de

tissus adipeux, donnent, après la cuisson, une viande dure et peu agréable au goût.

Chose curieuse, en dépouillant ces animaux dix minutes après leur mort, nous constatons, dans la cervelle, la pré-

Esclaves du chef de Palla.

sence de gros vers blancs, vivants et dont le nombre est quelquefois de sept ou huit.

Nous avons quelques visites des gens du village de Palla, vers lequel nous comptons nous diriger dès que M. Maistre sera rétabli. Ils sont presque tous vêtus à l'orientale, mais ne parlent point la langue des Foulbés

de l'Adamaoua. Ils en connaissent cependant toutes les formules de politesse.

Le 1er janvier 1893 se passe sans incidents et fort tristement d'ailleurs. Nous remarquons tous les jours que nos ressources baissent considérablement, et, parmi les nombreuses contradictions des indigènes qui nous donnent des renseignements, nous constatons que nous aurons grand'peine à gagner Yola, capitale de l'Adamaoua.

Le 6 janvier au soir, une troupe de voyageurs vient nous saluer. Ce sont des Haoussas, des Foulbés de l'Adamaoua, des gens du Sokoto et deux indigènes de Bornou, qui paraissent sinon les chefs, du moins les intendants de la bande. Celui de ces derniers qui paraît le plus jeune et le plus intelligent, s'avance et nous salue, au nom de tous, en excellent arabe. Il s'efforce de conserver un maintien grave et réservé, mais on devine en lui l'intelligence du gavroche et le plus profond mépris des grandeurs.

Notre accueil bienveillant lui fait abandonner sa gravité de commande, et il ne tarde pas à nous montrer son heureux caractère. Il se nomme Ali et son compagnon Abba. Ils servent de guides à d'honnêtes marchands qui circulent en pays fétichistes pour acheter de l'ivoire et des esclaves.

A en juger par l'armement, le petit nombre et surtout l'âge de la majeure partie des voyageurs, il est certain que ce n'est pas la terreur qu'ils inspirent qui doit décider les transactions.

Quoi qu'il en soit, étant donnée la situation critique dans laquelle nous nous trouvons, ce n'est pas le moment d'épiloguer sur le plus ou moins de moralité du métier

qu'exercent nos nouveaux amis. D'autant mieux qu'Ali et Abba s'offrent à nous servir de guides pour aller à Yola.

Ali parle arabe, c'est pour nous un précieux auxiliaire, au moment où nous allons rencontrer de nouvelles populations musulmanes. Nous lui demandons si une troupe armée, aussi importante que la nôtre, ne nous créera pas de difficultés pour pénétrer dans l'Adamaoua.

« Nullement, les gens de l'Adamaoua ne sont pas des sauvages, comme les cafers (fétichistes) que vous venez de visiter. Ce sont des gens très paisibles, pasteurs ou commerçants, qui seront très heureux de faire des transactions avec vous. Ils savent très bien que vos armes servent à vous protéger contre les malfaiteurs et non à attaquer. Nous savons que vous venez ici pour mesurer la terre avec vos lunettes, remplir vos caisses de pierres, d'oiseaux, d'insectes et de plantes. Pourquoi, avec tant de marchandises, n'achetez-vous pas de l'ivoire et de la gomme? Faites comme les Anglais et vous serez satisfaits de votre voyage...

— Comment! tu connais les Anglais!

— Mais oui, répond Ali, en fait de « blancs », j'ai vu des gens de Tripoli, qui sont musulmans comme nous, puis des Anglais : l'un d'eux, Tchalie (sir Charles Mac Intosch, de la *Royal Niger Company*), est venu à Kouka; puis le commandant, qui est venu à Gueroua, et l'autre, qui est en ce moment à Kouka, avec un autre blanc, et sept hommes d'escorte; ces trois derniers sont Français. Je sais qu'il y a aussi des Italiens et des Américains. Tous ces blancs sont des Nazara (nazaréens, chrétiens). »

Les renseignements qu'Ali nous donne nous procurent

la certitude que le commandant Monteil est parvenu à Kouka, où il a été bien accueilli. S'il faut en croire Ali, il continuera son voyage sans encombres, grâce aux nombreuses relations que Kouka entretient avec le Sud algérien, la Tunisie et la Tripolitanie [1].

Puis, changeant de conversation et abattant cinq morceaux de papier qu'il tient à la main :

« Atout! atout! coubi! cabbout...! » et il éclate de rire. « Atout! atout! coupé! capot!... » Notre jeune ami avait certainement appris le français dans un café borgne d'Algérie!

Nous lui en faisons la remarque :

« Non, nous dit-il, c'est à Gueroua, sur la Benoué, tandis que j'étais venu vendre mon ivoire; j'entendais l'Anglais crier : « Common! Common! All right! » et le commandant sur son « babour » : « Avant! avant! » puis, descendu à terre, assis à table avec des petits papiers en main, il riait en disant à son compagnon : « Atout! atout! coubi! cabbout! »

« Babour », ce nom sous lequel les Arabes d'Algérie désignent les bateaux à vapeur, prononcé par 12° 40′ de long. E. et 9° 20′ de latitude N., produisit sur nous un effet magique; surtout quand nous apprîmes qu'il s'agissait du lieutenant Mizon, notre compatriote, qui charmait ses longues soirées par quelques parties de cartes.

Cette fois encore nous n'avions qu'à nous féliciter du hasard! Toutes ces bonnes nouvelles hâtèrent la guérison de M. Maistre et donnèrent du courage à nos hommes.

1. Les nombreux renseignements qui m'ont été fournis par Ali et un grand nombre d'autres Bornouans sur cette région et ses relations avec nos possessions du N. de l'Afrique, seront consignés dans un autre ouvrage, actuellement en préparation.

Le mercredi 11 janvier, nous nous mettions en route avant le jour, guidés par Ali et Abba. Leurs autres compagnons formaient l'arrière-garde.

Il fait un clair de lune superbe, et le pays, relativement fort accidenté, paraît des plus pittoresques. Nos hommes, alourdis par un aussi long repos, font néanmoins tous leurs efforts pour conserver une bonne allure. Ali est d'ailleurs un chef de caravane comme on en voit peu. C'est un boute-en-train, dont la gaîté communicative excite le moral des porteurs les plus affaiblis. Toujours prêt à soulager les traînards, à faciliter le passage d'un ravin difficile, il entonne un joyeux refrain dès que la marche reprend une allure normale.

Je sympathise assez volontiers avec ce bohème doublé d'un profond philosophe, dont les reparties souvent fort judicieuses me rendent quelquefois profondément rêveur.

Grâce à lui, nous recevons au village de Palla, où nous arrivons assez tard, un accueil très cordial. Peu de temps après notre arrivée, nous avons la visite d'un groupe de Foulbés de l'Adamaoua, qui reviennent d'un ghezzou (expédition guerrière). Nous échangeons force politesses et le plus important de ces personnages, gouverneur d'une petite fraction du Bouba N'Djidda, reçoit un modeste cadeau. Il a comme garde du corps un superbe gaillard sanglé dans une cuirasse assez grossièrement fabriquée, mais d'une propreté remarquable. Celui-ci paraît très heureux de la curiosité qu'il provoque de la part de nos hommes.

M. Maistre m'ayant laissé toute latitude pour lui faire

un présent, Ali me réprimande sur ma munificence : quatre mètres de drap et un chapelet ! « Qu'as-tu besoin de faire de semblables cadeaux à tous ces mendiants ! Tu n'es pas ici au Bornou, au Baghirmi ou au Sokoto. Tous les « lamidos » (gouverneurs) que tu vas rencontrer portent un beau titre, mais c'est tout. Quant à leur influence, elle est nulle, tu ne trouveras pas de « sultans » comme chez nous ! Le lamido d'Yola lui-même, Djebairou, n'est qu'un maigre personnage. Ne leur donnez rien, c'est à vous d'exiger, puisque vous leur faites l'honneur d'être leurs hôtes. »

Ali est évidemment un frondeur qui respecte fort peu les puissants de la terre, mais il faut bien convenir que c'est sa prudence et sa sage économie qui nous permirent d'atteindre Yola.

Nos hommes, qui sont allés faire des provisions au village, sont tout heureux de nous apprendre qu'ils ont vu des papaïers (carica papaïa) et des bœufs. « Nous sommes donc tout près de la côte ! » nous disent-ils.

Nous sommes encore fort loin de la côte, mais il n'est pas douteux que nous approchons de l'Adamaoua. Les nombreuses petites fermes bien entretenues, le nombre considérable de bœufs à bosse ou zébus, le lait, le beurre, que nous pouvons quelquefois nous procurer, dénotent que les indigènes ont emprunté à leurs voisins, leur vie pastorale et tranquille. Presque tous les indigènes sont vêtus ou portent des semblants de vêtements.

Au point de vue de l'agriculture, nous arrivons au moment de la morte-saison. Les récoltes sont enlevées depuis longtemps et le moment des semailles n'est pas encore arrivé. Tous les indigènes sont occupés à la réfec-

tion de leurs cases et de leurs étables endommagées par les longues pluies d'hiver.

Dans la journée du 13 janvier, le guide Abba, qui possède entièrement la topographie du pays, nous montre une importante chaîne de montagnes qui se dirige du sud-est au nord-ouest. Ce sont les monts du Mandala. Un peu plus loin au nord, le pic de Doué.

Nous campons près d'un petit village assez riant nommé Sa Féfé et, dans l'après-midi, nous avons la visite du frère du « lamido » de Doué. Bien qu'il soit escorté d'un garde de corps, portant cuirasse, et qu'il ait le chef entouré d'un énorme turban qui lui donne l'air d'un « Mamamouchi », je suis les conseils d'Ali, et je m'en trouve bien, car le gros homme se montre fort satisfait d'un cadeau absolument insignifiant.

Le dimanche 15 janvier, nous atteignons le village de Lamé. Ce n'est pas, à proprement parler, un village. Nous apercevons bien, éparses dans la plaine, de vastes agglomérations, mais les cases que nous longeons en ce moment, bien construites et enfermées dans un enclos, n'ont qu'un unique propriétaire : le chef de Lamé. C'est presque un palais! en tout cas, c'est une ferme bien installée et qui paraît fort riche.

« Crois-tu, me dit Ali, qu'il n'est pas pénible de constater que toutes ces cases, tout ce peuple, toutes ces richesses n'appartiennent qu'à un seul homme! et c'est un vulgaire cafer (fétichiste, infidèle) encore! Il possède plus de 1000 femmes esclaves et peut mettre sur pied 3000 cavaliers. » Ali exagère sans nul doute. Mais nous pouvons nous convaincre par nous-mêmes de l'abon-

dance du bétail et surtout des greniers à mil. « Oui, dit encore Ali, ces greniers qui font votre admiration, sont la propriété personnelle du chef » ; et il ajoute philosophiquement : « Pauvres administrés! Ce n'est pas là où ils iront puiser en cas de disette; ce sont cependant eux qui les ont remplis! »

Décidément ce brave Ali est incorrigible! Heureusement qu'il n'est pas compris de tout le monde, car le chef de Lamé est un personnage auquel on doit le respect : en effet, il exige un droit de passage de tous les étrangers qui traversent la région et a repoussé victorieusement toutes les attaques des Foulbés de l'Adamaoua.

Grâce à la diplomatie d'Ali et d'Abba, nous sommes dispensés de payer le droit de passage. Ils sont, je crois, les premiers intéressés, et leur manœuvre n'avait pas tant pour objet de nous éviter une blessure d'amour-propre, que d'éluder une redevance dont leur modeste pacotille se serait sérieusement ressentie.

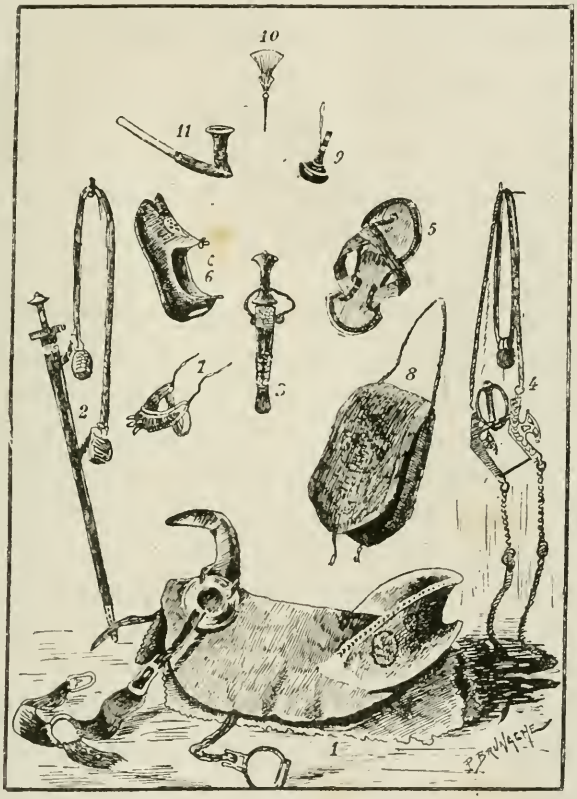
D'ailleurs, nous ne sommes nullement mis en cause, et nos cadeaux, fort bien accueillis, sont suivis de l'envoi d'un mouton et d'une chèvre, présents du chef.

En voyant cet envoi, Ali s'écrie : « Il faut que vous lui inspiriez des craintes sérieuses à ce vieil avare, pour qu'il vous ait offert un tel présent! »

Il n'en est pas moins vrai que nous avons reçu l'accueil le plus cordial dans cette tribu, qui ménage une heureuse transition entre le nègre fétichiste et le Foulbé jaune, à demi civilisé, de l'Adamaoua.

Depuis quelque temps d'ailleurs presque tous les indigènes sont vêtus. Le dernier des esclaves lui-même se fait

un point d'honneur de dissimuler autant que possible son tablier de peau, imité des Saras, sous de misérables bandes de coton, que le temps et l'usage ont réduites en




Baghirmi-Bornou-Adamaoua. 1. Selle. — 2. Épée. — 3. Poignard. — 4. Bride. 5. Sandales. — 6. Chaussure de cavalier. — 7. Éperons. — 8. Sacoche. — 9. Étui à koheul. — 10. Épingle à cheveux. — 11. Pipe.

cordelettes, mais qui permettent encore de supposer les formes d'une ancienne tunique.

Les gens aisés portent le vêtement complet des Baghirmiens et de toutes les populations soudanaises : panta-

lons à la turque, amples tuniques indigo ou blanches avec broderies autour du col. Comme coiffure, quelques chapeaux de paille ou des bonnets, sorte de sacs confectionnés, comme le reste du costume, avec des bandes de coton assemblées. On place cette coiffure sur la tête comme l'ancien bonnet de Phrygie.

Certains portent de longs couteaux rappelant assez le glaive de nos anciens chevaliers. La poignée est en cuivre et la garde en forme de croix, recouverte de cuir. Le fourreau est en cuir rouge, fort bien préparé et habilement confectionné.

Détail singulier et que nous avons scrupuleusement vérifié par la suite : presque toutes les lames, longues mais très communes d'ailleurs, sont de provenance européenne. Elles sont, je crois, fabriquées à Solingen; c'est d'ailleurs une constatation faite par Barth ou par Nachtigal, chez les Touaregs, qui ont également le même modèle d'épées.

Nous avons pu nous procurer quelques modèles fabriqués dans le pays; ils sont de beaucoup plus artistiques et surtout de meilleure qualité. Ils n'ont pas, il s'en faut, la même valeur marchande auprès des indigènes.

Lamé est situé dans une vaste plaine, nue, à peine ondulée, ridée par quelques ravins et d'une teinte uniformément fauve. On se croirait sur les hauts plateaux algériens.

La monotonie du paysage est seulement rompue par un pic rocheux et gris sombre, qui se profile durement sur le ciel bleu, à l'horizon.

« C'est là, nous dit le vieil Abba, notre deuxième guide, que nous devrons nous rendre demain. C'est l'Hadjar

Goumbaïré, limite Est de l'Adamaoua. Tous les gens de Lamé se mettraient sur le pied de guerre, si une troupe un peu importante de Foulbés, en armes, essayait de franchir ce point, et les Lakas, avec lesquels vous avez moins fait amitié, ne seraient pas les âpres à défendre la frontière. »

# CHAPITRE XV

## L'ADAMAOUA

L'Adamaoua. — Les premiers villages. — Gueroua. — Coup d'œil d'ensemble sur les Foulbés. Yola, le ponton anglais. — A travers l'Adamaoua. — Gangomé. — Le Mouri. — Bakoundi. — Rencontre avec MM. Nebout et Chabredier de la mission Mizon. — Ibi. — La Benoué. — Le Niger. — Akassa. — Départ pour l'Europe.

Le 16 janvier, avant le jour, nous nous mettons en route. Nous sommes tous transis de froid, le thermomètre accuse + 9, mais nous serions tentés de croire que la température est bien moins élevée.

A chaque halte, nos hommes allument de petits feux pour réchauffer leurs membres engourdis.

Ces foyers, qui s'éclairent comme par enchantement dans la brume du matin, nous réchauffent au moral comme au physique.

C'est encore « aux sauvages », comme ils les appellent avec mépris, que nos Sénégalais et nos Kroumans, ces pseudo-civilisés, doivent de pouvoir se procurer du feu à tout instant et en tous lieux.

Au début, tant que nous eûmes des allumettes, notre cuisinier Dominique était le fournisseur attitré de la cara-

vane. Mais, bientôt, il fallut prendre modèle sur les indigènes et ceux-ci, depuis la Kemo jusqu'à l'Adamaoua, ne voyagent jamais sans être munis d'un sac de cuir, dont la forme change selon les régions, mais qui contient invariablement : un briquet en fer, quelques silex, de l'amadou ou du coton imbibé d'huile et des petites brindilles de bois pourri.

Bientôt tous nos hommes faisaient l'acquisition d'un de ces nécessaires, qui, en pays civilisé, n'est guère plus perfectionné, et, en tous cas, ne fonctionne pas mieux que cet outillage primitif entre les mains de sauvages.

On peut dire que l'usage du briquet est général; quant à l'emploi des bâtonnets frottés l'un contre l'autre pour obtenir du feu.... la légende l'a retenu, mais aucun d'entre nous ne l'a vu pratiquer.

Notre marche s'effectue sur un plateau fortement accidenté et rocailleux. On aperçoit dans le S.-O. le massif assez imposant du Bouba-N'jidda. Devant nous, un petit contrefort se détache de l'Hadjar Goumbairé pour se diriger vers le N.-E.

Contrairement à ce qui est indiqué sur les cartes, le système orographique paraît dans cette région suivre en général une direction N.-S.

Nous sommes enfin dans cet Adamaoua, que nous désespérions d'atteindre, et que nos hommes considèrent comme la terre de Chanaan, la fin de leurs fatigues.

J'extrais, de mon journal de route, les lignes suivantes à la date du 18 janvier :

« Des pierres, des pierres et encore des pierres qui nous font trébucher à tous moments. Le paysage, heureu-

sement, est magnifique et l'Hadjar Goumbairé, que nous admirons toujours à notre droite, nous empêche, par la beauté de ses sites, de songer aux nombreux ruisseaux, ravins et rivières qu'il nous faut traverser au prix de nombreuses fatigues. Puis nous rencontrons le lit desséché de rivières qui doivent être très importantes aux hautes eaux. Le Mayo Sanganaré, 50 mètres de large environ, le Mayo Fabi, 35 à 40 mètres, le Mayo Djaraudé, 40 mètres, laissent apercevoir, sous le sable doré et semé de paillettes de mica qui miroitent au soleil, une nappe d'eau, claire et fraîche, qui nous fait oublier l'aridité des mamelons et les nombreuses glissades sur les cailloux roulants. »

Chaque point d'eau nous vaut une halte, autorisée ou non. Il est curieux de remarquer que le noir, très dur, en général, à la fatigue, supporte, même dans son pays, plus difficilement la soif que l'Européen dépaysé et soumis à des fatigues équivalentes. Rien ne saurait les empêcher de faire halte et de boire à toutes les sources, à toutes les mares, à tous les trous d'eau bourbeuse.

Nous traversons une région déserte, dépourvue de villages, mais dont les routes paraissent cependant très fréquentées. Enfin, le 19 novembre, nous atteignons un petit village d'aspect fort agréable bien que les cases semblent assez délabrées et les cultures fort négligées. Devant les cases des femmes, au teint jaune, vêtues d'étoffes de couleur claire, nous ne songeons pas à observer les détails du costume. Privés de la vue de « blancs » depuis de longs mois, ces femmes et ces hommes (que l'on considérerait comme des nègres en Europe) nous semblent atteints de fièvre, tant leur teint nous paraît pâle, blanc!

Nous sommes à Aoudjali, le premier village de l'Adamaoua, exclusivement habité par des Foulbés, mais nous n'y faisons point halte ; nos guides nous engagent à pousser jusqu'à Gadé, important village situé au pied du Djebel Adamri.

Cette partie de l'Adamaoua a été fort peu, ou plutôt point du tout explorée. Après les régions plates et mornes que nous venons de traverser, ce magnifique pays nous semble plus intéressant que les plus beaux paysages alpestres. C'est peut-être aussi parce qu'ils en rappellent les caractères généraux.

Bien que le pays soit extrêmement tourmenté, les routes sont très agréables maintenant, elles sont larges et très fréquentées.

Nous atteignons Gadé, important village très peuplé et marché très important. Ce n'est pas le jour de la tenue, mais, à peine sommes-nous arrivés, que la foule des marchands et surtout des marchandes installent leurs éventaires.

Dix minutes de séjour à Gadé en apprennent plus sur le caractère et les mœurs des Foulbés, que bien des dissertations. Nous avons affaire à une population essentiellement commerçante, douce, tranquille et en apparence aussi peu guerrière que possible.

Les étoffes bleues et blanches sont très demandées. Hommes et femmes sont très connaisseurs, ils manipulent nos guinées, nos toiles, nos cotonnades comme le ferait le plus expert des voyageurs de commerce. Ils sont satisfaits de leur examen, mais leurs prix nous semblent excessifs. Ils ne se contentent plus, comme les fétichistes, d'un petit

carré d'étoffe à peine suffisant pour confectionner un bonnet. Nos marchands composent des lots de denrées, de volaille, de façon à ce que leur valeur soit égale à un « fétel », deux ou trois « fétel », selon les besoins d'étoffes qu'ils peuvent avoir.

Le « fétel » est l'unité de mesure et vaut six coudées. Les Sénégalais du Fouta Toro, qui parlent la langue des Foulbés, appellent également les fusils « fétel ». Est-ce parce que ces armes, dans leur pays, comme chez les Arabes, ont une longueur démesurée, atteignant cette dimension; ou bien le fusil a-t-il servi, lors de son apparition, d'unité de mesure chez les Foulbés? Je ne puis le dire.

Une arme servant de base au système métrique d'une peuplade de mœurs aussi douces, ce serait assez étrange!

Nous contournons le versant septentrional du Loddo, puis, après avoir traversé les villages de Toumbaïré, Dioro Adam, nous allons nous installer près de Dioro Dri, où se tient un marché plus important que celui de Gadé.

Les métiers à tisser attirent notre attention. C'est une réduction en miniature du métier primitif en usage sur presque toute la surface du globe. La largeur de la pièce tissée ne dépasse jamais 7 centimètres. Ces bandes fort longues, par exemple, enroulées sur elles-mêmes, constituent ce que Barth et Nachtigal désignaient sous le nom de « turkedis »; ce nom est inconnu dans la région.

Nous traversons le village de « Kenni », puis celui de « Gouroundoko », où se trouvent des palmiers couverts de régimes de dattes, mais ces fruits, paraît-il, n'arrivent jamais à maturité.

La traversée du village de « Deulmi », où se tient un marché très fréquenté, nous prend presque une heure. Nous avançons entre deux haies d'hommes, de femmes, d'enfants et de fort jolies jeunes filles, qui nous prodiguent les salutations et les souhaits de bienvenue.

Toute la gamme des couleurs, sous un beau ciel pur et un gai soleil, vient réjouir l'œil des plus indifférents.

Puis sur une jolie placette, bien éclairée, cinq grandes cuves au ras du sol, entourées de grands diables, les bras et les jambes couverts d'une boue violacée, qui étendent des tuniques, des pièces d'étoffe sortant des cuves. C'est une teinturerie.

A la sortie du village, Abba me montre, dans l'Est, l'Hadjar Gradé. Le 21 janvier au soir, nous traversons la Benoué, en face du village de Douli. Le passage s'effectue sans la moindre difficulté; la rivière mesure environ deux cents mètres de large en cet endroit et sa profondeur ne dépasse pas un mètre. C'est d'ailleurs un gué très fréquenté.

Le lendemain, nous étions arrêtés sur la rive gauche de la Bénoué, en face de « Guéroua », et nous constations à notre grand regret que les Européens n'y étaient plus. Ali nous montre l'endroit où était amarré le bateau de notre compatriote et le ponton anglais, mais, au dire des indigènes, ces derniers sont partis depuis longtemps.

Dès que notre arrivée est connue, nous recevons un grand nombre de visites, entre autres celle du « lamidomayo », maître de la rivière. Nous lui faisons un cadeau, car c'est lui qui doit assurer le passage et, en cet endroit,

la rivière est encaissée et profonde, il faut la traverser en pirogue.

Très étonné de l'importance du cadeau, le lamido nous demande si c'est un présent destiné à Mallem-Issa, le gouverneur de Gueroua. Lorsqu'il apprend que c'est à lui, modeste fonctionnaire, que nous offrons ces richesses, il nous déclare que nous n'avons dès maintenant à nous occuper de rien et qu'il se charge de tout. En effet, peu de temps après, nous étions campés sur la rive opposée et les habitants de Guéroua nous offraient l'accueil le plus hospitalier.

Guéroua est une très forte agglomération, assez bien située à peu de distance de la Benoué. Elle produit bonne impression, grâce à ses nombreux bananiers, papaïers et palmiers.

Un marché quotidien des plus importants est fréquenté par une grande quantité d'hommes et de femmes. C'est l'un des premiers endroits où nous voyons de la viande abattue et débitée au détail. Les étoffes et les vêtements confectionnés, les sandales en cuir habilement travaillé sont apportés de tous les points de l'Adamaoua, du Sokoto et même du Bornou.

On y traite également quelques affaires de gomme, d'ivoire, de sel en quantités minimes, et aussi, il faut bien le dire, les esclaves. Mais ceux-ci ne sont pas exposés, les marchands les gardent à domicile. Enfin nous trouvons sur le marché de Guéroua, au milieu de nombreux échantillons de légumes indigènes, des oignons et de l'ail, et quelques rares objets de provenance européenne.

Les Foulbés, qui sur eux sont d'une propreté remar-

quable, paraissent négliger l'entretien des abords de leurs villages, qui sont généralement entourés d'immondices et de détritus de toutes sortes. En revanche, leurs habitations, bien construites et très confortables, pourraient rivaliser de propreté avec un intérieur hollandais.

Les Bornouans qui habitent Guéroua ont notamment des intérieurs relativement luxueux; des alcôves en poterie peintes de couleurs voyantes, et surtout de gracieuses colonnettes, construites exclusivement avec des marmites superposées et peintes. Il est vrai de dire que cet usage n'est pas général, c'est une sorte de « réclame ». Les Bornouans qui habitent ces cases, semblables à l'extérieur à celles des fétichistes, sont en effet d'habiles potiers. Tous les étrangers qui sont à Guéroua exercent une industrie quelconque. Beaucoup sont teinturiers.

Nous remarquons également, chez des Foulbés cette fois, des objets figurés en relief contre les murs et peints. Ils représentent, assez grossièrement du reste, des sandales, des épées, des pipes ou des planches à Coran. Nous sommes d'ailleurs chez un taleb (lettré), qui enseigne le peu qu'il sait, quelques versets du Coran, à un petit groupe de jeunes garçons à la mine éveillée, à l'air intelligent.

Le type des Foulbés, de race pure, est loin d'être désagréable et diffère absolument du type nègre. D'ailleurs, s'il faut en croire certains auteurs, les Foulbés appartiendraient à la race sémitique. Suivant, en cela, la loi qui paraît présider aux migrations des peuples africains, les premiers Foulbés (au singulier Poullo) viennent de l'Est. C'est le seul renseignement qu'eux-mêmes peuvent nous fournir. On leur a donné comme berceaux l'Abyssinie et

les Indes. On retrouverait, paraît-il, dans leur langage (le poulard) des racines malaises. On a même voulu voir en eux l'une des douze tribus d'Israël, refoulée par les musulmans et contrainte bientôt à se convertir à l'islamisme.

Quoi qu'il en soit, ils se défendent fort d'appartenir à la race nègre et nos Sénégalais du Fouta-Toro, bien que parlant leur langue, étaient considérés, non comme des compatriotes, mais comme des esclaves de Foulbés, à cause de leur teint trop foncé.

Les Foulbés de l'Adamaoua sont généralement petits de taille. La tête est fine et assez délicate, le front découvert. Les yeux, très expressifs, sont quelquefois d'un gris bleuté. Enfin leur nez aquilin, leurs lèvres minces et surtout leur teint clair, permettent de les considérer comme appartenant à la race sémitique.

C'était en principe un peuple essentiellement pasteur, qui s'est avancé peu à peu jusque dans les régions où nous le trouvons et qui, par des conquêtes, tantôt pacifiques, tantôt guerrieres, s'est implanté dans ce pays, qui reçut le nom d'Adamaoua en souvenir de son fondateur, Adama.

Du temps de Barth, en 1852, l'Adamaoua était sous la dépendance de Mohammed Loël [1]. Celui-ci en mourant laissa deux fils : Omar Sanda, qui est décédé, et Djebaïrrou, qui lui succéda et gouverne actuellement l'Adamaoua.

Djebaïrrou [2] n'oublie pas que son aïeul Adama échan-

1. Peut-être serait-il plus exact de dire Mohammed *Louel* ou mieux Mohammed Ier. *Louel* signifie *premier* en arabe. — Barth se servait de la langue arabe pour converser avec les Foulbés.

2. Depuis quelque temps, on désigne en Europe le *lamido* d'Yola, Djebaïrrou, sous le nom de Zoubir, pour les mêmes raisons, sans doute, qui ont fait transformer les noms de Mohammed en *Mahomet* et Mrabetin en *Almoravides*.

geait volontiers le bâton du pasteur contre la lance du guerrier. En ce moment, en effet, il est allé faire une incursion chez des peuplades fétichistes qui refusent de lui payer tribut.

Coin de marché dans l'Adamaoua.

Il a quelquefois aussi à réagir contre les tendances de certains petits chefs de provinces qui montrent des velléités d'indépendance, mais, en somme, il paraît jouir d'une réelle influence.

La paix et la tranquillité la plus parfaite semblent régner dans tout l'Adamaoua. Les voyageurs et les traitants étrangers le parcourent isolément ou par petits groupes, sans être le moins du monde inquiétés, bien qu'ils aient souvent avec eux de très grandes quantités de marchandises, d'ivoire ou de gomme. Les femmes circulent librement sur les grandes routes, sans être accompagnées, elles parcourent de grandes distances pour se rendre sur les marchés : ce qui tendrait à prouver que la sécurité la plus complète existe dans le pays. Je ne me hâte cependant pas de conclure, car, s'il faut s'en rapporter à notre guide Ali, les femmes foulbés « n'ont peur de rien ». « Elles ne sont pas en peine de se trouver un chevalier parmi vos hommes lorsque la nuit les surprend au moment de rentrer au logis », nous dit-il. Cette fois encore, l'observation d'Ali est très juste, mais j'aime à croire que, sur cette question, naturellement ses études n'ont porté que sur le cercle restreint de ses connaissances féminines.

Le mercredi 25 janvier, nous quittons Guéroua au milieu d'un grand concours d'habitants, venus pour nous adresser des vœux de bon voyage.

A partir de ce point, l'Adamaoua a été exploré non seulement par les Anglais et les Allemands, mais encore par notre compatriote le lieutenant de vaisseau Mizon. Nous savions qu'il devait y revenir, nous avions donc toutes sortes de bonnes raisons pour considérer notre mission comme terminée.

Du reste, il fallait nous hâter de gagner Yola, car nos ressources nous permettaient à peine cinq à six jours de marche.

Le 27 janvier, nous coupons l'itinéraire suivi par Barth, en 1852, au village de Taëpé ou Taéfé. C'est un entassement de cases, habitées par une population de fétichistes qui gardent les troupeaux de riches propriétaires foulbés. Nous rencontrons précisément en route trois de ces troupeaux que l'on conduit aux champs. Les bœufs qui les composent sont des zébus, bœufs à bosse, en parfait état d'entretien, et les types que nous voyons nous donnent une excellente opinion de la race. Nous traversons de nombreux et beaux villages et nous campons à Ouro N'douli, magnifique oasis de bananiers et de citronniers, dont la population est en majeure partie originaire du Bornou.

Le 29 janvier, nous rencontrons une sorte de petite ville, d'aspect fort coquet, coupée en deux par une large rivière aux berges hautes. C'est Guiré, résidence d'été du gouverneur d'Yola. C'est la dernière que nous rencontrerons avant d'atteindre la capitale.

A onze heures et demie, Ali nous montre dans la rivière une ligne blanche, une sorte de toiture flottante abritée par une colline : « Réjouissez-vous, plus de cafers (infidèles, fétichistes), plus de fatigues, vous voici arrivés! Vous allez voir des blancs comme vous et prendre un repos bien mérité! » Et il s'élance auprès des clairons, les houspillant et les invitant à annoncer notre arrivée par de joyeuses fanfares. Il est presque plus heureux que nous d'être arrivé au terme du voyage, d'avoir réussi à nous mener à Yola sans encombre et, certes, il en a le droit! Nous devons à cet excellent compagnon ainsi qu'au vieil Abba une bonne partie de l'heureuse issue de notre fin de campagne. Grâce à eux, nous avons eu partout un excel-

lent accueil et jamais la moindre difficulté. Sans leur concours, la durée de notre voyage se serait certainement prolongée d'un mois encore.... Il nous restait à notre arrivée à Yola, 29 janvier 1893, juste de quoi donner deux jours de vivres à nos hommes!

M. John F. Bradshaw vint à notre rencontre et nous offrit l'hospitalité la plus aimable et la plus cordiale à bord du ponton *Afrika* de la *Royal Niger Company*, qui lui sert de résidence et de comptoir.

M. Bradshaw nous avait fait aménager des cabines à son bord et il avait fait construire, à terre, des cases pour recevoir nos hommes.

Nous comptions redescendre la Benoué en canot, mais les eaux du fleuve avaient atteint leur niveau le plus bas. Il n'y fallait pas songer. D'ailleurs le représentant de la *Royal Niger Company* ne possédait qu'une énorme chaloupe qui ne pouvait naviguer et les pirogues sont absolument rares dans la région. Il fallut nous résoudre à suivre la route de terre jusqu'à Ibi, point où la navigation à vapeur est possible en toutes saisons, dès que nous aurions pris quelques jours de repos et reconstitué notre pacotille.

La description que Barth donne de Yola nous faisait supposer une ville relativement considérable avec des constructions, sinon remarquables, du moins avec quelques maisons essayant d'imiter, même naïvement, le style mauresque. Notre désappointement fut grand!

Yola est, en apparence, moins important que Laï. La ville est fort triste, sauf sur l'emplacement du marché. Nous parcourons les lieux décrits par Barth, mais nous cherchons en vain les constructions qu'il décore du nom

pompeux de « palais ». Du reste nous allons être bientôt fixés, car nous nous rendons chez le vice-gouverneur, qui doit nous recevoir en audience, en l'absence du gouverneur d'Yola.

Nous suivons une muraille en terre, haute de quatre mètres et surmontée de buissons épineux. Une porte basse dans le mur nu et une sorte de vestibule formé par une case ronde à deux issues : c'est là que se tiennent les serviteurs et quelques solliciteurs privilégiés. Nous traversons une première enceinte de murs qui renferme les troupeaux, puis une seconde, dans laquelle se trouvent les habitations des familiers et des esclaves. Sur le seuil de la troisième enceinte une case ronde assez mal recouverte en chaume, formant vestibule comme la première, sert de salle d'audience. Au delà, se trouvent les cases réservées à la famille de l'oukil (fondé de pouvoirs, vice-gouverneur) : voilà ce palais! Murailles à part, les cases des N'gapoux paraissent plus confortables!

Assis sur un tapis de provenance européenne, un beau vieillard anguleux et diaphane nous reçoit avec un empressement marqué et un grand luxe de formules de politesse : c'est le lamido Bobo-Ahmadou, vice-gouverneur d'Yola. Sa physionomie ne manque pas d'un certain caractère; il ne serait pas déplacé dans un cadre plus majestueux, car, hormis son porte-glaive, son entourage paraît peu digne d'un personnage aussi important.

Notre visite n'ayant aucun but politique, la conversation a simplement trait à des généralités. Bobo-Ahmadou paraît prendre intérêt au récit de notre voyage.

Enfin, après force compliments, nous le quittons en lui

promettant de revenir le voir. Nous lui remettons le cadeau destiné au gouverneur Djebaïrou, et lui-même reçoit un présent qui lui procure une joie qu'il ne cherche pas à dissimuler.

Le lendemain, nous recevions de sa part un magnifique bœuf qui fut accueilli par les cris de joie de nos hommes.

Une seconde visite au lamido Bobo-Ahmadou, pour lui faire nos adieux, nous permet d'affirmer que notre passage devait laisser une excellente impression auprès des gouvernants et de la population d'Yola, avec laquelle nous sommes restés en excellents rapports pendant les huit jours que nous employâmes à faire nos préparatifs de départ [1].

M. Bradshaw nous avait procuré à très bon compte six chevaux et leur harnachement. Grâce à son obligeance, nous avions remonté notre pacotille; il avait en outre absolument épuisé sa réserve pour nous munir d'excellentes conserves d'Europe, qui arrivaient fort à point pour nous faire oublier les privations que nous endurions depuis un an.

Le 4 février, à midi, nous quittons Yola, nous dirigeant vers le centre important de Laro. Pour éviter la route extrêmement accidentée qui longe la Benoué et présente des difficultés considérables, pour notre personnel épuisé, nous devons descendre vers le sud, et de Laro nous diriger vers Kountcha; de ce point la route est directe jusqu'à Ibi.

1. Yola est un marché très important fréquenté par les Arabes Algériens, des Tunisiens, des Tripolitains, des Bornouans et même des Egyptiens, dont un, surtout, jouit d'un certain crédit auprès du lamido. Les précieux renseignements fournis par ce dernier et par les marchands étrangers (qui sont aussi de hardis voyageurs), en résidence à Yola lors de notre passage, ne peuvent entrer dans le cadre de ce livre. Ils feront l'objet d'une publication spéciale, qui paraîtra prochainement.

Cet itinéraire, plus long en apparence, abrège sérieusement cette partie de notre voyage, parce que le chemin, excellent à tous les points de vue, et parfaitement praticable, nous permet de doubler les étapes sans fatiguer nos hommes d'escorte. Ceux-ci croyaient leurs épreuves terminées à Yola, où nous comptions trouver des vapeurs, et l'annonce d'une marche à pied qui devait durer un mois les avait quelque peu découragés.

Nous n'eûmes pas à nous plaindre d'eux et ils supportèrent courageusement ce surcroît de fatigues. De Kountcha à Gangomé nous traversons sans incident un pays merveilleusement pittoresque, extrêmement montagneux et hérissé de pics escarpés qui atteignent des proportions considérables; la route, généralement à flanc de coteau ou serpentant au fond des vallées, s'effectue sans efforts jusqu'à Gangomé, le village qui sert de limite à l'ouest à ce pays que, depuis l'Hadjar Goumbaïré, nous venions de parcourir dans sa plus grande largeur.

En arrivant à Gangomé nous nous trouvons, par un de ces brusques changements de décor si fréquents en Afrique, sans transition aucune, en présence d'une végétation absolument différente.

Après avoir éprouvé, depuis Yola, l'illusion de la Suisse : des montagnes escarpées couvertes d'arbres qui prenaient des faux airs de sapins, nous avons tout à coup devant les yeux un paysage congolais avec ses « bombax » gigantesques, ses lianes, et ses sous-bois impénétrables. « Serions-nous retournés chez les Bondjios! » demandent nos hommes avec stupeur. Et leurs craintes deviennent sérieuses lorsqu'ils voient arriver un cortège d'Hercules,

presque nus, qui franchissent une porte ménagée dans une palissade, en tous points semblable à celles qui entourent les villages de l'Oubangui.

Heureusement qu'il se trouve, à Gangomé, un Foulbé pour rassurer notre monde : « il leur dit que le village est peuplé de païens *Tchambas*, esclaves du lamido de Kountcha, et il ajoute qu'en marchant bien nous pourrons, en deux jours, atteindre Bakoundi dans le « Mouri », où les Anglais possèdent une importante factorerie. »

C'est plus qu'il n'en faut pour leur redonner confiance.

Le 22 février, nous traversons le curieux village de Gangomé, littéralement enfoui dans les taillis et bien défendu par sa triple enceinte de pieux; puis, après être passés à Belli, gros village fortifié, et peuplé en majeure partie de Haoussas, nous atteignons Bakoundi.

C'est une ville importante, située sur la rive gauche d'un des principaux affluents de la Benoué.

Le 25 février, dès notre arrivée, nous allons faire visite au chef, fort beau jeune homme à la physionomie intelligente, qui nous accable de questions sur notre voyage. Il a vu les Anglais de près, alors qu'ils occupaient encore leur importante factorerie, et s'est rendu compte de tous les avantages de la civilisation européenne.

Il ne peut comprendre, par suite, que des gens, habitués comme nous au bien-être et au confort, se soient imposé volontairement des fatigues et des privations sérieuses pour visiter le pays des Cafers...! le Bled el Abid (la Région des esclaves).

Je ne puis résister au plaisir de citer une anecdote qui a marqué notre séjour à Bakoundi.

Je l'emprunte à mon excellent ami et compagnon de voyage Clozel. Je le fais d'autant plus volontiers que ce m'est une occasion de rappeler que Clozel, après un court séjour en Europe, à peine remis de la terribe maladie qui menaçait de l'emporter en pays laka, n'a pas hésité à repartir vers ces régions lointaines pour continuer l'œuvre de la mission Maistre et explorer de nouvelles régions.

Dans l'après-midi, le chef que nous avions déjà vu, envoya demander l'un de nous; Clozel se rendit à sa résidence et voici comment il raconte son entrevue :

« Je fus introduit, non plus dans la salle d'audience, mais plus loin, dans une petite cour qui précédait immédiatement les appartements privés du chef.

« Celui-ci ne se fit pas attendre et vint s'asseoir par terre en face de moi. Après les compliments d'usage, toujours fort longs et compliqués :

« Abderrahmann », me dit-il (Abderrahmann est le nom que s'était donné le voyageur allemand Flegel, pendant son voyage dans l'Adamaoua), « est passé par Bakoundi en « retournant dans le pays des blancs. Il emmenait avec lui « un vieillard de Yola que vous avez pu voir, car il vit « encore. Ce vieillard n'avait plus de dents dans la bouche. « Quand il repassa par ici pour retourner à Yola, il possé- « dait des dents superbes qu'il ôtait et remettait à volonté. « Seulement, j'ai appris depuis que ces dents s'étaient « cassées et qu'aucun ouvrier de l'Adamaoua n'avait pu les « réparer. Est-il vrai que, dans votre pays, on puisse « fabriquer de pareilles merveilles? »

« Je me hâtai de lui répondre que rien n'était si commun, que nos artisans confectionnaient aussi des cheveux

et des yeux pour ceux qui n'en avaient pas, et je quittai mon interlocuteur enchanté. »

J'eus un soupir de soulagement lorsque Clozel nous rendit compte de sa visite. En effet, nous étions avisés que le lieutenant Mizon était dans la partie septentrionale du Mouri. Ne connaissant pas les projets de notre compatriote, nous ne pouvions, dans la crainte de contrarier ses plans, répondre d'une manière satisfaisante aux questions que le chef de Bakoundi ne manquerait pas de poser. D'autre part, nous étions dans une factorerie appartenant à la *Royal Niger Company*, et son représentant à Yola avait eu à notre égard une attitude tellement correcte, que nous étions tenus à la plus extrême réserve, si le jeune chef désirait avoir notre avis sur la Compagnie anglaise. Aussi, au départ de Clozel, je craignais que l'entrevue demandée par le chef eût pour objet quelque question indiscrète sur ce sujet. Pour cette fois, le jeune chef voulait simplement élucider une question industrielle. Sa curiosité était plus facile à satisfaire. Il est certain que le gouverneur n'ignorait pas les rivalités qui existent entre l'Angleterre et la France au sujet de ces régions. C'est même le seul chef qui ait paru s'en soucier quelque peu. Malgré sa réserve et les circonlocutions orientales dont il entourait ses discours, il était visible qu'il aurait désiré des renseignements circonstanciés sur la politique que les deux compétiteurs comptaient suivre dans le pays.

Il ne nous appartenait pas de le fixer à cet égard. Nous dûmes faire séjour, le 26, à Bakoundi. Nos porteurs et une bonne partie des Sénégalais de l'escorte comptaient déjà deux ans de campagne. Continuellement en marche

et constamment chargés, décimés par la variole, il était temps de les rapatrier. Nos marchandises étaient également bien réduites et les vivres coûtaient fort cher.

Nous eûmes la visite du chef et de quelques-uns des principaux habitants, qui défilèrent en une cavalcade véritablement curieuse. Outre la musique habituelle, composée de clarinettes et d'énormes tambours, le cortège était précédé de deux piétons marchant à une allure très vive et soufflant à pleins poumons dans d'énormes trompettes, longues de 1 m. 50, qui donnaient deux ou trois notes prolongées d'un effet très bizarre.

Nous quittons Bakoundi le 27, et, le 28 février, nous atteignons le village de Serki-N'Bornou. Dans la soirée, un indigène remet à M. Maistre une lettre envoyée par M. Nebout, qui arrivera lui-même le lendemain.

Briquez et moi attendons avec impatience l'arrivée de cet excellent camarade, qui a fait avec nous la précédente campagne et qui a su se faire aimer et estimer de tous.

Il arrive enfin, et c'est avec une émotion des plus vives que nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Avec lui se trouve M. Chabredier, qui fait également partie de la mission Mizon. Sa droiture, sa loyauté et sa franchise, lui acquièrent bientôt toutes nos sympathies.

Nebout apporte à M. Maistre des dépêches du lieutenant Mizon. Il nous donne aussi des nouvelles d'Europe, vieilles de cinq mois, mais récentes pour nous, qui, depuis un an, n'avons plus reçu de courrier. Nous passons une bonne partie de la nuit à nous entretenir avec nos amis, et c'est avec la plus profonde tristesse qu'il faut nous séparer d'eux.

Le 3 mars, nous quittons Serki-N'Bornou, non sans dissimuler une larme en voyant s'éloigner Nebout et Chabredier : nous savons par expérience quelles dures épreuves attendent nos amis! Notre tâche est terminée depuis longtemps, mais eux vont bientôt entrer dans la période d'action; quel sera le sort que l'avenir réserve à nos deux amis! La pluie vient ajouter à notre tristesse. Depuis quelque temps en effet, quelques ondées nous annoncent l'approche de la saison des pluies. Nos hommes sont las et se traînent péniblement.

Enfin, le 6 mars, nous atteignons Ibi, poste important de la *Royal Niger Company* sur la Benoué.

Une réception des plus franches et des plus cordiales nous est faite par MM. Hill et Spinck, représentants de la Compagnie. Des logements sont préparés dans le charmant « cottage », de construction récente, qu'ils habitent dans le haut de la ville. Ils nous font ensuite visiter une immense factorerie, située près de la Benoué, avec un appontement pour permettre aux navires d'accoster; de magnifiques jardins, des magasins immenses, des logements d'employés et un corps de bâtiment fort coquet et très confortablement aménagé. Devant notre admiration en présence de ce vaste établissement aussi merveilleusement installé, nos hôtes conviennent, avec la meilleure grâce du monde, que tout l'honneur de cette œuvre remarquable appartient à une « compagnie française ». Le directeur *général*, qui était jadis notre compatriote, le commandant Mattéi, homme entreprenant et énergique, avait su, avec de faibles moyens, tirer un immense parti des ressources du pays. Un grand nombre de factoreries semblables

avaient été créées sur différents points de la basse Benoué et du bas Niger.

Il y a dix ans, pour des raisons que je n'ai pas à examiner, la Compagnie française fut obligée de vendre ses établissements. L'Angleterre ne pouvait laisser échapper cette superbe occasion de s'emparer des bouches du Niger et, du même coup, de s'assurer l'une des meilleures voies de pénétration vers l'intérieur : la *Royal Niger Company* fit l'acquisition des comptoirs et des territoires sur lesquels flottait jadis notre pavillon. Nous supportons aujourd'hui les dures conséquences de cette substitution qu'il eût été, cependant, très facile d'éviter!

Le 11 mars, le vapeur *Binué* et deux chalands emportaient toute la mission et descendaient rapidement la Benoué et le Niger.

Arrivés, le 24 mars, à Akassa, entrepôt de transit de la Compagnie anglaise, nous quittions ce port le 30 mars 1893, et nous faisions route pour l'Europe à bord du paquebot *Angola* de l'*Africain Steam Ship Company*. Une partie des membres de la mission comptait quatorze mois et vingt jours de campagne; l'autre, celle qui avait pris part aux deux expéditions, deux ans et quinze jours.

A ce jour la mission Maistre avait parcouru 5228 kilomètres dans le Continent africain.

Partis six Français du poste de la Kemo, nous étions tous les six sur le pont du paquebot qui nous ramenait en France.

Notre personnel noir avait été, par contre, sérieusement éprouvé. Nous ne pouvions, hélas! rapatrier que cent trente-deux hommes seulement, sur un effectif de cent quatre-vingts au départ.

# CHAPITRE XVI

## L'ŒUVRE DE LA MISSION MAISTRE
## L'AVENIR. — CONCLUSIONS

Il ne m'appartient pas de dire dans quelle mesure chacun a contribué à la réussite de l'œuvre, ni de fixer l'importance de notre tâche terminée. Je me suis borné à recopier presque mon journal de route, afin de permettre simplement au lecteur de juger, par lui-même, ce que nous avons fait.

Bien que nous nous soyons heurtés contre l'impossibilité matérielle de pousser aussi loin vers le Nord que nous l'eussions désiré, nous avons la conscience d'avoir accompli de point en point le programme que nous avait tracé le Comité de l'Afrique française : *Atteindre le Chari et nouer des relations avec des musulmans du bassin du Tchad.*

Nous avons fait plus, puisque nous avons *doublé* notre itinéraire, en parcourant la région comprise entre Palem et Guéroua, qu'aucun Européen n'avait encore explorée.

De la Kemo à Palem, nous avons traversé, du Sud au Nord, une région absolument inconnue, dans laquelle

aucun Européen n'avait encore pénétré et, comme le disait M. Harry Alis : « Voilà désormais le Congo français continué par des traités authentiques, jusqu'au Baghirmi, dominant ce pays, et par conséquent le Tchad, par le Sud. »

Au point de vue géographique, dans cette première partie de notre itinéraire, nous avons pu déterminer d'une façon précise la ligne de partage des eaux entre le bassin du Congo et de l'Oubangui, d'une part, et celui du Chari et du lac Tchad, d'autre part.

Nous avons reconnu et relevé, pendant plus de cent kilomètres, le cours supérieur de la branche principale du « Chari » qui, en cette région, porte le nom de « Gribingui » et reçoit le « Bamingui » (*Bohar el Abiod*), sur le territoire d'une peuplade chez laquelle nous avons passé un traité.

Le Gribingui (*Bahar el Ardh*) des cartes reçoit un affluent de rive gauche d'une assez grande importance, dont nous avons déterminé plusieurs points, ainsi que le confluent. Cet affluent pourrait être le Gouroungou des cartes.

Nous avons pu nous convaincre que l'hypothèse de Nachtigal, au sujet d'une bifurcation qui unirait le Chari au Logone par un bras de rivière, était inadmissible.

L'illustre voyageur n'avait d'ailleurs accepté que sous la plus extrême réserve ces renseignements fournis à distance, par des indigènes, sur une région qu'il n'a jamais visitée personnellement. Nous avons pu constater que les marais, cause probable de cette erreur des traitants musulmans, ne communiquaient pas tous entre eux à la

saison des pluies et qu'ils étaient complètement à sec pendant la saison sèche.

Arrivés à Palem, nous aurions pu considérer notre mission comme terminée; nous avons tenu à honneur de revenir par une route, plus longue à la vérité que la précédente, mais qui traversait un immense blanc de la carte qu'aucun Européen n'avait encore visité.

Cette deuxième partie du voyage, de Palem à Guérona, suivant une direction générale Est-Ouest, nous a permis d'établir une ligne de partage des eaux entre le Chari et le Logone. Elle se compose d'une série de plateaux peu élevés, mais qui, cependant, déterminent nettement la limite des deux bassins.

Le passage du Logone à Laï, à un degré au sud du point où Barth l'avait franchi, permet de rectifier cette partie de son cours.

Nous avons rencontré et signalé un important affluent de rive gauche de ce fleuve : le Ba Tenna, dont on ignorait l'existence.

Enfin la mission Maistre a recueilli d'importants renseignements sur le système orographique et hydrographique du pays qui s'étend entre le Logone et l'Adamaoua.

Au point de vue politique, la mission a passé de nombreux traités avec les chefs fétichistes des territoires situés entre la Kemo et le Gribingui. Elle a constaté que, chez ces populations, il n'existait aucun lien fédératif entre les tribus, et que les différentes fractions d'une même tribu manquaient de cohésion et se trouvaient, elles-mêmes, souvent divisées par des luttes de village à village.

Les traités conclus par la mission, chez les chefs importants Yagoussou et Finda, donnent à la France des droits incontestables sur les deux rives du Gribingui.

Le traité passé avec Mandja-Tezzé, dont les terres sont baignées par le Chari proprement dit; celui aux termes duquel le M'bang de Laï place sous notre protectorat ses immenses territoires, sur les deux rives du Logone, assurent à la France les deux routes les plus pratiques, les plus sûres, les plus rapides, pour relier le Congo au Tchad.

La détermination des frontières du pays des Saras indépendants, du Baghirmi méridional et du riche et puissant État de Laï, permettront d'agir dans ces régions en toute connaissance de cause et sans la moindre hésitation.

Je ne saurais passer sous silence l'importance que présentent les traités passés, au sud du Toubouri, avec les populations qui habitent le pays compris entre le Logone et l'Adamaoua, notamment les Lakas. *Ils assurent, en effet, à la France une priorité d'influence incontestable sur la région située à l'Est de l'Hadjar Goumbaïré, limite orientale de l'Adamaoua, et rendent inutiles tous les efforts qui pourraient être tentés par le Cameroun allemand ou par l'Adamaoua.*

Grâce au tact et à la délicatesse de M. Maistre, qui avait, en quittant les pays fétichistes, laissé à ses compagnons parlant arabe la plus grande latitude, la plus large part d'initiative, le passage de la mission chez les musulmans sera fécond en heureux résultats. Son séjour en pays d'Islam a laissé un souvenir durable. Il a permis, en outre, aux collaborateurs algériens de M. Maistre, de recueillir, auprès de leurs nouveaux amis, un grand

nombre de précieux renseignements qu'ils complètent en ce moment, *grâce aux relations constantes existant entre le Baghirmi, le Bornou, l'Adamaoua et nos possessions du nord de l'Afrique.* Le moment est proche où ils pourront les mettre à profit [1] et utiliser les excellentes et nombreuses relations qu'ils se sont créées chez ces populations *nullement fanatiques.*

Déjà Clozel est parti pour rejoindre ces musulmans noirs qui nous ont offert leur concours le plus dévoué. Nous les avons étudiés ensemble pendant cette dernière campagne, nous comptions mettre nos travaux en commun pour publier ce livre. Ayant un plus long itinéraire à parcourir, puisqu'il a choisi la route de la Sanga, il est parti le premier. L'avenir nous permettra sans doute de réaliser cet autre rêve que nous caressions pendant la route : « Partir, l'un du Congo, l'autre de l'Algérie, et aller nous serrer la main sur les rives du Tchad. »

Telle est, esquissée à grands traits, mais franchement et loyalement exposée, « l'œuvre de la mission Maistre ! »

Nous oublierons les dangers, les fatigues, les privations endurées, les maladies qui ont suivi le voyage, si nos efforts en vue de la réalisation du projet de notre héroïque devancier, Crampel, ont répondu aux espérances que l'on fondait sur notre expédition.

1. De nombreux Bornouans et Haoussas, rencontrés au cours de notre voyage, sont déjà venus me rendre visite en Algérie. L'un d'eux, que j'ai rencontré fortuitement, ne revenait pas de sa surprise à ma vue, il ne pouvait en croire ses yeux.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES


CHAPITRE I

DE PARIS A BRAZZAVILLE

Les missions du Comité de l'Afrique française. — Crampel et Dybowski. — La traversée. — Loango. — La route de Loango à Brazzaville : le Mayombe, Loudima, Bouenza, Comba, le Djoué, Brazzaville, le Pooi. — M. Dolisie..... 1

CHAPITRE II

DE BRAZZAVILLE A BANGUI

Séjour à Brazzaville. — Le Congo, Lirranga, l'Oubangui : anthropophages. — N'gombé, les forges, les Bondjios. — Mozzakka. — Bangui..... 31

CHAPITRE III

LES BANZIRIS

Création d'un poste chez les Ouaddas. — M. Nebout dans la M'poko. — M. Brunache dans l'Ombella et la Kemo. — Les Togbos..... 62

CHAPITRE IV

A LA RECHERCHE DE CRAMPEL

Bembé, les Dakoas, les N'gapoux, les Musulmans. — Retour à Bangui..... 89

CHAPITRE V

SECOND VOYAGE DANS LA KEMO

Installation chez les Togbos. — M. Dybowski rentre en France. — La mission Maistre est signalée..... 124

CHAPITRE VI

LA MISSION MAISTRE

De Lirranga à la Kemo. — Organisation du convoi. — Départ vers l'inconnu. Les N'dris..... 142

CHAPITRE VII

DÉPART DE CHEZ LES N'DRIS

Départ de chez les N'dris. — Disparition des guides. — A l'aventure. — Ligne de partage des eaux des bassins du Tchad et de l'Oubangui. — La tribu des Mandjias..... 156

CHAPITRE VIII

EN PAYS MANDJIA

Les indigènes désertent les villages. — Alerte. — Attaque du camp. — Capture d'un Mandjia. — Nouveau combat. — Marche lente et incertaine. — Reprise des relations..... 164

CHAPITRE IX

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR LES MANDJIAS

Traité avec Candia. — Les Ouias-Ouias. — Les Aouakas. — Traité avec Yagoussou. — Le Gribingui..... 178

CHAPITRE X

SUR LES RIVES DE GRIBINGUI

Premier passage du fleuve. — Akoungas. — Ireni. — Le et Bamingui et Ali Djaba. — Premier marais. — Dakamandougou. — Rétous ou Arétous. — Dakala. — Les Vasakos..... 188

CHAPITRE XI

LES SARAS

Mandja-Tezzé et les premiers Saras, Mara. — Tribu de géants. — Dans les marais. — Disette. — Désertions. — Kassinda. — Vols. — Djemalti. — Les passeurs exigeants. — Nouveaux marais. — Garenki..... 205

CHAPITRE XII

LES VASSAUX DU BAGHIRMI

Gako, Saïd. — Aperçu historique sur le Baghirmi. — La confédération de Daï, Koumra. — En route pour Palem. — Les Toummocks. — Nachtigal. — Retour par l'Ouest..... 229

CHAPITRE XIII

A TRAVERS L'INCONNU

Départ vers l'Ouest. — L'eau se fait rare. — Négociants de Karnak-Logone. — Modaguéné. — La vallée du Logone. — Les Gaberis. — Arrivée à Laï..... 237

CHAPITRE XIV

DU LOGONE AU PAYS DES LAKAS

Passage du fleuve. — Le guet-apens du 27 novembre. — Le Ba Tenné, les Mouls. — Dogo. — Les Lakas..... 280

CHAPITRE XV

L'ADAMAOUA

L'Adamaoua. — Les premiers villages. — Guéroua. — Coup d'œil d'ensemble sur les Foulbés, Yola, le ponton anglais. — A travers l'Adamaoua. — Gangomé. — Le Mouri. — Bakoundi. — Rencontre avec MM. Nebout et Chabredier de la mission Mizon. — Ibi. — La Benoué. — Le Niger. — Akassa. — Départ pour l'Europe..... 312

CHAPITRE XVI

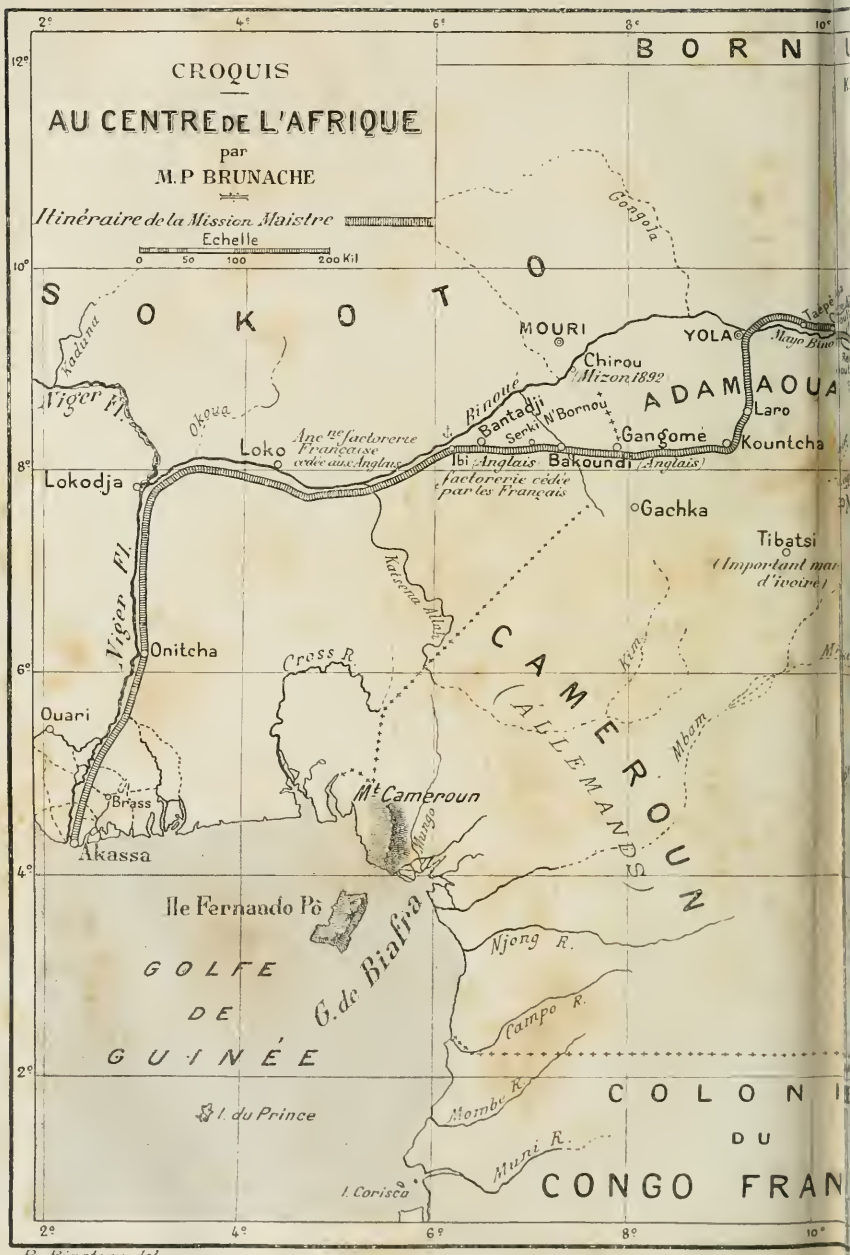
L'ŒUVRE DE LA MISSION MAISTRE. L'AVENIR

Conclusions..... 334

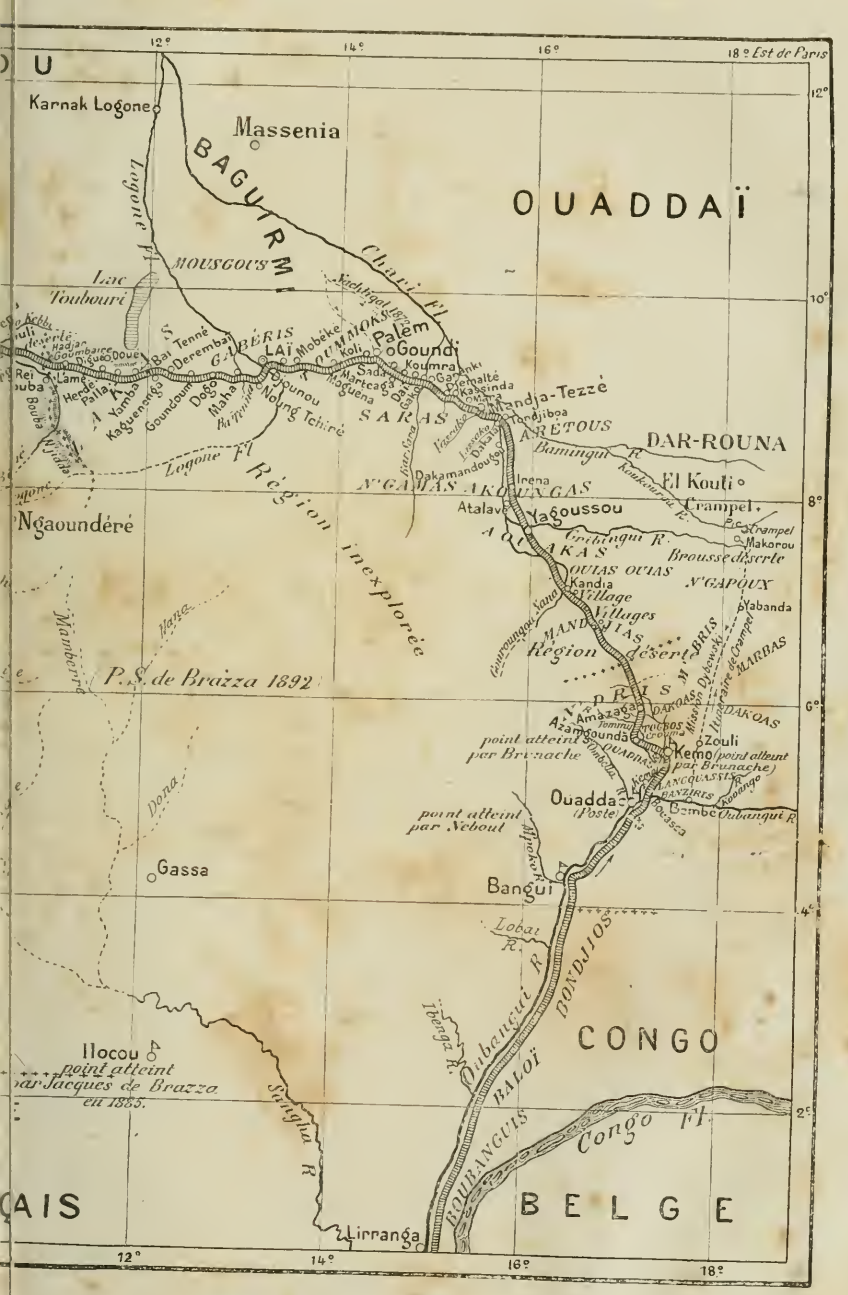
PLANCHE HORS TEXTE

CARTE DU CENTRE DE L'AFRIQUE..... 341

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.




P. Bineteau del



12°
14°
16°
18° Est de Paris
Karnak Logone
Massenia
BAGUIRMI
OUADDAÏ
Logone Fl
MOUSGOUS
Chari Fl
Lac Toubouri
Nachtigal 1872
Palem
Goundi
Koumra
Koli
Mobeke
Bai Tenné
Derembai
Doué
Lamé
Herde
Palla
Yamba
Kaguenenga
Goundoum
Dogo
Maha
Bai Tenné
Djounou
Noung Tchiré
Mandja-Tezzé
Tondjiboa
SARAS
ARÉTOUS
DAR-ROUNA
Bamingui R
Dakamandougou
Irena
N'GAMAS AKOUNGAS
Atalave
Yagoussou
El Kouti
Crampel
Makorou
Brousse déserte
Ngaoundéré
Région inexplorée
Gribingui R
AQUAKAS
OUIAS OUIAS
Kandia
Village
Villages
N'GAPOUX
Yabanda
MANDJIAS
Région désert
MARBAS
Mamberre
Nana
P. S. de Brazza 1892
N'DRIS
Amazaga
Azamgounda
point atteint par Brunache
Zouli
Kemo (point atteint par Brunache)
Ouadda (Poste)
Bembé
Oubangui R
point atteint par Nebout
Dona
Gassa
Bangui
Lobai R
BONDJIOS
Ibenga R
Oubangui R
BALOÏ
CONGO
Ilocou
point atteint par Jacques de Brazza en 1885.
Sangha R
Congo Fl
BOUBANGUIS
BELGE
Lirranga
12°
14°
16°
18°

**FÉLIX ALCAN, Éditeur**
LIBRAIRIES FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES

# PHILOSOPHIE — HISTOIRE

## CATALOGUE
DES
# Livres de Fonds

Pages.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE.
Format in-16 ..... 2
Format in-8 ..... 6
COLLECTION HISTORIQUE DES GRANDS PHILOSOPHES ..... 12
Philosophie ancienne ..... 12
Philosophie médiévale et moderne ..... 12
Philosophie anglaise ..... 13
Philosophie allemande ..... 13
Philosophie anglaise contemporaine ..... 14
Philosophie allemande contemporaine ..... 14
Philosophie italienne contemporaine ..... 14
LES MAITRES DE LA MUSIQUE ... 14
LES GRANDS PHILOSOPHES ..... 14
MINISTRES ET HOMMES D'ÉTAT .. 14
BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE DES SCIENCES SOCIALES ..... 15
BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE ..... 16
PUBLICATIONS HISTORIQUES ILLUSTRÉES ..... 19
TRAVAUX DE L'UNIVERSITÉ DE LILLE ..... 19
BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS ..... 20
ANNALES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON ..... 21
RECUEIL DES INSTRUCTIONS DIPLOMATIQUES ..... 21
INVENTAIRE ANALYTIQUE DES ARCHIVES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ..... 21
REVUE PHILOSOPHIQUE ..... 22
REVUE GERMANIQUE ..... 22
JOURNAL DE PSYCHOLOGIE ..... 22
REVUE HISTORIQUE ..... 22
ANNALES des SCIENCES POLITIQUES 22
JOURNAL DES ÉCONOMISTES ..... 22
REVUE DE L'ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE ..... 22
REVUE ÉCONOMIQUE INTERNATIONALE ..... 22
SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE DE L'ENFANT ..... 22
LES DOCUMENTS DU PROGRÈS ... 22
BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE ..... 23
RÉCENTES PUBLICATIONS NE SE TROUVANT PAS DANS LES COLLECTIONS PRÉCÉDENTES ..... 26
TABLE DES AUTEURS ..... 31
TABLE DES AUTEURS ÉTUDIÉS ... 32
OUVRAGES PARUS EN 1907 : Voir pages 2, 6, 16, 23, 26.

*On peut se procurer tous les ouvrages qui se trouvent dans ce Catalogue par l'intermédiaire des libraires de France et de l'Étranger.*

*On peut également les recevoir* franco *par la poste, sans augmentation des prix désignés, en joignant à la demande des* TIMBRES-POSTE FRANÇAIS *ou un* MANDAT *sur Paris.*

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
PARIS, 6e

DÉCEMBRE 1907

Les titres précédés d'un *astérisque* sont recommandés par le Ministère de l'Instruction publique pour les Bibliothèques des élèves et des professeurs et pour les distributions de prix des lycées et collèges.

# BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

La *psychologie*, avec ses auxiliaires indispensables, l'*anatomie* et la *physiologie du système nerveux*, la *pathologie mentale*, la *psychologie des races inférieures et des animaux*, les *recherches expérimentales des laboratoires;* — la *logique;* — les *théories générales fondées sur les découvertes scientifiques ;* — l'*esthétique ;* — les *hypothèses métaphysiques ;* — la *criminologie* et la *sociologie ;* — l'*histoire des principales théories philosophiques ;* tels sont les principaux sujets traités dans cette Bibliothèque. — Un catalogue spécial à cette collection, par ordre de matières, sera envoyé sur demande.

## VOLUMES IN-16, BROCHÉS, A 2 FR. 50

### Ouvrages parus en 1907 :

BOS (C.), docteur en philosophie. **Pessimisme, Féminisme, Moralisme.**
BOUGLÉ (C.), professeur à l'Université de Toulouse. **Qu'est-ce que la Sociologie ?**
COIGNET (C.). **L'évolution du protestantisme français au XIXe siècle.**
CRESSON (A.), professeur au lycée de Lyon. **Les bases de la philosophie naturaliste.**
LACHELIER (J.), de l'Institut. **Etudes sur le syllogisme,** suivies de l'observation de Platner et d'une note sur le « Philèbe ».
LODGE (Sir Oliver). **La Vie et la Matière,** trad. de l'anglais par J. MAXWELL.
PROAL (Louis), conseiller à la Cour d'appel de Paris. **L'éducation et le suicide des enfants.** Etude psychologique et sociologique.
RAGEOT (G.). **Les savants et la philosophie.**
REY (A.), agrégé de philosophie, docteur ès lettres. **L'énergétique et le mécanisme** au point de vue des conditions de la connaissance.
RŒHRICH (E.). **L'attention spontanée et volontaire.** Son fonctionnement, ses lois, son emploi dans la vie pratique. (Récompensé par l'Institut.)
ROGUES DE FURSAC (J.). **Un mouvement mystique contemporain.** Le réveil religieux au Pays de Galles (1904-1905).
SCHOPENHAUER. **Philosophie et philosophes,** trad. Dietrich.
SOLLIER (Dr P.). **Essai critique et théorique sur l'association en psychologie.**

*Précédemment publiés :*

ALAUX (V.). **La philosophie de Victor Cousin.**
ALLIER (R.). ***La Philosophie d'Ernest Renan.** 2e édit. 1903.
ARRÉAT (L.). ***La Morale dans le drame, l'épopée et le roman.** 3e édition.
— ***Mémoire et imagination** (Peintres, Musiciens, Poètes, Orateurs). 2e édit.
— **Les Croyances de demain.** 1898.
— **Dix ans de philosophie.** 1900.
— **Le Sentiment religieux en France.** 1903.
— **Art et Psychologie individuelle.** 1906.
BALLET (G.). **Le Langage intérieur** et les diverses formes de l'aphasie. 2e édit.
BAYET (A.). **La morale scientifique.** 2e édit. 1906.
BEAUSSIRE, de l'Institut. ***Antécédents de l'hégél. dans la philos. française.**
BERGSON (H.), de l'Institut, professeur au Collège de France. ***Le Rire.** Essai sur la signification du comique. 5e édition. 1908.
BERTAULD. **De la Philosophie sociale.**
BINET (A.), directeur du lab. de psych. physiol. de la Sorbonne. **La Psychologie du raisonnement,** expériences par l'hypnotisme. 4e édit. 1907.
BLONDEL. **Les Approximations de la vérité.** 1900.
BOS (C.), docteur en philosophie. ***Psychologie de la croyance.** 2e édit. 1905.
BOUCHER (M.). **L'hyperespace, le temps, la matière et l'énergie.** 2e édit. 1905.
BOUGLÉ, prof. à l'Univ. de Toulouse. **Les Sciences sociales en Allemagne.** 2e éd. 1902.
BOURDEAU (J.). **Les Maîtres de la pensée contemporaine.** 5e édit. 1906.
— **Socialistes et sociologues.** 2e éd. 1907.
BOUTROUX, de l'Institut. ***De la contingence des lois de la nature.** 6e éd. 1908.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-16, à 2 fr 50 le vol.

BRUNSCHVICG, professeur au lycée Henri IV, docteur ès lettres. *Introduction à la vie de l'esprit. 2e édit. 1906.
— *L'Idéalisme contemporain. 1905.
COSTE (Ad.). Dieu et l'âme. 2e édit. précédée d'une préface par R. Worms. 1903.
CRESSON (A.). docteur ès lettres. La Morale de Kant. 2e édit. (Cour. par l'Institut.)
— Le Malaise de la pensée philosophique. 1905.
DANVILLE (Gaston). Psychologie de l'amour. 4e édit. 1907.
DAURIAC (L.). La Psychologie dans l'Opéra français (Auber, Rossini, Meyerbeer).
DELVOLVE (J.), docteur ès lettres, agrégé de philosophie. *L'organisation de la conscience morale. *Esquisse d'un art moral positif*. 1906.
DUGAS, docteur ès lettres. *Le Psittacisme et la pensée symbolique. 1896.
— La Timidité. 4e édit. augmentée 1907.
— Psychologie du rire. 1902.
— L'absolu. 1904.
DUMAS (G.), chargé de cours à la Sorbonne. *Le Sourire, avec 19 figures. 1906.
DUNAN, docteur ès lettres. La théorie psychologique de l'Espace.
DUPRAT (G.-L.), docteur ès lettres. Les Causes sociales de la Folie. 1900.
— Le Mensonge. *Etude psychologique*. 1903.
DURAND (de Gros). *Questions de philosophie morale et sociale. 1902.
DURKHEIM (Émile), professeur à la Sorbonne. *Les règles de la méthode sociologique. 4e édit. 1907.
D'EICHTHAL (Eug.) (de l'Institut). Les Problèmes sociaux et le Socialisme. 1899.
ENCAUSSE (Papus). L'occultisme et le spiritualisme. 2e édit. 1903.
ESPINAS (A.), de l'Institut. * La Philosophie expérimentale en Italie.
FAIVRE (E.). De la Variabilité des espèces.
FÉRÉ (Ch.). Sensation et Mouvement. Étude de psycho-mécanique, avec fig. 2e éd.
— Dégénérescence et Criminalité, avec figures. 4e édit. 1907.
FERRI (E.). *Les Criminels dans l'Art et la Littérature. 3e édit. 1908.
FIERENS-GEVAERT. Essai sur l'Art contemporain. 2e éd. 1903. (Cour. par l'Ac. fr.).
— La Tristesse contemporaine, essai sur les grands courants moraux et intellectuels du XIXe siècle. 4e édit. 1904. (Couronné par l'Institut.)
— *Psychologie d'une ville. *Essai sur Bruges*. 2e édit. 1902.
— Nouveaux essais sur l'Art contemporain. 1903.
FLEURY (Maurice de). L'Ame du criminel. 2e édit. 1907.
FONSEGRIVE, professeur au lycée Buffon. La Causalité efficiente. 1893.
FOUILLÉE (A.), de l'Institut. La propriété sociale et la démocratie.
FOURNIÈRE (E.). Essai sur l'individualisme. 1901.
FRANCK (Ad.), de l'Institut. * Philosophie du droit pénal. 5e édit.
GAUCKLER. Le Beau et son histoire.
GELEY (Dr G.). L'être subconscient. 2e édit. 1905.
GOBLOT (E.), professeur à l'Université de Lyon. Justice et liberté. 2e éd. 1907.
GODFERNAUX (G.), docteur ès lettres. Le Sentiment et la Pensée, 2e éd. 1906.
GRASSET (J.), professeur à la Faculté de médecine de Montpellier. Les limites de la biologie. 5e édit. 1907. Préface de Paul BOURGET.
GREEF (de). Les Lois sociologiques. 3e édit.
GUYAU. * La Genèse de l'idée de temps. 2e édit.
HARTMANN (E. de). La Religion de l'avenir. 5e édit.
— Le Darwinisme, ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette doctrine. 6e édit.
HERBERT SPENCER. * Classification des sciences. 6e édit.
— L'Individu contre l'État. 5e édit.
HERCKENRATH. (C.-R.-C.) Problèmes d'Esthétique et de Morale. 1897.
JAELL (Mme). L'intelligence et le rythme dans les mouvements artistiques.
JAMES (W.). La théorie de l'émotion, préf. de G. DUMAS. 2e édition. 1906.
JANET (Paul), de l'Institut. * La Philosophie de Lamennais.
JANKELEWITCH (Dr). * Nature et Société. *Essai d'une application du point de vue finaliste aux phénomènes sociaux*. 1906.
LACHELIER (J.), de l'Institut. Du fondement de l'induction, suivi de psychologie et métaphysique. 5e édit. 1907.
LAISANT (C.). L'Éducation fondée sur la science. Préface de A. NAQUET. 2e éd. 1905.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-16, à 2 fr. 50 le vol.

LAMPÉRIÈRE (Mme A.). * **Rôle social de la femme**, son éducation. 1898.
LANDRY (A.), agrégé de philos., docteur ès lettres. **La responsabilité pénale.** 1902.
LANGE, professeur à l'Université de Copenhague. * **Les Émotions**, étude psycho-physiologique, traduit par G. Dumas. 2e édit. 1902.
LAPIE, professeur à l'Université de Bordeaux. **La Justice par l'État.** 1899.
LAUGEL (Auguste). **L'Optique et les Arts.**
LE BON (Dr Gustave). * **Lois psychologiques de l'évolution des peuples.** 7e édit.
— * **Psychologie des foules.** 13e édit.
LÉCHALAS. * **Étude sur l'espace et le temps.** 1895.
LE DANTEC, chargé du cours d'Embryologie générale à la Sorbonne. **Le Déterminisme biologique et la Personnalité consciente.** 3e édit. 1908.
— * **L'Individualité et l'Erreur individualiste.** 2e édit. 1905.
— * **Lamarckiens et Darwiniens**, 3e édit. 1908.
LEFÈVRE (G.), prof. à l'Univ. de Lille. **Obligation morale et idéalisme.** 1895.
LIARD, de l'Inst., vice-rect. de l'Acad. de Paris. * **Les Logiciens anglais contemp.** 5e éd.
— **Des définitions géométriques et des définitions empiriques.** 3e édit.
LICHTENBERGER (Henri), maître de conférences à la Sorbonne. * **La philosophie de Nietzsche.** 9e édit. 1906.
— * **Friedrich Nietzsche. Aphorismes et fragments choisis.** 3e édit. 1905.
LOMBROSO. **L'Anthropologie criminelle** et ses récents progrès. 4e édit. 1901.
LUBBOCK (Sir John). * **Le Bonheur de vivre.** 2 volumes. 10e édit. 1907.
— * **L'Emploi de la vie.** 7e éd. 1908.
LYON (Georges), recteur de l'Académie de Lille. * **La Philosophie de Hobbes.**
MARGUERY (E.). **L'Œuvre d'art et l'évolution.** 2e édit. 1905.
MAUXION, professeur à l'Université de Poitiers. * **L'éducation par l'instruction et les *Théories pédagogiques de Herbart*.** 1900.
— * **Essai sur les éléments et l'évolution de la moralité.** 1904.
MILHAUD (G.), professeur à l'Université de Montpellier. * **Le Rationnel.** 1898.
— * **Essai sur les conditions et les limites de la Certitude logique.** 2e édit. 1898.
MOSSO. * **La Peur.** Étude psycho-physiologique (avec figures). 3e édit.
— * **La Fatigue intellectuelle et physique**, trad. Langlois. 5e édit.
MURISIER (E.), professeur à la Faculté des lettres de Neuchâtel (Suisse). * **Les Maladies du sentiment religieux.** 2e édit. 1903.
NAVILLE (E.), prof. à la Faculté des lettres et sciences sociales de l'Université de Genève. **Nouvelle classification des sciences.** 2e édit. 1901.
NORDAU (Max). * **Paradoxes psychologiques**, trad. Dietrich. 6e édit. 1907.
— **Paradoxes sociologiques**, trad. Dietrich. 5e édit. 1907.
— * **Psycho-physiologie du Génie et du Talent**, trad. Dietrich. 4e édit. 1906.
NOVICOW (J.). **L'Avenir de la Race blanche**, 2e édit. 1903.
OSSIP-LOURIÉ, lauréat de l'Institut. **Pensées de Tolstoï.** 2e édit. 1902.
— * **Nouvelles Pensées de Tolstoï.** 1903.
— * **La Philosophie de Tolstoï.** 2e édit. 1903.
— * **La Philosophie sociale dans le théâtre d'Ibsen.** 1900.
— **Le Bonheur et l'Intelligence.** 1904.
PALANTE (G.), agrégé de l'Université. **Précis de sociologie.** 2e édit. 1903.
PAULHAN (Fr.). **Les Phénomènes affectifs et les lois de leur apparition** 2e éd. 1901.
— * **Joseph de Maistre et sa philosophie.** 1893.
— * **Psychologie de l'invention.** 1900.
— * **Analystes et esprits synthétiques.** 1903.
— * **La fonction de la mémoire et le souvenir affectif.** 1904.
PHILIPPE (J.). * **L'Image mentale**, avec fig. 1903.
PHILIPPE (J.) et PAUL-BONCOUR (J.). **Les anomalies mentales chez les écoliers.** (*Ouvrage couronné par l'Institut*). 2e éd. 1907.
PILLON (F.). * **La Philosophie de Ch. Secrétan.** 1898.
PIOGER (Dr Julien). **Le Monde physique**, essai de conception expérimentale. 1893.
QUEYRAT, prof. de l'Univ. * **L'Imagination et ses variétés chez l'enfant.** 2e édit.
— * **L'Abstraction**, son rôle dans l'éducation intellectuelle. 2e édit. revue. 1907.
— * **Les Caractères et l'éducation morale.** 2e éd. 1901.
— * **La logique chez l'enfant et sa culture.** 3e édit. revue. 1907.
— * **Les jeux des enfants.** 1905.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-16 à 2 fr. 50 le vol.

REGNAUD (P.), professeur à l'Université de Lyon. **Logique évolutionniste.** *L'Entendement dans ses rapports avec le langage.* 1897.
— **Comment naissent les mythes.** 1897.
RENARD (Georges), professeur au Collège de France. **Le régime socialiste,** *son organisation politique et économique.* 6e édit. 1907.
RÉVILLE (A.), professeur au Collège de France. **Histoire du dogme de la Divinité de Jésus-Christ.** 4e édit. 1907. *
RIBOT (Th.), de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France, directeur de la *Revue philosophique.* **La Philosophie de Schopenhauer.** 10e édition.
— * **Les Maladies de la mémoire.** 20e édit.
— * **Les Maladies de la volonté.** 21e édit.
— * **Les Maladies de la personnalité.** 13e édit.
— * **La Psychologie de l'attention.** 10e édit.
RICHARD (G.), prof. à l'Univ. de Bordeaux. * **Socialisme et Science sociale.** 2e édit.
RICHET (Ch.), prof. à l'Univ. de Paris. **Essai de psychologie générale.** 7e édit. 1907.
ROBERTY (E. de). **L'Inconnaissable, sa métaphysique, sa psychologie.**
— **L'Agnosticisme.** Essai sur quelques théories pessim. de la connaissance. 2 édit.
— **La Recherche de l'Unité.** 1893.
— * **Le Bien et le Mal.** 1896.
— **Le Psychisme social.** 1897.
— **Les Fondements de l'Ethique.** 1898.
— **Constitution de l'Éthique.** 1901.
— **Frédéric Nietzsche.** 3e édit. 1903.
ROISEL. **De la Substance.**
— **L'Idée spiritualiste.** 2e éd. 1901.
ROUSSEL-DESPIERRES. **L'Idéal esthétique.** *Philosophie de la beauté.* 1904.
SCHOPENHAUER. * **Le Fondement de la morale,** trad. par M. A. Burdeau. 7e édit.
— * **Le Libre arbitre,** trad. par M. Salomon Reinach, de l'Institut. 10e éd.
— **Pensées et Fragments,** avec intr. par M. J. Bourdeau. 21e édit.
— * **Écrivains et style.** Traduct. Dietrich. 1905.
— * Sur la Religion. Traduct. Dietrich. 1906.
SOLLIER (Dr P.). **Les Phénomènes d'autoscopie,** avec fig. 1903.
SOURIAU (P.), prof. à l'Université de Nancy. **La Rêverie esthétique.** *Essai sur la psychologie du poète.* 1906.
STUART MILL. * **Auguste Comte et la Philosophie positive.** 8e édit. 1907.
— * **L'Utilitarisme.** 5e édit. revue. 1908.
— **Correspondance inédite avec Gust. d'Eichthal (1828-1842)—(1864-1871).** 1898. Avant-propos et trad. par Eug. d'Eichthal.
— La Liberté, avant-propos, introduction et traduc. par DUPONT-WHITE. 3e édit.
SULLY PRUDHOMME, de l'Académie française. * **Psychologie du libre arbitre** suivi de *Définitions fondamentales des idées les plus générales et des idées les plus abstraites.* 1907.
— et Ch. RICHET. **Le problème des causes finales.** 4e édit. 1907.
SWIFT. **L'Éternel conflit.** 1901.
TANON (L.). * **L'Évolution du droit et la Conscience sociale.** 2e édit. 1905.
TARDE, de l'Institut. **La Criminalité comparée.** 6e édit. 1907.
— * **Les Transformations du Droit.** 5e édit. 1906.
— * **Les Lois sociales.** 5e édit. 1907.
THAMIN (R.), recteur de l'Acad. de Bordeaux. * **Éducation et Positivisme** 2e édit.
THOMAS (P. Félix). * **La suggestion,** son rôle dans l'éducation. 4e édit. 1907.
— * **Morale et éducation,** 2e édit. 1905.
TISSIÉ. * **Les Rêves,** avec préface du professeur Azam. 2e éd. 1898.
WUNDT. **Hypnotisme et Suggestion.** Étude critique, traduit par M. Keller 3e édit. 1905.
ZELLER. **Christian Baur et l'École de Tubingue,** traduit par M. Ritter.
ZIEGLER. **La Question sociale est une Question morale,** trad. Palante. 3e édit.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-8.

# BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

VOLUMES IN-8, BROCHÉS

à 3 fr. 75, 5 fr., 7 fr. 50, 10 fr., 12 fr. 50 et 15 fr.

## Ouvrages parus en 1907.

BARDOUX (J.). **Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine.** *Les crises politiques. Protectionnisme et Radicalisme.* 5 fr.

BAZAILLAS (A.), professeur au lycée Condorcet. **Musique et inconscience.** *Introduction à la psychologie de l'inconscient.* 5 fr.

BELOT (G.), agrégé de philosophie. **Etudes de morale positive.** (*Récompensé par l'Institut.*) 7 fr. 50

BERGSON (H.), de l'Institut. **L'Evolution créatrice.** 3e édit. 7 fr. 50

DURKHEIM, professeur à la Sorbonne. **Année sociologique.** 10e Année (1905-1906). — P. HUVELIN : Magie et droit industriel. — R. HERTZ : Contribution à une étude sur la représentation collective de la mort. — C. BOUGLÉ : Note sur le droit et la caste en Inde. — *Analyses.* 12 fr. 50

EVELLIN (F.), inspecteur général honoraire de l'instruction publique. **La Raison pure et les antinomies.** Essai critique sur la philosophie kantienne. (*Couronné par l'Institut.*) 5 fr.

FOUILLÉE (A.), de l'Institut. **Morale des idées-forces.** 7 fr. 50

HAMELIN (O.), chargé de cours à la Sorbonne. **Essai sur les éléments principaux de la Représentation.** 7 fr. 50

HÖFFDING, prof. à l'Université de Copenhague. **Philosophes contemporains,** traduction Tremesaygues. 3 fr. 75

KEIM (A.), docteur ès lettres. **Helvétius,** *sa vie, son œuvre.* 10 fr.

LYON (G.), recteur à Lille. **Enseignement et religion.** Etudes philosophiques. 3 fr. 75

RENOUVIER (Ch.), de l'Institut. **Science de la morale.** Nouvelle édition. 2 vol. 15 fr.

REY (A.), docteur ès lettres, agrégé de philosophie. **La Théorie de la physique chez les physiciens contemporains.** 7 fr. 50

ROUSSEL-DESPIERRES (Fr.). **Hors du scepticisme. Liberté et beauté.** 1 vol. in-8. 7 fr. 50

WAYNBAUM (Dr I.). **La physionomie humaine.** 5 fr.

*Précédemment publiés :*

ADAM (Ch.), recteur de l'Académie de Nancy. * **La Philosophie en France** (première moitié du XIXe siècle). 7 fr. 50

ALENGRY (Franck), docteur ès lettres, inspecteur d'académie. * **Essai historique et critique sur la Sociologie chez Aug. Comte.** 1900. 10 fr.

ARNOLD (Matthew). **La Crise religieuse.** 7 fr. 50

ARRÉAT. * **Psychologie du peintre.** 5 fr.

AUBRY (Dr P.). **La Contagion du meurtre.** 1896. 3e édit. 5 fr.

BAIN (Alex.). **La Logique inductive et déductive.** Trad. Compayré. 2 vol. 3e éd. 20 fr.

— * **Les Sens et l'Intelligence.** Trad. Cazelles. 3e édit. 10 fr.

BALDWIN (Mark), professeur à l'Université de Princeton (États-Unis). **Le Développement mental chez l'enfant et dans la race.** Trad. Nourry. 1897. 7 fr. 50

BARDOUX (J.). * **Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine.** *Les crises belliqueuses.* (*Couronné par l'Académie française*). 1906. 7 fr. 50

BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE, de l'Institut. **La Philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion.** 5 fr.

BARZELOTTI, prof. à l'Univ. de Rome. * **La Philosophie de H. Taine.** 1900. 7 fr. 50

BAZAILLAS (A.), docteur ès lettres, professeur au lycée Condorcet. * **La Vie personnelle,** *Étude sur quelques illusions de la perception extérieure.* 1905. 5 fr.

BERGSON (H.), de l'Institut. * **Matière et mémoire.** 5e édit. 1908. 5 fr.

— **Essai sur les données immédiates de la conscience.** 6e édit. 1908. 3 fr. 75

BERTRAND, prof. à l'Université de Lyon. * **L'Enseignement intégral.** 1898. 5 fr.

**Les Études dans la démocratie.** 1900. 5 fr.

BINET (A.). * **Les révélations de l'écriture,** avec 67 grav. 5 fr.

BOIRAC (Émile), recteur de l'Académie de Dijon. * **L'Idée du Phénomène.** 5 fr.

BOUGLÉ, prof. à l'Univ. de Toulouse. * **Les Idées égalitaires.** 2e édit. 1908. 3 fr. 75

BOURDEAU (L.). **Le Problème de la mort.** 4e édition. 1904. 5 fr.

— **Le Problème de la vie.** 1901. 7 fr. 50

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-8.

BOURDON, professeur à l'Université de Rennes. * **L'Expression des émotions et des tendances dans le langage.** 7 fr. 50
BOUTROUX (E.), de l'Inst. **Etudes d'histoire de la philosophie.** 2e éd. 1901. 7 fr. 50
BRAUNSCHVIG (M.), docteur ès lettres, prof. au lycée de Toulouse. **Le sentiment du beau et le sentiment poétique.** *Essai sur l'esthétique du vers.* 1904. 3 fr. 75
BRAY (L.). **Du beau.** 1902. 5 fr.
BROCHARD (V.), de l'Institut. **De l'Erreur.** 2e édit. 1897. 5 fr.
BRUNSCHVICG (E.), prof. au lycée Henri IV, doct. ès lett. **La Modalité du jugement.** 5 fr.
— * **Spinoza.** 2e édit. 1906. 3 fr. 75
CARRAU (Ludovic), prof. à la Sorbonne. **Philosophie religieuse en Angleterre.** 5 fr.
CHABOT (Ch.), prof. à l'Univ. de Lyon. * **Nature et Moralité.** 1897. 5 fr.
CLAY (R.). * **L'Alternative,** *Contribution à la Psychologie.* 2e édit. 10 fr.
COLLINS (Howard). * **La Philosophie de Herbert Spencer,** avec préface de Herbert Spencer, traduit par H. de Varigny. 4e édit. 1904. 10 fr.
COMTE (Aug.). **La Sociologie,** résumé par E. RIGOLAGE. 1897. 7 fr. 50
COSENTINI (F.). **La Sociologie génétique.** *Pensée et vie sociale préhist.* 1905. 3 fr. 75
COSTE. **Les Principes d'une sociologie objective.** 3 fr. 75
— **L'Expérience des peuples et les prévisions qu'elle autorise.** 1900. 10 fr.
COUTURAT (L.). **Les principes des mathématiques.** 1906. 5 fr.
CRÉPIEUX-JAMIN. **L'Écriture et le Caractère.** 4e édit. 1897. 7 fr. 50
CRESSON, doct. ès lettres. **La Morale de la raison théorique.** 1903. 5 fr.
DAURIAC (L.). * **Essai sur l'esprit musical.** 1904. 5 fr.
DE LA GRASSERIE (R.), lauréat de l'Institut. **Psychologie des religions.** 1899. 5 fr.
DELBOS (V.), maître de conf. à la Sorbonne. * **La philosophie pratique de Kant.** 1905. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 12 fr. 50
DELVAILLE (J.), agr. de philosophie. **La vie sociale et l'éducation.** 1907. 3 fr. 75
DELVOLVE (J.), docteur ès lettres, agrégé de philosophie. * **Religion, critique et philosophie positive chez Pierre Bayle.** 1906. 7 fr. 50
DRAGHICESCO (D.), chargé de cours à l'Université de Bucarest. **L'Individu dans le déterminisme social.** 1904. 7 fr. 50
— **Le problème de la conscience.** 1907. 3 fr. 75
DUMAS (G.), chargé de cours à la Sorbonne. * **La Tristesse et la Joie.** 1900. 7 fr. 50
— **Psychologie de deux messies.** *Saint-Simon et Auguste Comte.* 1905. 5 fr.
DUPRAT (G. L.), docteur ès lettres. **L'Instabilité mentale.** 1899. 5 fr.
DUPROIX (P.), prof. à la Fac. des lettres de l'Univ. de Genève. * **Kant et Fichte et le problème de l'éducation.** 2e édit. 1897. (Ouv. cour. par l'Acad. franç.) 5 fr.
DURAND (DE GROS). **Aperçus de taxinomie générale.** 1898. 5 fr.
— **Nouvelles recherches sur l'esthétique et la morale.** 1899. 5 fr.
— **Variétés philosophiques.** 2e édit. revue et augmentée. 1900. 5 fr.
DURKHEIM, prof. à la Sorbonne. * **De la division du travail social.** 2e édit. 1901. 7 fr. 50
— **Le Suicide,** *étude sociologique.* 1897. 7 fr 50
— * **L'année sociologique** : 10 années parues.
1re Année (1896-1897). — DURKHEIM : La prohibition de l'inceste et ses origines. — G. SIMMEL : Comment les formes sociales se maintiennent. — *Analyses des travaux de sociologie publiés du 1er Juillet 1896 au 30 Juin 1897.* 10 fr.
2e Année (1897-1898). — DURKHEIM : De la définition des phénomènes religieux. — HUBERT et MAUSS : La nature et la fonction du sacrifice. — *Analyses.* 10 fr.
3e Année (1898-1899). — RATZEL : Le sol, la société, l'État. — RICHARD : Les crises sociales et la criminalité. — STEINMETZ : Classif. des types sociaux. — *Analyses.* 10 fr.
4e Année (1899-1900). — BOUGLÉ : Remarques sur le régime des castes. — DURKHEIM : Deux lois de l'évolution pénale. — CHARMONT : Notes sur les causes d'extinction de la propriété corporative. *Analyses.* 10 fr.
5e Année (1900-1901). — F. SIMIAND : Remarques sur les variations du prix du charbon au XIXe siècle. — DURKHEIM : Sur le Totémisme. — *Analyses.* 10 fr.
6e Année (1901-1902). — DURKHEIM et MAUSS : De quelques formes primitives de classification. Contribution à l'étude des représentations collectives. — BOUGLÉ : Les théories récentes sur la division du travail. — *Analyses.* 12 fr. 50
7e Année (1902-1903). — HUBERT et MAUSS : Théorie générale de la magie. — *Anal.* 12 fr. 50
8e Année (1903-1904). — H. BOURGIN : La boucherie à Paris au XIXe siècle. — E. DURKHEIM : L'organisation matrimoniale australienne. — *Analyses.* 12 fr. 50
9e Année (1904-1905). — A. MEILLET : Comment les noms changent de sens. — MAUSS et BEUCHAT : Les variations saisonnières des sociétés eskimos. — *Anal.* 12 fr. 50

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-8.

EGGER (V.), prof. à la Fac. des lettres de Paris. **La parole intérieure.** 2e éd. 1904. 5 fr.
ESPINAS (A.), de l'Institut, professeur à la Sorbonne. ***La Philosophie sociale du XVIIIe siècle et la Révolution française.** 1898. 7 fr. 50
FERRERO (G.). **Les Lois psychologiques du symbolisme.** 1895. 5 fr.
FERRI (Enrico). **La Sociologie criminelle.** Traduction L. TERRIER. 1905. 10 fr.
FERRI (Louis). **La Psychologie de l'association, depuis Hobbes.** 7 fr. 50
FINOT (J.). **Le préjugé des races.** 3e édit. 1908. (Récomp. par l'Institut). 7 fr. 50
— **La philosophie de la longévité.** 12e édit. refondue. 1908. 5 fr.
FONSEGRIVE, prof. au lycée Buffon. ***Essai sur le libre arbitre.** 2e édit. 1895. 10 fr.
FOUCAULT, maître de conf. à l'Univ. de Montpellier. **La psychophysique.** 1903. 7 fr. 50
— **Le Rêve.** 1906. 5 fr.
FOUILLÉE (Alf.), de l'Institut. ***La Liberté et le Déterminisme.** 4e édit. 7 fr. 50
— **Critique des systèmes de morale contemporains.** 5e édit. 7 fr. 50
— ***La Morale, l'Art, la Religion,** d'après GUYAU. 6e édit. augm. 3 fr. 75
— **L'Avenir de la Métaphysique fondée sur l'expérience.** 2e édit. 5 fr.
— ***L'Évolutionnisme des idées-forces.** 4e édit. 7 fr. 50
— ***La Psychologie des idées-forces.** 2 vol. 2e édit. 15 fr.
— ***Tempérament et caractère.** 3e édit. 7 fr. 50
— **Le Mouvement positiviste et la conception sociol. du monde.** 2e édit. 7 fr. 50
— **Le Mouvement idéaliste et la réaction contre la science posit.** 2e édit. 7 fr. 50
— ***Psychologie du peuple français.** 3e édit. 7 fr. 50
— ***La France au point de vue moral.** 3e édit. 7 fr. 50
— ***Esquisse psychologique des peuples européens.** 3e édit. 1903. 10 fr.
— ***Nietzsche et l'immoralisme.** 2e édit. 1903. 5 fr.
— ***Le moralisme de Kant et l'amoralisme contemporain.** 2e édit. 1905. 7 fr. 50
— ***Les éléments sociologiques de la morale.** 1905. 7 fr. 50
FOURNIÈRE (E.). ***Les théories socialistes au XIXe siècle** 1904. 7 fr. 50
FULLIQUET. **Essai sur l'Obligation morale.** 1898. 7 fr. 50
GAROFALO, prof. à l'Université de Naples. **La Criminologie.** 5e édit. refondue. 7 fr. 50
— **La Superstition socialiste.** 1895. 5 fr.
GÉRARD-VARET, prof. à l'Univ. de Dijon. **L'Ignorance et l'Irréflexion.** 1899. 5 fr.
GLEY (Dr E.), professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris. **Études de psychologie physiologique et pathologique,** avec fig. 1903. 5 fr.
GOBLOT (E.), Prof. à l'Université de Lyon. ***Classification des sciences.** 1898. 5 fr.
GORY (G.). **L'Immanence de la raison dans la connaissance sensible.** 5 fr.
GRASSET (J.), professeur à l'Université de Montpellier. **Demifous et demiresponsables.** 2e édit. 1908. 5 fr.
GREEF (de), prof. à l'Univ. nouvelle de Bruxelles. **Le Transformisme social.** 7 fr. 50
— **La Sociologie économique.** 1904. 3 fr. 75
GROOS (K.), prof. à l'Université de Bâle. ***Les jeux des animaux** 1902. 7 fr. 50
GURNEY, MYERS et PODMORE. **Les Hallucinations télépathiques,** 4e édit. 7 fr. 50
GUYAU (M.). ***La Morale anglaise contemporaine.** 5e édit. 7 fr. 50
— **Les Problèmes de l'esthétique contemporaine.** 6e édit. 5 fr.
— **Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction.** 8e édit. 5 fr.
— **L'Irréligion de l'avenir, étude de sociologie.** 11e édit. 7 fr. 50
— ***L'Art au point de vue sociologique.** 7e édit. 7 fr. 50
— ***Éducation et Hérédité,** étude sociologique. 9e édit. 5 fr.
HALÉVY (Élie), dr ès lettres. ***Formation du radicalisme philosoph.,** 3 v., chacun 7 fr. 50
HANNEQUIN, prof. à l'Univ. de Lyon. **L'hypothèse des atomes.** 2e édit. 1899. 7 fr. 50
HARTENBERG (Dr Paul). **Les Timides et la Timidité.** 2e édit. 1904. 5 fr.
HÉBERT (Marcel), prof. à l'Université nouvelle de Bruxelles. **L'Évolution de la foi catholique.** 1905. 5 fr.
— ***Le divin.** *Expériences et hypothèses. Etudes psychologiques.* 1907. 5 fr.
HÉMON (C.), agrégé de philosophie. **La philosophie de M. Sully Prudhomme.** Préface de M. SULLY PRUDHOMME. 1907. 7 fr. 50
HERBERT SPENCER. ***Les premiers Principes.** Traduc. Cazelles. 9e édit. 10 fr.
— ***Principes de biologie.** Traduct. Cazelles. 4e édit. 2 vol. 20 fr.
— ***Principes de psychologie.** Trad. par MM. Ribot et Espinas. 2 vol. 20 fr.
— ***Principes de sociologie.** 5 vol. : Tome I. *Données de la sociologie.* 10 fr. — Tome II. *Inductions de la sociologie. Relations domestiques.* 7 fr. 50. — Tome III. *Institutions cérémonielles et politiques.* 15 fr. — Tome IV. *Institutions ecclésiastiques.* 3 fr. 75. — Tome V. *Institutions professionnelles.* 7 fr. 50.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-8.

— HERBERT SPENCER. * **Essais sur le progrès.** Trad. A. Burdeau. 5e éd. 7 fr. 50
— **Essais de politique.** Trad. A. Burdeau. 4e édit. 7 fr. 50
— **Essais scientifiques.** Trad. A. Burdeau. 3e édit. 7 fr. 50
— * **De l'Education physique, intellectuelle et morale** 13e édit. 5 fr.
— **Justice.** Traduc. Castelot. 7 fr. 50
— **Le rôle moral de la bienfaisance.** Trad. Castelot et Martin St-Léon. 7 fr. 50
— **La Morale des différents peuples.** Trad. Castelot et Martin St-Léon. 7 fr. 50
— **Problèmes de morale et de sociologie.** Trad. H. de Varigny. 7 fr. 50
— * **Une Autobiographie.** Trad. et adaptation par H. de Varigny. 10 fr.
HIRTH (G.). * **Physiologie de l'Art.** Trad. et introd. de L. Arréat. 5 fr.
HÖFFDING, prof. à l'Univ. de Copenhague. **Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience.** Trad. L. POITEVIN, Préf. de Pierre JANET. 2e éd. 1903. 7 fr. 50
— * **Histoire de la Philosophie moderne.** Traduit de l'allemand par M. BORDIER, préf. de M. V. DELBOS. 1906. 2 vol. Chacun 10 fr.
ISAMBERT (G.), docteur ès lettres. **Les idées socialistes en France (1815-1848).** 1905. 7 fr. 50
IZOULET, prof. au Collège de France. **La Cité moderne.** Nouvelle édit. 1 vol. 10 fr
JACOBY (Dr P.). **Études sur la sélection chez l'homme.** 2e édition. 1904. 10 fr.
JANET (Paul), de l'Institut. * **Œuvres philosoph. de Leibniz.** 2e édit. 2 vol. 20 fr.
JANET (Pierre), prof. au Collège de France. * **L'Automatisme psychologique.** 5e éd. 7 fr. 50
JAURÈS (J.), docteur ès lettres. **De la réalité du monde sensible.** 2e éd. 1902. 7 fr. 50
KARPPE (S.), doct. ès lettres. **Essais de critique d'histoire et de philosophie** 3 fr. 75
LACOMBE (P.). **Psychologie des individus et des sociétés chez Taine.** 1906. 7 fr. 50
LALANDE (A.), maître de conférences à la Sorbonne, * **La Dissolution opposée à l'évolution,** dans les sciences physiques et morales. 1899. 7 fr. 50
LANDRY (A.), docteur ès lettres. * **Principes de morale rationnelle.** 1906. 5 fr.
LANESSAN (J.-L. de). * **La Morale des religions.** 1905. 10 fr.
LANG (A.). * **Mythes, Cultes et Religions** Introduc. de Léon Marillier. 1896. 10 fr.
LAPIE (P.), professeur à l'Univ. de Bordeaux. **Logique de la volonté** 1902. 7 fr 50
LAUVRIÈRE, docteur ès lettres, prof. au lycée Charlemagne. **Edgar Poë.** *Sa vie et son œuvre. Essai de psychologie pathologique.* 1904. 10 fr.
LAVELEYE (de). * **De la Propriété et de ses formes primitives.** 5e édit. 10 fr.
— * **Le Gouvernement dans la démocratie.** 2 vol. 3e édit. 1896. 15 fr.
LE BON (Dr Gustave). * **Psychologie du socialisme.** 5e éd. refondue. 1907. 7 fr. 50
LECHALAS (G.). * **Études esthétiques.** 1902. 5 fr.
LECHARTIER (G.). **David Hume, moraliste et sociologue.** 1900. 5 fr.
LECLÈRE (A.), pr. à l'Univ. de Fribourg. **Essai critique sur le droit d'affirmer.** 5 fr.
LE DANTEC, chargé de cours à la Sorbonne. * **L'unité dans l'être vivant.** 1902. 7 fr. 50
— **Les Limites du connaissable,** *la vie et les phénom. naturels.* 2e éd. 1904. 3 fr. 75
LÉON (Xavier). * **La philosophie de Fichte,** *ses rapports avec la conscience contemporaine,* Préface de E. BOUTROUX, de l'Institut. 1902. (Couronné par l'Institut) 10 fr.
LEROY (E. Bernard). **Le Langage.** *Sa fonction normale et pathol.* 1905. 5 fr.
LÉVY (A.), chargé de cours à l'Un. de Nancy. **La philosophie de Feuerbach.** 1904 10 fr.
LÉVY-BRUHL (L.), prof. adjoint à la Sorbonne. * **La Philosophie de Jacobi** 1894. 5 fr.
— * **Lettres inédites de J.-S. Mill à Auguste Comte,** *publiées avec les réponses de Comte et une introduction.* 1899. 10 fr.
— * **La Philosophie d'Auguste Comte.** 2e édit. 1905. 7 fr. 50
— * **La Morale et la Science des mœurs.** 3e édit. 1907. 5 fr.
LIARD, de l'Institut, vice-recteur de l'Acad. de Paris. * **Descartes,** 2e éd. 1903. 5 fr.
— * **La Science positive et la Métaphysique,** 5e édit. 7 fr. 50
LICHTENBERGER (H.), maître de conférences à la Sorbonne. * **Richard Wagner, poète et penseur.** 4e édit. revue. 1907. (Couronné par l'Académie franç.) 10 fr.
— **Henri Heine penseur.** 1905. 3 fr. 75
LOMBROSO. * **L'Homme criminel.** 3e éd., 2 vol. et atlas. 1895. 36 fr.
— **Le Crime.** *Causes et remèdes.* 2e édit. 10 fr.
LOMBROSO et FERRERO. **La femme criminelle et la prostituée.** 15 fr.
LOMBROSO et LASCHI. **Le Crime politique et les Révolutions** 2 vol. 15 fr.
LUBAC, agrégé de philosophie. * **Esquisse d'un système de psychologie rationnelle.** Préface de H. BERGSON. 1904. 3 fr. 75
LUQUET (G.-H.), agrégé de philosoph. * **Idées générales de psychologie.** 1906. 5 fr.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-8.

LYON (Georges), recteur de l'Académie de Lille. * **L'Idéalisme en Angleterre au XVIII^e siècle.** 7 fr. 50
MALAPERT (P.), docteur ès lettres, prof. au lycée Louis-le-Grand. * **Les Éléments du caractère et leurs lois de combinaison.** 2^e édit. 1906. 5 fr.
MARION (H.), prof. à la Sorbonne. * **De la solidarité morale.** 6^e édit. 1907 5 fr.
MARTIN (Fr.). * **La Perception extérieure et la Science positive.** 1894. 5 fr.
MAXWELL (J.). **Les Phénomènes psychiques.** Préf. de Ch. RICHET. 3^e édit. 1906. 5 fr.
MULLER (MAX), prof. à l'Univ. d'Oxford. * **Nouvelles études de mythologie.** 1898 12 f. 50
MYERS. **La personnalité humaine.** *Sa survivance après la mort, ses manifestations supra-normales.* Traduit par le docteur JANKÉLÉVITCH. 1905. 7 fr. 50
NAVILLE (E.), correspondant de l'Institut. **La Physique moderne.** 2^e édit. 5 fr.
— * **La Logique de l'hypothèse.** 2^e édit. 5 fr.
— * **La Définition de la philosophie.** 1894. 5 fr.
— **Le libre Arbitre.** 2^e édit. 1898. 5 fr.
— **Les Philosophies négatives.** 1899. 5 fr.
NAYRAC (J.-P.). **Physiologie et Psychologie de l'attention.** Préface de M. Th. RIBOT. (Récompensé par l'Institut.) 1906. 3 fr. 75
NORDAU (Max). * **Dégénérescence.** 7^e éd. 1907. 2 vol. Tome I. 7 fr. 50. Tome II. 10 fr.
— **Les Mensonges conventionnels de notre civilisation.** 7^e édit. 1904. 5 fr.
— * **Vus du dehors** *Essais de critique sur quelques auteurs français contemp.* 1903. 5 fr.
NOVICOW. **Les Luttes entre Sociétés humaines.** 3^e édit. 10 fr.
— * **Les Gaspillages des sociétés modernes.** 2^e édit. 1899. 5 fr.
— * **La Justice et l'expansion de la vie.** *Essai sur le bonheur des sociétés.* 1905. 7 fr. 50
OLDENBERG, professeur à l'Université de Kiel. * **Le Bouddha,** *sa Vie, sa Doctrine, sa Communauté,* trad. par P. FOUCHER, chargé de cours à la Sorbonne. Préface de SYLVAIN LEVI, prof. au Collège de France. 2^e éd. 1903. 7 fr. 50
— * **La religion du Véda.** Traduit par V. HENRY, prof. à la Sorbonne. 1903. 10 fr.
OSSIP-LOURIÉ. **La philosophie russe contemporaine.** 2^e édit. 1905. 5 fr.
— * **La Psychologie des romanciers russes au XIX^e siècle.** 1905. 7 fr. 50
OUVRÉ (H.), professeur à l'Université de Bordeaux. * **Les Formes littéraires de la pensée grecque.** 1900. (Couronné par l'Académie française.) 10 fr.
PALANTE (G.), agrégé de philos. **Combat pour l'individu.** 1904. 3 fr. 75
PAULHAN. **L'Activité mentale et les Éléments de l'esprit.** 10 fr.
— * **Les Caractères.** 2^e édit. 5 fr.
— **Les Mensonges du caractère.** 1905. 5 fr.
— **Le mensonge de l'Art.** 1907. 5 fr.
PAYOT (J.), recteur de l'Académie d'Aix. **La croyance.** 2^e édit. 1905. 5 fr.
— * **L'Éducation de la volonté.** 28^e édit. 1908 5 fr.
PÉRÈS (Jean), professeur au lycée de Caen. * **L'Art et le Réel.** 1898. 3 fr. 75
PÉREZ (Bernard). **Les Trois premières années de l'enfant.** 5^e édit. 5 fr.
— **L'Enfant de trois à sept ans.** 4^e édit. 1907. 5 fr.
— **L'Éducation morale dès le berceau.** 4^e édit. 1901. 5 fr.
— * **L'Éducation intellectuelle dès le berceau.** 2^e éd. 1901. 5 fr.
PIAT (C.). **La Personne humaine.** 1898. (Couronné par l'Institut). 7 fr. 50
— * **Destinée de l'homme.** 1898. 5 fr.
PICAVET (E.), chargé de cours à la Sorb. * **Les Idéologues.** (Cour. par l'Acad. fr.). 10 fr.
PIDERIT. **La Mimique et la Physiognomonie.** Trad. par M. Girot. 5 fr.
PILLON (F.). * **L'Année philosophique,** 17 années : 1890 à 1906. 16 vol. Chac. 5 fr.
PIOGER (J.). **La Vie et la Pensée,** essai de conception expérimentale. 1894 5 fr.
— **La Vie sociale, la Morale et le Progrès.** 1894. 5 fr.
PRAT (L.), doct. ès lettres. **Le caractère empirique et la personne** 1906. 7 fr. 50
PREYER, prof. à l'Université de Berlin. **Éléments de physiologie.** 5 fr.
PROAL, conseiller à la Cour de Paris. * **La Criminalité politique.** 1895. 5 fr.
— * **Le Crime et la Peine.** 3^e édit. (Couronné par l'Institut.) 10 fr.
— **Le Crime et le Suicide passionnels.** 1900. (Cour. par l'Ac. franç.). 10 fr.
RAGEOT (G.), prof. au Lycée St-Louis. * **Le Succès.** *Auteurs et Public.* 1906. 13 fr. 75
RAUH, chargé de cours à la Sorbonne. * **De la méthode dans la psychologie des sentiments.** 1899. (Couronné par l'Institut.) 5 fr.
— * **L'Expérience morale.** 1903. (Récompensé par l'Institut.) 3 fr. 75
RÉCEJAC, doct. ès lett. **Les Fondements de la Connaissance mystique.** 1897 5 fr.
RENARD (G.), professeur au Collège de France. * **La Méthode scientifique de l'histoire littéraire.** 1900. 10 fr.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-8.

RENOUVIER (Ch.) de l'Institut. *Les Dilemmes de la métaphysique pure. 1900. 5 fr.
— *Histoire et solution des problèmes métaphysiques. 1901. 7 fr. 50
— Le personnalisme, avec une étude sur la *perception externe et la force*. 1903. 10 fr.
— *Critique de la doctrine de Kant. 1906. 7 fr. 50
RIBERY, doct. ès lett. Essai de classification naturelle des caractères. 1903. 3 fr. 75
RIBOT (Th.), de l'Institut. * L'Hérédité psychologique. 8e édit. 7 fr. 50
— *La Psychologie anglaise contemporaine. 3e édit. 7 fr. 50
— *La Psychologie allemande contemporaine, 6e édit. 7 fr. 50
— La Psychologie des sentiments. 6e édit. 1906. 7 fr. 50
— L'Évolution des idées générales. 2e édit. 1904. 5 fr.
— *Essai sur l'Imagination créatrice. 3e édit. 1908. 5 fr.
— *La logique des sentiments. 2e édit. 1907. 3 fr. 75
— *Essai sur les passions. 1907. 3 fr. 75
RICARDOU (A.), docteur ès lettres. * De l'Idéal. (Couronné par l'Institut.) 5 fr.
RICHARD (G.), chargé du cours de sociologie à l'Univ. de Bordeaux. * L'idée d'évolution dans la nature et dans l'histoire. 1903. (Couronné par l'Institut.) 7 fr. 50
RIEMANN (H.), prof. à l'Univ. de Leipzig. Esthétique musicale. 1906. 5 fr.
RIGNANO (E.). Sur la transmissibilité des caractères acquis. 1906. 5 fr.
RIVAUD (A.), chargé de cours à l'Université de Poitiers. Les notions d'essence et d'existence dans la philosophie de Spinoza. 1906. 3 fr 75
ROBERTY (E. de). L'Ancienne et la Nouvelle philosophie. 7 fr. 50
— *La Philosophie du siècle (positivisme, criticisme, évolutionnisme). 5 fr.
— Nouveau Programme de sociologie. 1904. 5 fr.
ROMANES. * L'Évolution mentale chez l'homme. 7 fr. 50
RUYSSEN (Th.), pr. à l'Univ. de Dijon. *L'évolution psychologique du jugement. 5 fr.
SABATIER (A.), doyen honoraire de la Faculté des sciences de Montpellier. Philosophie de l'effort. *Essais philosoph. d'un naturaliste*. 2e édit. 1908. 7 fr. 50
SAIGEY (E.). * Les Sciences au XVIIIe siècle. La Physique de Voltaire.. 5 fr.
SAINT-PAUL (Dr G.). * Le Langage intérieur et les paraphasies. 1904. 5 fr.
SANZ Y ESCARTIN. L'Individu et la Réforme sociale, trad. Dietrich. 7 fr. 50
SCHOPENHAUER. Aphor. sur la sagesse dans la vie. Trad. Cantacuzène. 9e éd. 5 fr.
— *Le Monde comme volonté et comme représentation. 5e éd. 3 vol., chac. 7 fr. 50
SÉAILLES (G.), prof. à la Sorbonne. Essai sur le génie dans l'art. 2e édit. 5 fr.
— *La Philosophie de Ch. Renouvier. *Introduction au néo-criticisme*. 1905. 7 fr. 50
SIGHELE (Scipio). La Foule criminelle. 2e édit. 1901. 5 fr.
SOLLIER. Le Problème de la mémoire. 1900. 3 fr. 75
— Psychologie de l'idiot et de l'imbécile, avec 12 pl. hors texte. 2e éd. 1902. 5 fr.
— Le Mécanisme des émotions. 1905. 5 fr.
SOURIAU (Paul), prof. à l'Univ. de Nancy. L'Esthétique du mouvement. 5 fr.
— *La Beauté rationnelle. 1904. 10 fr.
STAPFER (P.). * Questions esthétiques et religieuses. 1906. 3 fr. 75
STEIN (L.), professeur à l'Université de Berne. * La Question sociale au point de vue philosophique. 1900. 10 fr.
STUART MILL. * Mes Mémoires. Histoire de ma vie et de mes idées. 5e éd. 5 fr.
— *Système de Logique déductive et inductive. 4e édit. 2 vol. 20 fr.
— *Essais sur la Religion. 3e édit. 5 fr.
— Lettres inédites à Aug. Comte et réponses d'Aug. Comte. 1899. 10 fr.
SULLY (James). Le Pessimisme. Trad. Bertrand. 2e édit. 7 fr. 50
— * Études sur l'Enfance. Trad. A. Monod, préface de G. Compayré. 1898. 10 fr.
— Essai sur le rire. Trad. Terrier. 1904. 7 fr. 50
SULLY PRUDHOMME, de l'Acad. franç. La vraie religion selon Pascal. 1905. 7 fr. 50
TARDE (G.), de l'Institut. * La Logique sociale. 3e édit. 1898. 7 fr. 50
— *Les Lois de l'imitation. 5e édit. 1907. 7 fr. 50
— L'Opposition universelle. *Essai d'une théorie des contraires*. 1897. 7 fr. 50
— *L'Opinion et la Foule. 2e édit. 1904. 5 fr.
— *Psychologie économique. 1902. 2 vol. 15 fr.
TARDIEU (E.). L'Ennui. *Étude psychologique*. 1903. 5 fr.
THOMAS (P.-F.), docteur ès lettres. *Pierre Leroux, sa philosophie. 1904. 5 fr.
— *L'Éducation des sentiments. (Couronné par l'Institut.) 4e édit. 1907. 5 fr.
VACHEROT (Et.), de l'Institut. *Essais de philosophie critique. 7 fr. 50
— La Religion. 7 fr. 50
WEBER (L.). *Vers le positivisme absolu par l'idéalisme. 1903. 7 fr. 50

## COLLECTION HISTORIQUE DES GRANDS PHILOSOPHES

### PHILOSOPHIE ANCIENNE

ARISTOTE. **La Poétique d'Aristote**, par HATZFELD (A.), et M. DUFOUR. 1 vol. in-8. 1900. 6 fr.
— **Physique, II**, traduction et commentaire par O. HAMELIN 1907. 1 vol. in-8 ..... 3 fr.
SOCRATE. ***Philosophie de Socrate**, par A. FOUILLÉE. 2 v. in-8. 16 fr.
— **Le Procès de Socrate**, par G. SOREL. 1 vol. in-8..... 3 fr. 50
PLATON. **La Théorie platonicienne des Sciences**, par ÉLIE HALÉVY. In-8. 1895..... 5 fr.
— **Œuvres**, traduction VICTOR COUSIN revue par J. BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE : *Socrate et Platon* ou *le Platonisme* — *Eutyphron* — *Apologie de Socrate* — *Criton* — *Phédon*. 1 vol. in-8. 1896. 7 fr. 50
ÉPICURE. ***La Morale d'Épicure** et ses rapports avec les doctrines contemporaines, par M. GUYAU. 1 volume in-8. 5e édit..... 7 fr. 50
BÉNARD. **La Philosophie ancienne**, ses systèmes. *La Philosophie et la Sagesse orientales.— La Philosophie grecque avant Socrate. Socrate et les socratiques. — Les sophistes grecs.* 1 v. in-8... 9 fr.
FAVRE (Mme Jules), née VELTEN. **La Morale de Socrate.** In-18. 3 50
— **Morale d'Aristote.** In-18 3 fr. 50
OUVRÉ (H.) **Les formes littéraires de la pensée grecque.** In-8. 10 fr.
GOMPERZ. **Les penseurs de la Grèce.** Trad. REYMOND. (*Trad, cour. par l'Acad. franç.*).
I. *La philosophie antésocratique.* 1 vol. gr. in-8 ..... 10 fr.
II. **Athènes, Socrate et les Socratiques.* 1 vol. gr. in-8 .... 12 fr.
III. (*Sous presse*).
RODIER (G.). ***La Physique de Straton de Lampsaque.** In-8. 3 fr.
TANNERY (Paul). **Pour la science hellène.** In-8..... 7 fr. 50
MILHAUD (G.).* **Les philosophes géomètres de la Grèce.** In-8. 1900. (*Couronné par l'Inst.*). 6 fr.
FABRE (Joseph). **La Pensée antique** *De Moïse à Marc-Aurèle.* 2e éd. In-8. 5 fr.
—***La Pensée chrétienne.** *Des Evangiles à l'Imitation de J.-C.* In-8. 9 fr.
LAFONTAINE (A.). **Le Plaisir**, *d'après Platon et Aristote.* In-8. 6 fr.
RIVAUD (A.), chargé de cours à l'Un. de Poitiers **Le problème du devenir et la notion de la matière**, *des origines jusqu'à Théophraste.* In-8. 1906 10 fr.
GUYOT (H.), docteur ès lettres. **L'Infinité divine** *depuis Philon le Juif jusqu'à Plotin.* In-8. 1906.. 5 fr.
— **Les réminiscences de Philon le Juif chez Plotin.** *Etude critique.* Broch. in-8..... 2 fr.

### PHILOSOPHIES MÉDIÉVALE ET MODERNE

DESCARTES, par L. LIARD, de l'Institut 2e éd. 1 vol. in-8. 5 fr.
— **Essai sur l'Esthétique de Descartes**, par E. KRANTZ. 1 vol. in-8. 2e éd. 1897..... 6 fr.
— **Descartes, directeur spirituel**, par V. de SWARTE. Préface de E. BOUTROUX. 1 vol. in-16 avec pl. (*Couronné par l'Institut*). 4 fr. 50
LEIBNIZ. ***Œuvres philosophiques**, pub. par P. JANET. 2 vol. in-8. 20 fr.
— ***La logique de Leibniz**, par L. COUTURAT. 1 vol. in-8.. 12 fr.
— **Opuscules et fragments inédits de Leibniz**, par L. COUTURAT. 1 vol. in-8..... 25 fr.
— ***Leibniz et l'organisation religieuse de la Terre**, *d'après des documents inédits*, par JEAN BARUZI. 1 vol. in-8 (*Couronné par l'Institut*)..... 10 fr.
PICAVET, chargé de cours à la Sorbonne. **Histoire générale et comparée des philosophies médiévales.** In-8. 2e éd. 7 fr. 50
WULF (M. de) **Histoire de la philos. médiévale.** 2e éd In-8. 10 fr.
FABRE (JOSEPH). ***L'imitation de Jésus-Christ.** Trad. nouvelle avec préface. In-8..... 7 fr.
— **La pensée moderne.** *De Luther à Leibniz.* 1908. 1 vol. in-8. 8 fr.
SPINOZA. **Benedicti de Spinoza opera**, quotquot reperta sunt, recognoverunt J. Van Vloten et J.-P.-N. Land. 2 forts vol. in-8 sur papier de Hollande..... 45 fr.
Le même en 3 volumes. 18 fr.
— **Sa philosophie**, par M.-E. BRUNSCHVICG. 1 vol. in-8. 2e éd 3 fr. 75
FIGARD (L.), docteur ès lettres. **Un**

**Médecin philosopho au XVI^e siècle.** *La Psychologie de Jean Fernel.* 1 v. in-8. 1903. 7 fr. 50

GASSENDI. **La Philosophie de Gassendi,** par P.-F. THOMAS. In-8 1889 ..... 6 fr.

MALEBRANCHE. * **La Philosophie de Malebranche,** par OLLÉ-LAPRUNE, de l'Institut. 2 v. in-8. 16 fr.

PASCAL. **Le scepticisme de Pascal,** par DROZ. 1 vol. in-8..... 6 fr.

VOLTAIRE. **Les Sciences au XVIII^e siècle.** Voltaire physicien, par Em. SAIGEY. 1 vol. in-8. 5 fr.

DAMIRON. **Mémoires pour servir à l'histoire de la philosophie au XVIII^e siècle.** 3 vol. in-8. 15 fr.

J.-J. ROUSSEAU* **Du Contrat social,** édition comprenant avec le texte définitif les versions primitives de l'ouvrage d'après les manuscrits de Genève et de Neuchâtel, avec introduction par EDMOND DREYFUS-BRISAC. 1 fort volume grand in-8. 12 fr.

ERASME. **Stultitiæ laus des. Erasmi Rot. declamatio.** Publié et annoté par J.-B. KAN, avec les figures de HOLBEIN. 1 v. in-8. 6 fr. 75

## PHILOSOPHIE ANGLAISE

DUGALD STEWART. * **Éléments de la philosophie de l'esprit humain.** 3 vol. in-16 .. . 9 fr.

BACON. * **Philosophie de François Bacon,** par CH. ADAM. (Cour. par l'Institut). In-8..... 7 fr. 50

BERKELEY. **Œuvres choisies.** *Essai d'une nouvelle théorie de la vision. Dialogues d'Hylas et de Philonoüs.* Trad. de l'angl. par MM. BEAULAVON (G.) et PARODI (D.). In-8. 5 fr.

## PHILOSOPHIE ALLEMANDE

FEUERBACH. **Sa philosophie,** par A. LÉVY. 1 vol. in-8..... 10 fr.

JACOBI. **Sa Philosophie,** par L. LEVY-BRUHL. 1 vol. in-8..... 5 fr.

KANT. **Critique de la raison pratique,** traduction nouvelle avec introduction et notes, par M. PICAVET. 2^e édit. 1 vol. in-8.. 6 fr.

— * **Critique de la raison pure,** traduction nouvelle par MM. PACAUD et TREMESAYGUES. Préface de M. HANNEQUIN. 1 vol. in-8.. 12 fr.

— **Éclaircissements sur la Critique de la raison pure,** trad. TISSOT. 1 vol. in-8..... 6 fr.

— **Doctrine de la vertu,** traduction BARNI. 1 vol. in-8..... 8 fr.

— * **Mélanges de logique,** traduction TISSOT. 1 v. in-8..... 6 fr.

— * **Prolégomènes à toute métaphysique future** qui se présentera comme science, traduction TISSOT. 1 vol. in-8..... 6 fr.

— * **Essai critique sur l'Esthétique de Kant,** par V. BASCH. 1 vol. in-8. 1896..... 10 fr.

— **Sa morale,** par CRESSON. 2^e éd. 1 vol. in-12..... 2 fr. 50

— **L'Idée ou critique du Kantisme,** par C. PIAT, D^r ès lettres. 2^e édit. 1 vol. in-8..... 6 fr.

KANT et FICHTE et le problème de l'éducation, par PAUL DUPROIX. 1 vol. in-8. 1897..... 5 fr.

SCHELLING. **Bruno,** ou du principe divin. 1 vol. in-8..... 3 fr. 50

HEGEL. * **Logique.** 2 vol. in-8. 14 fr.

— * **Philosophie de la nature.** 3 vol. in-8..... 25 fr.

— * **Philosophie de l'esprit.** 2 vol. in-8..... 18 fr.

— * **Philosophie de la religion.** 2 vol. in-8..... 20 fr.

— **La Poétique,** trad. par M. Ch. BÉNARD. Extraits de Schiller, Gœthe, Jean-Paul, etc., 2 v. in-8. 12 fr.

— **Esthétique.** 2 vol. in-8, trad. BÉNARD..... 16 fr.

— **Antécédents de l'hégélianisme dans la philos. franç.,** par E. BEAUSSIRE. In-18. 2 fr. 50

— **Introduction à la philosophie de Hegel,** par VÉRA. in-8 6 fr. 50

— * **La logique de Hegel,** par EUG. NOEL. In-8. 1897.... 3 fr.

HERBART. * **Principales œuvres pédagogiques,** trad. A. PINLOCHE. In-8. 1894..... 7 fr. 50

— **La métaphysique de Herbart et la critique de Kant,** par M. MAUXION. 1 vol. in-8... 7 fr. 50

MAUXION (M.). **L'éducation par l'instruction** *et les théories pédagogiques de Herbart.* 2^e éd. In-12. 1906..... 2 fr. 50

SCHILLER. **Sa Poétique,** par V. BASCH. 1 vol. in-8. 1902... 4 fr.

**Essai sur le mysticisme spéculatif en Allemagne au XIV^e siècle,** par DELACROIX (H.), professeur à l'Université de Caen. 1 vol. in-8. 1900..... 5 fr.

## PHILOSOPHIE ANGLAISE CONTEMPORAINE

(Voir *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, pages 2 à 11.)

## PHILOSOPHIE ALLEMANDE CONTEMPORAINE

(Voir *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, pages 2 à 11.)

## PHILOSOPHIE ITALIENNE CONTEMPORAINE

(Voir *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. pages 2 à 11.)

# LES MAITRES DE LA MUSIQUE

*Études d'histoire et d'esthétique,*
Publiées sous la direction de M. JEAN CHANTAVOINE

Chaque volume in-16 de 250 pages environ..... 3 fr. 50

*Collection honorée d'une souscription du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.*

Volumes parus :

* J.-S. BACH, par André PIRRO (2e *édition*).
* CÉSAR FRANCK, par Vincent D'INDY (3e *édition*).
* PALESTRINA, par Michel BRENET (2e *édition*).
*BEETHOVEN, par Jean CHANTAVOINE (3e *édition*).
MENDELSSOHN, par CAMILLE BELLAIGUE.
SMETANA, par WILLIAM RITTER.
RAMEAU, par LOUIS LALOY.

*En préparation :* **Grétry**, par PIERRE AUBRY. — **Moussorgsky**, par J.-D. CALVOCORESSI. — **Orlande de Lassus**, par HENRY EXPERT. — **Wagner**, par HENRI LICHTENBERGER. — **Berlioz**, par ROMAIN ROLLAND. — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT. — **Schubert**, par A. SCHWEITZER. — **Haydn**, par MICHEL BRENET, etc., etc.

# LES GRANDS PHILOSOPHES

**Publié sous la direction de M. C. PIAT**

Agrégé de philosophie, docteur ès lettres, professeur à l'École des Carmes.

Chaque étude forme un volume in-8° carré de 300 pages environ, dont le prix varie de 5 francs à 7 fr. 50.

***Kant**, par M. RUYSSEN, chargé de cours à l'Université de Dijon. 2e édition. 1 vol. in-8 (*Couronné par l'Institut.*) 7 fr. 50
***Socrate**, par l'abbé C. PIAT. 1 vol. in-8. 5 fr.
***Avicenne**, par le baron CARRA DE VAUX. 1 vol. in-8. 5 fr.
***Saint Augustin**, par l'abbé JULES MARTIN. 2e édition. 1 vol. in-8. 7 fr 50
***Malebranche**, par Henri JOLY, de l'Institut. 1 vol. in-8. 5 fr.
***Pascal**, par A. HATZFELD. 1 vol. in-8. 5 fr.
***Saint Anselme**, par DOMET DE VORGES. 1 vol. in-8. 5 fr.
**Spinoza**, par P.-L. COUCHOUD, agrégé de l'Université. 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Académie Française*). 5 fr.
**Aristote**, par l'abbé C. PIAT. 1 vol. in-8. 5 fr.
**Gazali**, par le baron CARRA DE VAUX. 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Académie Française*). 5 fr.
***Maine de Biran**, par Marius COUAILHAC. 1 vol. in-8. (*Récompensé par l'Institut*). 7 fr. 50
**Platon**, par l'abbé C. PIAT. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
**Montaigne**, par F. STROWSKI, professeur à l'Université de Bordeaux. 1 vol. in-8. 6 fr.
**Philon**, par l'abbé JULES MARTIN. 1 vol. in-8. 5 fr.

# MINISTRES ET HOMMES D'ÉTAT

HENRI WELSCHINGER, de l'Institut. — *Bismarck. 1 v. in-16. 1900. 2 fr. 50
H. LÉONARDON. — *Prim. 1 vol. in-16. 1901. . . . . 2 fr. 50
M. COURCELLE. — *Disraëli. 1 vol. in-16. 1901 . . . . . 2 fr. 50
M. COURANT. — Okoubo. 1 vol. in-16, avec un portrait. 1904 . . 2 fr. 50
A. VIALLATE. — Chamberlain. Préface de E. BOUTMY. 1 vol. in-16. 2 fr. 50

# BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE des SCIENCES SOCIALES

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : DICK MAY, Secrétaire général de l'École des Hautes Études sociales.
Chaque volume in-8 de 300 pages environ, cartonné à l'anglaise, 6 fr.

1. **L'Individualisation de la peine**, par R. SALEILLES, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris.
2. **L'Idéalisme social**, par Eugène FOURNIÈRE.
3. ***Ouvriers du temps passé** (XVe et XVIe siècles), par H. HAUSER, professeur à l'Université de Dijon. 2e édit.
4. ***Les Transformations du pouvoir**, par G. TARDE, de l'Institut.
5. **Morale sociale**, par MM. G. BELOT, MARCEL BERNÈS, BRUNSCHVICG, F. BUISSON, DARLU, DAURIAC, DELBET, CH. GIDE, M. KOVALEVSKY, MALAPERT, le R. P. MAUMUS, DE ROBERTY, G. SOREL, le PASTEUR WAGNER. Préface de M. E. BOUTROUX,
6. ***Les Enquêtes**, pratique et théorie, par P. DU MAROUSSEM. (*Ouvrage couronné par l'Institut.*)
7. ***Questions de Morale**, par MM. BELOT, BERNÈS, F. BUISSON, A. CROISET, DARLU, DELBOS, FOURNIÈRE, MALAPERT, MOCH, PARODI, G. SOREL (*Ecole de morale*). 2e édit.
8. **Le développement du Catholicisme social** depuis l'encyclique *Rerum novarum*, par MAX TURMANN.
9. ***Le Socialisme sans doctrines.** *La Question ouvrière et la Question agraire en Australie et en Nouvelle-Zélande*, par Albert MÉTIN, agrégé de l'Université, professeur à l'École Coloniale.
10. ***Assistance sociale.** *Pauvres et mendiants*, par PAUL STRAUSS, sénateur.
11. ***L'Éducation morale dans l'Université.** (*Enseignement secondaire.*) Par MM. LÉVY-BRUHL, DARLU, M. BERNÈS, KORTZ, CLAIRIN, ROCAFORT, BIOCHE, Ph. GIDEL, MALAPERT, BELOT. (*Ecole des Hautes Etudes sociales*, 1900-1901).
12. ***La Méthode historique appliquée aux Sciences sociales**, par Charles SEIGNOBOS, professeur à l'Université de Paris.
13. ***L'Hygiène sociale**, par E. DUCLAUX, de l'Institut, directeur de l'instit. Pasteur.
14. **Le Contrat de travail.** *Le rôle des syndicats professionnels*, par P. BUREAU, prof. à la Faculté libre de droit de Paris.
15. ***Essai d'une philosophie de la solidarité**, par MM. DARLU, RAUH, F. BUISSON, GIDE, X LÉON, LA FONTAINE, E. BOUTROUX (*Ecole des Hautes Études sociales*). 2e édit.
16. ***L'exode rural et le retour aux champs**, par E. VANDERVELDE, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles.
17. ***L'Éducation de la démocratie**, par MM. E. LAVISSE, A. CROISET, Ch. SEIGNOBOS, P. MALAPERT, G. LANSON, J. HADAMARD (*Ecole des Hautes Etudes soc.*) 2e édit.
18. ***La Lutte pour l'existence et l'évolution des sociétés**, par J.-L. DE LANNESSAN, député, prof. agr. à la Fac. de méd. de Paris.
19. ***La Concurrence sociale et les devoirs sociaux**, par le MÊME.
20. ***L'Individualisme anarchiste, Max Stirner**, par V. BASCH, chargé de cours à la Sorbonne.
21. ***La démocratie devant la science**, par C. BOUGLÉ, prof. de philosophie sociale à l'Université de Toulouse. (*Récompensé par l'Institut.*)
22. ***Les Applications sociales de la solidarité**, par MM. P. BUDIN, Ch. GIDE, H. MONOD, PAULET, ROBIN, SIEGFRIED, BROUARDEL. Préface de M. Léon BOURGEOIS (*Ecole des Hautes Etudes soc.*, 1902-1903).
23. **La Paix et l'enseignement pacifiste**, par MM. Fr. PASSY, Ch. RICHET, d'ESTOURNELLES DE CONSTANT, E. BOURGEOIS, A. WEISS, H. LA FONTAINE, G. LYON (*Ecole des Hautes Etudes soc.*, 1902-1903).
24. ***Etudes sur la philosophie morale au XIXe siècle**, par MM. BELOT, A. DARLU, M. BERNÈS, A. LANDRY, Ch. GIDE, E. ROBERTY, R. ALLIER, H. LICHTENBERGER, L. BRUNSCHVICG (*Ecole des Hautes Etudes soc.*, 1902-1903).
25. ***Enseignement et démocratie**, par MM. APPELL, J. BOITEL, A. CROISET, A. DEVINAT, Ch.-V. LANGLOIS, G. LANSON, A. MILLERAND, Ch. SEIGNOBOS (*Ecole des Hautes Etudes soc.*, 1903-1904).
26. ***Religions et Sociétés**, par MM. TH. REINACH, A. PUECH, R. ALLIER, A. LEROY-BEAULIEU, le baron CARRA DE VAUX, H. DREYFUS (*Ecole des Hautes Etudes soc.*, 1903-1904).
27. ***Essais socialistes.** *La religion, l'art, l'alcool*, par E. VANDERVELDE.
28. ***Le surpeuplement et les habitations à bon marché**, par H. TUROT, conseiller municipal de Paris, et H. BELLAMY.
29. **L'individu, l'association et l'état**, par E. FOURNIÈRE.

# BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Volumes in-12 brochés à 3 fr. 50. — Volumes in-8 brochés de divers prix

## Volumes parus en 1907

CHARMES (P.), LEROY-BEAULIEU (A.), MILLET (R.), RIBOT (A.), VANDAL (A.), de CAIX (R.), HENRY (R.), LOUIS-JARAY (G.), PINON (R.), TARDIEU (A.). **Les questions actuelles de la politique étrangère en Europe.** *La politique anglaise. La politique allemande. La question d'Autriche-Hongrie. La question de Macédoine et des Balkans. La question russe.* 1 vol. in-16, avec 3 cartes hors texte et 6 cartes dans le texte. 3 fr. 50

TARDIEU (A.), secrétaire honoraire d'ambassade. **La Conférence d'Algésiras.** *Histoire diplomatique de la crise marocaine* (15 janvier-7 avril 1906). 2e édit. 1 vol. in-8. 10 fr.

GAFFAREL (P.), professeur à l'Université d'Aix-Marseille. **La politique coloniale en France (1789-1830).** 1 vol. in-8. 7 fr.

MATTER (P.), substitut au tribunal de la Seine. **Bismarck et son temps.** III. *Triomphe, splendeur et déclin* (1870-1896). 1 vol. in-8. 10 fr.

DRIAULT (E.), agrégé d'histoire. **La question d'Extrême-Orient.** 1 vol. in-8. 7 fr.

## EUROPE

DEBIDOUR, professeur à la Sorbonne, * **Histoire diplomatique de l'Europe, de 1815 à 1878.** 2 vol. in-8. (*Ouvrage couronné par l'Institut.* 18 fr.

DOELLINGER (I. de). **La papauté,** ses origines au moyen âge, son influence jusqu'en 1870. Traduit par A. GIRAUD-TEULON, 1904. 1 vol. in-8. 7 fr.

SYBEL (H. de). * **Histoire de l'Europe pendant la Révolution française,** traduit de l'allemand par Mlle DOSQUET. Ouvrage complet en 6 vol. in-8. 42 fr.

TARDIEU (A.). ***Questions diplomatiques de l'année 1904.** 1 vol. in-12. (*ouvrage couronné par l'Académie française*). 3 fr. 50

## FRANCE

### Révolution et Empire

AULARD, professeur à la Sorbonne. * **Le Culte de la Raison et le Culte de l'Être suprême,** étude historique (1793-1794). 2e édit. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

— * **Études et leçons sur la Révolution française.** 5 v. in-12. Chacun. 3 fr. 50

BONDOIS (P.), agrégé d'histoire. * **Napoléon et la société de son temps** (1793-1821). 1 vol. in-8. 7 fr.

CARNOT (H.), sénateur. * **La Révolution française,** résumé historique. In-16. Nouvelle édit. 3 fr. 50

DRIAULT (E.), professeur au lycée de Versailles. **La politique orientale de Napoléon.** SÉBASTIANI et GARDANE (1806-1808). 1 vol. in-8. (*Récompensé par l'Institut.*) 7 fr.

— * **Napoléon en Italie (1800-1812).** 1 vol. in-8. 1906. 10 fr.

DUMOULIN (Maurice). * **Figures du temps passé.** 1 vol. in-16. 1906. 3 fr. 50

MOLLIEN (Cte). **Mémoires d'un ministre du trésor public (1780-1815),** publiés par M. Ch. GOMEL. 3 vol. in-8. 15 fr.

BOITEAU (P.). **État de la France en 1789.** Deuxième éd. 1 vol. in-8. 10 fr.

BORNAREL (E.), doc. ès lettres. **Cambon et la Révolution française.** In-8. 7 fr.

CAHEN (L.), agrégé d'histoire, docteur ès lettres. * **Condorcet et la Révolution française.** 1 vol. in-8. (*Récompensé par l'Institut.*) 10 fr.

DESPOIS (Eug.). * **Le Vandalisme révolutionnaire.** Fondations littéraires, scientifiques et artistiques de la Convention. 4e édit. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

DEBIDOUR, professeur à la Sorbonne. * **Histoire des rapports de l'Église et de l'État en France** (1789-1870). 1 fort vol. in-8. 1898. (*Couronné par l'Institut.*) 12 fr.

— * **L'Église catholique et l'Etat en France sous la troisième République (1870-1906).** — I. (1870-1889), 1 vol. in-8. 1906. 7 fr. — II. (1889-1906), paraîtra en 1908.

GOMEL (G.). **Les causes financières de la Révolution française. Les ministères de Turgot et de Necker.** 1 vol. in-8. 8 fr.

— **Les causes financières de la Révolution française ; les derniers contrôleurs généraux.** 1 vol. in-8. 8 fr.

— **Histoire financière de l'Assemblée Constituante (1789-1791).** 2 vol. in-8, 16 fr. — Tome I : (1789), 8 fr. ; tome II : (1790-1791), 8 fr.

— **Histoire financière de la Législative et de la Convention.** 2 vol. in-8, 15 fr. — Tome I : (1792-1793), 7 fr. 50 ; tome II : (1793-1795), 7 fr. 50

ISAMBERT (G.). * La vie à Paris pendant une année de la Révolution (1791-1792). In-16. 1896. 3 fr. 50
MATHIEZ (A.), agrégé d'histoire, docteur ès lettres. *La théophilanthropie et le culte décadaire, 1796-1801. 1 vol. in-8. 12 fr.
— *Contributions à l'histoire religieuse de la Révolution française. In-16. 1906. 3 fr. 50
MARCELLIN PELLET, ancien député. Variétés révolutionnaires. 3 vol. in-12, précédés d'une préface de A. RANC. Chaque vol. séparém. 3 fr. 50
SILVESTRE, professeur à l'École des sciences politiques. De Waterloo à Sainte-Hélène (20 Juin-16 Octobre 1815). 1 vol. in-16. 3 fr. 50
SPULLER (Eug.). Hommes et choses de la Révolution. 1 vol. in-18. 3 fr 50.
STOURM, de l'Institut. Les finances de l'ancien régime et de la Révolution. 2 vol. in-8. 16 fr.
— Les finances du Consulat. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
VALLAUX (C.). * Les campagnes des armées françaises (1792-1815). In-16, avec 17 cartes dans le texte. 3 fr. 50

### Epoque contemporaine

BLANC (Louis). * Histoire de Dix ans (1830-1840). 5 vol. in-8. 25 fr.
DELORD (Taxile). * Histoire du second Empire (1848-1870). 6 vol. in-8. 42 fr.
DUVAL (J.). L'Algérie et les colonies françaises, avec une notice biographique sur l'auteur, par J. LEVASSEUR, de l'Institut. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
GAFFAREL (P.), professeur à l'Université d'Aix. * Les Colonies françaises. 1 vol. in-8. 6e édition revue et augmentée. 5 fr.
GAISMAN (A.). * L'Œuvre de la France au Tonkin. Préface de M. J.-L. de LANESSAN. 1 vol. in-16 avec 4 cartes en couleurs. 1906. 3 fr. 50
LANESSAN (J.-L. de). *L'Indo-Chine française. Étude économique, politique et administrative. 1 vol. in-8. avec 5 cartes en couleurs hors texte. 15 fr.
— *L'Etat et les Eglises de France. *Histoire de leurs rapports, des origines jusqu'à la Séparation.* 1 vol. in-16. 1906. 3 fr. 50
— * Les Missions et leur protectorat. 1 vol. in-16. 1907. 3 fr. 50
LAPIE (P.), professeur à l'Université de Bordeaux. * Les Civilisations tunisiennes (Musulmans, Israélites, Européens). In-16. 1898. (*Couronné par l'Académie française.*) 3 fr. 50
LAUGEL (A.). * La France politique et sociale. 1 vol. in-8. 5 fr.
LEBLOND (Marius-Ary). La société française sous la troisième République. 1905. 1 vol. in-8. 5 fr.
NOEL (O.). Histoire du commerce extérieur de la France depuis la Révolution. 1 vol. in-8. 6 fr.
PIOLET (J.-B.). La France hors de France, notre émigration, sa nécessité, ses conditions. 1 vol. in-8 1900 (*Couronné par l'Institut.*) 10 fr.
SCHEFER (Ch.), professeur à l'Ecole des sciences politiques. * La France moderne et le problème colonial. I. (1815-1830). 1 vol. in-8. 7 fr.
SPULLER (E.), ancien ministre de l'Instruction publique. * Figures disparues, portraits contemp., littér. et politiq. 3 vol. in-16. Chacun. 3 fr. 50
TCHERNOFF (J.). Associations et Sociétés secrètes sous la deuxième République (1848-1851). 1 vol. in-8. 1905. 7 fr.
VIGNON (L.), professeur à l'Ecole coloniale. La France dans l'Afrique du nord. 2e édition. 1 vol. in-8. (*Récompensé par l'Institut.*) 7 fr.
— Expansion de la France. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
— LE MÊME. Édition in-8. 7 fr.
WAHL, inspect. général, A. BERNARD, professeur à la Sorbonne. * L'Algérie. 1 vol. in-8. 5e édit., 1908. (*Ouvrage couronné par l'Institut.*) 5 fr.
WEILL (G.), maître de conf. à l'Université de Caen. Histoire du parti républicain en France, de 1814 à 1870. 1 vol in-8. 1900. (*Récompensé par l'Institut.*) 10 fr.
—*Histoire du mouvement social en France (1852-1902). 1 v. in-8. 1905. 7 fr.
— L'Ecole saint simonienne, son histoire, son influence jusqu'à nos jours In-16. 1896. 3 fr. 50
ZEVORT (E.), recteur de l'Académie de Caen. Histoire de la troisième République :
Tome I. * La présidence de M. Thiers. 1 vol. in-8. 3e édit. 7 fr.
Tome II. * La présidence du Maréchal. 1 vol. in-8. 2e édit. 7 fr.
Tome III. * La présidence de Jules Grévy. 1 vol. in-8. 2e édit. 7 fr.
Tome IV. La présidence de Sadi Carnot. 1 vol. in-8. 7 fr.

## ANGLETERRE

MÉTIN (Albert), prof. à l'Ecole Coloniale. * Le Socialisme en Angleterre. In-16. 3 fr. 50

## ALLEMAGNE

ANDLER (Ch.), prof. à la Sorbonne. ***Les origines du socialisme d'État en Allemagne.** 1 vol. in-8. 1897. 7 fr.

GUILLAND (A.), professeur d'histoire à l'Ecole polytechnique suisse. ***L'Allemagne nouvelle et ses historiens.** (NIEBUHR, RANKE, MOMMSEN, SYBEL, TREITSCHKE.) 1 vol. in-8. 1899. 5 fr.

MATTER (P.), doct. en droit, substitut au tribunal de la Seine. ***La Prusse et la révolution de 1848.** In-16. 1903. 3 fr. 50

— ***Bismarck et son temps.** I. *La préparation* (1815-1863). 1 vol. in-8. 10 fr.
II. **L'action* (1863-1870). 1 vol. in-8. 10 fr.

MILHAUD (E.), professeur à l'Université de Genève. ***La Démocratie socialiste allemande.** 1 vol. in-8. 1903. 10 fr.

SCHMIDT (Ch.), docteur ès lettres. **Le grand-duché de Berg (1806-1813).** 1905. 1 vol. in-8. 10 fr.

VERON (Eug.). *** Histoire de la Prusse,** depuis la mort de Frédéric II. In-16. 6e édit. 3 fr. 50

— *** Histoire de l'Allemagne,** depuis la bataille de Sadowa jusqu'à nos jours. In-16. 3e éd., mise au courant des événements par P. BONDOIS. 3 fr. 50

## AUTRICHE-HONGRIE

AUERBACH, professeur à l'Université de Nancy. ***Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie.** In-8. 1898 5 fr.

BOURLIER (J.). *** Les Tchèques et la Bohême contemporaine.** In-16. 1897. 3 fr. 50

*RECOULY (R.), agrégé de l'Univ. **Le pays magyar.** 1903. In-16. 3 fr. 50

## RUSSIE

COMBES DE LESTRADE (Vte). La Russie économique et sociale à l'avènement de Nicolas II. 1 vol. in-8. 6 fr.

## ITALIE

BOLTON KING (M. A.). ***Histoire de l'unité italienne.** Histoire politique de l'Italie, de 1814 à 1871, traduit de l'anglais par M. MACQUART; introduction de M. Yves GUYOT. 1900. 2 vol. in-8. 15 fr.

COMBES DE LESTRADE (Vte). La Sicile sous la maison de Savoie. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

GAFFAREL (P.), professeur à l'Université d'Aix. *** Bonaparte et les Républiques italiennes** (1796-1799). 1895. 1 vol. in-8. 5 fr.

SORIN (Élie). ***Histoire de l'Italie,** depuis 1815 jusqu'à la mort de Victor-Emmanuel. In-16. 1888. 3 fr. 50

## ESPAGNE

REYNALD (H.). *** Histoire de l'Espagne,** depuis la mort de Charles III. In-16. 3 fr. 50

## ROUMANIE

DAMÉ (Fr.). *** Histoire de la Roumanie contemporaine,** depuis l'avènement des princes indigènes jusqu'à nos jours. 1 vol. in-8. 1900. 7 fr.

## SUISSE

DAENDLIKER. ***Histoire du peuple suisse.** Trad. de l'allem. par Mme Jules FAVRE et précédé d'une Introduction de Jules FAVRE. 1 vol. in-8. 5 fr.

## SUÈDE

SCHEFER (C.). *** Bernadotte roi (1810-1818-1844).** 1 vol. in-8. 1899. 5 fr.

## GRÈCE, TURQUIE, EGYPTE

BÉRARD (V.), docteur ès lettres. *** La Turquie et l'Hellénisme contemporain.** (*Ouvrage cour. par l'Acad. française*). In-16. 5e éd. 3 fr. 50

DRIAULT (G.). *** La question d'Orient,** préface de G. MONOD, de l'Institut. 1 vol. in-8. 3e édit. 1905. (*Ouvrage couronné par l'Institut*). 7 fr.

MÉTIN (Albert), professeur à l'École coloniale. ***La Transformation de l'Egypte.** In-16. 1903. (Cour. par la Soc. de géogr. comm.) 3 fr. 50

RODOCANACHI (E.). ***Bonaparte et les îles Ioniennes** (1797-1816). 1 volume in-8. 1899. 5 fr.

## INDE

PIRIOU (E.), agrégé de l'Université. ***L'Inde contemporaine et le mouvement national.** 1905. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

## CHINE

CORDIER (H.), professeur à l'Ecole des langues orientales. ***Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales** (1860-1902), avec cartes. 3 vol. in-8, chacun séparément. 10 fr.

— ***L'Expédition de Chine de 1857-58.** Histoire diplomatique, notes et documents. 1905. 1 vol. in-8. 7 fr.

CORDIER (H.), prof. à l'Ecole des langues orientales. * **L'Expédition de Chine de 1860.** Histoire diplomatique, notes et documents. 1906. 1 vol. in-8. 7 fr.
COURANT (M.), maître de conférences à l'Université de Lyon. **En Chine.** *Mœurs et institutions. Hommes et faits.* 1 vol. in-16. 3 fr. 50

AMÉRIQUE

ELLIS STEVENS. **Les Sources de la constitution des États-Unis.** 1 vol. in-8. 7 fr. 50
DEBERLE (Alf.). * **Histoire de l'Amérique du Sud**, in-16. 3e éd. 3 fr. 50

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

BARNI (Jules). * **Histoire des idées morales et politiques en France au XVIIIe siècle.** 2 vol. in-16. Chaque volume. 3 fr. 50
— * **Les Moralistes français au XVIIIe siècle.** In-16. 3 fr. 50
BEAUSSIRE (Émile), de l'Institut. **La Guerre étrangère et la Guerre civile** In-16 3 fr. 50
LOUIS BLANC. **Discours politiques** (1848-1881). 1 vol. in-8. 7 fr. 50
BONET-MAURY. * **Histoire de la liberté de conscience** (1598-1870). In-8. 2e édit. (*Sous presse.*)
BOURDEAU (J.). * **Le Socialisme allemand et le Nihilisme russe.** In-16. 2e édit. 1894. 3 fr. 50
— * **L'évolution du Socialisme.** 1901. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
D'EICHTHAL (Eug.). **Souveraineté du peuple et gouvernement.** In-16. 1895. 3 fr. 50
DESCHANEL (E.), sénateur, professeur au Collège de France. * **Le Peuple et la Bourgeoisie.** 1 vol. in-8. 2e édit. 5 fr.
DEPASSE (Hector), député. **Transformations sociales.** 1894. In-16. 3 fr. 50
— **Du Travail et de ses conditions** (Chambres et Conseils du travail). In-16. 1895. 3 fr. 50
DRIAULT (E.), prof. agr. au lycée de Versailles. * **Problèmes politiques et sociaux.** In-8. 2e édit. 1906. 7 fr.
GUÉROULT (G.). * **Le Centenaire de 1789.** In-16. 1889. 3 fr. 50
LAVELEYE (E. de), correspondant de l'Institut. **Le Socialisme contemporain.** In-16. 11e édit. augmentée. 3 fr. 50
LICHTENBERGER (A.). * **Le Socialisme utopique,** *étude sur quelques précurseurs du Socialisme.* In-16. 1898. 3 fr. 50
— * **Le Socialisme et la Révolution française.** 1 vol. in-8. 5 fr.
MATTER (P.). **La dissolution des assemblées parlementaires,** étude de droit public et d'histoire. 1 vol. in-8. 1898. 5 fr.
NOVICOW. **La Politique internationale.** 1 vol. in-8. 7 fr.
PAUL LOUIS. **L'ouvrier devant l'Etat.** Etude de la législation ouvrière dans les deux mondes. 1904. 1 vol. in-8. 7 fr.
— **Histoire du mouvement syndical en France** (1789-1906). 1 vol in-16. 1907. 3 fr. 50
REINACH (Joseph), député. **Pages républicaines.** In-16. 3 fr. 50
— * **La France et l'Italie devant l'histoire.** 1 vol. in-8. 5 fr.
SPULLER (E.). * **Éducation de la démocratie.** In-16 1892. 3 fr. 50
— **L'Évolution politique et sociale de l'Église.** 1 vol. in-12. 1893. 3 fr. 50

## PUBLICATIONS HISTORIQUES ILLUSTRÉES

***DE SAINT-LOUIS A TRIPOLI PAR LE LAC TCHAD,** par le lieutenant-colonel MONTEIL. 1 beau vol. in-8 colombier, précédé d'une préface de M. DE VOGÜÉ, de l'Académie française, illustrations de RIOU. 1895. *Ouvrage couronné par l'Académie française* (*Prix Montyon*), broché 20 fr., relié amat., 28 fr.
***HISTOIRE ILLUSTRÉE DU SECOND EMPIRE,** par Taxile DELORD. 6 vol. in-8, avec 500 gravures. Chaque vol. broché. 8 fr.

## TRAVAUX DE L'UNIVERSITÉ DE LILLE

PAUL FABRE. **La polyptyque du chanoine Benoît.** In-8. 3 fr. 50
A. PINLOCHE. * **Principales œuvres de Herbart.** 7 fr. 50
A. PENJON. **Pensée et réalité,** de A. SPIR, trad. de l'allem. In-8. 10 fr.
— **L'énigme sociale.** 1902. 1 vol. in-8. 2 fr. 50
G. LEFÈVRE. * **Les variations de Guillaume de Champeaux et la question des Universaux.** Étude suivie de documents originaux. 1898. 3 fr.
J. DEROCQUIGNY. **Charles Lamb.** *Sa vie et ses œuvres.* 1 vol. in-8 12 fr.

# BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

## HISTOIRE et LITTÉRATURE ANCIENNES

*__De l'authenticité des épigrammes de Simonide__, par M. le Professeur H. HAUVETTE. 1 vol. in-8. 5 fr.

*__Les Satires d'Horace__, par M. le Prof. A. CARTAULT. 1 vol. in-8. 11 fr.

*__De la flexion dans Lucrèce__, par M. le Prof A. CARTAULT. 1 vol. in-8. 4 fr.

*__La main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce__, par M. le Prof. GUIRAUD. 1 vol. in-8. 7 fr.

*__Recherches sur le Discours aux Grecs de Tatien__, suivies d'une *traduction française du discours*, avec notes, par A. PUECH, professeur adjoint à la Sorbonne. 1 vol. in-8. 1903. 6 fr.

*__Les « Métamorphoses » d'Ovide et leurs modèles grecs__, par A. LAFAYE, professeur adjoint à la Sorbonne. 1 vol. in-8. 1904. 8 fr. 50

## MOYEN AGE

*__Premiers mélanges d'histoire du Moyen âge__, par MM. le Prof. A. LUCHAIRE, de l'Institut, DUPONT-FERRIER et POUPARDIN. 1 vol. in-8. 3 fr. 50

__Deuxièmes mélanges d'histoire du Moyen âge__, publiés sous la direct. de M. le Prof. A. LUCHAIRE, par MM. LUCHAIRE, HALPHEN et HUCKEL. 1 vol. in-8. 6 fr.

__Troisièmes mélanges d'histoire du Moyen âge__, par MM. le Prof. LUCHAIRE, BEYSSIER, HALPHEN et CORDEY. 1 vol. in-8 8 fr. 50

__Quatrièmes mélanges d'histoire du Moyen âge__, par MM. JACQUEMIN, FARAL, BEYSSIER. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

*__Essai de restitution des plus anciens Mémoriaux de la Chambre des Comptes de Paris__, par MM. J. PETIT, GAVRILOVITCH, MAURY et TÉODORU, préface de M. CH.-V. LANGLOIS, prof. adjoint 1 vol. in-8. 9 fr.

__Constantin V, empereur des Romains (740-775)__. *Étude d'histoire byzantine*, par A. LOMBARD, licencié ès lettres. Préface de M. le Prof. Ch. DIEHL. 1 vol. in-8. 6 fr.

__Étude sur quelques manuscrits de Rome et de Paris__, par M. le Prof. A. LUCHAIRE. 1 vol. in-8. 6 fr.

__Les archives de la cour des comptes, aides et finances de Montpellier__, par L. MARTIN-CHABOT, archiviste-paléographe. 1 vol. in-8. 8 fr.

## PHILOLOGIE et LINGUISTIQUE

*__Le dialecte alaman de Colmar (Haute-Alsace) en 1870__, grammaire et lexique, par M. le Prof. VICTOR HENRY. 1 vol. in-8. 8 fr.

*__Études linguistiques sur la Basse-Auvergne, phonétique historique du patois de Vinzelles (Puy-de-Dôme)__, par ALBERT DAUZAT. Préface de M. le Prof. A. THOMAS. 1 vol. in-8. 6 fr.

*__Antinomies linguistiques__, par M. le Prof. VICTOR HENRY. 1 v. in-8. 2 fr.

__Mélanges d'étymologie française__, par M. le Prof. A. THOMAS. In-8. 7 fr.

*__A propos du corpus Tibullianum.__ *Un siècle de philologie latine classique*, par M. le Prof. A. CARTAULT. 1 vol. in-8. 18 fr.

## PHILOSOPHIE

__L'imagination et les mathématiques selon Descartes__, par P. BOUTROUX, licencié ès lettres. 1 vol. in-8. 2 fr.

## GÉOGRAPHIE

__La rivière Vincent-Pinzon.__ *Étude sur la cartographie de la Guyane*, par M. le Prof. VIDAL DE LA BLACHE, de l'Institut. In-8, avec grav. et planches hors texte. 6 fr.

## LITTÉRATURE MODERNE

*__Mélanges d'histoire littéraire__, par MM. FREMINET, DUPIN et DES COGNETS. Préface de M. le prof. LANSON. 1 vol. in-8. 6 fr. 50

## HISTOIRE CONTEMPORAINE

*__Le treize vendémiaire an IV__, par HENRY ZIVY. 1 vol. in-8. 4 fr.

## ANNALES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

**Lettres intimes de J.-M. Alberoni adressées au comte J. Rocca**, par Emile BOURGEOIS. 1 vol. in-8. 10 fr.

**La républ. des Provinces-Unies, France et Pays-Bas espagnols, de 1630 à 1650**, par A. WADDINGTON. 2 vol. in-8. 12 fr.

**Le Vivarais**, essai de géographie régionale, par BURDIN. 1 vol. in-8. 6 fr.

---

## *RECUEIL DES INSTRUCTIONS

### DONNÉES AUX AMBASSADEURS ET MINISTRES DE FRANCE

DEPUIS LES TRAITÉS DE WESTPHALIE JUSQU'A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Publié sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques au Ministère des Affaires étrangères.

Beaux vol. in-8 rais., imprimés sur pap. de Hollande, avec Introduction et notes.

I. — **AUTRICHE**, par M. Albert SOREL, de l'Académie française. *Épuisé.*
II. — **SUÈDE**, par M. A. GEFFROY, de l'Institut..... 20 fr.
III. — **PORTUGAL**, par le vicomte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR..... 20 fr.
IV et V. — **POLOGNE**, par M. LOUIS FARGES. 2 vol..... 30 fr.
VI. — **ROME**, par M. G. HANOTAUX, de l'Académie française..... 20 fr.
VII. — **BAVIÈRE, PALATINAT ET DEUX-PONTS**, par M. André LEBON. 25 fr.
VIII et IX. — **RUSSIE**, par M. Alfred RAMBAUD, de l'Institut. 2 vol. Le 1er vol. 20 fr. Le second vol..... 25 fr.
X. — **NAPLES ET PARME**, par M. Joseph REINACH, député..... 20 fr.
XI. — **ESPAGNE** (1649-1750), par MM. MOREL-FATIO, professeur au Collège de France et LÉONARDON (t. I)..... 20 fr.
XII et XII *bis*. — **ESPAGNE** (1750-1789) (t. II et III), par les mêmes.... 40 fr.
XIII. — **DANEMARK**, par M. A. GEFFROY, de l'Institut..... 14 fr.
XIV et XV. — **SAVOIE-MANTOUE**, par M. HORRIC de BEAUCAIRE. 2 vol. 40 fr.
XVI. — **PRUSSE**, par M. A. WADDINGTON, professeur à l'Univ. de Lyon. 1 vol. (Couronné par l'Institut.)..... 28 fr.

---

## *INVENTAIRE ANALYTIQUE

## DES ARCHIVES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Publié sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques

**Correspondance politique de MM. de CASTILLON et de MARILLAC, ambassadeurs de France en Angleterre (1537-1542)**, par M. JEAN KAULEK, avec la collaboration de MM. Louis Farges et Germain Lefèvre-Pontalis. 1 vol. in-8 raisin..... 15 fr.

**Papiers de BARTHÉLEMY, ambassadeur de France en Suisse, de 1792 à 1797** par M. Jean KAULEK. 4 vol. in-8 raisin. I. Année 1792, 15 fr. — II. Janvier-août 1793, 15 fr. — III. Septembre 1793 à mars 1794, 18 fr. — IV. Avril 1794 à février 1795, 20 fr. — V. Septembre 1794 à Septembre 1796..... 20 fr.

**Correspondance politique de ODET DE SELVE, ambassadeur de France en Angleterre (1546-1549)**, par M. G. LEFÈVRE-PONTALIS. 1 vol in-8 raisin..... 15 fr.

**Correspondance politique de GUILLAUME PELLICIER, ambassadeur de France à Venise (1540-1542)**, par M. Alexandre TAUSSERAT-RADEL. 1 fort vol. in-8 raisin..... 40 fr.

---

**Correspondance des Beys d'Alger avec la Cour de France (1759-1833)**, recueillie par Eug. PLANTET. 2 vol. in-8 raisin. 30 fr.

**Correspondance des Beys de Tunis et des Consuls de France avec la Cour (1577-1830)**, recueillie par Eug. PLANTET. 3 vol. in-8. TOME I (1577-1700) *Épuisé.* — T. II (1700-1770). 20 fr. — T. III (1770-1830). 20 fr.

---

**Les introducteurs des Ambassadeurs (1589-1900)**. 1 vol. in-4, avec figures dans le texte et planches hors texte. 20 fr.

## *REVUE PHILOSOPHIQUE

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Dirigée par Th. RIBOT, Membre de l'Institut, Professeur honoraire au Collège de France.
(32e année, 1907.) — Paraît tous les mois.
Abonnement du 1er janvier : Un an : Paris, 30 fr. — Départements et Etranger, 33 fr.
La livraison, 3 fr.
Les années écoulées, chacune 30 francs, et la livraison, 3 fr.

---

## *REVUE GERMANIQUE (ALLEMAGNE — ANGLETERRE ÉTATS-UNIS — PAYS SCANDINAVES)

Troisième année, 1907. — Paraît tous les deux mois (*Cinq numéros par an*).
*Secrétaire général :* M. PIQUET, professeur à l'Université de Lille.
Abonnement du 1er janvier : Paris, 14 fr. — Départements et Etranger, 16 fr.
La livraison, 4 fr.

---

## *Journal de Psychologie Normale et Pathologique

DIRIGÉ PAR LES DOCTEURS

Pierre JANET — Professeur au Collège de France.
et
Georges DUMAS — Chargé de cours à la Sorbonne.

(4e année, 1907.) — Paraît tous les deux mois.
Abonnement du 1er janvier : France et Etranger, 14 fr. — La livraison, 2 fr. 60.
*Le prix d'abonnement est de 12 fr. pour les abonnés de la Revue philosophique.*

---

## *REVUE HISTORIQUE

Dirigée par MM. G. MONOD, Membre de l'Institut, et Ch. BÉMONT
(32e année, 1907.) — Paraît tous les deux mois.
Abonnement du 1er janvier : Un an : Paris, 30 fr. — Départements et Etranger, 33 fr.
La livraison, 6 fr.
Les années écoulées, chacune 30 fr.; le fascicule, 6 fr. Les fascicules de la 1re année, 9 fr.

---

## *ANNALES DES SCIENCES POLITIQUES

Revue bimestrielle publiée avec la collaboration des professeurs
et des anciens élèves de l'Ecole libre des Sciences politiques
(22e année, 1907.)
*Rédacteur en chef :* M. A. VIALLATE, Prof. à l'Ecole.
Abonnement du 1er janvier : Un an : Paris, 18 fr. ; Départements et Etranger, 19 fr.
La livraison, 3 fr. 50.

---

## *JOURNAL DES ÉCONOMISTES

Revue mensuelle de la science économique et de la statistique
Paraît le 15 de chaque mois par fascicules grand in-8 de 10 à 12 feuilles
*Rédacteur en chef :* G. DE MOLINARI, correspondant de l'Institut
Abonnement : Un an, France, 36 fr. Six mois, 19 fr.
Union postale : Un an, 38 fr. Six mois, 20 fr. — Le numéro, 3 fr. 50
Les abonnements partent de janvier ou de juillet.

---

## *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris

Recueil mensuel publié par les professeurs. — (17e année, 1907.)
Abonnement du 1er janvier : France et Étranger, 10 fr. — Le numéro, 1 fr.

---

## REVUE ÉCONOMIQUE INTERNATIONALE

(4e année, 1907) Mensuelle
Abonnement : Un an, France et Belgique, 50 fr. ; autres pays, 56 fr.

---

## Bulletin de la Société libre pour l'Étude psychologique de l'Enfant

10 numéros par an. — Abonnement du 1er octobre : 3 fr.

---

## LES DOCUMENTS DU PROGRÈS

Revue mensuelle internationale (1re année, 1907)
Dr R. BRODA, Directeur.
Abonnement : 1 an : France, 10 fr. — Etranger, 12 fr. La livraison, 1 fr.

# BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

**Publiée sous la direction de M. Émile ALGLAVE**

Les titres marqués d'un astérisque * sont adoptés par le *Ministère de l'Instruction publique de France* pour les bibliothèques des lycées et des collèges.

## LISTE PAR ORDRE D'APPARITION

109 VOLUMES IN-8, CARTONNÉS A L'ANGLAISE, OUVRAGES A 6, 9 ET 12 FR.

### Volumes parus en 1907

108. CONSTANTIN (Capitaine). **Le rôle sociologique de la guerre et le sentiment national.** Suivi de la traduction de *La guerre, moyen de sélection collective*, par le Dr STEINMETZ. 1 vol. 6 fr.
109. LOEB, professeur à l'Université Berkeley. **La dynamique des phénomènes de la vie.** Traduit de l'allemand par MM. DAUDIN et SCHAEFFER, préf. de M. le Prof. GIARD, de l'Institut. 1 vol. avec fig. 9 fr.

1. TYNDALL (J.). * **Les Glaciers et les Transformations de l'eau,** avec figures. 1 vol. in-8. 7e édition. 6 fr.
2. BAGEHOT. * **Lois scientifiques du développement des nations.** 1 vol. in-8. 6e édition. 6 fr.
3. MAREY, de l'Institut. * **La Machine animale.** *Épuisé.*
4. BAIN. * **L'Esprit et le Corps.** 1 vol. in-8. 6e édition. 6 fr.
5. PETTIGREW. * **La Locomotion chez les animaux,** marche natation et vol. 1 vol. in-8 avec figures. 2e édit. 6 fr.
6. HERBERT SPENCER. * **La Science sociale.** 1 v. in-8. 14e édit. 6 fr.
7. SCHMIDT (O.). * **La Descendance de l'homme et le Darwinisme.** 1 vol. in-8, avec fig 6e édition. 6 fr.
8. MAUDSLEY. * **Le Crime et la Folie.** 1 vol. in-8. 7e édit. 6 fr.
9. VAN BENEDEN. * **Les Commensaux et les Parasites dans le règne animal.** 1 vol. in-8, avec figures. 4e édit. 6 fr.
10. BALFOUR STEWART. * **La Conservation de l'énergie,** avec figures. 1 vol. in-8. 6e édition. 6 fr.
11. DRAPER. **Les Conflits de la science et de la religion** 1 vol. in-8. 10e édition. 6 fr.
12. L. DUMONT. * **Théorie scientifique de la sensibilité. Le plaisir et la douleur.** 1 vol. in-8. 4e édition. 6 fr.
13. SCHUTZENBERGER. * **Les Fermentations** In-8 6e édit. 6 fr.
14. WHITNEY * **La Vie du langage.** 1 vol. in-8. 4e édit. 6 fr.
15. COOKE et BERKELEY * **Les Champignons.** In-8 av. fig., 4e éd. 6 fr.
16. BERNSTEIN. * **Les Sens.** 1 vol. in-8, avec 91 fig. 5e édit. 6 fr.
17. BERTHELOT, de l'Institut. * **La Synthèse chimique.** 1 vol. in-8. 8e édit. 6 fr.
18. NIEWENGLOWSKI (H.). * **La photographie et la photochimie.** 1 vol. in-8, avec gravures et une planche hors texte. 6 fr.
19. LUYS. * **Le Cerveau et ses fonctions.** *Épuisé.*
20. STANLEY JEVONS. * **La Monnaie.** *Épuisé.*
21. FUCHS. * **Les Volcans et les Tremblements de terre.** 1 vol. in-8, avec figures et une carte en couleurs. 5e édition. 6 fr.
22. GÉNÉRAL BRIALMONT. * **Les Camps retranchés.** *Épuisé.*
23. DE QUATREFAGES, de l'Institut. * **L'Espèce humaine.** 1 vol. in-8. 13e édit. 6 fr.
24. BLASERNA et HELMHOLTZ. * **Le Son et la Musique** 1 vol. in-8. avec figures. 5e édition. 6 fr.
25. ROSENTHAL. * **Les Nerfs et les Muscles.** *Épuisé.*

26. BRUCKE et HELMHOLTZ. * **Principes scientifiques des beaux-arts.** 1 vol. in-8, avec 89 figures. 4e édition. 6 fr.
27. WURTZ, de l'Institut. * **La Théorie atomique.** 1 vol. in-8. 9e éd. 6 fr
28-29. SECCHI (le Père). * **Les Étoiles.** 2 vol. in-8, avec 63 figures dans le texte et 17 pl. en noir et en couleurs hors texte. 3e édit. 12 fr.
30. JOLY. * **L'Homme avant les métaux.** *Épuisé.*
31. A. BAIN. * **La Science de l'éducation.** 1 vol. in-8. 9e édit. 6 fr.
32-33. THURSTON (R.). * **Histoire de la machine à vapeur.** 2 vol. in-8, avec 140 fig. et 16 planches hors texte. 3e édition. 12 fr.
34. HARTMANN (R.). * **Les Peuples de l'Afrique.** *Épuisé.*
35. HERBERT SPENCER. * **Les Bases de la morale évolutionniste.** 1 vol. in-8. 6e édition. 6 fr.
36. HUXLEY. * **L'Écrevisse,** introduction à l'étude de la zoologie. 1 vol. in-8, avec figures. 2e édition. 6 fr.
37. DE ROBERTY. * **La Sociologie.** 1 vol. in-8. 3e édition. 6 fr.
38. ROOD. * **Théorie scientifique des couleurs.** 1 vol. in-8, avec figures et une planche en couleurs hors texte. 2e édition. 6 fr.
39. DE SAPORTA et MARION. * **L'Évolution du règne végétal** (les Cryptogames). *Épuisé.*
40-41. CHARLTON BASTIAN. * **Le Cerveau, organe de la pensée chez l'homme et chez les animaux.** 2 vol. in-8, avec figures. 2e éd. 12 fr.
42. JAMES SULLY. * **Les Illusions des sens et de l'esprit.** 1 vol. in-8, avec figures. 3e édit. 6 fr.
43. YOUNG. * **Le Soleil.** *Épuisé.*
44. DE CANDOLLE. * **L'Origine des plantes cultivées.** 4e éd. 1 v. in-8. 6 fr
45-46. SIR JOHN LUBBOCK. * **Fourmis, abeilles et guêpes.** *Épuisé.*
47. PERRIER (Edm.), de l'Institut. **La Philosophie zoologique avant Darwin.** 1 vol. in-8. 3e édition. 6 fr.
48. STALLO. * **La Matière et la Physique moderne.** 1 vol. in-8. 3e éd., précédé d'une Introduction par CH. FRIEDEL. 6 fr.
49. MANTEGAZZA. **La Physionomie et l'Expression des sentiments.** 1 vol. in-8. 3e édit., avec huit planches hors texte. 6 fr.
50. DE MEYER. * **Les Organes de la parole et leur emploi pour la formation des sons du langage.** In-8, avec 51 fig. 6 fr.
51. DE LANESSAN. * **Introduction à l'Étude de la botanique** (le Sapin). 1 vol. in-8. 2e édit., avec 143 figures. 6 fr.
52-53. DE SAPORTA et MARION. * **L'Évolution du règne végétal** (les Phanérogames). 2 vol. *Épuisé.*
54. TROUESSART, prof. au Muséum. * **Les Microbes, les Ferments et les Moisissures.** 1 vol. in-8. 2e édit., avec 107 figures. 6 fr.
55. HARTMANN (R.). * **Les Singes anthropoïdes.** *Épuisé.*
56. SCHMIDT (O.). * **Les Mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques.** 1 vol. in-8, avec 51 figures 6 fr.
57. BINET et FÉRÉ. **Le Magnétisme animal.** 1 vol. in-8. 4e édit. 6 fr.
58-59. ROMANES. * **L'Intelligence des animaux.** 2 v. in-8 3e édit. 12 fr.
60. LAGRANGE (F.). **Physiol. des exerc. du corps.** 1 v. in-8. 7e éd. 6 fr.
61. DREYFUS. * **Évolution des mondes et des sociétés.** 1 v. in-8. 6 fr.
62. DAUBRÉE, de l'Institut. * **Les Régions invisibles du globe et des espaces célestes.** 1 v. in-8, avec 85 fig. dans le texte. 2 édit. 6 fr.
63-64. SIR JOHN LUBBOCK. * **L'Homme préhistorique** 2 vol. *Épuisé.*
65. RICHET (CH.), professeur à la Faculté de médecine de Paris. **La Chaleur animale.** 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
66. WALSAN (A.). * **La Période glaciaire.** *Épuisé.*
67. BEAUNIS (H.). **Les Sensations internes.** 1 vol. in-8. 6 fr.
68. CARTAILHAC (E.). **La France préhistorique,** d'après les sépultures et les monuments. 1 vol. in-8, avec 162 figures. 2e édit. 6 fr.
69. BERTHELOT, de l'Institut. * **La Révol. chimique, Lavoisier.** 1 vol. in-8. 2e éd. 6 fr.
70. SIR JOHN LUBBOCK. * **Les Sens et l'instinct chez les animaux,** principalement chez les insectes. 1 vol. in-8, avec 150 figures. 6 fr.

71. STARCKE. *La Famille primitive. 1 vol. in-8. 6 fr.
72. ARLOING, prof. à l'Ecole de méd. de Lyon *Les Virus. 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
73. TOPINARD. *L'Homme dans la Nature. 1 vol in-8, avec fig. 6 fr.
74. BINET (Alf.). *Les Altérations de la personnalité. In-8, 2 éd. 6 fr.
75. DE QUATREFAGES (A.). *Darwin et ses précurseurs français. 1 vol. in-8. 2e édition refondue. 6 fr.
76. LEFÈVRE (A.). *Les Races et les langues. *Épuisé.*
77-78. DE QUATREFAGES (A.), de l'Institut. *Les Emules de Darwin. 2 vol. in-8, avec préfaces de MM. Edm. PERRIER et HAMY. 12 fr.
79. BRUNACHE (P.). *Le Centre de l'Afrique. Autour du Tchad. 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
80. ANGOT (A.), directeur du Bureau météorologique. *Les Aurores polaires. 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
81. JACCARD. * Le pétrole, le bitume et l'asphalte au point de vue géologique. 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
82. MEUNIER (Stan.), prof. au Muséum. *La Géologie comparée. 2e éd. in-8, avec fig. 6 fr.
83. LE DANTEC, chargé de cours à la Sorbonne. *Théorie nouvelle de la vie. 4e éd. 1 v. in-8, avec fig. 6 fr.
84. DE LANESSAN. * Principes de colonisation. 1 vol. in-8. 6 fr.
85. DEMOOR, MASSART et VANDERVELDE. *L'évolution régressive en biologie et en sociologie. 1 vol. in-8, avec gravures. 6 fr.
86. MORTILLET (G. de). * Formation de la Nation française. 2e édit. 1 vol. in-8, avec 150 gravures et 18 cartes. 6 fr.
87. ROCHÉ (G.). *La Culture des Mers (piscifacture, pisciculture, ostréiculture). 1 vol. in-8, avec 81 gravures. 6 fr.
88. COSTANTIN (J.), prof. au Muséum. *Les Végétaux et les Milieux cosmiques (adaptation, évolution). 1 vol. in-8, avec 171 gra. 6 fr.
89. LE DANTEC. L'évolution individuelle et l'hérédité. 1 vol. in-8. 6 fr.
90. GUIGNET et GARNIER. * La Céramique ancienne et moderne. 1 vol., avec grav. 6 fr.
91. GELLÉ (E.-M.). *L'audition et ses organes. 1 v. in-8, avec grav. 6 fr.
92. MEUNIER (St.). *La Géologie expérimentale. 2e éd. in-8, av. gr. 6 fr.
93. COSTANTIN (J.). *La Nature tropicale. 1 vol. in-8, avec grav. 6 fr.
94. GROSSE (E.). * Les débuts de l'art. Introduction de L. MARILLIER. 1 vol. in-8, avec 32 gravures dans le texte et 3 pl. hors texte. 6 fr.
95. GRASSET (J.), prof. à la Faculté de méd. de Montpellier. Les Maladies de l'orientation et de l'équilibre. 1 vol. in-8, avec grav. 6 fr.
96. DEMENÝ (G.). *Les bases scientifiques de l'éducation physique. 1 vol. in-8, avec 198 gravures. 3e édit. 6 fr.
97. MALMÉJAC (F.). *L'eau dans l'alimentation. 1 v. in-8, avec grav. 6 fr.
98. MEUNIER (Stan.). *La géologie générale. 1 v. in-8, avec grav. 6 fr.
99. DEMENÝ (G.). Mécanisme et éducation des mouvements. 2e édit. 1 vol. in-8, avec 565 gravures. 9 fr.
100. BOURDEAU (L.). Histoire de l'habillement et de la parure. 1 vol. in-8. 6 fr.
101. MOSSO (A.). *Les exercices physiques et le développement intellectuel. 1 vol. in-8. 6 fr.
102. LE DANTEC (F.). Les lois naturelles. 1 vol. in-8, avec grav. 6 fr.
103. NORMAN LOCKYER. *L'évolution inorganique. 1 vol. in-8, avec 42 gravures. 6 fr.
104. COLAJANNI (N.). *Latins et Anglo-Saxons. 1 vol. in-8. 9 fr.
105. JAVAL (E.), de l'Académie de médecine. *Physiologie de la lecture et de l'écriture. 1 vol in-8, avec 96 gr. 2e éd. 6 fr.
106. COSTANTIN (J.). *Le Transformisme appliqué à l'agriculture. 1 vol. in-8, avec 105 gravures. 6 fr.
107. LALOY (L.). *Parasitisme et mutualisme dans la nature. Préface du Pr A. GIARD. 1 vol. in-8, avec 82 gravures. 6 fr.

# RÉCENTES PUBLICATIONS

## HISTORIQUES, PHILOSOPHIQUES ET SCIENTIFIQUES

**qui ne se trouvent pas dans les collections précédentes.**

### Volumes parus en 1907

ARMINJON (P.), prof. à l'École Khédiviale de Droit du Caire. **L'enseignement, la doctrine et la vie dans les universités musulmanes d'Égypte.** 1 vol. in-8. 6 fr. 50

BRASSEUR. **Psychologie de la force.** 1 vol. in-8. 3 fr. 75

DANTU (G.), docteur ès lettres. **Opinions et critiques d'Aristophane sur le mouvement politique et intellectuel à Athènes.** 1 vol. gr. in-8. 3 fr.

— **L'éducation d'après Platon.** 1 vol. gr. in-8. 6 fr.

DICRAN ASLANIAN. **Les principes de l'évolution sociale.** 1 vol. in-8. 5 fr.

HARTENBERG (Dr P.). **Sensations païennes.** 1 vol. in-16. 3 fr.

HÖFFDING (H.), prof. à l'Université de Copenhague. **Morale.** *Essai sur les principes théoriques et leur application aux circonstances particulières de la vie*, traduit d'après la 2e éd. al emande par L. POITIEVIN, prof. de philos. au Collège de Nantua. 2e édit. 1 vol. in-8. 10 fr.

JAMES (W.). * **Causeries pédagogiques**, trad. par L. PIDOUX, préface de M. PAYOT, recteur de l'Académie de Chambéry. 1 vol. in-16. 2 fr. 50

KEIM (A) **Notes de la main d'Helvétius**, publiées d'après un manuscrit inédit avec une introduction et des commentaires. 1 v, in-8. 3 fr.

LABROUE (H.), prof., agrégé d'histoire au Lycée de Toulon. **Le conventionnel Pinet**, d'après ses mémoires inédits. Broch. in-8. 3 fr.

— **Le Club Jacobin de Toulon (1790-1796).** Broch. gr. in-8. 2 fr.

LANESSAN (de). **L'éducation de la femme moderne.** 1 volume in-16. 3 fr. 50

LALANDE (A.), agrégé de philosophie. * **Précis raisonné de morale pratique** par questions et réponses. 1 vol. in-18. 1 fr.

LAZARD (R.). **Michel Goudchaux (1797-1862)**, ministre des Finances en 1848. Son œuvre et sa vie politique. 1 vol. gr. in-8. 10 fr.

NORMAND (Ch.), docteur ès lettres, prof., agrégé d'histoire au lycée Condorcet. **La Bourgeoisie française au XVIIe siècle.** *La vie publique. Les idées et les actions politiques* (1604-1661). Études sociales. 1 vol. gr. in-8, avec 8 pl. hors texte. 12 fr.

PIAT (C.). **De la croyance en Dieu.** 1 vol in-18. 3 fr. 50

PILASTRE (E.) **Vie et caractère de Madame de Maintenon**, d'après les œuvres du duc de Saint Simon et des documents anciens ou récents, avec une introduction et des notes. 1 vol. in-8, avec portraits, vues et autographe. 5 fr.

**Protection légale des travailleurs (La).** (3e série, 1905-1906). 1 vol. in-18. 3 fr. 50

WYLM (Dr). **La morale sexuelle.** 1 vol. in-8. 5 fr.

*Précédemment parus :*

ALAUX. **Esquisse d'une philosophie de l'être.** In-8. 1 fr.

— **Les Problèmes religieux au XIXe siècle.** 1 vol. in-8. 7 fr. 50

— **Philosophie morale et politique.** In-8. 1893. 7 fr. 50

— **Théorie de l'âme humaine.** 1 vol. in-8. 1895. 10 fr.

— **Dieu et le Monde.** *Essai de phil. première.* 1901. 1 vol. in-12. 2 fr. 50

AMIABLE (Louis). **Une loge maçonnique d'avant 1789.** 1 v. in-8. 6 fr.

ANDRÉ (L.), docteur ès lettres. **Michel Le Tellier et l'organisation de l'armée monarchique** 1 vol. in-8 (*couronné par l'Institut*). 1906. 14 fr.

— **Deux mémoires inédits de Claude Le Peletier.** In-8. 1906. 3 fr. 50

ARNAUNÉ (A.), conseiller maître à la cour des Comptes. **La monnaie, le crédit et le change,** 3e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-8. 1906. 8 fr.

ARRÉAT. **Une Éducation intellectuelle.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50
— **Journal d'un philosophe.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50 (Voy. p. 2 et 6).
*Autour du monde, par les BOURSIERS DE VOYAGE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS. (*Fondation Albert Kahn*). 1 vol. gr. in-8. 1904. 5 fr.
ASLAN (G.). **La Morale selon Guyau.** 1 vol. in-16. 1906. 2 fr.
ATGER (F.). **Hist. des doctrines du Contrat social.** 1 v. in-8. 1906. 8 fr.
BACHA (E.) **Le Génie de Tacite.** 1 vol. in-18. 4 fr.
BALFOUR STEWART et TAIT. **L'Univers invisible.** 1 vol. in-8. 7 fr.
BELLANGER (A.), docteur ès lettres. **Les concepts de cause et l'activité intentionnelle de l'esprit.** 1 vol. in-8. 1905. 5 fr.
BENOIST-HANAPPIER (L.) docteur ès lettres. **Le drame naturaliste en Allemagne.** In-8. *Couronné par l'Académie française.* 1905. 7 fr. 50
BERNATH (de). **Cléopâtre.** *Sa vie, son règne.* 1 vol in-8. 1903. 8 fr.
BERTON (H.), docteur en droit. **L'évolution constitutionnelle du second empire.** Doctrines, textes, histoire. 1 fort vol. in-8. 1900. 12 fr.
BOURDEAU (Louis). **Théorie des sciences.** 2 vol. in-8. 20 fr.
— **La Conquête du monde animal.** In-8. 5 fr
— **La Conquête du monde végétal.** In-8. 1893. 5 fr.
— **L'Histoire et les historiens.** 1 vol. in-8. 7 fr 50
— * **Histoire de l'alimtation.** 1894. 1 vol. in-8. 5 fr.
BOUTROUX (Em.), de l'Institut. ***De l'Idée de loi naturelle.** 1 vol. in-8. 2 fr. 50.
BRANDON-SALVADOR (Mme). **A travers les moissons.** *Ancien Test. Talmud. Apocryphes. Poètes et moralistes juifs du moyen âge.* In-16. 1903. 4 fr.
BRASSEUR. **La question sociale.** 1 vol. in-8. 1900. 7 fr. 50
BROOKS ADAMS. **Loi de la civilisation et de la décadence.** In-8. 7 fr. 50
BROUSSEAU (K.). **Éducation des nègres aux États-Unis.** In-8. 7 fr. 50
BUCHER (Karl). **Etudes d'histoire et d'économie polit.** In-8. 1901 6 fr.
BUDÉ (E. de). **Les Bonaparte en Suisse.** 1 vol. in-12. 1905. 3 fr. 50
BUNGE (C.-O.). **Psychologie individuelle et sociale.** In-16. 1904. 3 fr.
CANTON (G.). **Napoléon antimilitariste.** 1902. In-16. 3 fr. 50
CARDON (G.). ***La Fondation de l'Université de Douai.** In-8. 10 fr.
CHARRIAUT (H.). **Après la séparation.** In-12. 1905. 3 fr. 50
CLAMAGERAN. **La Réaction économique et la démocratie.** In-18. 1 fr. 25
— **La lutte contre le mal.** 1 vol. in-18. 1897. 3 fr. 50
— **Études politiques, économiques et administratives.** Préface de M. BERTHELOT. 1 vol gr. in-8. 1904. 10 fr.
— **Philosophie religieuse.** *Art et voyages.* 1 vol. in-12. 1904. 3 fr. 50
— **Correspondance (1849-1902).** 1 vol. gr. in-8. 1905. 10 fr.
COLLIGNON (A.). **Diderot** 2e édit. 1907. In-12. 3 fr. 50
COMBARIEU (J.), chargé de cours au Collège de France. ***Les rapports de la musique et de la poésie.** 1 vol. in-8. 1893. 7 fr. 50
**Congrès de l'Éducation sociale, Paris 1900.** 1 vol. in-8. 1901. 10 fr.
**IVe Congrès international de Psychologie, Paris 1900.** In-8. 20 fr.
**Ve Congrès international de Psychologie, Rome 1905.** In-8. 20 fr.
COSTE. **Économie polit. et physiol sociale.** In-18. 3 fr. 50 (V. p. 3 et 7).
COUBERTIN (P de). **La gymnastique utilitaire.** 2e édit. In-12. 2 fr. 50
COUTURAT (Louis). ***De l'infini mathématique.** In-8. 1896. 12 fr.
DANY (G.), docteur en droit. ***Les Idées politiques en Pologne à la fin du XVIIIe siècle.** *La Constit. du 3 mai* 1793. In-8. 1901. 6 fr.
DAREL (Th.). **Le peuple-roi.** *Essai de sociologie universaliste.* In-8. 1904. 3 f. 50
DAURIAC. **Croyance et réalité.** 1 vol. in-18. 1889. 3 fr. 50
— **Le Réalisme de Reid.** In-8. 1 fr.
DEFOURNY (M.). **La sociologie positiviste.** *Auguste Comte.* In-8. 1902. 6 fr.
DERAISMES (Mlle Maria). **Œuvres complètes.** 4 vol. Chacun. 3 fr. 50
DESCHAMPS. **Principes de morale sociale.** 1 vol. in-8. 1903. 3 fr. 50
DESPAUX. **Genèse de la matière et de l'énergie.** In-8. 1900. 4 fr.
— **Causes des énergies attractives.** 1 vol. in-8. 1902. 5 fr.
— **Explication mécanique de la matière, de l'électricité et du magnétisme.** 1 vol. in-8. 1905. 4 fr.

DOLLOT (R.), docteur en droit. **Les origines de la neutralité de la Belgique** (1609-1830). 1 vol. in-8. 1902. 10 fr.
DUBUC (P.). ***Essai sur la méthode en métaphysique.** 1 vol. in-8. 5 fr.
DUGAS (L.). ***L'amitié antique.** 1 vol. in-8. 7 fr. 50
DUNAN. ***Sur les formes a priori de la sensibilité.** 1 vol. in-8. 5 fr.
DUNANT (E.). **Les relations diplomatiques de la France et de la République helvétique** (1798-1803). 1 vol. in-8. 1902. 20 fr.
DU POTET. **Traité complet de magnétisme.** 5e éd. 1 vol. in-8. 8 fr.
— **Manuel de l'étudiant magnétiseur.** 6e éd., gr. in-18, avec fig. 3 fr. 50
— **Le magnétisme opposé à la médecine.** 1 vol. in-8. 6 fr.
DUPUY (Paul). **Les fondements de la morale.** In-8. 1900. 5 fr.
— **Méthodes et concepts.** 1 vol. in-8. 1903. 5 fr.
***Entre Camarades**, par les anciens élèves de l'Université de Paris. *Histoire, littérature, philologie, philosophie.* 1901. In-8. 10 fr.
ESPINAS (A.), de l'Institut ***Les Origines de la technologie.** 1 vol. in 8. 1897. 5 fr.
FERRERE (F.). **La situation religieuse de l'Afrique romaine** depuis la fin du IVe siècle jusqu'à l'invasion des Vandales. 1 v. in-8. 1898. 7 fr. 50
**Fondation universitaire de Belleville (La).** Ch. GIDE. *Travail intellect. et travail manuel;* J. BARDOUX. *Prem. efforts et prem. année.* In-16. 1 fr. 50
GELEY (G.). **Les preuves du transformisme.** In-8. 1901. 6 fr.
GILLET (M.). **Fondement intellectuel de la morale.** In-8. 3 fr. 75
GIRAUD-TEULON. **Les origines de la papauté.** In-12. 1905. 2 fr.
GOURD. **Le Phénomène.** 1 vol. in-8. 7 fr. 50
GREEF (Guillaume de). **Introduction à la Sociologie.** 2 vol. in-8. 10 fr.
— **L'évol. des croyances et des doctr. polit.** In-12. 1895. 4 fr. (V. p. 3 et 8.)
GRIVEAU (M.). **Les Éléments du beau.** In-18. 4 fr. 50
— **La Sphère de beauté,** 1901. 1 vol. in-8. 10 fr.
GUEX (F.), professeur à l'Université de Lausanne. **Histoire de l'Instruction et de l'Éducation** In-8 avec gravures, 1906. 6 fr.
GUYAU. **Vers d'un philosophe.** In-18. 3e édit. 3 fr. 50
HALLEUX (J.). **L'Evolutionnisme en morale** (*H. Spencer*). In-12. 3 fr. 50
HALOT (C.). **L'Extrême-Orient.** In-16. 1905. 4 fr.
HOCQUART (E.). **L'Art de juger le caractère des hommes sur leur écriture,** préface de J. CRÉPIEUX-JAMIN. Br. in-8. 1898. 1 fr.
HORVATH, KARDOS et ENDRODI. ***Histoire de la littérature hongroise,** adapté du hongrois par J. KONT. Gr. in-8, avec gr. 1900. 10 fr.
ICARD. **Paradoxes ou vérités.** 1 vol. in-12. 1895. 3 fr. 50
JAMES (W.). **L'Expérience religieuse,** traduit par F. ABAUZIT, agrégé de philosophie. 1 vol. in-8°. 2e éd 1907. Cour. par l'Acad. française. 10 fr.
JANSSENS (E.). **Le néo criticisme de Ch. Renouvier.** In-16. 1904. 3 fr. 50
— **La philosophie et l'apologétique de Pascal.** 1 vol in 16. 4 fr.
JOURDY (Général). **L'instruction de l'armée française,** de 1815 à 1902. 1 vol. in-16. 1903. 3 fr. 50
JOYAU. **De l'invention dans les arts et dans les sciences.** 1 v. in-8. 5 fr.
— **Essai sur la liberté morale.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
KARPPE (S.), docteur ès lettres. **Les origines et la nature du Zohar,** précédé d'une *Etude sur l'histoire de la Kabbale.* 1901. In 8. 7 fr. 50
KAUFMANN. **La cause finale et son importance.** In-12. 2 fr. 50
KINGSFORD (A.) et MAITLAND (E.). **La Voie parfaite ou le Christ ésotérique,** précédé d'une préface d'Edouard SCHURÉ. 1 vol. in-8. 1892. 6 fr.
KOSTYLEFF. **Évolution dans l'histoire de la philosophie.** In-16. 2 fr. 50
— **Les substituts de l'âme dans la psychologie moderne.** In-8. 1906. 4 fr.
LACOMBE (Cl de). **La maladie contemporaine.** *Examen des principaux problèmes sociaux au point de vue positiviste.* 1 vol. in-8. 1906. 3 fr. 50
LAFONTAINE. **L'art de magnétiser.** 7e édit. 1 vol. in-8. 5 fr.
— **Mémoires d'un magnétiseur.** 2 vol. gr. in-18. 7 fr.
LANESSAN (de), ancien ministre de la Marine. **Le Programme maritime de 1900-1906.** In-12. 2e éd. 1903. 3 fr. 50

LASSERRE (A.). **La participation collective des femmes à la Révolution française.** In-8. 1905. 5 fr.
LAVELEYE (Em. de). **De l'avenir des peuples catholiques.** In-8. 25 c.
LEMAIRE (P.). **Le cartésianisme chez les Bénédictins.** In-8. 6 fr. 50
LEMAITRE (J.), professeur au Collège de Genève. **Audition colorée et phénomènes connexes observés chez des écoliers.** In-12. 1900. 4 fr.
LETAINTURIER (J.). **Le socialisme devant le bon sens.** In-18. 1 fr. 50
LEVI (Eliphas). **Dogme et rituel de la haute magie.** 2 vol. in-8. 18 fr.
— **Histoire de la magie.** Nouvelle édit. 1 vol. in-8, avec 90 fig. 12 fr.
— **La clef des grands mystères.** 1 vol. in-8, avec 22 pl. 12 fr.
— **La science des esprits.** 1 vol. 7 fr.
LEVY (L.-G.), docteur ès lettres. **La famille dans l'antiquité israélite.** 1 vol. in-8. 1905. Couronné par l'Académie française. 5 fr.
LÉVY-SCHNEIDER (L.), professeur à l'Université de Nancy. **Le conventionnel Jeanbon Saint-André** (1749-1813). 1901. 2 vol. in-8. 15 fr.
LICHTENBERGER (A.). **Le socialisme au XVIII^e siècle.** In-8. 7 fr. 50
MABILLEAU (L.). ***Histoire de la philos. atomistique.** In-8. 1895. 12 fr.
MAGNIN (E.) **L'art et l'hypnose.** In-8 avec grav. et pl. 1906. 20 fr.
MAINDRON (Ernest). ***L'Académie des sciences.** In-8 cavalier, 53 grav., portraits, plans. 8 pl. hors texte et 2 autographes. 6 fr.
MANDOUL (J.) **Un homme d'État italien : Joseph de Maistre.** In-8. 8 fr.
MARGUERY (E.). **Le droit de propriété et le régime démocratique** 1 vol. in-16. 1905. 2 fr. 50
MARIÉTAN (J.). **La classification des sciences, d'Aristote à saint Thomas.** 1 vol. in-8. 1901 3 fr.
MATAGRIN **L'esthétique de Lotze.** 1 vol. in-12. 1900. 2 fr.
MERCIER (Mgr). **Les origines de la psych. contemp.** In-12. 1898. 5 fr.
MICHOTTE (A.). **Les signes régionaux** (répartition de la sensibilité tactile). 1 vol. in-8 avec planches. 1905. 5 fr.
MILHAUD (G.) ***Le positiv. et le progrès de l'esprit.** In-16 1902. 2 fr. 50
MILLERAND, FAGNOT, STROHL. **La durée légale du travail.** In-12. 1906. 2 fr. 50
MODESTOV (B.). ***Introduction à l'Histoire romaine.** *L'ethnologie préhistorique, les influences civilisatrices à l'époque préromaine et les commencements de Rome,* traduit du russe sur MICHEL DELINES. Avant-propos de M. SALOMON REINACH, de l'Institut. 1 vol. in-4 avec 36 planches hors texte et 27 figures dans le texte. 1907. 15 fr.
MONNIER (Marcel). ***Le drame chinois.** 1 vol. in-16. 1900. 2 fr. 50
NEPLUYEFF (N. de). **La confrerie ouvrière et ses écoles,** in-12. 2 fr.
NODET (V.). **Les agnosies, la cécité psychique.** In-8. 1899. 4 fr.
NOVICOW (J.). **La Question d'Alsace-Lorraine.** In-8. 1 fr (V. p. 4, 10 et 19.)
— **La Fédération de l'Europe.** 1 vol. in-18. 2^e édit. 1901. 3 fr. 50
— **L'affranchissement de la femme.** 1 vol. in-16. 1903. 3 fr.
OVERBERGH **La réforme de l'enseignement.** 2 vol. in-4. 1906. 10 fr.
PARIS (Comte de). **Les Associations ouvrières en Angleterre** (Trades-unions). 1 vol. in-18. 7^e édit. 1 fr. — Édition sur papier fort. 2 fr. 50
PARISET (G.), professeur à l'Université de Nancy. **La Revue germanique de Dollfus et Nefftzer.** In-8. 1906. 2 fr.
PAUL-BONCOUR (J.). **Le fédéralisme économique,** préf. de WALDECK-ROUSSEAU. 1 vol. in-8. 2^e édition. 1901. 6 fr.
PAULHAN (Fr.). **Le Nouveau mysticisme.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50
PELLETAN (Eugène). ***La Naissance d'une ville** (Royan). In-18. 2 fr.
— ***Jarousseau, le pasteur du désert.** 1 vol. in-18. 2 fr.
— ***Un Roi philosophe :** *Frédéric le Grand.* In-18. 3 fr. 50
— **Droits de l'homme.** In-16. 3 fr. 50
— **Profession de foi du XIX^e siècle.** In-16. 3 fr. 50
PEREZ (Bernard). **Mes deux chats** In-12, 2^e édition. 1 fr. 50
— **Jacotot et sa Méthode d'émancipation intellect.** In-18. 3 fr.
— **Dictionnaire abrégé de philosophie.** 1893. in-12. 1 fr 50 (V. p. 10).
PHILBERT (Louis). **Le Rire.** In-8. (Cour. par l'Académie française.) 7 fr. 50

PHILIPPE (J.) **Lucrèce dans la théologie chrétienne.** In-8. 2 fr. 50
PHILIPPSON (J.). **L'autonomie et la centralisation du système nerveux des animaux.** 1 vol. in-8 avec planches. 1905. 5 fr.
PIAT (C.). **L'intellect actif.** 1 vol. in-8. 4 fr.
— **L'idée ou critique du Kantisme.** 2e édition 1901. 1 vol. in-8. 6 fr.
PICARD (Ch.). **Sémites et Aryens** (1893). In-18. 1 fr. 50
PICTET (Raoul). **Étude critique du matérialisme et du spiritualisme par la physique expérimentale.** 1 vol. gr. in-8. 10 fr.
PINLOCHE (A.), professeur honre de l'Univ. de Lille. ***Pestalozzi et l'éducation populaire moderne.** In-16. 1902. (*Cour. par l'Institut.*) 2 fr. 50
POEY. **Littré et Auguste Comte.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
PRAT (Louis), docteur ès lettres. **Le mystère de Platon.** 1 vol. in-8. 1900. 4 fr.
— **L'Art et la beauté.** 1 vol. in-8. 1903. 5 fr.
— **Protection légale des travailleurs (La).** 1 vol. in-12. 1904. 3 fr. 50
*Les dix conférences composant ce volume se vendent séparées chacune.* 0 fr. 60
REGNAUD (P.). **L'origine des idées et la science du langage.** In-12. 1 fr. 50
RENOUVIER, de l'Inst. **Uchronie.** *Utopie dans l'Histoire.* 2e éd. 1901. In-8. 7 50
ROBERTY (J.-E.) **Auguste Bouvier,** pasteur et théologien protestant. 1826-1893. 1 fort vol. in-12. 1901. 3 fr. 50
ROISEL. **Chronologie des temps préhistoriques.** In-12. 1900. 1 fr.
ROTT (Ed.). **La représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses confédérés.** T. I (1498-1559). Gr. in-8. 1900, 12 fr. — T. II (1559-1610). Gr. in-8. 1902. T. III (1610-1626). Gr. in-8. 1906. 20 fr. (*Récompensé par l'Institut.*)
SABATIER (C.). **Le Duplicisme humain.** 1 vol. in-18. 1906. 2 fr. 50
SAUSSURE (L. de). **Psychol. de la colonisation franç.** In-12. 3 fr. 50
SAYOUS (E.). ***Histoire des Hongrois.** 2e édit. ill. Gr. in-8. 1900. 15 fr.
**SCHILLER (Études sur),** par MM. SCHMIDT, FAUCONNET, ANDLER, XAVIER LÉON, SPENLÉ, BALDENSPERGER, DRESCH, TIBAL, EHRHARD, Mme TALAYRACH D'ECKARDT, H. LICHTENBERGER, A. LÉVY. In-8. 1906. 4 fr.
SCHINZ. **Problème de la tragédie en Allemagne.** In-8. 1903. 1 fr. 25
SECRÉTAN (H.). **La Société et la morale.** 1 vol. in-12. 1897. 3 fr. 50
SEIPPEL (P.), professeur à l'École polytechnique de Zurich. **Les deux Frances et leurs origines historiques.** 1 vol. in-8. 1906. 7 fr. 50
SIGOGNE (E.). **Socialisme et monarchie.** In-16. 1906. 2 fr. 50
SKARZYNSKI (L.). ***Le progrès social à la fin du XIXe siècle.** Préface de M. LÉON BOURGEOIS. 1901. 1 vol. in-12. 4 fr. 50
SOREL (Albert), de l'Acad. franç. **Traité de Paris de 1815.** In-8. 4 fr. 50
TARDE (G.), de l'Institut. **Fragment d'histoire future.** In-8. 5 fr.
VALENTINO (Dr Ch.). **Notes sur l'Inde.** In-16. 1906. 4 fr.
VAN BIERVLIET (J.-J.). **Psychologie humaine.** 1 vol. in-8. 8 fr.
— **La Mémoire.** Br. in-8. 1893. 2 fr.
— **Études de psychologie** 1 vol. in-8. 1901. 4 fr.
— **Causeries psychologiques.** 2 vol. in-8. Chacun. 3 fr.
— **Esquisse d'une éducation de la mémoire.** 1904. In-16. 2 fr.
VERMALE (F.). **La répartition des biens ecclésiastiques nationalisés dans le département du Rhône.** In-8. 1906. 2 fr. 50
VITALIS. **Correspondance politique de Dominique de Gabre.** 1904. In-8. 12 fr. 50
ZAPLETAL. **Le récit de la création dans la Genèse.** In-8. 3 fr. 50
ZOLLA (D.). **Les questions agricoles.** 1894, 1895. 2 vol. in-12. Chacun. 3 fr. 50

# TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS


Adam ..... 6, 13
Alaux ..... 2, 26
Alengry (F.) ..... 6
Alglave ..... 23
Allier ..... 2
Amiable ..... 26
André ..... 26
Andler ..... 18
Angot ..... 25
Aristote ..... 12
Arloing ..... 25
Arminjon ..... 26
Arnauné ..... 26
Arnold (Matthew) ..... 6
Arréat ..... 2, 6, 27
Aslan ..... 27
Atger ..... 27
Aubry ..... 6
Auerbach ..... 18
Aulard ..... 16
Bacha ..... 27
Bacon ..... 13
Bagehot ..... 23
Bain (Alex.) ... 6, 23, 24
Ballet (Gilbert) ..... 2
Baldwin ..... 6
Balfour Stewart .. 23, 27
Bardoux ..... 6, 28
Barni ..... 19
Barthélemy St-Hilaire ..... 6; 12
Baruzi ..... 12
Barzelotti ..... 6
Basch ..... 13, 15
Bayet ..... 2
Bazaillas ..... 6
Beaunis ..... 24
Beaussire ..... 2, 13, 19
Bellaigue ..... 14
Bellamy ..... 15
Bellanger ..... 27
Bémont (Ch.) ..... 22
Belot ..... 6
Benard ..... 12
Benoist-Hanappier ... 27
Bérard (V.) ..... 18
Bergson ..... 2, 6
Berkeley ..... 13, 23
Bernard (A.) ..... 17
Bernath (de) ..... 27
Bernstein ..... 23
Bertauld ..... 2
Berthelot ..... 23, 24
Berton ..... 27
Bertrand ..... 6
Binet ..... 2, 6, 24, 25
Blanc (Louis) .... 17, 19
Blaserna ..... 23
Blondel ..... 2
Boirac ..... 6
Boiteau ..... 16
Bolton King ..... 18
Bondois ..... 16
Bonet-Maury ..... 19
Boroarel ..... 16
Bos ..... 2
Boucher ..... 2
Bouglé ..... 2, 6, 15
Bourdeau (J.) ..... 2, 19
Bourdeau (L.) .. 6, 25, 27
Bourdon ..... 7
Bourgeois (E.) ..... 21
Bourlier ..... 18
Boutroux (E.) .. 2, 7, 27
Boutroux (P.) ..... 20
Branden-Salvador ... 27
Braunschvig ..... 7
Brasseur ..... 26, 27
Bray ..... 7
Brenet ..... 14
Brochard ..... 7
Broda (R.) ..... 22
Brooks Adams ..... 27
Brousseau ..... 27
Brucke ..... 24
Brunache ..... 25
Brunschvig ..... 3, 7
Bücher (Karl) ..... 27
Budé ..... 27
Bunge (C. O.) ..... 27
Burdin ..... 21
Bureau ..... 15
Cahen (L.) ..... 16
Caix de St-Aymour .. 21
Candolle ..... 24
Canton ..... 27
Cardon ..... 27
Carnot ..... 16
Carra de Vaux ..... 14
Carrau ..... 7
Cartailhac ..... 24
Cartault ..... 20
Chabot ..... 7
Chantavoine ..... 14
Charriaut ..... 27
Charlton Bastian .... 24
Clamageran ..... 27
Clay ..... 7
Coignet (C.) ..... 2
Cotajanni ..... 25
Collignon ..... 27
Collins ..... 7
Combarieu ..... 27
Combes de Lestrade . 18
Comte (A.) ..... 7
Constantin ..... 23
Cooke ..... 23
Cordier ..... 18, 19
Cosentini ..... 7
Costantin ..... 25
Coste ..... 3, 7, 27
Couailhac ..... 14
Coubertin ..... 27
Couchoud ..... 14
Courant ..... 14, 19
Courcelle ..... 14
Couturat ..... 7, 12, 27
Crépieux-Jamin ..... 7
Cresson ..... 2, 3, 7, 13
Daendliker ..... 18
Damé ..... 18
Damiron ..... 13
Dantu (G.) ..... 26
Danville ..... 3
Dany ..... 27
Darel (Th.) ..... 27
Daubrée ..... 24
Dauriac ..... 3, 7, 27
Dauzat (A.) ..... 20
Deberle ..... 19
Debidour ..... 16
Defourny ..... 27
Delacroix ..... 13
De la Grasserie ..... 7
Delbos ..... 7
Delord ..... 17, 19
Delvaille ..... 7
Delvolve ..... 3, 7
Demeny ..... 25
Demoor ..... 25
Depasse ..... 19
Deraismes ..... 27
Derocquigny ..... 19
Deschamps ..... 27
Deschanel ..... 19
Despaux ..... 27
Despois ..... 16
Dick May ..... 15
Dicran Aslanian ..... 26
D'Indy ..... 14
Doellinger ..... 16
Dollot ..... 28
Domet de Vorges ..... 14
Draghicesco ..... 7
Draper ..... 23
Dreyfus (C.) ..... 24
Dreyfus-Brisac ..... 13
Driault ..... 16, 18, 19
Droz ..... 13
Duhuc ..... 28
Duclaux ..... 15
Dufour (Médéric) ..... 12
Dugald-Stewart ..... 13
Dugas ..... 3, 28
Du Maroussem ..... 15
Dumas (G.) ..... 3, 7, 22
Dumont ..... 23
Dumoulin ..... 16
Dunan ..... 3, 28
Dunant (E.) ..... 28
Du Potet ..... 28
Duprat ..... 3, 7
Duproix ..... 7, 13
Dupuy ..... 28
Durand (de Gros) . 3, 7
Durkheim ..... 3, 6, 7
Duval ..... 17
Egger ..... 8
Eichthal (d') ..... 3, 19
Ellis Stevens ..... 19
Encausse ..... 3
Endrodi ..... 28
Erasme ..... 13
Espinas ..... 3, 8, 28
Evellin (F.) ..... 6
Fabre (J.) ..... 12
Fabre (P.) ..... 19
Fagnot ..... 20
Faivre ..... 3
Farges ..... 21
Favre (Mme J.) ..... 12
Féré ..... 3, 24
Ferrère ..... 28
Ferrero ..... 8, 9
Ferri (Enrico) .... 3, 8
Ferri (L.) ..... 8
Fierens-Gevaert ..... 3
Figard ..... 12
Finot ..... 8
Fleury (de) ..... 3
Fonsegrive ..... 3, 8
Foucault ..... 8
Fouillée ..... 3, 6, 8, 12
Fournière ..... 3, 8, 15
Franck ..... 3
Fuchs ..... 23
Fulliquet ..... 8
Gaffarel ..... 16, 17, 18
Gaisman ..... 17
Garnier ..... 25
Garofalo ..... 8
Gauckler ..... 3
Geffroy ..... 21
Geley ..... 3, 28
Gellé ..... 25
Gérard-Varet ..... 8
Gide ..... 28
Gillet ..... 28
Giraud-Teulon ..... 28
Gley ..... 8
Goblot ..... 3, 8
Godfernaux ..... 3
Gomel ..... 16
Gomperz ..... 12
Gory ..... 8
Gourd ..... 28
Grasset ..... 3, 8, 25
Greef (de) ..... 3, 8, 28
Grivcau ..... 28
Groos ..... 8
Grosse ..... 25
Guéroult ..... 19
Guex ..... 28
Guilland ..... 18
Guignet ..... 25
Guiraud ..... 20
Gurney ..... 8
Guyau ..... 3, 8, 12, 28
Guyot ..... 12
Halévy (Elie) ..... 8, 12
Halleux ..... 28
Halot ..... 28
Hamelin ..... 6, 12
Hannequin ..... 3
Hanotaux ..... 21
Hartenberg ..... 8, 26
Hartmann (E. de) .... 3
Hatzfeld ..... 12, 14
Hauser ..... 15
Hauvette ..... 20
Hébert ..... 8
Hegel ..... 13
Helmholtz ..... 23, 24
Hémon ..... 8
Henry (Victor) ..... 20
Herbart ..... 13
Herbert Spencer. Voy. Spencer.
Herckenrath ..... 3
Hirth ..... 9
Hocquart ..... 28
Höffding ..... 9, 26
Horric de Beaucaire. 21
Horvath ..... 28
Huxley ..... 24
Icard ..... 28
Isambert ..... 9, 17
Izoulet ..... 9
Jaccard ..... 25
Jacoby ..... 9
Jaell ..... 3
James ..... 3, 26, 28
Janet (Paul) ... 3, 9, 12
Janet (Pierre) .... 9, 22
Janssens ..... 28
Jankelewitch ..... 3
Jaurès ..... 9
Javal ..... 25
Joly (H.) ..... 14
Jourdy ..... 28
Joyau ..... 28
Kant ..... 13
Kardos ..... 28
Karppe ..... 9, 28
Kauffmann ..... 28
Kaulek ..... 21
Keim ..... 6, 26
Kingsford ..... 28
Kostyleff ..... 28
Kranlz ..... 12
Labrouc ..... 26
Lachelier ..... 2
Lacombe ..... 9
Lacombe (de) ..... 28
Lafaye ..... 20
Lafontaine ..... 28
Lafontaine (A.) ..... 12
Lagrange ..... 24
Laisant ..... 3
Lalande ..... 9, 26
Laloy ..... 25
Laloy (L.) ..... 14
Lampérière ..... 4
Landry ..... 4, 9
Lanessan (de) 9, 15, 17, 24, 25, 26, 28
Lang ..... 9
Lange ..... 4
Langlois ..... 20
Lanson ..... 20
Lapie ..... 4, 9, 17
Laschi ..... 9
Lasserre ..... 29
Laugel ..... 4, 17
Lauvrière ..... 9
Lavcleye (de) .. 9, 19, 29
Lazard (R.) ..... 26
Leblond (M.-A.) ..... 17
Lebon (A.) ..... 21
Le Bon (G.) ..... 4, 9
Léchalas ..... 4, 9
Lechartier ..... 9
Leclère (A.) ..... 9
Le Dantec ..... 4, 9, 25
Lefèvre (G.) ..... 4, 19
Lefèvre-Pontalis ..... 21
Lemaire ..... 29
Lemaitre ..... 29
Léon (Xavier) ..... 9
Léonardon ..... 14, 21
Leroy (Bernard) ..... 9
Letainturier ..... 29
Lévi (Eliphas) ..... 29
Lévy (A.) ..... 9, 13
Lévy-Bruhl ..... 9, 13
Lévy (L.-G.) ..... 29
Lévy-Schneider ..... 29
Liard ..... 4, 9, 12
Lichtenberger (A.) 19, 29
Lichtenberger (H.) 4, 9
Lodge (O.) ..... 2
Lœb ..... 23

Lombard ..... 20
Lombroso ..... 4, 9
Lubac ..... 9
Lubbock ..... 4, 24
Luchaire ..... 20
Luquet ..... 9
Lyon (Georges). 4, 6, 10
Mabilleau ..... 29
Magnin ..... 29
Maitland ..... 28
Maindron ..... 29
Malapert ..... 10
Malméjac ..... 25
Mandoul ..... 29
Mantegazza ..... 24
Marguery ..... 4, 29
Mariétan ..... 29
Marion ..... 10
Martin-Chabot ..... 20
Martin (F.) ..... 10
Martin (J.) ..... 14
Massard ..... 25
Matagrin ..... 29
Mathiez ..... 17
Matter ..... 16, 18, 19
Maudsley ..... 23
Manxion ..... 4, 13
Maxweil ..... 10
Mercier (Mgr) ..... 29
Métin ..... 15, 17, 18
Meunier (Stan.) ..... 25
Meyer (de) ..... 24
Michotte ..... 29
Milhaud (E.) ..... 18
Milhaud (G.)... 4, 12, 29
Mill. Voy. Stuart Mill.
Millegrand ..... 29
Modestov ..... 29
Molinari (G. de) ..... 23
Mollien ..... 16
Monnier ..... 29
Monod (G.) ..... 22
Montcil ..... 19
Morel-Fatio ..... 21
Mortillet (de) ..... 26
Mosso ..... 4, 25
Muller (Max) ..... 10
Murisier ..... 4
Myers ..... 8, 10
Naville (A.) ..... 4
Naville (Ernest) ..... 10
Nayrac ..... 10
Nepluyeff ..... 29
Niewenglowski ..... 23
Nodet ..... 29
Noël (E.) ..... 13
Noel (O.) ..... 17
Nordau (Max) ..... 4, 10
Normand (Ch.) ..... 26
Norman Lockyor ..... 25
Novicow .. 4, 10, 19, 29
Oldenberg ..... 10
Ollé-Laprune ..... 13
Ossip-Lourié ..... 4, 10
Ouvré ..... 10, 12
Overbergh (Van) ..... 29
Palante ..... 4, 10
Papus ..... 3
Paris (Cte de) ..... 29
Pariset ..... 29
Paul-Boncour ..... 29
Paul-Boncour (J.) ..... 4
Paul Louis ..... 19
Paulhan ..... 4, 10, 29
Payet ..... 10
Pellet ..... 17
Pelletan ..... 29
Penjon ..... 19
Perés ..... 10
Perez (Bernard) . 10, 29
Perrier ..... 24
Petligrew ..... 23
Philbert ..... 29
Philippe (J.) ..... 4, 30
Philippson ..... 30
Piat ..... 10, 13, 14, 26, 30
Picard (Ch.) ..... 30
Picavet ..... 10, 12, 13
Pictet ..... 30
Piderit ..... 10
Pilastre (E.) ..... 26
Pillon ..... 4, 10
Pinloche ..... 13, 19, 30
Pioger ..... 4, 10
Piolet ..... 17
Piriou ..... 13
Pirro ..... 14
Plantet ..... 21
Platon ..... 12
Podmore ..... 8
Poey ..... 30
Prat ..... 10, 30
Preyer ..... 10
Proal ..... 2, 10
Puech ..... 20
Quatrefages (de) . 23, 25
Quevrat ..... 4
Rageot ..... 2, 10
Rambaud (A.) ..... 21
Rauh ..... 10
Recéjac ..... 10
Reculy ..... 18
Regnaud ..... 5, 30
Reinach (J.) ..... 19, 21
Renard ..... 5, 10
Renouvier ..... 6, 11, 30
Réville ..... 5
Rey (A.) ..... 2, 6
Reynald ..... 18
Ribéry ..... 11
Ribot (Th.) ..... 5, 11, 22
Ricardou ..... 11
Richard ..... 5, 11
Richet ..... 5, 24
Riemann ..... 11
Rignano ..... 11
Ritter (W.) ..... 14
Rivaud ..... 11, 13
Roberty (de) ..... 5, 11, 24
Roberty ..... 30
Reché ..... 25
Rodier ..... 12
Rodocanachi ..... 18
Rœhrich (E.) ..... 2
Rogues de Fursac (J.) . 2
Roisel ..... 5, 30
Romanes ..... 11, 24
Rood ..... 24
Rott ..... 30
Rousseau (J.-J.) ..... 13
Roussel - Despierres (Fr.) ..... 5, 6
Ruyssen ..... 11, 14
Sabatier (G.) ..... 30
Sabatier (A.) ..... 11
Saigoy ..... 11, 13
Saint-Paul ..... 11
Saleilles ..... 15
Sanz y Escartin ..... 11
Saussure ..... 30
Sayous ..... 30
Scheffer ..... 17, 13
Schelling ..... 13
Schinz ..... 30
Schmidt ..... 23, 24
Schmidt (Ch.) ..... 13
Schopenhauer ..... 2, 11
Schutzenberger ..... 23
Séailles ..... 11
Secchi ..... 24
Secrétan (H.) ..... 30
Seignobos ..... 15
Seippel ..... 30
Sighele ..... 11
Sigogne ..... 30
Sitvestre ..... 17
Skarzynski ..... 30
Socrate ..... 12
Sollier ..... 2, 5, 11
Sorel (A.) ..... 12, 21, 30
Sorin ..... 18
Souriau ..... 5, 11
Spencer .. 3, 8, 9, 23, 24
Spinoza ..... 12
Spuller ..... 17, 19
Staffer ..... 11
Stallo ..... 24
Starcke ..... 25
Stein ..... 11
Stourm ..... 17
Strauss ..... 15
Strothl ..... 29
Strowski ..... 14
Stuart Mill ..... 5, 11
Sully (James) ..... 11, 24
Sully Prudhomme. 5, 11
Swarte (de) ..... 12
Swift ..... 5
Sybel (H. de) ..... 16
Tait ..... 27
Tannery ..... 12
Tanon ..... 5
Tarde ..... 5, 11, 15, 30
Tardieu (E.) ..... 11
Tardieu (A.) ..... 16
Tausserat-Radel ..... 21
Tchernoff ..... 17
Thamin ..... 5
Thomas (A.) ..... 20
Thomas (P.-F.) 5, 11, 13
Thurston ..... 24
Tissié ..... 5
Topinard ..... 25
Trouessart ..... 24
Turmann ..... 15
Turot ..... 15
Tyndall ..... 23
Vacherot ..... 11
Valentino ..... 30
Vallaux ..... 17
Van Beneden ..... 23
Van Biervliet ..... 36
Vandervelde ..... 15, 25
Vermale ..... 30
Véra ..... 13
Véron ..... 18
Viallate ..... 14, 22
Vidal de la Blache ..... 20
Vignon ..... 17
Vitalis ..... 30
Waddington ..... 21
Wahl ..... 17
Waynbaum ..... 6
Weber ..... 11
Weill (G.) ..... 17
Welschinger ..... 14
Whitney ..... 23
Wulff (de) ..... 12
Wundt ..... 5
Wurtz ..... 24
Wylm ..... 30
Zapletal ..... 30
Zeller ..... 5
Zevort ..... 17
Ziegler ..... 5
Zivy ..... 20
Zolla ..... 50


# TABLE DES AUTEURS ÉTUDIÉS


Albéroni ..... 21
Aristophane ..... 26
Aristote ..... 12, 14, 29
Anselme (Saint) ..... 14
Augustin (Saint) ..... 14
Avicenne ..... 14
Bach ..... 14
Bacon ..... 13
Barthélemy ..... 21
Baur (Christian) ..... 5
Bayle (P.) ..... 7
Beethoven ..... 14
Bernadotte ..... 18
Bismarck ..... 14, 16, 18
Bonaparte ..... 18
Bouvier (Aug.) ..... 30
Cambon ..... 16
César Franck ..... 14
Chamberlain ..... 14
Comte (Aug.) 5, 6, 7, 9, 11, 27, 30
Condorcet ..... 16
Cousin ..... 2
Darwin ..... 4, 24, 25
Descartes ..... 9, 12, 20
Diderot ..... 27
Disraëli ..... 14
Epicure ..... 12
Erasme ..... 13
Fernel (Jean) ..... 13
Feuerbach ..... 9, 13
Fichte ..... 7, 9, 13
Gassendi ..... 13
Gazali ..... 14
Guyau ..... 8, 27
Hegel ..... 13
Heine ..... 9
Helvétius ..... 6, 26
Herbart ..... 13, 19
Hobbes ..... 4
Horace ..... 20
Hume ..... 9
Ibsen ..... 4
Jacobi ..... 9, 13
Kant ..... 3, 8, 11, 13, 14
Lamarck ..... 4
Lamb ..... 19
Lamb (Charles) ..... 20
Lamennais ..... 3
Lavoisier ..... 24
Leibniz ..... 9, 12
Leroux (Pierre) ..... 11
Littré ..... 30
Lotz ..... 29
Lucrèce ..... 30
Maine de Biran ..... 14
Maistre (J. de) ..... 4, 29
Malebranche ..... 13, 14
Mendelssohn ..... 14
Montaigne ..... 14
Napoléon ..... 16, 27
Nietzsche ..... 4, 5, 8
Okoubo ..... 14
Ovide ..... 20
Palestrina ..... 14
Pascal ..... 11, 13, 14, 28
Pestalozzi ..... 30
Philon ..... 12, 14
Platon ..... 12, 14, 26, 30
Plotin ..... 12
Poë ..... 9
Prim ..... 14
Rameau ..... 14
Reid ..... 27
Renan ..... 2
Renouvier ..... 11, 28
Saint-Simon ..... 7
Schiller ..... 13, 30
Schopenhauer ..... 5
Secrétan ..... 4
Smetana ..... 14
Straton de Lampsaque ..... 1
Simonide ..... 20
Socrate ..... 12, 14
Spencer (Herbert) ..... 5
Spinoza ..... 7, 11, 12, 1
Stuart Mill ..... 2
Sully Prudhomme ..... 2
Tacite ..... 2
Taine ..... 6, 4
Tatien ..... 20
Thomas (Saint) ..... 2
Tibulle ..... 3
Tolstoï ..... 4
Voltaire ..... 1
Wagner (Richard) ..... 1


5879. — Imp. Motteroz et Martinet, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DT
546
B75

Brunache, Paul
Le centre de l'Afrique